





HISTOIRE ROMAINE.

TOME DIXIÉME.

HISTOIRE ROMAINE

DEPUIS LA FONDATION DE ROME JUSQU'A LA BATAILLE D'ACTIUM:

C'est-à-dire jusqu'à la fin de la République.

TOME DIXIÉME.

Par M. CREVIER, *Professeur de Rhétorique au Collége de Beauvais, pour servir de continuation à l'Ouvrage de* M. ROLLIN.



A PARIS,

Chez { Les Freres ESTIENNE, Libraires, rue Saint Jacques, à la Vertu.
SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint Jean-de-Beauvais.
La veuve DESAINT, rue du Foin.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

I. J'Avois pensé que c'étoit peut-être sans trop de réflexion qu'un Ecrivain renommé en plusieurs genres avoit avancé, comme je l'ai remarqué dans l'Avertissement du neuviéme Volume, que l'on ne devoit commencer l'étude sérieuse de l'Histoire que vers la fin du quinziéme siécle. Je me trompois : ce n'est point une proposition échappée inconsidérément, c'est un systême, c'est une Thése que l'on appuie de raisonnemens & de preuves.

Traiter l'Histoire Ancienne, nous dit-on, *c'est compiler*, me *semble*, *quelques vérités avec mille mensonges*. *Cette Histoire n'est peut-être utile que de la même maniére dont l'est la Fable... Il faut*

Considérations sur l'Histoire, à la suite de la Mérope Françoise, p. 115.

ſavoir les exploits d'Alexandre, comme on ſait les travaux d'Hercule.

Je conviens qu'il eſt beſoin de critique dans l'étude de l'Hiſtoire Ancienne, & que l'on ne doit pas adopter aveuglément tout ce que l'on trouve écrit dans les livres. Mais il eſt des régles pour diſcerner le vrai du faux; & s'il y a de la ſimplicité à tout croire, il y a de la témérité à tout rejetter.

Voici, par exemple, un principe également ſimple & lumineux, qui doit réhabiliter aux yeux de l'illuſtre Auteur que je prens la liberté de réfuter, une partie au moins des faits de l'Hiſtoire Ancienne. Ce n'eſt point l'éloignement des tems qui répand l'incertitude ſur les faits: c'eſt le défaut d'écrivains contemporains. Si des événemens ont été conſignés à la poſtérité

par des hommes de sens qui en aient été ou témoins, ou acteurs, ou qui fussent à portée de s'en instruire avec exactitude, alors en lisant leurs ouvrages, nous devenons en quelque façon nous-mêmes contemporains de ces faits: & je ne crois pas qu'il nous soit plus permis de douter de ce que Polybe nous a laissé touchant la guerre d'Annibal, que de ce que Comines a écrit sur celle du Bien public. Cela posé, pourquoi reléguerions-nous l'Histoire d'Alexandre aux pays des fables, & la mettrions-nous de niveau avec les travaux d'Hercule? Sans parler de mille autres preuves, cette Histoire avoit été écrite par Ptolémée fils de Lagus, & par Aristobule, compagnons de toutes les expéditions de ce fameux conquérant: & Arrien, dont nous avons l'ouvrage, a travaillé d'a-

près les mémoires de ces deux Ecrivains contemporains. Ainſi l'Hiſtoire d'Alexandre eſt conſtante, & le Pyrrhoniſme le plus outré ne peut en ébranler la certitude.

J'en dis autant de l'Hiſtoire de l'invaſion des Perſes dans la Gréce écrite par Hérodote, de celle de la guerre du Péloponnéſe compoſée par Thucydide, & de la continuation de cette Hiſtoire par Xénophon. Notre même principe appliqué à l'Hiſtoire Romaine nous maintient en pleine & aſſurée poſſeſſion des faits rapportés par Céſar, par Salluſte, par Tacite, par Suétone; & en remontant plus haut, par Polybe, Ecrivain peu élégant, mais infiniment judicieux, & dont l'autorité a toujours été extrémement reſpectée. Je cite ce petit nombre d'Auteurs & de faits comme des exem-

ples : non que je prétende ébranler la certitude de l'Histoire Romaine avant Pyrrhus, comme l'a fait un auteur de rare mérite. Mais pour établir cette certitude, il faudroit plus de discussion, que ne comporte cet Avertissement : & je me contente de renvoyer sur ce point aux Dissertations de plusieurs Savans de l'Académie des Belles Lettres, dans lesquelles il a été clairement prouvé.

Je dis donc que Polybe est un Ecrivain dont l'autorité est au-dessus de toute critique : & dès-là j'ai peine à concevoir comment on peut croire trouver matiére à plaisanteries dans ce que M. Rollin a rapporté d'après lui touchant le Tyran Nabis, & la machine cruelle dont il se servoit pour tourmenter ceux qui refusoient de lui donner de l'argent. Il est vrai que ni Polybe,

Hist. Anc. T. VIII. *liv.* XVII. §. VIII. *Polyb. liv.* XIII.

ni M. Rollin, ne diſent que ce Tyran *faiſoit embraſſer ſa femme par ceux qui lui apportoient de l'argent.* C'eſt une indécente addition à la narration de ces Hiſtoriens. Mais du reſte quelle difficulté y a-t-il à comprendre que l'on faſſe mouvoir par le moyen de quelques reſſorts une machine figurée en femme, & armée ſous ſes habits de pointes de fer, & qu'en la preſſant contre la poitrine d'un homme on le faſſe beaucoup ſouffrir ? Voilà ce que raconte M. Rollin ſur l'autorité de Polybe, qui avoit pu voir Nabis, & qui avoit paſſé ſa jeuneſſe avec des hommes dont Nabis avoit été parfaitement connu.

Conſid. ſur l'Hiſt. p. 110.

Je ne mets pas dans le même rang les faits de Curtius, des boucliers deſcendus du Ciel, & autres ſemblables, juſtement rejettés par l'ingénieux Cenſeur. M. Rollin les a rapportés tels

qu'il les trouvoit dans les originaux, mais sans y ajouter foi ; ni encore moins obliger ses Lecteurs à les croire. Dans une Histoire Romaine il n'étoit pas possible de les omettre. Cela suffit pour le justifier.

Mais le respect que j'ai pour la mémoire de ce grand homme, ne me permet pas de me taire, sur l'affectation de notre Censeur à le désigner le plus souvent par la seule qualité de *Rhéteur*. Il ne se seroit pas assurément offensé de ce titre, qui n'est pas moins honorable que celui de Poéte. Mais il est si aisé d'y ajouter d'autres caractéres, celui d'Ecrivain poli, animé, plein de feu, d'Auteur dont les ouvrages inspirent l'amour de la vertu, & le respect pour la Religion, d'amateur du bien public, de Censeur modeste, d'ame noble & généreuse, qui dispense la louange

avec joie, & la critique avec réſerve & avec répugnance; il eſt, dis-je, ſi aiſé de le déſigner par ces traits & par un très-grand nombre d'autres, qui lui ont mérité les ſuffrages de toute l'Europe, que je ne ſaurois aſſez m'étonner de le trouver défini uniquement par le plus mince de tous ſes titres. Quand on ſe croit obligé de cenſurer un tel Ecrivain, il me ſemble qu'on ne peut faire moins que de commencer par lui payer le tribut de louanges qui lui eſt dû; & que c'eſt être ſoigneux de ſa propre réputation, que de faire hommage à celle d'un homme ſi univerſellement eſtimé.

Ce n'eſt pas que je regarde la qualité de Rhéteur comme au-deſſous de M. Rollin. Toute profeſſion d'homme de lettres eſt noble par ſon objet : il n'eſt queſtion que de l'exercer avec ſupériorité, comme il a fait. Sous

ce rapport je le crois encore en état de soutenir avec avantage le choc de son adversaire, & c'est ce que j'entreprens de prouver d'autant plus volontiers, qu'en le justifiant je justifierai en même tems le plus gracieux de nos Orateurs.

Le même Censeur blâme M. Rollin d'avoir cité avec éloge le trait de l'Oraison Funébre de M. de Turenne par M. Fléchier : *Puissances ennemies de la France, vous vivez : & l'esprit de la charité Chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix que malgré vos pertes vous avez tant de fois refusée, & dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée ! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin ! Les jugemens*

Lettres sur l'Esprit. pag. 100.

de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez : & je plains en cette chaire un sage & vertueux Capitaine, dont les intentions étoient pures, & dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue & plus étendue. Voilà le morceau critiqué qu'il étoit à propos de rapporter tout entier. Voici maintenant les observations du Censeur.

» Une apostrophe dans ce goût » eût été convenable à Rome » dans la guerre civile après » l'assassinat de Pompée, ou dans » Londres après le meurtre de » Charles premier : parce qu'en » effet il s'agissoit des intérêts » de Pompée & de Charles premier. Mais est-il décent de » souhaiter adroitement en chaire » la mort de l'Empereur, du Roi » d'Espagne, & des Electeurs, » & de mettre en balance avec » eux le Général d'armée d'un

Roi leur ennemi ? Les intentions d'un Capitaine, qui ne peuvent être que de servir son Prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des Têtes couronnées, contre lesquelles il servoit ? Que diroit-on d'un Allemand qui eût souhaité la mort au Roi de France, à propos de la perte du Général Merci, dont les intentions étoient pures ? Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours été loué par tous les Rhéteurs ? C'est que la figure en elle-même est belle & pathétique : mais ils n'examinoient point le fond & la convenance de la pensée. Plutarque eût dit à Fléchier : *Tu as tenu, sans propos, un très-beau propos* »

Il faut avouer que cette critiue est bien sévére. J'ajoute que éanmoins elle ne peut partir que 'un homme d'un esprit fin & trèsu fait des convenances.

Mais est-il bien vrai que l'Orateur souhaite la mort à l'Empereur & au Roi d'Espagne ? Il condamne ce souhait : il le désavoue: & il s'en tient à des vœux plus conformes à la saine Morale & à la Religion, & qui ne blessent point le respect dû aux Puissances même ennemies.

Il est vrai qu'il fait, quoiqu'avec beaucoup de ménagement, une comparaison entre les Princes qui étoient alors en guerre avec la France, & M. de Turenne, & que de cette comparaison il résulte que le Capitaine François étoit, ce semble, plus digne de vivre : ensorte que s'il eût été laissé au choix & au jugement de l'Orateur de déterminer sur qui devoit tomber la foudre, il auroit sauvé M. de Turenne. Mais cette préférence, uniquement fondée sur les qualités personnelles, & qui n'atta-

que point la prééminence ſublime des Têtes couronnées, qu'a-t-elle d'offenſant pour des Princes, non-ſeulement étrangers, mais ennemis ? Sans doute une telle apoſtrophe n'eût pas été à ſa place dans Vienne ou dans Madrid. Mais c'eſt à Paris qu'elle a été prononcée.

Pour ce qui eſt des *intentions pures* de M. de Turenne, qui ne peuvent avoir été, dit-on, que de ſervir ſon Roi, il eſt hors de doute que dans un Etat monarchique c'eſt-là le premier devoir d'un Général, conſidéré comme tel. Mais comme homme & comme Chrétien, il peut & doit ajouter à l'intention de ſervir ſon Prince celle de contribuer à ramener la paix, & tendre à cette fin avec une droiture parfaite qui ne ſoit jamais détournée de ſon but par l'intérêt particulier. C'eſt cette pureté & cette droi-

ture d'intention pour la paix que M. Fléchier paroît avoir eue principalement en vûe, & qu'il oppose à la conduite des Princes ennemis qui ont malheureusement allumé la guerre.

Il paroît donc que ce morceau de M. Fléchier n'est point *un beau propos tenu sans propos*, & qui ne puisse être loué que par des *Rhéteurs*.

II. En même tems que je me crois permis de relever dans un illustre Auteur le manque d'égards pour M. Rollin, je crains de paroître moi-même dans ce dixiéme Volume ne pas assez me souvenir du respect que je lui dois à tant de titres. Je commence à y traiter à neuf la guerre de Mithridate, dont le récit a été fait par lui dans l'Histoire Ancienne : & si Plutarque se croit obligé de faire des excuses à ses Lecteurs de ce qu'il ose raconter,

près Thucydide, la malheureuse
xpédition des Athéniens en Si-
ile; dans le cas où je me trouve
ar rapport à M. Rollin, c'est un
levoir bien plus indispensable
pour moi de rendre au moins
compte au Public des motifs
le ma conduite.

Ma premiére inclination a été
ans doute de respecter un sujet
nanié & exécuté par mon Maî-
re; & de profiter de ses riches-
es tout autant qu'il me seroit
possible. Ce plan étoit tout en-
emble & le plus modeste & le
plus sûr. Je pouvois compter avec
certitude sur l'approbation du Pu-
blic, au moins pour ces mor-
ceaux d'emprunt, qu'il a déja ho-
norés d'un suffrage si flateur.

Mais j'ai pensé qu'en suivant
cette conduite j'offrirois au Pu-
blic un bien dont il étoit déja en
possession: & je me suis persuadé
que c'étoit ici un mérite de faire

autrement, même en faiſant moins bien.

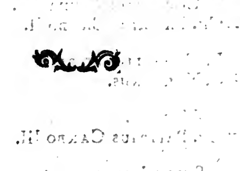
D'ailleurs on ne pouvoit exiger de M. Rollin que les mêmes ſujets qu'il avoit déja mis en œuvres ſe repréſentant ſur ſa route, il les traitât d'une façon nouvelle. Un même homme n'a ſouvent qu'une maniére d'enviſager un objet. Ce ſeroit une fécondité ſtérile & digne ſeulement de l'école, que de ſe piquer de faire deux ouvrages tout différens ſur une même Hiſtoire. Mais moi, pour qui le ſujet eſt tout nouveau, je pourrois être accuſé de pareſſe, ſi j'aimois mieux le prendre tout fait, que de le travailler moi-même.

Ces conſidérations faiſoient déja beaucoup d'impreſſion ſur moi : & l'autorité d'amis reſpectables a achevé de me décider.

Je donne donc ici le commencement de la guerre de Mithri-

date traité à ma façon, & j'en uſerai de même par rapport aux autres ſujets communs à l'Hiſtoire Ancienne & à l'Hiſtoire Romaine.

Je prie ſeulement que l'on ne me compare point avec mon Maître : & que ſi mon travail, conſidéré en lui-même, eſt aſſez heureux pour ne pas entiérement déplaire, on n'en exige pas de moi davantage, & que l'on ne me reproche pas de n'avoir pas fait mieux que je ne pouvois.



LISTE

Des noms des Consuls & des années que comprend ce Volume.

AN. R. 664. L. CORNELIUS SYLLA.
AV. J. C. 88. Q. POMPEIUS RUFUS.

AN. R. 665. CN. OCTAVIUS.
AV. J. C. 87. L. CORNELIUS CINNA.

AN. R. 666. C. MARIUS VII. Après sa mort on lui
AV. J. C. 86. subſtitua L. VALERIUS FLACCUS.
L. CORNELIUS CINNA II.

AN. R. 667. L. CORNELIUS CINNA III.
AV. J. C. 85. CN. PAPIRIUS CARBO.

AN. R. 668. L. CORNELIUS CINNA IV.
AV. J. C. 84. CN. PAPIRIUS CARBO II.

AN. R. 669. L. CORNELIUS SCIPIO.
AV. J. C. 83. C. NORBANUS.

AN. R. 670. C. MARIUS.
AV. J. C. 82. CN. PAPIRIUS CARBO III.

AN. R. 671. SYLLA DICTATEUR.
AV. J. C. 81. M. TULLIUS DECULA.
CN. CORNELIUS DOLABELLA.

L. Cornelius Sylla Felix II. Q. Cæcilius Metellus Pius.	An. R. 672. Av. J. C. 80.
P. Servilius Vatia, qui fut dans la suite surnommé Isauricus. Ap. Claudius Pulcher.	An. R. 673. Av. J. C. 79.
M. Æmilius Lépidus. Q. Lutatius Catulus.	An. R. 674. Av. J. C. 78.
D. Junius Brutus. Mam. Æmil. Lépidus Livianus.	An. R. 675. Av. J. C. 77.
Cn. Octavius. C. Scribonius Curio.	An. R. 676. Av. J. C. 76.
L. Octavius. C. Aurelius Cotta.	An. R. 677. Av. J. C. 75.
L. Licinius Lucullus. M. Aurelius Cotta.	An. R. 678. Av. J. C. 74.
M. Terentius Varro Lucullus. C. Cassius Varus.	An. R. 679. Av. J. C. 73.
L. Gellius Poplicola. Cn. Cornel. Lentul. Clodianus.	An. R. 680. Av. J. C. 72.
Cn. Aufidius Orestes. P. Cornelius Lentulus Sura.	An. R. 681. Av. J. C. 71.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier le dixiéme Volume de l'*Histoire Romaine* par M. CREVIER, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 2 de Juin 1744.

SECOUSSE.

HISTOIRE



HISTOIRE ROMAINE.

SUITE DU LIVRE TRENTE-ET-UNIÉME.

§. II.

alousie de Marius contre Sylla, aigrie par un présent que Bocchus avoit fait au Peuple Romain. Ils ambitionnent tous deux le commandement de la guerre contre Mithridate. Marius s'appuie de P. Sulpicius. Caractére de ce Tribun. Le Sénat ayant donné à Sylla le commandement de la guerre contre Mithridate, Sulpicius entreprend de le faire donner à Marius par le Peuple. Sédition à ce sujet. Marius l'emporte, & est nommé par le Peuple à l'emploi qu'il souhaitoit. Sylla marche avec son armée contre Rome. Embar-

ras de Marius. Députations envoyées par lui au nom du Sénat à Sylla. Celui-ci s'empare de Rome. Marius s'enfuit. Sylla empêche que Rome ne soit pillée. Il réforme le gouvernement, reléve l'autorité du Sénat, & abbaisse celle du Peuple. Il fait déclarer ennemis publics Marius, Sulpicius, & dix autres Sénateurs. Sulpicius est pris & tué. Fuite de Marius. Modération de Sylla. Il souffre que Cinna soit nommé Consul. Les partisans de Marius reprennent courage. Le Consul Q. Pompeïus est tué par ses soldats. Cinna, pour forcer Sylla de sortir de l'Italie, le fait accuser par un Tribun du Peuple. Il travaille au rappel de Marius. Pour y parvenir, il entreprend de mêler les nouveaux citoyens dans les anciennes Tribus. Sédition à ce sujet. Cinna est chassé de la ville. Il avoit avec lui Sertorius. Cinna est privé du Consulat, & Mérula mis à sa place. Il gagne l'armée qui étoit en Campanie. Il intéresse dans sa cause les peuples d'Italie. Embarras des Consuls. Marius revient en Italie, & est reçu par Cinna. Ils marchent contre Rome. Pompeïus Strabo vient enfin au secours de Rome. Combat où un frere est tué par son frere. Les Samnites se

joignent au parti de Cinna. Mort de Pompeïus Strabo. Haine publique contre lui. Marius présente la bataille à Octavius, qui n'ose accepter le défi. Députés envoyés à Cinna par le Sénat. Mérula abdique le Consulat. Nouvelle députation à Cinna. Conseil tenu par Marius & Cinna, où la mort de ceux du parti contraire est résolue. Marius & Cinna entrent dans la ville, qui est livrée à toutes les horreurs de la guerre. Mort du Consul Octavius. Mort des deux freres L. & C. Césars, & des Crassus pere & fils. Mort de l'Orateur Marc-Antoine, de Catulus, & de Mérula. Carnage horrible dans Rome. Cornutus sauvé par ses esclaves. Humanité du Peuple Romain. Douceur de Sertorius. Nouvelles cruautés de Marius. Sa mort. Scévola blessé d'un coup de poignard aux funérailles de Marius. Réflexion sur le caractére de Marius, & sur sa fortune. Réflexion sur l'état de Rome.

L. CORNELIUS SYLLA.
Q. POMPEIUS RUFUS.

SOUS le Consulat de Sylla, l'inimitié entre lui & Marius fut portée aux derniers excès, & devint une

An. R. 664. Av. J. C. 88. Jalousie de Marius contre Sylla, ai-

AN. R. 664. AV. J. C. 88.

gric par un préfent que Bocchusavoit fait au peuple Romain. *Plut. in Mar. & Sylla. Appian. Civ. l. I.*

guerre en forme. Peu s'en étoit fallu que deux ans auparavant les épées n'euſſent été tirées à l'occaſion d'un préſent fait par Bocchus au Peuple Romain. C'étoient des ſtatues de la victoire portant des trophées, & accompagnées d'un groupe en or qui repréſentoit Jugurtha livré à Sylla par Bocchus. Ces ſtatues furent placées dans le Capitole : ce qui piqua la jalouſie de Marius. Il ne pouvoit ſouffrir que Sylla tirât à ſoi la gloire d'avoir terminé la guerre contre le Roi de Numidie. Il voulut faire enlever les ſtatues du Capitole : Sylla s'y oppoſa. Déja les amis de l'un & de l'autre ſe rangeoient chacun autour de leur chef : on étoit prêt d'en venir aux mains, lorſque la guerre Sociale, qui éclata dans ces circonſtances, força les deux factions de ſe réunir, au moins pour un tems, contre l'ennemi commun.

Ils ambitionnent tous deux le commandement de la guerre contre Mithridate.

Ce feu mal éteint ſe réveilla dès que le danger fut paſſé. Un nouvel objet irritoit la cupidité des deux chefs de parti : c'étoit le commandement de la guerre contre Mithridate, qu'ils ambitionnoient l'un & l'autre, comme une occaſion d'acquérir, ſans de grands périls, beaucoup de gloire & beaucoup de richeſſes. Dans Sylla ce déſir n'avoit

en d'extraordinaire, & qui ne fût con- rme aux régles. Il étoit encore dans force de l'âge : (il avoit quarante- euf ans) il venoit de rendre de grands rvices, & de se signaler extrêmement ıns une guerre difficile, périlleuse, & ıgrate. Enfin il étoit Consul, & en cette ualité Général né des armées Romai- es, & fondé en titre pour s'attribuer le- :emier & le plus brillant département. Marius n'avoit d'autres titres que son nbition & son avidité, passions qui : vieillissent point. Il ne pouvoit sup- orter d'être regardé dans la Républi- ıe comme ces vieilles armes rouil- es, selon l'expression de Plutarque, ont on ne compte plus faire usage. 'ayant aucun des talens qui pouvoient ire briller un citoyen dans la paix, & oulant briller à quelque prix que ce t, il soupiroit après la guerre : & il : considéroit aucune des raisons qui n rendoient désormais incapable. Il étoit pas loin alors de soixante & dix s : il étoit devenu pesant & excessive- ent gros : il n'y avoit que peu de tems 'il avoit été forcé par les infirmités la vieillesse de renoncer à une guerre isine ; dont il ne pouvoit supporter s fatigues. Maintenant il vouloit tra-

AN. R. 664. AV. J. C. 88.

AN. R. 664. AV. J. C. 88.

verser les mers, & porter la guerre dans le fond de l'Asie. Pour détruire l'idée qu'il avoit donné lui-même de son dépérissement, il venoit tous les jours au champ de Mars s'exercer avec la jeunesse, & il affectoit de montrer qu'il avoit encore & de l'agilité pour manier les armes, & de la vigueur pour se tenir ferme à cheval. Quelques-uns lui applaudissoient. Mais [a] les plus sensés avoient pitié de l'aveuglementd'un homme, qui de pauvre étant devenu très-riche, & d'une basse & obscure naissance s'étant élevé au faîte de la grandeur, ne savoit point mettre de borne à sa fortune, ni jouir en paix de sa réputation & de son opulence; & qui, comme s'il eût manqué de tout, vouloit du sein de la gloire & des triomphes transporter une foible & pesante vieillesse en Cappadoce & au-delà du Pont-Euxin, pour combattre contre les Satrapes de Mithridate. Il

a Τοῖς δὲ βελτίστοις ὁρῶσιν οἰκτείρειν ἐπῄει τὴν πλεονεξίαν καὶ τὴν φιλοδοξίαν, ὅτι πλουσιώτατος ἐκ πένητος καὶ μέγιστος ἐκ μικροῦ γεγονὼς ὅρον οὐκ οἶδεν εὐτυχίας, οὐδὲ θαυμαζόμενος ἀγαπᾷ καὶ ἀπολαύων ἐν ἡσυχίᾳ τῶν παρόντων, ἀλλ' ὥσπερ ἐνδεὴς ἁπάντων, εἰς Καππαδοκίαν καὶ τὸν Εὔξεινον Πόντον ἄρας ἐκ θριάμβων καὶ δόξης ἐκφέρει τοσοῦτον γῆρας, τοῖς Μιθριδάτου σατράπαις διαμαχούμενος. *Plut. in Mar.*

tâchoit de couvrir sa cupidité d'un prétexte spécieux, en disant qu'il se proposoit d'instruire lui-même son fils dans le métier de la guerre. Mais personne n'étoit la dupe de ce beau discours : on savoit quel motif le faisoit agir, & on le renvoyoit tout publiquement à sa maison de campagne, & à la côte de Baïes, prendre les eaux chaudes & guérir ses fluxions. Il avoit effectivement à Miséne près de Baïes une maison de campagne très-délicieuse, & ornée dans un goût de mollesse qui ne convenoit guéres à un soldat élevé durement, & dont toute la vie s'étoit passée dans les plus pénibles travaux de la guerre.

An. R. 664. Av. J. C. 88.

Le conseil que l'on donnoit à Marius étoit bon : mais il s'en falloit bien qu'il ne fût disposé à le suivre. Au contraire résolu de suivre son projet avec ardeur, il attira dans ses intérêts P. Sulpicius, qui jusques-là une bonne conduite, soutenue de talens sublimes, avoit attiré une estime universelle; & qui tout à coup, comme [a] s'il se fût lassé d'être heureux avec la vertu, se précipita dans

Marius s'appuie de P. Sulpicius. Caractére de ce Tribun.

[a] Quasi pigeret eum virtutum suarum, & bene consulta ei malè cederent, subitò pravus & præceps. *Vell.* II, 18.

AN. R. 664. AV. J. C. 88.

les plus grands malheurs, en se rendant le plus furieux Tribun du Peuple qui eût jamais été.

P. Sulpicius étoit un homme, dit Plutarque, à qui personne ne pouvoit être comparé pour l'excès de la méchanceté : ensorte qu'il ne s'agissoit pas d'examiner s'il surpassoit les autres en toutes sortes de vices, mais en quel genre de vices il se surpassoit lui-même. On trouvoit en lui cruauté, audace, avidité insatiable; & cela sans remords, sans pudeur, sans aucune attention à sauver au moins les dehors. Il vendoit publiquement le droit de bourgeoisie Romaine aux affranchis & aux étrangers, & il tenoit une banque ouverte dans la place pour cet infâme négoce. Il avoit à ses ordres, & pour ainsi dire à sa solde, trois mille hommes portant armes; & de plus il ne paroissoit jamais en public qu'accompagné de six cens jeunes Chevaliers Romains prêts à tout oser, qu'il appelloit le *Contre-Sénat*. Il est aisé de juger à quelles énormes dépenses tout cela le conduisoit. Ainsi, quoiqu'il eût porté lui-même une loi, qui défendoit qu'aucun Sénateur dût plus de deux * mille drachmes, il se trouva à sa mort en devoir trois * mil-

* *Mille livres Tourn.*

* *Quinze cens mille liv.*

ions. Enfin pour le peindre par un eul trait, rappellons-nous quel homme avoit été Saturnin. Sulpicius en faioit son héros, si ce n'est qu'il le trouoit trop circonspect & trop timide. Tel étoit le Tribun que Marius appella son secours.

Le Sénat aïant donné à Sylla le commandement de la guerre contre Mithridate, Sulpicius entreprend de le faire donner à Marius par le Peuple.

Sylla avoit reçu du Sénat le comnandement de la guerre contre Mithriate, avec ordre de partir dès qu'il auoit nettoyé la Campanie de quelques roupes de Samnites, qui tenoient enore la ville de Nole & ses environs. Déja il avoit joint son armée, & s'occuoit avec succès à donner la chasse à e reste de rebelles. Marius & Sulpicius rurent que son absence étoit une ocasion favorable pour le faire dépouiler par le Peuple de l'emploi que le énat lui avoit donné. Mais il falloit ommencer par gagner la faveur de la nultitude. Ainsi, sans montrer encore où ils vouloient aller, Sulpicius proposa ine loi, qui, si elle passoit, le rendoit ibsolument maître dans les assemblées lu Peuple. L'objet en étoit de distrivuer les nouveaux citoyens dans toutes es Tribus. Cette loi mit toute la ville en combustion. Les anciens citoyens, iyant le Consul Q. Pompeïus à leur

An. R. 664.
Av. J. C. 88.

tête, résistoient de toutes leurs forces à un établissement qui les privoit de toute autorité & de tout pouvoir. Sulpicius n'étoit pas de caractére à reculer. Il avoit été ci-devant étroitement lié avec Pompeïus. Mais ici cette amitié se change en une haine furieuse : bien-tôt les choses sont poussées aux derniéres violences : & Sylla est obligé de revenir à Rome pour soutenir son collégue, qui se trouvoit extrêmement embarrassé.

Sédition à ce sujet.

Les deux Consuls réunis conférérent ensemble, & crurent avoir trouvé un expédient assuré pour éluder sans bruit & sans effort toutes les fureurs du Tribun. Ils publiérent une Ordonnance qui interdisoit pendant plusieurs jours toute assemblée du Peuple, toute délibération publique, en un mot qui introduisoit une cessation générale de toute affaire, comme il se pratiquoit dans les jours de fêtes : ce sont les termes d'Appien. Leur vûe étoit de gagner du tems, & de procéder doucement à ramener les esprits.

Mais Sulpicius ne leur en donna pas le loisir. Pendant qu'ils * haranguoient

* *Pendant les jours de Fêtes on pouvoit haranguer le Peuple, quoiqu'il ne fût pas permis de l'envoyer aux suffrages.*

a multitude devant le Temple de Castor, le Tribun survient avec ses satellites armés de poignards sous leurs robes, & qui avoient ordre de n'épargner personne, non pas même les Consuls. Il attaque leur ordonnance comme injuste, & veut les forcer de la révoquer. Sur la résistance des Consuls il s'éléve un tumulte affreux : les gens de Sulpicius tirent leurs poignards : plusieurs citoyens sont tués sur la place, & entr'autres le fils du Consul Pompeïus, qui étoit en même-tems gendre de Sylla. Les Consuls dans un si pressant danger cherchent à s'enfuir : & en effet Q. Pompeïus trouva moyen de se sauver. Pour ce qui est de Sylla, il est constant qu'il entra dans la maison de Marius. Mais les amis de celui-ci disoient qu'il y étoit entré de lui-même pour y chercher un asyle, & que Marius eut la générosité de le faire sortir par une porte de derriére. Sylla racontoit la chose tout autrement dans ses Mémoires. Il prétendoit que Sulpicius l'ayant fait environner de ses gens, qui avoient l'épée nue à la main, l'avoit ainsi conduit dans la maison de Marius : & qu'après une délibération telle qu'elle pouvoit être en pareille

AN. R. 664.
AV. J. C. 88.

An. R. 664.
Av. J. C. 88.

circonstance, il avoit été forcé de revenir sur la place annuller son ordonnance, & rendre ainsi au Tribun la liberté de faire délibérer le Peuple sur la loi qu'il proposoit. Quoi qu'il en soit de ces deux récits, dont le dernier paroît le plus vraisemblable, Sylla sortit promptement de Rome, & alla se mettre à la tête de son armée, qu'il avoit laissée en Campanie.

Marius l'emporte, & est nommé par le Peuple à l'emploi qu'il souhaitoit.

Sulpicius demeuré maître du champ de bataille fit passer sa loi : & aussitôt dévoilant le motif secret de toute sa conduite, il proposa au peuple de donner à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. La chose ne souffrit point de difficulté ; & on lui donna même les troupes que commandoit actuellement Sylla : ensorte que Marius dépêcha sur le champ deux Tribuns légionaires pour aller prendre possession en son nom du commandement de cette armée.

Sylla marche avec son armée contre Rome.

Mais Sylla ne fut pas aussi docile que son rival se l'imaginoit : & il résolut de défendre son droit par la force. Ce plan le menoit loin. La délibération du Peuple annulloit son titre, qui étoit le décret du Sénat. Il ne pouvoit conserver le commandement tant que subsisteroit

cette délibération. Ses adverſaires, qui en étoient les auteurs, dominoient dans Rome. Il n'étoit donc queſtion de rien moins que de marcher contre Rome avec ſon armée. Ces conſéquences ne l'effrayérent point : & il eſt vrai que la conduite injuſte & violente de la faction ennemie lui fourniſſoit des prétextes plauſibles pour ſe perſuader qu'il s'agiſſoit moins d'aller attaquer la patrie, que de la délivrer de l'oppreſſion. Mais l appréhenda que ſes ſoldats ne fuſſent ·ffarouchés d'un projet nouveau & noui, & dont le premier coup d'œil de·oit naturellement inſpirer de l'horreur. l les aſſembla donc, & d'abord leur ren·it compte de la violence qui lui avoit té faite à Rome, & de l'injuſtice qu'on : préparoit à lui faire en le privant d'un ommandement qui lui avoit été donné ar le Sénat, & auquel il avoit droit omme Conſul. Il les intéreſſa enſuite ux-mêmes dans ſa cauſe, en leur inſiuant qu'ils avoient à craindre que ſi Marius étoit chargé de cette guerre, il e leur préférât d'autres troupes, & u'ils ne perdiſſent ainſi l'occaſion de enrichir des dépouilles de l'Aſie.

AN. R. 664. AV. J. C. 88.

Ce diſcours fut reçu avec applaudiſ:ment. Néanmoins Sylla n'oſa pas leur :primer en termes clairs le deſſein qu'il

AN. R. 664. AV. J. C. 88. avoit formé, & il se contenta de leur recommander de se tenir prêts à exécuter les ordres qu'il conviendroit de leur donner dans la situation où étoient les affaires. Les soldats comprirent parfaitement sa pensée, & lui criérent qu'il les menât droit à Rome, & qu'ils lui feroient rendre justice. C'étoit ce qu'attendoit Sylla : la chose est résolue & exécutée dans le moment : & l'on vit alors pour la premiére fois un Consul Romain marcher contre Rome avec une armée. Les Tribuns de Marius s'étant présentés, furent assommés à coups de pierres. Cependant les Officiers généraux qui servoient sous Sylla l'abandonnérent tous, respectant le nom de la patrie, & ne pouvant se résoudre à tourner contre elle ses propres armes. Il ne resta auprès de lui que son Questeur

Marius & Sulpicius ayant appris la mort des deux Tribuns, usérent de représailles sur les amis que Sylla avoit dans Rome. Ainsi on se croisoit mutuellement : & pendant que les uns quittoient le camp de Sylla pour retourner à la ville, les autres fuyoient de la ville pour chercher un asyle dans le camp de Sylla.

Mais ces représailles n'avançoient

oint les affaires de Marius qui se :ouvoit dans un cruel embarras. Sylla menoit avec lui six légions, faisant :ente mille hommes de pied & cinq aille chevaux. Il étoit aussi appuyé de on collégue, qui étoit sorti de sa re-:aite pour venir se joindre à lui, réu-issant ainsi dans ce parti toute l'auto-ité du Consulat. Ce n'étoit pas un mé-iocre renfort, quoique Pompeïus n'eût pporté que son nom : & Sylla faisoit int de cas de ce concert, qu'il l'attri-uoit dans ses Mémoires à la protection es dieux sur lui, & à ce bonheur singu-ier dont toutes ses entreprises étoient ccompagnées. Marius avoit pour lui le énat, qu'il tenoit actuellement com-ne captif. Car les compagnies ne ré-stent guéres à la violence, & subissent resque toujours le joug du plus fort. Il t donc envoyer par le Sénat à Sylla éputation sur députation, d'abord pour ii demander quel motif le portoit à 'avancer ainsi contre Rome avec son rmée, ensuite pour le lui défendre. ylla se contenta de répondre à ceux ui l'interrogeoient, qu'il venoit pour élivrer la patrie des Tyrans qui la :noient opprimée. Mais les Préteurs rutus & Servilius, qui étoient chargés

AN. R. 664. AV. J. C. 88.

Embarras de Marius. Députations envoyées par lui au nom du Sénat à Sylla.

An. R. 664. Av. J. C. 88. d'ordres plus févéres, ayant entrepris de parler avec hauteur & fur un ton d'autorité, les foldats de Sylla, qui favoit parfaitement les faire agir, & cacher fon jeu fous leurs mouvemens, fe jettérent fur eux, briférent leurs faifceaux, mirent en fuite leurs licteurs, leur arrachérent à eux-mêmes leurs robes prétextes: de forte que les Préteurs fe crurent trop heureux de s'enfuir la vie fauve, annonçant à Rome, par le trifte état où ils parurent, la fureur du foldat & l'extrémité du danger.

Il fallut donc que Marius eût recours aux priéres: & de nouveaux Députés du Sénat vinrent demander en grace à Sylla de ne point faire avancer fes troupes plus près de la ville, & de vouloir bien attendre que l'on trouvât quelque voie de conciliation, lui promettant en même-tems qu'il auroit lieu d'être fatisfait. Il témoigna être difpofé à faire ce qu'on fouhaitoit de lui, & même il ordonna en préfence des Députés aux officiers que ce foin regardoit, de prendre les alignemens du camp. Mais par une perfidie, qui ne feroit pas excufable même dans une guerre contre l'étranger, à peine les Députés étoient-ils partis, qu'il continua fa marche, & arriva

evant Rome au moment où l'on s'y :tendoit le moins.

An. R. 664.
Av. J. C. 88.

Sylla s'empare de Rome.

Comme il se présentoit en ennemi, fut reçu en ennemi par les habitans : : outre les soldats que Marius & Sulicius avoient pû ramasser à la hâte, oute la multitude montant sur les oîts, faisoit pleuvoir sur les troupes e Sylla une grêle de pierres & de iiles qui ne leur permettoient point 'avancer. Alors Sylla ne fit pas diffiulté de crier aux siens qu'ils missent : feu aux maisons, & lui-même, armant d'une torche ardente, leur en iontra l'exemple ; en même-tems il rdonna à ses archers de lancer leurs ots à feu : agissant [a], dit Plutarque, 1 forcené, qui ne se connoissoit plus, : qui se laissoit absolument dominer ır la passion, puisqu'oubliant ses nis, ses parens, ses partisans, il ; pensoit qu'à ses ennemis ; & qu'il nployoit le feu qui ne peut pas ire la distinction de l'innocent & du oupable.

a Κατ' οὐδένα λογισμὸν. λ' ἐμπαθὴς ὢν καὶ τῷ μῷ παραδεδωκὼς τὴν ν πρασσομένων, ἡγεμο ν, ὅσογε τοὺς ἐχθροὺς μόνον ρα, φίλους δὲ καὶ συγγε- νεῖς καὶ οἰκείους εἰς οὐδένα λόγον θέμενος οὐδ' οἶκτον, κλίνει διὰ πυρὸς, ᾧ τῶν αἰτίων καὶ μὴ διάγνωσις οὐκ ἦν. *Plut. in Sylla.*

An. R. 664.
Av. J. C. 88.

Marius s'enfuit.

Marius n'avoit pas des forces suffisantes pour résister à une armée. Il fit les derniers efforts : il appella à lui & les citoyens qui étoient dans les maisons, & même les esclaves à qui il promit la liberté. Mais tout fut inutile, & il n'y eut que trois esclaves qui se laissassent tenter à ses promesses. Il se retira donc dans le Capitole : & voyant qu'il alloit y être forcé, il s'enfuit de la ville avec Sulpicius & quelques autres, laissant la victoire à Sylla. Ce fut-là le premier combat en forme qui se donna dans Rome entre Citoyens, non plus à la maniére d'une sédition tumultueuse, mais au son des trompettes, & enseignes déployées, comme on se bat entre ennemis.

Sylla empêche que Rome ne soit pillée.

Sylla usa avec modération de sa victoire. Maître de la ville, il la sauva du pillage : & ayant remarqué quelques soldats qui pilloient contre sa défense, il les fit punir dans le moment & sur le lieu même. Il plaça des corps de gardes dans tous les postes importans, & passa toute la nuit, lui & son collégue, à visiter tous les quartiers, pour empêcher que la frayeur des uns & l'audace des autres ne causât quelque désordre.

Il ne se contenta pas d'avoir mis fin aux troubles excités par Marius : il voulut prévenir ceux qui pouvoient renaître dans la suite, & en réformant le gouvernement, assurer, s'il étoit possible, la tranquillité de la République. Le plan qu'il suivit dans cette réforme, fut de relever l'autorité du Sénat & de la Noblesse, & de diminuer d'autant le pouvoir du Peuple, dont la témérité & les caprices causoient depuis long-tems de si grands maux. Il assembla donc le Peuple ; & après avoir déploré la triste nécessité à laquelle l'avoit réduit l'injustice de ses ennemis, il plaignit le malheur de la République, livrée en proie à des hommes pervers, qui en flattant la multitude pour leurs propres intérêts, la portoient souvent à prendre les partis les plus contraires au bien commun. Pour remédier à cet inconvient, qui en entraîneroit tant d'autres à sa suite, il renouvella premiérement un ancien usage, qui étoit aboli depuis des siécles, & fit ordonner que rien ne fût proposé au Peuple, qui n'eût été auparavant délibéré & approuvé dans le Sénat. En second lieu, il fit encore un autre changement fort important, qui fut qu'à l'avenir le Peuple, au lieu d'opiner

AN. R. 664. AV. J. C. 88.

Sylla réforme le gouvernement, reléve l'autorité du Sénat, & abbaisse celle du Peuple.

An. R. 664. Av. J. C. 88. par Tribus, opinât par Centuries. La différence étoit grande. La division des Tribus ayant été faite à raison des quartiers de la ville, ou des cantons de la campagne, qu'occupoient les citoyens, tout y étoit confondu, les nobles avec les gens obscurs, les riches avec les pauvres : & comme le nombre de ceux-ci est toujours le plus grand, le petit peuple dominoit dans les Tribus. Au contraire la distribution par Centuries avoit pour base la différence des richesses que chacun possédoit : & cette distribution avoit été ménagée de maniére, que les riches seuls formoient un plus grand nombre de Centuries, & avoient par conséquent plus de voix que toute la multitude des pauvres.

Les changemens introduits par Sylla diminuoient déja beaucoup l'autorité des Tribuns. Il y fit encore d'autres bréches, que l'Histoire n'a point détaillées. Mais ce fut lors de sa Dictature qu'il porta contre la puissance du Tribunat les plus rudes coups, comme nous le dirons en son lieu.

Enfin il fit casser & annuller, comme contraires aux loix, toutes les ordonnances que Sulpicius avoit fait passer depuis les vacations prescrites par les

onfuls; & par-là il se rétablit en pleine : légitime possession du Commande-ient de la guerre contre Mithridate. Restoit à Sylla le soin de satisfaire sa engeance. Il assembla le Sénat, & pro-osa de déclarer ennemis publics les eux Marius pere & fils, Sulpicius, & euf autres Sénateurs leurs principaux rtisans. Tout trembloit devant le onsul. Cependant Q. Scévola l'Augu-:, beau-pere du jeune Marius, osa lui sister. Il refusa premiérement de dire n avis. Puis, comme Sylla le pressoit, : vénérable vieillard forcé de s'expli-ler, le fit avec tout le courage & ute la constance possibles : *Ni ces sol-its*, lui dit-il, *dont vous avez environné Sénat, ni vos menaces ne m'effraient int. Ne pensez pas que pour conserver elques foibles restes d'une vie languis-nte, & d'un sang glacé dans mes vei-s, je puisse me résoudre à déclarer en-mi de Rome Marius, par qui je me uviens que la ville de Rome, & toute Italie a été sauvée.* L'exemple de Scé-la fut admiré, mais il ne trouva point imitateurs. Le décret du Sénat fut nforme à la proposition du Consul, il fut dit que les deux Marius, Sul-cius, P. Cethegus, Junius Brutus,

AN. R. 664. AV. J. C. 88.

Il fait déclarer ennemis publics Marius, Sulpicius, & dix autres Sénateurs.

Valer. Max. III. 8.

Appian.

AN. R. 664. AV. J. C. 88.

deux Granius, Albinovanus, Lætorius, Rubrius, & encore deux autres qui étoient ſpécifiés nommément ; mais dont le nom n'eſt pas venu juſqu'à nous, pour avoir excité une ſédition, fait la guerre aux Conſuls, & appellé les eſclaves à la liberté, étoient déclarés ennemis publics; qu'en conſéquence il ſeroit permis à tous de leur courir ſus, de les tuer, ou de les amener aux Conſuls, & que leurs biens ſeroient confiſqués. Il paroît qu'il y eut même des récompenſes promiſes à ceux qui apporteroient leurs têtes. Mais il n'eſt point dit que cette promeſſe fût compriſe dans le décret du Sénat.

Sulpicius eſt pris & tué.

Pour exécuter cette ſanglante délibération, Sylla dépêcha des gens de guerre à la pourſuite de ceux qu'il venoit de faire condamner. Sulpicius ne tarda pas à tomber entre leurs mains, ayant été décélé par un de ſes eſclaves. La tête de ce malheureux Tribun fut apportée à Rome, & miſe ſur la Tribune aux Harangues, préſage funeſte, dit Velleïus, de la preſcription qui ſuivit peu après.

Valer. Max. VI. 5.

Au reſte Sylla fit à cette occaſion un acte de juſtice. Comme dans l'ordonnance qu'il avoit publiée pour notifier

le Sénatusconsulte, il avoit promis la liberté aux esclaves qui découvriroient quelqu'un de ceux qui y étoient dénommés, le traître qui avoit livré Sulpicius fut déclaré libre : mais sur le champ, avec le chapeau, symbole de la liberté, & la récompense de son crime, il fut, par l'ordre de Sylla, précipité du haut du roc Tarpéien. AN. R. 664. AV. J. C. 88.

Pour ce qui est de Marius, les avantures de sa fuite fourniroient la matiére d'un Roman des plus intéressans. Au sortir de Rome, tous ceux qui l'accompagnoient s'étant dispersés, il se retira avec son fils dans une maison de campagne qu'il avoit près de Lanuvium. Son dessein étoit de gagner la mer, & de sortir de l'Italie. Mais comme il n'avoit aucunes provisions, il envoya son fils à une terre de Scévola, qui étoit voisine, afin qu'il prît chez son beaupere tout ce qui seroit nécessaire pour le voyage. Pendant que le jeune Marius faisoit ses préparatifs, la nuit se passa : & le jour étant venu, on apperçut de loin des cavaliers, qui suspectant une maison si liée aux Marius, s'avançoient pour y faire la recherche. Mais le fermier ou intendant de Scévola, aussi fidéle que son maître avoit été géné- Fuite de Marius. *Plut. in Mar.*

An. R. 664. Av. J. C. 88.

reux, cacha le fugitif dans une charette remplie de féves; & menant sa charette vers Rome, il passa tout au travers de ceux qui cherchoient Marius, & qui le laissérent continuer sa route sans en avoir le moindre soupçon. Le jeune Marius entra ainsi dans la ville, & jusques dans la maison de sa femme, où ayant pris toutes les choses dont il pouvoit avoir besoin, il sortit heureusement seul de Rome; & ne songeant qu'à lui, il vint à la mer, s'embarqua, & passa en Afrique.

Son pere ne fut pas si heureux. De sa premiére retraite, où il n'auroit pû rester long-tems sans être découvert, il s'étoit rendu à Ostie : & là ayant trouvé un vaisseau qu'un de ses amis lui avoit fait tenir prêt, il y entra avec Granius son beau-fils. Il paroît que ce bâtiment étoit fort petit, & peut-être une espéce de paquebot *, avec lequel Marius cotoya le rivage, ayant d'abord un assez bon vent. Mais bientôt le vent fraîchit, la mer devint furieuse; & les Mariniers ayant beaucoup de peine à manœuvrer, & craignant que leur bâtiment ne pût pas résister aux vagues, vouloient aborder. Marius le leur défendoit, parce qu'ils étoient près de Terracine,

* *Plutarque l'appelle* πορθμεῖον.

Terracine, où il avoit un ennemi puissant, qui se nommoit Géminius. Enfin le gros tems ne cessant point, & même augmentant, & de plus Marius se trouvant violemment incommodé des nausées qui fatiguent ordinairement ceux qui se mettent sur mer, il fallut céder à la nécessité : & Marius fut débarqué à terre avec toute sa compagnie. AN. R. 664. AV. J. C. 88.

Ils ne savoient quel parti prendre, ni de quel côté tourner leurs pas. Tout leur étoit contraire : la terre, où ils appréhendoient d'être surpris par les ennemis; la mer, parce qu'elle étoit toujours orageuse. Rencontrer des hommes, étoit pour eux un sujet de crainte : n'en point rencontrer, c'étoit manquer d'un secours absolument nécessaire; car ils n'avoient plus de vivres, & commençoient à sentir la faim. Dans cette détresse, ils apperçurent des bergers, dont ils s'approchérent pour leur demander quelque soulagement. Mais ces pauvres gens n'avoient rien à leur donner. Seulement ayant reconnu Marius, ils l'avertirent de se sauver promptement, parce qu'ils avoient vû peu auparavant des cavaliers qui le cherchoient. Il quitta donc le grand chemin, & s'enfonça dans un bois épais où il passa la nuit fort

An. R. 664. Av. J. C. 88. mal à son aise, d'autant plus que la faim tourmentoit ceux qui étoient avec lui, & les mettoit de fort mauvaise humeur. Pour lui, quoique foible & épuisé de besoin & de fatigues, il avoit encore assez de courage pour en donner aux autres. Il exhortoit les compagnons de sa fuite à ne point renoncer à une derniére espérance qui lui restoit, & pour laquelle il se réservoit lui même: c'étoit un septiéme Consulat, qu'il prétendoit lui être assuré par les Destins. Et à cette occasion il leur raconta un fait ou une fable, plus propre que les meilleures raisons à inspirer de la confiance à des esprits superstitieux.

Il leur dit que lorsqu'il étoit encore enfant, il vit tomber un nid d'aigle, & le reçut dans un pan de sa robe: qu'il y avoit sept aiglons: & que son pére & sa mére ayant consulté les devins sur cet événement qui leur parut un prodige, il leur fut répondu, que leur fils deviendroit le plus illustre des hommes, & posséderoit sept fois la souveraine Magistrature. Quoi qu'il en soit de ce fait, duquel même les naturalistes contestent la possibilité, prétendant que les aigles n'ont jamais que deux aiglons, ou trois au plus, nous savons à quoi nous en

Plin. X. 3.

tenir sur ces prétendus présages, amor ces des charlatans, & amusemens des dupes. Mais Marius y avoit grande foi, & il est constant que dans sa fuite & dans les plus grandes extrémités où il se trouva, il parla souvent du septiéme Consulat que les dieux lui destinoient.

Pendant qu'il erroit avec sa troupe fugitive sur le bord de la mer, n'étant pas loin de Minturnes, ville située près de l'embouchure du * Liris, ils apperçoivent une troupe de cavaliers qui venoient à eux. Dans le même moment tournant les yeux vers la mer, ils voient deux vaisseaux marchands, seule ressource pour eux dans un si extrême danger. C'est à qui courra le plus vîte vers la mer. Ils se jettent à l'eau, & tâchent de gagner les deux vaisseaux à la nage. Granius avec quelques autres arrivent à l'un de ces vaisseaux, & passent dans l'isle * d'Enarie. Marius étoit vieux & pesant : & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, que deux esclaves le portant au-dessus de l'eau atteignirent l'autre vaisseau, dans lequel il fut reçu. Cependant les cavaliers étoient arrivés sur le bord, & crioient aux matelots d'amener à terre, ou de jetter dehors

* *Garigliano.*

* *Ischia.*

AN. R. 664. AV. J. C. 88. Marius, & de s'en aller où ils voudroient. Marius implore avec larmes la pitié des maîtres du vaisseau, qui après avoir délibéré quelque tems, fort embarrassés, fort incertains du parti qu'ils devoient prendre, enfin touchés des larmes d'un si illustre suppliant, répondirent aux cavaliers, qu'ils ne leur livreroient point Marius. Ceux-ci se retirérent fort en colére.

Marius se croyoit hors de péril. Il ne savoit pas qu'il étoit destiné à se trouver dans de plus cruelles perplexités que toutes celles qu'il avoit éprouvées, & à voir la mort encore de plus près. En effet la générosité de ceux qui lui avoient donné un asyle dans leur vaisseau ne fut pas de longue durée : la peur les saisit, & s'étant approchés de la terre ils jettérent l'ancre à l'embouchure du Liris. Alors ils lui proposérent de descendre, pour se reposer un moment après tant de fatigues. Marius, qui ne se défioit de rien, y consentit. On le porte sur le rivage, on le place en un endroit où il y avoit de l'herbe. Mais pendant qu'il y étoit tranquille, & ne songeant à rien moins qu'au malheur qui le menaçoit, il voit tout d'un coup lever l'ancre, & le vaisseau partir. Ces

marchands, comme la plupart des hommes, n'étoient ni assez méchans pour faire le mal, ni assez vertueux pour faire le bien en s'exposant au danger. Ils avoient eu honte de livrer Marius, mais ils ne croyoient pas qu'il fût sûr pour eux de le sauver. AN. R. 664. AV. J. C. 88.

Quelle fut la désolation de Marius, lorsqu'il se vit sur ce rivage, seul, sans secours, sans defénse, abandonné de tout le monde? Il ne s'abandonna pas cependant lui-même; il se leva: & comme le Liris, qui serpente en cet endroit dans les terres, y forme des marais, il traversa avec une fatigue incroyable des fosses pleines d'eau, des terres bourbeuses, & enfin arriva à la cabane d'un pauvre bucheron. Il se jette à ses pieds, & le conjure de sauver un homme, qui, s'il échape au danger, peut le récompenser au delà de ses espérances. Le bucheron, soit qu'il le connût, soit qu'il fût frappé de l'air de fierté & de majesté que ses malheurs ne lui avoient point fait perdre, lui répondit que s'il n'avoit besoin que de repos, il en trouveroit dans sa cabane, mais que s'il fuyoit des ennemis, il lui montreroit une plus sûre retraite. Marius ayant accepté cette derniére offre, le bucheron le mé-

An. R. 664. Av. J. C. 88. ne près d'un marais dans un endroit creux, où il le couvre de feuilles, de roseaux & de joncs.

Me sera-t-il permis ici d'inviter le Lecteur à considérer attentivement Marius dans le déplorable état où nous le voyons en ce moment? Quelles pouvoient être alors ses pensées? combien devoit-il détester une ambition funeste, qui du faîte de la grandeur & de la gloire, l'avoit précipité dans un abîme de misére au-dessous de la condition du dernier des hommes? Quelle leçon pour ceux qui ne savent jamais être contens de leur sort, & qui s'imaginent manquer de tout dès qu'un seul objet manque à leur insatiable cupidité?

Marius n'eut pas le loisir de s'entretenir longtems de ces tristes réflexions. Car bientôt il entendit un grand bruit qui venoit du côté de la cabane. C'étoient des Cavaliers envoyés par Géminius de Terracine son ennemi, & qui ayant rencontré le bucheron, l'interrogeoient, le pressoient, & lui faisoient des menaces sur ce qu'il récéloit un ennemi public, condamné à mort par le Sénat Romain. Il ne restoit plus de ressource à Marius. Il sort de sa retraite, se deshabille, & s'enfonce dans l'eau

noire & bourbeuse de la mare. Ce sale asyle ne put le cacher. Ceux qui le poursuivoient accourent, & l'ayant tiré de l'eau nud & tout couvert de boue, ils lui mettent une corde au coû, & le traînent sur le champ à Minturnes, où ils le livrent aux Magistrats. Car l'ordre étoit arrivé dans toutes les villes de l'arrêter & de le tuer, en quelque lieu qu'on le trouvât. AN R. 664. AV. J. C. 88.

Cependant les Magistrats de Minturnes voulurent délibérer préalablement, & déposérent leur prisonnier dans la maison d'une femme qui se nommoit Fannia, & qui avoit de longue main des raisons de ne pas l'aimer. Voici de quoi il s'agissoit. Fannia s'étant séparée de son mari Titinius, demandoit la restitution de sa dot. Titinius refusoit de la lui rendre pour raison de mauvaise conduite: & le fait étoit vrai. L'affaire fut portée à Rome devant Marius alors Consul pour la sixiéme fois. Il examina le procès, & trouva que Titinius avoit connu le caractére & les déportemens de Fannia avant que de l'épouser, & avoit passé outre pour jouir de ses richesses. Ainsi Marius également indigné contre l'un & contre l'autre, condamna le mari à la restitution de la dot,

An. R. 664.
Av. J. C. 88.

& la femme à une amende très-petite, mais infamante. Fannia montra néanmoins de la générosité dans le besoin que Marius avoit de son secours. Elle le soulagea avec tout le zéle imaginable, & même tâcha de le consoler & de l'encourager. Il lui répondit qu'il avoit bonne espérance : & cela en vertu d'un présage si puérile & si ridicule, qu'il n'est pas possible en le lisant de n'avoir pas honte & pitié de la sottise humaine. Il lui dit que lorsqu'on l'amenoit à sa maison, un âne en étoit sorti en courant, & s'étant arrêté devant lui l'avoit regardé d'une maniére qui marquoit de la gaieté ; puis s'étoit mis à braire d'un ton d'allégresse ; & enfin sautant & gambadant avoit passé à côté de lui pour aller boire à une fontaine voisine. Ainsi les mouvemens de gaieté d'un âne rassuroient ce personnage six fois Consulaire : & de plus il inféroit de ce que l'animal en le quittant avoit été chercher l'eau, que c'étoit par eau que les dieux vouloient qu'il se sauvât, & qu'il devoit passer la mer pour se mettre à l'abri des dangers qui menaçoient sa vie. Plein de confiance en ce beau raisonnement, il voulut reposer, & s'étant mis sur un lit il fit fermer la porte de la chambre où il étoit.

La délibération des Magistrats & du Sénat de Minturnes n'avoit pas été longue, & ils avoient résolu d'obéir. Mais il ne se trouva pas un seul citoyen qui voulût se charger de cette odieuse exécution. Un étranger, Gaulois ou Cimbre de naissance, fut envoyé pour tuer Marius, & entra dans la chambre l'épée à la main. Le lit sur lequel reposoit Marius étoit placé dans un enfoncement fort sombre. Du milieu de cette obscurité il lança sur le barbare un regard étincelant, ayant les yeux tout en feu, & en même-tems il lui cria d'une voix terrible : *Malheureux, tu oses tuer Marius !* Ce fut un coup de foudre pour le soldat, qui s'enfuit sur le champ, jettant son épée à terre, & criant, *Je ne puis point tuer Marius.* An. R. 664. Av. J. C. 88.

Cet exemple non-seulement étonna, mais toucha & attendrit les Minturnois. Ils se reprochérent à eux-mêmes d'avoir été plus barbares que ce barbare, & de s'être rendus coupables de cruauté & d'ingratitude envers le libérateur de l'Italie, qu'il leur étoit même honteux de ne pas défendre. *Qu'il se sauve*, s'écriérent-ils, *qu'il se sauve, & qu'il aille accomplir ailleurs ses tristes destinées. Hélas! nous n'avons que trop lieu de prier*

AN. R. 664. AV. J. C. 88. *les dieux de nous pardonner la faute involontaire que nous commettons, en renvoyant Marius hors de notre ville sans défense & sans secours.* Ils entrent en foule dans la maison où il étoit, ils l'environnent, & le conduisent à la mer. Chacun s'empresse de lui témoigner son zéle, en portant au vaisseau qu'on lui destinoit les provisions dont il avoit besoin. Mais un obstacle retardoit leur marche, & leur faisoit perdre du tems. Sur le chemin entre la ville & la mer étoit un bois consacré à la Nymphe Marica, par rapport auquel ils observoient cette pratique superstitieuse, de n'en rien emporter de ce qui y étoit entré une fois. Ainsi il leur falloit faire un long circuit, que leur impatience supportoit avec peine. Enfin un vieillard s'étant écrié, que toute voie étoit bonne & autorisée des dieux pour sauver Marius, ose le premier traverser le bois, & est suivi de tous les autres. Bientôt tout est prêt, & Marius s'embarque sur un très-petit bâtiment, au milieu des vœux de tous les Minturnois qui levoient les mains au Ciel, & prioient les dieux de prendre ce grand homme sous leur protection. Il fit dans la suite, lorsqu'il fut de retour en Italie,

peindre toute cette avanture, & en plaça le tableau dans le temple de Marica. An. R. 664 Av. J. C. 88.

De Minturnes Marius passa dans l'isle d'Enarie, où il rejoignit Granius. Ensuite ils firent route ensemble vers l'Afrique : mais comme ils manquoient d'eau, ils furent obligés de relâcher en Sicile du côté du * mont Eryx. Le malheur poursuivoit par-tout notre fugitif. Le Questeur de la Province, se trouvant dans ces quartiers, tomba sur les gens de Marius qui étoient descendus pour faire eau, en tua dix-huit, & pensa le prendre lui-même. Ce fut force à Marius de se rembarquer au plus vîte, & il passa dans l'isle * Meninge, où il apprit pour la premiére fois des nouvelles de son fils. Il sçut que s'étant sauvé avec Cethegus, l'un des douze compris dans le décret du Sénat, il s'étoit retiré auprès d'Hiempsal, qui régnoit dans une partie de la Numidie. Ce Prince étoit vraisemblablement [a] de la postérité de Masinissa, & avoit obligation des Etats qu'il

* *Monte de San Giuliano ou di Trapani.*

* *Isle des Gerbes ou de Zerbi.*

a *Le fait ne sera pas douteux, si l'on admet pour bonne & légitime une inscription citée par M. Sévin. (Mém. de l'Acad. des B. Lettres) dans laquelle Juba second, Roi de Mauritanie, dont il sera parlé dans la suite de cette Histoire, remonte à Masinissa par Juba I, son pére, Hiempsal son grand-pére, (c'est celui dont il s'agit ici) & Salussa son bisayeul, qui étoit fils de Masinissa.*

An. R. 664. Av. J. C. 88. possédoit à Marius, qui l'y avoit établi après la défaire & la prise de Jugurtha. C'étoit cette raison qui avoit fait espérer au jeune Marius de trouver un asyle sûr auprès de ce Numide : & le vieux Marius aussi un peu ranimé par cette même espérance, osa passer de l'isle Méninge dans la Province de Carthage.

Le Magistrat Romain qui commandoit dans cette Province, n'avoit jamais eu de relation particuliére avec Marius, & n'en avoit reçu ni bien ni mal. Et dès-là qu'un homme étoit indifférent, il sembloit que l'humanité seule & la compassion naturelle dût l'attendrir sur le sort déplorable où étoit réduit un si grand & si illustre personnage. Mais il n'est que trop ordinaire de mépriser les malheureux. A peine Marius étoit-il débarqué, qu'il vit venir à lui un Officier du Préteur, qui lui dit d'un ton menaçant, *Le Préteur Sextilius vous défend de mettre le pied dans sa Province. Si vous contrevenez à ses ordres, il vous déclare qu'il est résolu d'exécuter le Décret du Sénat, & de vous traiter en ennemi public.* La surprise, l'indignation, la douleur saisirent tellement Marius, qu'il demeura fort longtems sans rien dire,

regardant fixement celui qui étoit venu lui faire ce message. Enfin comme l'Officier le pressoit, & lui demandoit quelle réponse il rendroit au Préteur, *Va*, lui dit-il, *rapporter à celui qui t'envoye, que tu as vû Marius fugitif assis au milieu des ruines de Carthage.* Cette réponse étoit une excellente leçon de l'instabilité des choses humaines, réunissant sous un même point de vûe la destruction d'une des plus puissantes villes du monde, & le renversement de la fortune du premier des Romains. Marius ne se pressa pas d'exécuter l'ordre du Préteur : & il étoit encore autour de Carthage, lorsqu'il recueillit son fils, qui avoit été obligé de s'enfuir des Etats d'Hiempsal.

AN. R. 664. AV. J. C. 88.

Car ce Prince, plus sensible à la crainte d'un mal présent, qu'à la reconnoissance d'un bienfait passé, étoit embarrassé de son suppliant. Il lui rendoit des honneurs, mais il le retenoit malgré lui, & l'empêchoit de sortir de son Royaume. Cette conduite donna de l'inquiétude au Romain, qui vit bien que les prétextes qu'alléguoit le Roi pour le retenir n'avoient rien de sincére, & ne lui pronostiquoient rien d'avantageux. Pour se tirer de peine, il profita de l'occasion qui se présenta sans qu'il eût pensé à se la ménager. Il étoit jeune & bien-

fait. Le péril auquel il étoit exposé, toucha une des concubines du Roi : & bientôt elle passa, comme il est fort aisé, de la pitié à l'amour. D'abord Marius la rejetta avec dédain. Mais lorsqu'il reconnut d'une part qu'il n'avoit d'espérance de s'enfuir que par son moyen, & de l'autre que les sentimens de cette femme avoient quelque chose de fort élevé au-dessus d'une folle & aveugle passion, il se fia à elle, & s'en trouva bien. Car aidé de son secours il se sauva avec ses amis des mains d'un Prince, à qui une perfidie utile n'auroit peut-être pas beaucoup coûté.

Il rejoignit son pére, comme je l'ai dit, auprès de Carthage : & ce fut sans doute une grande joie pour le pére & pour le fils de se retrouver ensemble après une séparation mêlée de tant de dangers. Pendant qu'ils marchoient le long de la mer, Marius apperçut des scorpions qui se battoient. Il se piquoit d'habileté dans l'art prétendu de la Divination. Il jugea ce présage mauvais, & il en conclut qu'ils étoient menacés de quelque péril : comme si le bon sens tout seul, sans que les scorpions s'en mêlassent, n'eût pas suffi pour l'avertir qu'ils avoient à craindre & la politique timide de Sextilius, & le ressentiment

d'Hiempsal. Ils se jettent donc dans une barque de pêcheur, qui les méne dans l'isle de * Cercine. Il étoit tems de partir. Car à peine étoient-ils embarqués, qu'ils virent des cavaliers Numides envoyés par Hiempsal à la poursuite du jeune Marius. Ce danger ne fut pas le moindre de ceux qu'ils coururent; mais il fut le dernier. Ils passérent le reste de l'hiver assez tranquillement dans les isles de la mer d'Afrique, attendant quelque coup de bonne fortune, qui leur donnât moyen de retourner en Italie.

An. R. 664. Av. J. C. 88.

* *Cercare.*

Cependant Sylla régloit toutes choses dans Rome avec beaucoup de modération. Il avoit senti que sa conduite à l'égard de Marius avoit déplû à plusieurs membres du Sénat, & en général à tout le peuple. Au lieu de s'en irriter, il aima mieux travailler à regagner les esprits par des procédés populaires & pleins de douceur. Ayant tenu les assemblées pour l'élection des Magistrats de l'année suivante, il souffrit que Nonius son neveu, & Ser. Sulpicius qu'il appuyoit de sa recommandation, essuyassent tous deux un refus. Il dit même à cette occasion qu'il étoit bien aise de voir le peuple faire usage de la liberté qu'il lui avoit rendue. Par une suite de cette même modération il n'empêcha point

Modération de Sylla. Il souffre que Cinna soit nommé Consul.

Appian. Plut. in Syll.

An. R. 664.
Av. J. C. 88.

que l'on ne nommât Consul L. Cornélius Cinna, qui étoit de la faction opposée à la sienne, quoique Patricien, & son parent. Seulement il prit la précaution de le mener au Capitole, & là de lui faire prêter serment qu'il n'agiroit point contre ses intérêts. Cinna fit le serment prescrit en présence de plusieurs témoins, & tenant en la main une pierre, il pria Jupiter, s'il manquoit à ses engagemens, de le chasser de la ville, comme il jettoit lui-même cette pierre hors de sa main. Il est étonnant que Sylla pût prendre quelque confiance aux sermens d'un ambitieux. Il ne s'y fia pas néanmoins tellement, qu'il ne prît encore la précaution de lui donner pour collégue Cn. Octavius, homme de bien, amateur de la paix & du bon ordre, mais trop doux pour résister à un furieux. Sylla eut bientôt lieu de se repentir de tous ces ménagemens: & si quelque chose est capable de diminuer l'horreur des cruautés qu'il exerça dans la suite, c'est le mauvais succès des mesures de douceur qu'il prit dans l'occasion présente.

Les partisans de Marius reprennent courage. Le Consul Q. Pompeïus est

En effet dès que ses troupes furent sorties de Rome pour aller l'attendre en Campanie, & pendant qu'il étoit encore Consul, les partisans de Marius

commencérent à agir pour le rappel des exilés : & la premiére démarche qu'ils firent pour y parvenir, fut de tendre des embuches à la vie des Consuls. Sylla avoit moins à craindre, ayant une armée qui devoit lui servir de défense, lors même qu'il seroit sorti du Consulat. Q. Pompeïus crut se procurer une semblable sûreté en se faisant donner le commandement des troupes du Picenum, à la tête desquelles étoit actuellement Cn. Pompeïus Strabo avec la qualité de Proconsul pour achever de pacifier le pays. Mais le Consul ne fit par là que hâter sa mort.

An. R. 664. Av. J. C. 88.

tué par ses soldats.

Strabo feignit d'abord de le recevoir avec respect, lorsqu'il vint prendre le commandement de l'armée, & se retira, comme n'étant plus qu'un simple particulier. Mais dès le lendemain, une sédition excitée par l'ambitieux Proconsul le délivra de son concurrent : & pour la premiére fois (le tems où nous en sommes est fécond en crimes jusqu'alors inouis) une armée Romaine se souilla du sang de son Consul. Strabo s'étant ensuite montré aux soldats, affecta de faire paroître beaucoup de colére : mais il s'appaisa bientôt : sa prompte réconciliation avec les meurtriers le trahit : & tous les Historiens

Liv. Epit.

AN. R. 664. AV. J. C. 88.

Vell. II. 20. Val. Max. IX. 7. Appian.

lui attribuent la mort violente d'un Consul, qui de plus étoit son proche parent. Le Sénat, qui dans des tems de trouble, tels que ceux-ci, avoit moins de pouvoir que les soldats, fut contraint de laisser ce crime impuni. Sylla moins occupé du soin de venger la mort de son collégue, que de celui de mettre sa propre vie en sûreté, rassembla ses amis, & les engagea à faire la garde autour de sa maison, & de sa personne, tant qu'il fut obligé de rester encore à la ville : & dès qu'il lui fut possible il en sortit, & alla en Campanie se mettre à la tête de son armée.

AN. R. 665. AV. J. C. 87.

CN. OCTAVIUS.
L. CORNELIUS CINNA.

Cinna, pour forcer Sylla de sortir de l'Italie, le fait accuser par un Tribun du Peuple.

Dio apud Vales.

Plut. in Syll.

A peine Cinna fut-il en charge, qu'il fit voir combien Sylla avoit eu tort de prendre quelque confiance en lui, & de le croire capable de respecter son serment. Il n'eut rien plus à cœur que de le presser de partir, alléguant pour raison la nécessité d'arrêter les progrès de Mithridate, mais dans le fond ne cherchant qu'à se délivrer d'un tel surveillant, pour exécuter ses projets en toute liberté. Sylla par cette même raison ne se hâtoit pas. Le Consul s'avisa, pour vaincre ses retardemens, de le faire ac-

cuser par le Tribun M. Virgilius. Une loi mettoit à l'abri de ces sortes de poursuites ceux qui étoient employés pour le service de la République. Sylla donc laissant là & le Consul & le Tribun, se mit en mer, & passa en Gréce. Je rendrai compte dans la suite de ses exploits contre Mithridate.

An. R. 665. Av. J. C. 87.

Cinna ne se vit pas plutôt débarrassé du seul obstacle qui le retenoit, qu'il commença à travailler au rappel de Marius. Turbulent & inquiet, il ne pouvoit supporter le repos & le calme. De plus une ambition insensée le portoit à vouloir se rendre maître de la République. Enfin à ces motifs se joignirent trois cens talens*, qui lui furent donnés par les partisans de Marius. C'est Appien qui rapporte ce dernier fait, & qui avoit observé un peu auparavant que des personnes très-riches, hommes & femmes, s'intéressoient pour cet illustre fugitif.

Il travaille au rappel de Marius.

*Trois cens mille écus.

Cinna prit donc en main sa cause, & sembla prendre en même-tems son esprit. Car il eut soin de déguiser sa marche, & d'aller à son but par des voies obliques. Il ne manifesta point d'abord le dessein qu'il avoit de rétablir les exilés, mais il entreprit de remettre en vigueur la loi qu'avoit portée le

Pour y parvenir, il entreprend de mêler les nouveaux citoyens dans les anciennes Tribus. *Appian.*

AN. R. 665. AV. J. C. 87.

Tribun Sulpicius pour mêler les nouveaux citoyens dans les anciennes Tribus. A ce signal une multitude immense de ces nouveaux citoyens accourent dans la ville, & Rome redevient le théâtre d'une division furieuse, les anciens résistant aussi vigoureusement qu'ils se voyoient attaqués. Les deux partis avoient chacun un Consul à leur tête : les deux partis prennent les armes. Cinna, comme le plus audacieux, en fit usage le premier.

Sédition à ce sujet.

Le plus grand nombre des Tribuns du peuple s'opposoit à la loi. Il n'y avoit pas moyen de passer outre sans employer la violence. Aussi vit-on dans le moment briller les épées, & une foule de séditieux, Cinna à la tête, se jetter sur les Magistrats opposans pour les chasser de la Tribune. Alors Octavius, autour duquel s'étoient rangés en armes les anciens citoyens & tous ceux qui aimoient la tranquillité publique, entre dans la place, attaque les factieux, les coupe en deux bandes, & les disperse : puis respectant la dignité Consulaire dans Cinna, & ne voulant point en venir aux mains avec son collégue, il tourne vers le temple de Castor. Mais ceux qui l'accompagnoient n'imitérent

pas sa timide circonspection. Ils poussent leur avantage, tuent un grand nombre des adversaires, & ménent battant les autres jusqu'aux portes de la ville. Cinna, qui étoit supérieur par le nombre, étonné de se voir vaincu, a recours à la derniére ressource des désespérés. Il appelle à lui les esclaves en leur promettant la liberté. Ce fut inutilement: personne ne se joignit à lui, & il fut obligé d'abandonner la ville, & de se retirer en Campanie. Le combat avoit été très-sanglant. Cicéron assure que la place publique regorgea du sang des citoyens, & fut toute remplie de monceaux de corps morts: & Plutarque fait monter à dix mille le nombre de ceux qui périrent du côté seulement de Cinna.

An. R. 665. Av. J. C. 87.

Cinna est chassé de la ville.

Cic. in Catil. III. 14. *& pro Sext.* 77.

Plut. in Sertor.

Il emmena avec lui quelques Sénateurs, dont le plus illustre sans comparaison étoit Sertorius. Des circonstances malheureuses pour ce grand homme l'avoient jetté dans ce parti. Sa naissance même sembloit l'y porter: & homme nouveau comme il étoit, dans une division entre la Noblesse & le Peuple, la faction Plébeïenne étoit celle à laquelle il devoit naturellement s'attacher. De plus nous avons vû qu'il avoit servi sous Marius dans la guerre des Cim-

Il avoit avec lui Sertorius.

AN. R. 665. AV. J.C. 87. bres, & qu'il en avoit reçu beaucoup de témoignages d'estime : c'étoit encore un engagement. Ce qui acheva de le déterminer, ce fut qu'ayant demandé le Tribunat, Sylla l'en fit exclure. Freinshemius conjecture avec beaucoup de raison, qu'outre les liaisons de Sertorius avec Marius, Sylla, qui vouloit abaisser la puissance du Tribunat, sentit qu'il ne convenoit pas à ses vues de souffrir que cette charge tombât à un homme de courage, & qui même dans sa jeunesse s'étoit fait de la réputation par le talent de la parole. Ce fut cet enchaînement de conjectures qui entraîna Sertorius dans le parti malheureux, & qui en conséquence fit de sa vie une suite de disgraces. Ses infortunes n'ont rien diminué de sa gloire. Mais sans ce funeste engagement, il avoit du côté des talens, de la grandeur d'ame, & de la science militaire, de quoi devenir le premier homme de la République : au lieu qu'il lui a fallu toute sa vie faire usage de tant de vertus contre ses propres concitoyens, & enfin périr misérablement par la trahison de ses amis. Grande leçon, & qui doit bien avertir de prendre garde aux premiéres démarches, que l'on fait souvent assez inconsidérément

dans la jeunesse, & qui ensuite influent sur tout le reste de la vie.

An. R. 665.
Av. J. C. 87

Cinna est privé du Consulat, & Merula mis en sa place.

Le Sénat fit le procès à Cinna, & déclara la place de Consul qu'il occupoit, vacante tant par désertion, que pour le crime d'avoir appellé les esclaves à la liberté : affront [a] dont Cinna étoit bien digne, mais d'un exemple qui pouvoit être fâcheux. On lui substitua L. Cornelius Merula, qui étoit Prêtre de Jupiter, *Flamen Dialis*.

Cinna gagne l'armée qui étoit en Campanie.

Cinna ainsi poussé à bout n'avoit plus de ressource que dans les gens de guerre. Comme l'Italie n'étoit pas encore entiérement pacifiée, & que les Samnites étoient toujours en armes, les Romains tenoient aussi des armées de différens côtés, & il y en avoit une actuellement en Campanie que commandoit Ap. Claudius. Cinna ayant gagné les principaux officiers de cette armée, entra dans le camp : & les soldats s'étant assemblés autour de lui, il renvoya ses licteurs, comme n'étant plus qu'un simple particulier. En même-tems versant des larmes en abondance, il adressa ce discours à la multitude : *Chers citoyens, j'avois reçu de vous la premiére dignité*

[a] Hæc injuria homine quàm exemplo dignior fuit. *Vell.* II. 20.

AN. R. 665. AV. J. C. 87. *de la République, & le Sénat m'en a privé ſans votre conſentement. Ce ne ſont pas néanmoins mes diſgraces perſonnelles qui me touchent le plus. Je plains vos droits violés, votre pouvoir anéanti. Car qui déſormais s'empreſſera de ſolliciter les ſuffrages des Tribus? Qui ſe donnera des mouvemens pour mériter vos bonnes graces? Comment vous ſera-t-il permis de vous regarder comme les maîtres des élections, comme les diſtributeurs des emplois & des dignités, ſi vous ne pouvez aſſurer la jouiſſance de vos bienfaits à ceux que vous en avez revêtus, & ſi vos créatures ſont expoſées à ſe voir dépouillées ſans vous de ce que vous ſeuls leur avez donné?* Il ajouta pluſieurs autres choſes dans le même ſens, & termina ſon diſcours par deſcendre du Tribunal, déchirant ſes habits, & ſe jettant aux pieds des ſoldats. Tous attendris d'un tel ſpectable, le relévent, le font remonter ſur le Tribunal, l'invitent à rappeller ſes licteurs, & lui proteſtent qu'ils le reconnoiſſent toujours pour Conſul. En même tems les Officiers qui avoient été gagnés s'avancent, & lui prêtent ferment les premiers comme à leur Général, puis font faire le même ſerment chacun aux troupes qu'il commandoit.

C'en étoit assez pour mettre Cinna en état de ne rien craindre. Mais il vouloit de plus se rendre redoutable à ses adversaires, & reprendre sur eux l'autorité du gouvernement dont ils s'étoient mis en possession. Ainsi pour grossir son parti il courut dans toutes les villes d'Italie, représentant aux nouveaux citoyens que c'étoit leur querelle qu'il avoit soutenue, & qu'il avoit été la victime de son zêle pour leurs intérêts. Il fut écouté sans doute favorablement: il trouva & hommes & argent en abondance: & il vit à ses ordres jusqu'à trois cens cohortes ou trente légions, formées des différens peuples d'Italie: puissance formidable, & qu'il n'est pas à croire qu'il ait réunie ensemble en corps d'armée, mais qui doit faire concevoir combien grandes étoient ses forces, & combien avoient lieu de trembler ceux qui l'avoient chassé de Rome.

An. R. 665. Av. J. C. 87.

Il intéresse dans sa cause les peuples d'Italie.

Vell. II. 20.

Octavius & Mérula songérent donc à fortifier la ville & à la mettre en état de défense. En même-tems, comme ils avoient peu de troupes autour d'eux, ils écrivoient de tous côtés pour rappeller au secours de la patrie les armées qui reconnoissoient encore l'autorité du Sénat. Mais les chefs des deux plus puis-

Embarras des Consuls.

An. R. 665.
Av. J. C. 87.

sans corps de troupes dont on pût espérer de l'assistance, leur manquoient l'un & l'autre par des raisons différentes. Métellus Pius, qui avoit toute la bonne volonté possible, étoit trop éloigné, & assez occupé par les Samnites. Pompeïus Strabo, qui auroit été à portée de secourir les Consuls & promptement & efficacement, tenoit une conduite équivoque, & donnoit à Cinna le tems de se fortifier, cherchant à se rendre nécessaire, & mécontent de n'avoir point obtenu un second Consulat qu'il desiroit.

Liv. Epit. Vell. II. 20.

Marius revient en Italie, & est reçu par Cinna.

Appian. Plut. in Mar. & Sylla, & Sertor.

Cependant Marius, qui jusques-là s'étoit tenu en Afrique, profita d'une conjoncture si favorable pour lui. Il repassa la mer, & vint aborder à un port de Toscane, amenant avec lui environ mille hommes, partie Cavaliers Maures, partie avanturiers Italiens, que son nom ou des disgraces semblables à la sienne avoient attachés à sa fortune. Il portoit sur son visage & dans toute sa personne un air de tristesse convenable à ses malheurs. Et la compassion qu'excitoit sa vûe, jointe à sa grande réputation, lui donna moyen d'assembler bientôt six mille hommes, d'autant plus aisément qu'il recevoit tous ceux qui se présentoient, jusqu'aux

esclaves mêmes, à qui il donnoit la liberté. Alors il envoya offrir ses services à Cinna : & celui-ci, qui avoit affecté de paroître n'avoir aucune intelligence avec lui, quoique réellement ils fussent d'accord en tout, assembla le Conseil de guerre comme pour délibérer sur la proposition de Marius. An. R. 665. Av. J. C. 87.

Personne ne balançoit à accepter ses offres. Sertorius seul fut d'un avis contraire, soit qu'il appréhendât d'être éclipsé par l'éclat & la gloire d'un si grand guerrier, soit que plein de douceur, comme il étoit, il craignît les excès terribles auxquels se porteroit la vengeance d'un homme naturellement féroce, & aigri par ses infortunes. Il représenta que leur entreprise étant tellement avancée qu'ils pouvoient se regarder comme sûrs de vaincre, ils n'avoient nul besoin de Marius, & que néanmoins s'il se joignoit à eux, il emporteroit seul toute la gloire du succès. Que d'ailleurs on connoissoit son caractére jaloux & ombrageux, qui pourroit bien faire repentir de leur bienfait ceux qui auroient partagé avec lui l'autorité. L'opposition de Sertorius contraignit Cinna de se découvrir. Il avoua que les raisons alléguées étoient frappantes :

AN. R. 665. Av. J. C. 87.

mais il ajouta qu'il avoit honte de refuser Marius, après l'avoir lui-même appellé. *Que ne le disiez-vous d'abord?* reprit Sertorius. *Si vous l'avez mandé, c'est une affaire finie ; il n'est plus question de délibérer.* Marius fut donc reçu : & Cinna le déclara Proconsul, & voulut lui donner des faisceaux & des licteurs. Mais il les rejetta, disant que de tels honneurs ne convenoient pas à la fortune d'un exilé. Et pour tâcher de se rendre un objet de pitié, il prenoit une contenance affligée & des maniéres tristes, à travers lesquelles néanmoins il étoit aisé de sentir une fierté de courage, irritée & non pas abattue par les maux qu'il avoit soufferts.

Cinna & Marius marchent contre Rome.

Dans le Conseil il fut résolu d'aller attaquer Rome. L'exemple en avoit été donné par Sylla : & Marius ne se piquoit pas d'être plus délicat que son ennemi sur l'amour & le respect dûs à la patrie. Cinna & lui comptoient réussir sans peine. Outre qu'ils étoient en force, la froide & lente circonspection d'Octavius leur donnoit une grande supériorité. C'est le sort des gens de bien d'être presque toujours attaqués avec avantage, parce que la probité leur interdit bien des ressources dont leurs

adversaires se servent sans scrupule. An. R. 665. Av. J. C. 87.
Octavius ne manquoit ni de constance, ni même d'habileté. Mais il s'attachoit à l'observance rigide des Loix : & quelqu'un lui ayant conseillé d'armer les esclaves & de les engager par l'espérance de la liberté à la défense de la ville, il répondit, » qu'il ne violeroit point les » Loix en donnant aux esclaves le *droit » de citoyens de Rome, pendant que par » respect pour elles il en privoit Marius.

Dans le parti contraire on pensoit d'une façon bien différente. On se fortifioit par toutes sortes de voies : & Cinna vint mettre le siége devant Rome avec quatre armées, qui se postérent, l'une ayant Marius pour chef au-dessous de la ville du côté de la mer ; l'autre commandée par Sertorius, au-dessus. Cinna lui-même, & Carbon, que nous verrons dans la suite jouer un grand rôle dans tous ces troubles, prirent leurs quartiers entre ceux de Marius & de Sertorius. Leur premiére attention fut d'affamer la ville : ce qui leur étoit aisé, vû qu'ils étoient maîtres de la riviére. Leurs partis battoient la campagne. Ils avoient des bâtimens légers qui couroient les

* *Les esclaves affranchis par les Romains devenoient eux-mêmes citoyens Romains.*

An. R. 665. Av. J. C. 87.

côtes. Et ainsi ils empêchoient qu'on ne pût apporter aucune provision aux assiégés. Marius surprit même par intelligence Ostie à l'embouchure du Tibre, & livra cette malheureuse place au pillage & à la fureur du soldat.

Pompeïus Strabo vient enfin au secours de Rome. Combat où un frére est tué par son frére.

Je place ici les mouvemens tardifs de Pompeïus Strabo en faveur des Consuls & du Sénat. Il avoit par une connivence perfide donné le tems, comme je l'ai déja dit, à Cinna d'acquérir des forces redoutables, & il ne vint au secours de la patrie que lorsqu'elle étoit aux abois. Si même nous en croyons Orose, avant que de se déclarer pour le parti du Sénat, il s'étoit offert à Cinna & à Marius, & en avoit été rebuté. Il livra aux portes de Rome un combat qui ne fut point décisif, & dont tout ce que nous savons de plus digne de mémoire, c'est qu'il y arriva que deux fréres qui servoient dans les deux armées ennemies s'étant rencontrés dans la mêlée se battirent sans se connoître. Celui qui étoit du côté de Pompée ayant tué l'autre, le reconnut en le dépouillant. Sa douleur alla jusqu'au désespoir : & après l'action ayant fait dresser un bucher, sur lequel il plaça le mort, il y monta lui-même, se perça de la même épée dont il l'avoit

Tac. Hist. III. 51. *Liv. Epit.* *Oros.* V. 19.

tué; & ayant ordonné qu'on mît le feu, mêla ainsi ses cendres avec celles de son frére. Evénement horrible! qui fit gémir les deux armées, pendant qu'elles se rendoient elles-mêmes coupables de crimes qui n'étoient pas beaucoup moindres.

An. R. 665. Av. J. C. 87.

Les Samnites se joignent au parti de Cinna. *Appian.*

Les Consuls ne se croyoient pas encore assez forts avec les troupes de Pompée, quand même ils auroient pu compter sur le zêle & la fidélité de leur Chef. Ils cherchérent donc à se procurer d'autres secours. Métellus Pius, qui étoit entiérement dévoué au Sénat, comme je l'ai déja observé, faisoit actuellement la guerre contre les Samnites. Ils lui envoyérent ordre de traiter avec ces peuples, & de leur offrir le droit de Bourgeoisie Romaine. Ils espéroient par-là acquérir un double renfort, l'armée de Métellus, qui dès qu'il seroit libre, ne manqueroit pas de venir au secours de Rome; & celle même des Samnites, qui d'ennemis deviendroient citoyens. Mais ceux-ci pleins de haine contre le nom Romain, & fiers de se voir recherchés, demandérent des conditions si avantageuses pour eux, si dures & si deshonorantes pour les Romains, que Métellus ne voulut point les accorder. Marius & Cinna, qui furent avertis de cette négo-

An R. 665. Av. J. C. 87.

ciation, donnérent carte blanche aux Samnites, & par-là les attirérent à leur parti. Métellus ne laissa pas de s'approcher de Rome, & de se joindre à l'armée d'Octavius.

Cependant la ville pensa être surprise par trahison. Un Ap. Claudius, Tribun des soldats, qui avoit autrefois reçu quelque service de Marius, lui livra le Janicule, dont il avoit la garde. Déja Cinna & Marius étoient maîtres de ce poste, qui commandoit la ville, & y étoit joint par un pont, lorsqu'Octavius & Pompeïus accoururent, & repoussérent les ennemis.

Mort de Pompeïus Strabo. Haine publique contre lui.

Ce fut là le dernier service que la patrie tira de l'armée de Pompeïus. Peu de tems après la maladie s'y mit, & en fit périr une grande partie. La mort inopinée du Général, qui dans un orage effroyable fut tué du tonnerre, acheva de dissiper cette armée. Il n'en est plus parlé depuis cet événement: & il est vraisemblable que les soldats, ou se dispersérent, ou même prirent parti dans les troupes de Cinna. Je ne dois pas omettre ici la maniére dont la haine publique se déclara contre Pompeïus Strabo après sa mort. Il se l'étoit attirée par son avidité, par son ambition effrénée, & surtout par l'indifférence criminelle qu'il

Plut. in Pomp. Jul. Obseq.

avoit témoignée pour les dangers qui menaçoient Rome. Lors donc que l'on célébroit ses funérailles, la populace se jetta sur le lit de parade dans lequel on le portoit au bucher, elle en arracha & jetta à bas son corps; & après lui avoir fait mille outrages, elle le traîna dans les rues avec un croc. C'est d'un pére si détesté qu'étoit fils le grand Pompée, qui fut chéri du peuple Romain jusqu'à l'adoration. An. R. 661 Av. J. C. 87

Marius travailloit à ôter aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres & des rafraîchissemens : dans cette vûe il alla prendre toutes les places des environs de Rome où il y avoit des magasins, Antium, Aricie, Lanuvium, & quelques autres. Après quoi, ayant rejoint Cinna, Sertorius, & Carbon, il vint avec eux présenter la bataille au Consul. Cn. Octavius étoit sorti de Rome, & tenoit la campagne, ayant des forces considérables, savoir ses propres troupes, celles de Métellus Pius, & une troisiéme armée commandée par P. Crassus, pére de celui que ses richesses & sa puissance ont rendu si fameux. Il semble que le Consul dans l'état où étoient les choses ne devoit pas balancer à accepter le défi des adversaires. Il n'y avoit qu'une ba-

Appian. Plut. in Mar.

Marius présente la bataille à Octavius, qui n'ose accepter le défi.

AN. R. 665. AV. J. C. 87.

taille gagnée qui pût sauver Rome. Mais aussi une bataille perdue la livroit en proie à la violence, au pillage, & à toutes les horreurs de la guerre. Cette derniére considération, conforme aux inclinations douces & un peu timides d'Octavius, le retint. Il n'osa exposer la patrie à un si grand péril, & perdit tout en ne voulant rien hazarder. Les désertions devinrent fréquentes : la disette augmentant dans Rome, commençoit à exciter les plaintes & les murmures de la multitude : de sorte que le Sénat découragé, & appréhendant que la ville ne fût prise de force, ou livrée par trahison, envoya des députés à Cinna pour traiter d'accommodement.

Députés envoyés à Cinna par le Sénat.

Cinna les arrêta tout court, en leur demandant si ceux qui les envoyoient le reconnoissoient pour Consul. Ils n'avoient point, ce qui est assez surprenant, d'instructions sur cet article, & s'en retournérent sans avoir même entamé la négociation. Cette démarche de foiblesse que le Sénat avoit faite n'eut donc d'autre fruit, que d'accroître la consternation de ceux qui lui étoient attachés, & de hausser le courage des partisans de Marius, qui étoient en grand nombre dans la ville. L'armée d'Octavius diminuoit de jour en jour par les désertions.

Son crédit s'affoiblissoit encore davantage. Ni lui-même ne pouvoit compter sur la plupart de ceux dont il se voyoit environné, ni les soldats n'avoient de confiance en un Général irrésolu, formaliste, & qui toujours craignoit d'en faire trop. Pour ce qui est de Métellus, il avoit abandonné la partie; & voyant la supériorité que prenoit Marius, il s'étoit retiré en Ligurie, d'où il passa bientôt en Afrique. Il ne restoit d'autre ressource au Sénat que de transiger avec les adversaires aux conditions les plus douces qu'il seroit possible d'obtenir. Mais il falloit rendre à Cinna le Consulat: & ce préliminaire indispensable étoit l'injustice la plus criante contre Mérula, homme de bien, respectable par l'éminence du Sacerdoce dont il étoit revêtu, & qui n'avoit pas assurément mérité l'affront d'être déposé. An. R. 665. Av. J. C. 87.

Ce Consul les tira d'embarras quant à ce qui le regardoit, en se sacrifiant lui-même avec une générosité digne des plus grandes louanges. *Je n'ai garde*, dit-il dans le Sénat, *de souffrir que ma personne & mes intérêts soient un obstacle à la paix. J'ai reçu les Faisceaux Consulaires par votre autorité, & pour travailler au salut de la patrie. Puisque le bien* Mérula abdique le Consulat. *Diod. apud. Vales.*

An. R. 665.
Av. J. C. 87.

de la patrie demande aujourd'hui que je les dépose, je donne avec joie à mes citoyens cette preuve de mon amour pour eux, & de mon zêle pour les tirer de danger. Il monta ensuite à la Tribune aux harangues, & fit solemnellement devant le peuple son abdication. Alors on envoya de nouveaux députés à Cinna, avec ordre de le reconnoître pour Consul.

Nouvelle Députation à Cinna.
Appian.
Plut. in Mar.

Leurs instructions étoient fort courtes. Ils n'étoient chargés de demander autre chose à Cinna, sinon qu'il jurât d'épargner la vie des citoyens. Il ne daigna pas faire de serment, & voulut qu'on se contentât de la parole qu'il donnoit de ne causer volontairement la mort à personne. On verra comment il tint cette parole : mais il n'auroit pas été plus fidéle au serment. Il ajouta un avis pour Octavius qui étoit rentré dans la ville: *Qu'il ne se hazarde point à paroître en public*, dit-il aux députés, *de peur que contre mon gré il ne lui arrive malheur.* Il donna cette audience étant assis sur son Tribunal, ayant devant lui ses licteurs, & environné de tout l'appareil de la majesté Consulaire. Marius étoit debout auprès de la chaise curule du Consul, affectant, comme il avoit toujours fait depuis son retour, un air d'abattement,

dont il étoit aisé de reconnoître l'hypocrisie, & qui laissoit échaper des traits d'un ressentiment profond & d'une vengeance sanguinaire.

An. R. 665. Av. J. C. 87.

En effet Marius & Cinna se voyant vainqueurs, tinrent un grand conseil avec les principaux Chefs de leur parti pour délibérer sur la maniére dont ils useroient de la victoire. Il n'est pas permis de douter que Sertorius n'y ait opiné à la douceur. Nous en verrons la preuve plus bas. Mais il ne fut pas le maître : & il fut conclu que, sans s'embarrasser des paroles données aux députés du Sénat, ils feroient main-basse sur tous leurs ennemis : afin que leur faction demeurant seule maîtresse du gouvernement, disposât de tout avec une entiére autorité. Ravager la ville par d'horribles carnages, c'étoit ce qu'ils appelloient y établir la paix. Ainsi Marius qui avoit imité Sylla en attaquant Rome & la forçant à main armée, fut bien éloigné d'imiter son humanité & sa modération à l'égard des citoyens : comme il arrive d'ordinaire que les seconds exemples enchérissent sur les premiers.

Conseil tenu par Marius & Cinna, où la mort de ceux du parti contraire est résolue.

Diodor. lib. XXXVIII.

Cependant le Sénat, qui ignoroit cette cruelle délibération, ne tarda pas à envoyer de nouveaux Députés pour

Marius & Cinna entrent dans la ville qui est livrée

An. R. 665.
Av. J. C. 87.

à toutes les horreurs de la guerre.
Plut. in Mar.
Appian.

inviter Cinna & Marius à entrer dans la ville. Car on avoit ajouté expressément le nom de Marius, parce qu'on savoit fort bien que c'étoit lui qui étoit l'ame de tous ces mouvemens, & que Cinna, à proprement parler, ne faisoit que lui prêter son nom. Cinna fit donc son entrée, précédé de ses licteurs, & environné de ses gardes. Mais Marius s'arrêta à la porte, disant avec une ironie pleine d'insulte, que les exilés n'avoient point droit d'entrer dans la ville, & qu'il falloit qu'une nouvelle loi abrogeât celle par laquelle il avoit été condamné à l'exil. Les Tribus s'assemblérent donc au plutôt : mais à peine trois ou quatre eurent-elles donné leur suffrage, que Marius, las de cette comédie, entra subitement, & livra Rome à toutes les horreurs de la guerre. Toutes les portes de la ville furent fermées, afin que personne ne pût s'enfuir: & sous prétexte de chercher les ennemis de Marius, les soldats se répandirent dans tous les quartiers. Sur-tout une troupe d'esclaves que Marius avoit affranchis, & dont il avoit fait comme sa garde, ayant reçu de lui pleine licence, commirent les plus horribles excès. Un très-grand nombre de citoyens furent tués, les femmes deshonorées,

les maisons pillées. C'étoit avoir été ennemi de Marius, que d'être riche. En un mot Rome fut traitée comme une ville prise d'assaut. AN. R. 665. AV. J. C. 87.

Mort du Consul Octavius.

Le Consul Octavius ne fut pas témoin de ces maux. Car il avoit été tué avant même que les vainqueurs entrassent dans la ville. Il s'étoit retiré sur le Janicule avec un petit nombre d'amis, & quelques troupes qui lui étoient encore restées fidéles. Tous ceux qui l'accompagnoient l'exhortoient à fuir. Mais il déclara qu'étant Consul, jamais il n'abandonneroit Rome. Je ne sais s'il comptoit sur les sermens de Marius & de Cinna, qui l'avoient fait assurer qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Mais ce qui est certain, c'est qu'il avoit grande confiance aux prédictions des Astrologues, qui lui avoient toujours promis d'heureux succès. Car ce Magistrat, le plus modéré & le plus équitable des Romains, d'ailleurs homme ferme dans les maximes des ancêtres, & qui soutint toujours avec hauteur les droits de la dignité Consulaire sans jamais l'avilir par d'indignes complaisances, ce même homme avoit un foible ridicule pour l'Astrologie & la Divination : & ce qui contribua beaucoup à sa ruine, c'est qu'il passoit plus

AN. R. 665. AV. J. C. 87.
de tems avec les charlatans & les devins, qu'avec les meilleures têtes du Sénat & avec les gens de guerre.

Marius & Cinna ne lui avoient fait donner de bonnes paroles que pour empêcher qu'il ne pensât à leur échapper : & ils se hâtérent de détacher un Officier nommé Censorinus avec un gros de cavaliers pour aller le tuer sur le Janicule. Censorinus le trouva assis sur sa chaise curule avec les ornemens du Consulat, ayant devant lui ses licteurs, comme si tout eût été en pleine paix. Dès que ses amis apperçurent les cavaliers, ils le pressérent de nouveau de s'enfuir. Mais il ne daigna pas même se lever, & reçut ainsi la mort avec une constance, dont la gloire est néanmoins diminuée par une réponse d'Astrologue, qui lui promettoit sûreté pour sa vie, & que l'on trouva sur lui après sa mort. Sa tête fut portée à Cinna, & ensuite mise sur la Tribune aux harangues, sans doute en vengeance d'un pareil traitement qui avoit été fait par Sylla au Tribun Sulpicius. Les vainqueurs continuérent de faire ainsi trophée de toutes les autres cruautés qu'ils exercérent : & il n'y eut point de Sénateur égorgé par leur ordre, dont la tête ne fût portée sur

la Tribune, en sorte que ce lieu respectable devint comme un lieu patibulaire, & même quelque chose de beaucoup plus affreux, puisqu'on y voyoit les têtes sanglantes, non de scélérats exécutés pour leurs crimes, mais de tout ce qu'il y avoit à Rome de plus illustre par les dignités, les talens, & les vertus. An. R. 665. Av. J. C. 87.

Mort des deux fréres L. & C. Césars, & des Crassus pére & fils.

De ce nombre furent les deux fréres L. & C. Césars, dont le premier avoit été Consul & Censeur, & le second étoit celui qui avoit disputé le Consulat contre Sylla. Il y eut même ceci d'atroce dans la mort de Lucius, que [a] Marius par une lâche barbarie le fit tourmenter cruellement devant le tombeau de ce misérable Tribun Q. Varius, qui avoit causé tant de maux à l'Etat. Il ne manquoit pour mettre le comble aux infortunes & à la honte de la République, dit Valére Maxime, que d'immoler César aux manes de Varius. C. César fut découvert & livré par celui chez qui il étoit allé chercher un asyle, & pour la défense duquel il avoit autrefois utile-

a Marius iram suam nefariè distrinxit, L. Cæsaris Consularis & Censorii nobilissimum corpus ignobili sævitiâ trucidando: & quidem apud seditiosissimi & abjectissimi hominis bustum. Id enim malorum miserrimæ tunc Reipublicæ deerat, ut Vario Cæsar piaculum caderet. *Val. Max.* IX. 2.

AN. R. 667. AV. J. C. 87.

ment employé son éloquence dans une affaire criminelle. Telle fut la reconnoissance que ce scélérat rendit à son bienfaiteur. Plusieurs autres illustres personnages périrent aussi malheureusement. Je ne parlerai que des plus considérables, & de ceux sur la mort desquels nous avons quelque détail.

Liv. Epit. Plut. in Crasso.

P. Crassus ayant vû son fils aîné tué sous ses yeux, se perça lui-même de son épée, pour ne point être exposé à des insultes indignes de son courage & de sa vertu. Son second fils se sauva, & devint dans la suite le plus riche, & l'un des plus puissans des Romains.

Mort de l'Orateur Marc-Antoine. *Plut. in Mar. Appian.*

L'Orateur Marc-Antoine avoit trouvé un ami fidéle, mais qui le perdit par trop de zêle & de bonne volonté. C'étoit un homme du peuple, pauvre, & qui voyant chez lui un hôte de cette importance, voulut le bien traiter. Il envoya donc son esclave au cabaret avec ordre de prendre du meilleur vin. Le cabaretier, qui vit l'esclave goûter le vin avec plus de soin que de coutume, & vouloir y mettre un très haut prix, lui demanda pourquoi son maître ne se contentoit pas du vin ordinaire. L'esclave, qui crut parler à un ami, découvrit le secret fatal: & aussitôt le perfide cabaretier courut à Marius, qui étoit actuellement à table,

lui déclarer qu'il venoit lui livrer Marc-Antoine. C'est une chose qui fait horreur que les transports de joie avec lesquels Marius reçut cette nouvelle. Il se récria, il battit des mains, il vouloit aller lui-même sur le lieu, si ses amis ne l'eussent retenu. Il se détermina donc à envoyer le Tribun militaire Annius avec des soldats, le chargeant de lui apporter sur le champ la tête de Marc-Antoine. Annius arrive, & demeurant en bas pour garder la porte, il fait monter ses soldats. Mais à la vûe d'Antoine le respect arrêta ces cœurs féroces; & l'éloquent Orateur ayant employé, dans une nécessité si pressante, ces douces insinuations & ce pathétique qu'il savoit si bien manier, acheva de les attendrir, de sorte qu'aucun n'osoit porter la main sur lui. Enfin le Tribun, qui s'impatientoit d'attendre, monte lui-même, & voit ses soldats comme enchantés & suspendus, baissant les yeux, versant des larmes, & Antoine qui les haranguoit. Pour lui, aussi barbare que celui qui l'envoyoit, il n'écouta point les priéres d'un si respectable suppliant, & lui trancha la tête, qu'il alla porter aussi-tôt à Marius. Ce présent funeste fut reçu avec une satisfaction égale à l'impatience avec la-

An. R. 665.
Av. J. C. 87.

AN. R. 665. AV. J.C. 87.

quelle il étoit attendu. Marius embrassa le tribun Annius tout sanglant : il prit de ses mains la tête d'Antoine ; & ne craignit point de souiller la table, qui étoit regardée par les Anciens comme quelque chose de sacré, du sang d'un si illustre citoyen, & d'un si grand Orateur. Quand il eut donné le tems à ses yeux de se repaître de ce cruel spectacle, il la rendit pour être placée sur la Tribune aux harangues : de façon que » sur[a] ces » mêmes Rostres, d'où Marc-Antoine » étant Consul avoit défendu la Répu- » blique avec tant de courage, fut pla- » cée cette tête à qui tant de citoyens » étoient redevables de leur conserva- » tion » Ainsi parloit Cicéron, qui ne pensoit guéres en écrivant ceci faire son histoire ; ni qu'un pareil sort lui fût réservé à lui-même de la part du petit fils de celui dont il déploroit si amérement l'infortune.

Mort de Catulus & de Mérula.

Après tant de meurtres exécutés avec une violence qui ne connoissoit ni freins ni bornes, comme si les loix eussent pû encore avoir lieu dans un désordre si affreux, ou plutôt pour ajouter l'insulte

a M. Antonii, in his ipsis Rostris, in quibus ille Rempublicam constantissimè Consul defenderat, ... positum caput illud fuit, à quo erant multorum civium capita servata. *Cic. de Orat.* III. 10.

la cruauté, Marius & Cinna firent accuser en forme Catulus & Mérula. Catulus, qui avoit été collégue de Marius, & avoit triomphé avec lui des Cimbres, essaya de le fléchir, & lui fit demander pour lui par ses amis la liberté de sortir de Rome & de s'en aller en exil. Mais il avoit affaire au plus impitoyable de tous les hommes : & toutes les priéres qu'on lui fit n'en purent tirer que cette seule parole, répétée par lui plusieurs fois, *Qu'il meure*. Catulus donc s'étant enfermé dans une petite chambre nouvellement enduite de chaux, y fit allumer un grand feu, & s'étouffa ainsi lui-même.

An. R. 665
Av. J. C. 87.

Cic. Tusc. Quæst. V. 56.

Pour ce qui est de Mérula, il voulut rendre témoin de sa mort le Dieu même dont il étoit le Prêtre : & s'étant mis au pied de l'autel de Jupiter, il s'ouvrit les veines, ensorte que son sang rejaillit jusques sur la statue du dieu. Sans doute il vouloit attirer la vengeance céleste sur les cruels ennemis qui le forçoient à mourir. Une circonstance singuliére, & qui fait honneur à sa piété, quoique superstitieuse, & à son zêle pour la patrie, c'est que, comme on pensoit que c'étoit une chose de mauvais présage & capable de déplaire aux dieux que le

Vell. II. 22.
Flor. III. 21.

Appian.

An. R. 665. Av. J. C. 87. Prêtre de Jupiter mourût avec le bonnet sacré sur la tête, Mérula eut la précaution d'écrire sur des tablettes qu'il attacha sur lui, qu'avant que de s'ouvrir les veines il avoit déposé ce bonnet sacré. Au reste la mort de ce Prêtre de Jupiter entraîna presque l'extinction du Sacerdoce. Car la vacance fut de soixante-dix-sept ans. Le grand César, alors fort jeune, fut destiné par Marius pour succéder à Mérula. Mais la victoire de Sylla rendit inutile & sans effet cette nomination.

Carnage horrible dans Rome. *Plut. in Mar.* Outre ces morts célébres, & quelques autres, dont l'histoire fait mention en particulier, mais qui sont moins connus, il se fit un carnage effroyable d'un très-grand nombre de citoyens. Un mot, un signe de tête de Marius coutoit la vie à ceux qui se présentoient devant lui. Enfin un Sénateur, qui se nommoit Ancharius, l'ayant abordé & n'ayant point reçu de réponse à son compliment, fut massacré sur le champ. Et cela passa en régle. Tous ceux qui venoient saluer Marius, & à qui il ne rendoit pas le salut, étoient tués par les esclaves qui lui servoient de gardes: ensorte que ses amis mêmes ne l'approchoient qu'en tremblant. Et il ne se rassasioit point de

tant de sang répandu. Cinna étoit las de tuer, & se rendoit : mais pour lui, toujours impitoyable, toujours altéré de sang & de meurtres, il ne faisoit grace à aucun de ceux qui lui avoient été suspects en quelque façon que ce pût être. Le carnage accompagné du pillage des maisons, & des plus criminelles violences, dura cinq jours & cinq nuits dans Rome, dont l'aspect étoit devenu un objet d'horreur. Pendant que les têtes de ceux que l'on massacroit étoient exposées, comme nous l'avons dit, sur la Tribune aux harangues, les corps étoient jettés dans les rues, où on les foulloit aux pieds. Car il étoit défendu de leur donner la sépulture.

An. R. 665. Av. J. C. 87.

Dio. apud Vales.

Toute l'Italie se ressentit pareillement des fureurs de Marius. Les grands chemins & les villes étoient remplis de ses satellites, qui suivoient à la piste ceux qui s'étoient enfuis & se cachoient. Et très-peu échapérent. Les malheureux ne trouvoient ni amis ni parens fidéles : & presque tous furent trahis par ceux chez qui ils s'étoient retirés pour se mettre en sûreté.

Plut.

C'est ce qui doit nous rendre plus admirable la fidélité des esclaves de Cornutus, qui après l'avoir caché dans un

Cornutus sauvé par ses esclaves.

An. R. 665. Av. J. C. 87.

lieu sûr, prirent un mort, qu'ils attachérent par le cou au plancher, pour faire croire que c'étoit leur maître qui s'étoit pendu lui-même, & le montrérent en cet état, & avec un anneau d'or au doigt, aux soldats qui cherchoient Cornutus. Ils firent ensuite toute la cérémonie des funérailles, sans que personne eût aucun soupçon de la vérité : & pendant ce tems-là Cornutus passa en Gaule.

Plut. in Sylla. Appian. in Mithrid.

Métella, femme de Sylla, fut aussi assez heureuse pour échapper avec ses enfans à la cruauté de Marius, qui déchargea sa vengeance sur les maisons de ville & de campagne de son ennemi.

Humanité du Peuple Romain. *Val. Max. IV. 3.*

Je ne dois pas omettre ici l'exemple de modération & d'humanité que donna tout le peuple, & qui reprochoit bien fortement aux vainqueurs leur barbarie & leur férocité. Car quoique Marius livrât au pillage les maisons de ceux qu'il avoit fait tuer, aucun citoyen ne voulut se souiller de ces funestes dépouilles : & tous respectérent les maisons des malheureux, comme si elles eussent été des temples sacrés & inviolables.

Douceur de Sertorius. *Plut. in Sert.*

Mais personne ne se fit plus d'honneur par sa douceur dans ces déplorables circonstances, que Sertorius. Ni le ressentiment, ni l'orgueil de la victoire, ne le portérent

portérent à commettre aucune violence, ou à insulter aux vaincus. Il alla même plus loin. Comme sa douceur venoit de raison, & non de foiblesse, elle se changea en sévérité redoutable contre les scélérats. Outré des excès & des cruautés qu'exerçoient ces esclaves à qui Marius avoit lâché la bride, il se concerta avec Cinna, qui étoit plus traitable : & ayant obtenu son consentement, il les fit attaquer pendant la nuit dans le camp où ils avoient coutume de se renfermer ; & il les tua tous au nombre de quatre mille.

An. R. 665. Av. J. C. 87.

Cependant Marius arrangeoit les affaires du Gouvernement, ou plutôt les siennes, déposant les Magistrats qui lui étoient suspects, & renversant les loix de Sylla. Et l'année approchant de sa fin, Cinna & lui se nomérent eux-mêmes Consuls, sans aucune forme d'assemblée ni d'élection.

C. Marius VII.
L. Cornelius Cinna II.

An. R. 666. Av. J. C. 86.

Le premier jour de la nouvelle année fut signalé par d'horribles cruautés. Le fils de Marius tua de sa main un Tribun du Peuple, & en envoya la tête aux Consuls : deux Préteurs furent exilés : &

Nouvelles cruautés de Marius.

Dio apud Vales.

Liv. Epit.

An. R. 666. Av. J. C. 86.

un Sénateur, qui se nommoit Sex. Licinius, fut précipité par ordre de Marius du haut du roc Tarpeïen.

Sa mort.

Rien que la mort ne pouvoit arrêter les fureurs de ce sanguinaire vieillard. Elle ne tarda pas à venir. L'état de prospérité où il se trouvoit ne calmoit point les inquiétudes que lui donnoit la crainte du retour de Sylla, qui faisoit la guerre avec beaucoup de succès contre les Généraux de Mithridate. Un si redoutable vengeur faisoit trembler Marius, qui ne put même dissimuler ses frayeurs. Un jour qu'il s'entretenoit avec ses amis après le souper, ayant rappellé toutes les avantures de sa vie, & cette vicissitude de prospérités éclatantes & d'affreuses disgraces, il ajouta qu'il n'étoit pas d'un homme sensé de s'exposer de nouveau, après de telles expériences, aux caprices de la fortune.

Ces pensées le tourmentoient, & lui causoient des insomnies, dont il étoit extrémement fatigué. Il s'avisa d'un reméde qui ne convenoit guéres ni à sa dignité, ni à son âge. Ce fut de se livrer sans mesure aux excès de la table, & de passer les nuits à boire avec ses amis. Par ce régime bientôt il s'échauffa le sang. La fiévre le prit, qui porta tout d'un coup

à la tête; & dans ses délires il ne pensoit qu'à la guerre de Mithridate. Il s'imaginoit en avoir la conduite, & non seulement il en parloit, mais il faisoit les gestes & prenoit les attitudes d'un homme qui combat, ou d'un Général qui donne ses ordres : tant étoit violente & incurable, tant avoit pénétré jusques dans les moëlles la passion que lui avoient inspirée pour ce commandement l'ambition & la jalousie agissant de concert. Ainsi, dit Plutarque, âgé de soixante-dix ans, seul entre tous les hommes parvenu à être sept fois Consul, enfin possédant des richesses qui auroient suffi à plusieurs Rois, il se lamentoit comme souffrant l'indigence, & mourut avant que d'avoir pu exécuter ses projets. Insensé ! qui au lieu de conserver par la reconnoissance les bienfaits de la fortune, se laissoit enlever le présent pour ne s'occuper que d'un fol avenir. Tel [a] est le sort, ajoute cet Historien Philosophe, de ceux qui n'ayant pas eu soin de préparer d'abord dans leur ame par l'étude & par les belles connoissances comme un fondement & une

An. R. 666.
Av. J. C. 86.

a Πρὶν ἐκ λόγου καὶ παιδείας ἕδραν ὑποβάλλεσθαι καὶ κρηπῖδα τοῖς ἔξωθεν ἀγαθοῖς, συνάγοντες αὐτὰ καὶ συμφοροῦντες, ἐμπλῆσαι τῆς ψυχῆς οὐ δύνανται τὸ ἀκόρεστον.

An. R. 666.
Av. J. C. 86.

base solide pour recevoir les biens du dehors, versent inutilement & les richesses & les honneurs dans un abîme insatiable, & où jamais il ne se trouve de fond. Marius mourut le 13 Janvier.

Scévola blessé d'un coup de poignard aux funérailles de Marius.

Sa mort ne rendit pas le calme à la ville : & il parut dans ses funérailles mêmes que la fureur de ses partisans n'étoit pas éteinte avec sa vie. Fimbria, l'un des plus violens ministres de ses cruautés, qui avoit massacré L. César & le fils de P. Crassus, chargea quelqu'un de tuer dans la pompe même du convoi Q. Scévola le Pontife, ce personnage si vénérable par sa vertu. Scévola n'ayant été blessé que légérement, Fimbria le cita à comparoître devant le Peuple. Et comme on lui demandoit quel crime il reprocheroit à un homme qu'il n'étoit pas même possible de louer dignement, *Je l'accuserai*, dit ce forcené, *de n'avoir pas reçû assez avant dans le corps le poignard dont il devoit être tué sur la place.* Tels étoient les dignes instrumens dont Marius s'étoit servi pour satisfaire son ambition & sa vengeance : & c'est ainsi que par ses satellites il continuoit après sa mort les maux qu'il avoit faits pendant sa vie.

Cic. pro Sex. Rosc. n. 33. Val. Max. IX. 11.

Presque tous ceux qui ont parlé de Marius, ont observé qu'il ne [a] fut pas moins funeste à ses citoyens dans la paix, qu'utile dans la guerre. Valére Maxime va plus loin, & juge avec raison que [b] ses victoires ne sont pas une suffisante compensation pour les horreurs dont il s'est rendu coupable : & qu'il mérite moins l'admiration pour ses grandes actions contre les ennemis de Rome, que la haine & la détestation publique pour les crimes qu'il a commis contre la patrie. En effet il eut tous les vices des grands scélérats : il fut sans foi, sans honneur, sans humanité ; ingrat, ennemi de toute vertu, jaloux de tout mérite, cruel comme une bête féroce. Qu'on traite encore après cela Marius de grand homme, & de héros, c'est peut-être l'exemple le plus marqué de l'imbécillité du genre humain, qui entend assez peu ses intérêts pour attacher l'idée de l'héroïsme à l'art funeste de le détruire, & qui veut que cet héroïsme subsiste avec les vices les plus nuisibles à la société.

AN. R. 666. AV. J. C. 86.

Réflexion sur le caractére de Marius, & sur sa fortune.

Liv. Epit. LXXX. *Vell.* II. 11. & 13. *Val. Max.* IX. 1.

Sa fortune ne me paroît guéres plus

a Quantùm bello optimus, tantùm pace pessimus... vir in bello hostibus, in otio civibus infestissimus. *Vell.*

b Penè tanti victoriae ejus non fuerunt : quarum oblitus, plus criminis domi, quàm laudis militiae méruit. *Val. Max.*

AN. R. 666. AV. J. C. 86.

digne d'envie, que sa conduite n'est digne de louange. Il devint sans doute le plus fameux des Romains. Mais si au lieu de nous laisser éblouir par ce vain éclat des richesses & des dignités, nous considérons ce qu'il lui en a couté pour les acquérir & pour s'en assurer la possession, que d'intrigues, de cabales, d'inquiétudes ! Ajoutez le tourment de l'envie, les craintes, le dépit d'être souvent forcé de céder, & enfin les déplorables avantures de sa fuite. N'auroit-il pas été plus heureux, si tranquille dans l'état obscur où il étoit né, labourant lui-même un petit champ ou laissé par ses péres, ou même acquis par son travail, il eût mené un vie exemte de soucis & de périls ?

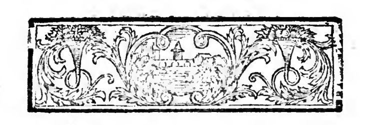
Réflexion sur l'état de Rome.

Qu'il me soit permis de porter ma vûe encore plus loin, & de joindre à l'exemple de Marius, celui de la République elle-même dont il fut & le sauveur & le bourreau. Quelle affreuse situation que celle de Rome au milieu de toutes ses prospérités & de toutes ses grandeurs ? Elle est victorieuse de tous ses ennemis, & tyrannisée par ses propres citoyens. Elle fait fuir & taille en piéces les armées étrangéres, & elle est noyée dans son propre sang. Elle donne

des loix à tous les peuples, & elle ne peut maintenir les siennes, qui changent à chaque instant, selon les caprices des tyrans qui l'oppriment. Et c'est de ses prospérités mêmes que naissent tous ses maux. Modeste & heureuse tant qu'elle a été foible, c'est sa fortune qui introduit chez elle & les vices & les calamités les plus horribles. Tant il y a d'erreur & d'incertitude dans toutes les choses humaines! Tant les hommes se connoissent peu dans ce qui fait le véritable bonheur! Concluons qu'il n'y a de félicité solide ni pour les Etats, ni pour les particuliers, que dans la pratique de la vertu; & que la vertu est bien plus amie de la médiocrité, que de la trop grande élévation.

AN. R. 666.
AV. J. C. 86.





LIVRE TRENTE-DEUXIÉME.

COMMENCEMENS de Mithridate. Sa premiére guerre contre les Romains, jusqu'à la paix que lui accorda Sylla. Retour de Sylla en Italie, qui tombe sous l'an de Rome 668.

§. I.

Ancêtres & noblesse de Mithridate. Cométes, prétendus présages de sa grandeur future. Il est exposé dans son enfance aux embûches de ses tuteurs. Elles tournent à son avantage. Sa cruauté. Il étoit grand bûveur & grand mangeur. Son ambition & ses premiéres conquêtes. État actuel de l'Asie Mineure. Mithridate médite longtems le projet de la guerre contre les Romains. Il partage la Paphlagonie avec Nicoméde. Après avoir ex-

terminé la race des Rois de Cappadoce, il met un de ses fils en possession de ce Royaume. Concurrent opposé par Nicoméde au fils de Mithridate. Le Sénat ayant offert la liberté aux Cappadociens, ils aiment mieux avoir un Roi, & élisent Ariobarzane, qui est mis en possession par Sylla, puis détrôné par Tigrane. Nicoméde, fils de Nicoméde Philopator, est détrôné par Mithridate. Aquillius est envoyé par le Sénat pour rétablir les Rois détrônés. Mithridate forme une puissante ligue contre les Romains. Nicoméde est engagé par Aquillius à faire une incursion sur les terres de Mithridate. Celui-ci en porte ses plaintes aux Romains. Réponse ambigue des Romains. Mithridate détrône Ariobarzane. Il envoie une nouvelle Ambassade aux Généraux Romains, les appellant en jugement devant le Sénat. Les Généraux Romains assemblent trois armées pour rétablir Ariobarzane, & défendre Nicoméde. Forces de Mithridate. Nicoméde est vaincu par les Généraux de Mithridate. Aquillius est aussi vaincu. Tout le pays demeure ouvert à Mithridate, qui se gagne l'affection des peuples par sa douceur &

ſa libéralité. Diſcours de Mithridate à ſes ſoldats. Toute l'Aſie Mineure ſe ſoumet à lui. Il fait priſonnier Oppius Général Romain : puis Aquillius, qu'il traite outrageuſement, & à qui il fait ſouffrir un cruel ſupplice. Il épouſe Monime. Le Sénat & le peuple Romain lui déclarent la guerre. Il fait maſſacrer en un ſeul jour quatre-vingts mille Romains. Rûtilius échappe. Horrible calomnie de Théophane contre Rutilius. Les Rhodiens demeurent ſeuls fidéles aux Romains. Mithridate aſſiége Rhodes en perſonne, & eſt obligé de lever le ſiége. Deux traits remarquables de ſon caractére. Meſures qu'il prend pour pouſſer la guerre, & envahir la Gréce. Hiſtoire d'Ariſtion Sophiſte, qui rendit Mithridate maître d'Athénes. Bruttius Sura arrête les progrès de Mithridate.

DEPUIS longtems de triſtes objets nous occupent. Rome & l'Italie ne nous préſentent que des ſpectacles d'horreur. Ce ſera je penſe un ſoulagement pour le Lecteur, du moins je ſens que c'en eſt un pour moi, de paſſer à une guerre étrangére, où la valeur des Romains ſoit employée contre une puiſſance ennemie de Rome, & non plus contre des

Alliés ou contre des concitoyens. Sylla faisoit la guerre à Mithridate, pendant que son parti étoit accablé en Italie par la faction de Marius. Ainsi l'ordre des tems exige que nous entrions maintenant dans le récit de cette grande guerre, en reprenant néanmoins les choses d'un peu plus haut.

Ancêtres & noblesse de Mithridate.

Mithridate, surnommé d'abord Eupator, & ensuite le Grand, avoit reçu de ses péres un Royaume d'une étendue considérable, puisqu'il comprenoit tout le pays qui borde le Pont Euxin depuis les environs du fleuve Halys jusqu'à la Colchide. Néanmoins aucun de ses prédécesseurs & de ses ancêtres ne s'est rendu extrêmement célébre. On peut voir dans * l'Histoire ancienne de M Rollin, ou dans * l'Histoire des Juifs de M. Prideaux, tout ce que nous savons de ces Rois, qui se réduit à assez peu de chose. Ce qui en résulte de plus remarquable, par rapport à Mithridate, c'est qu'il étoit sorti d'un sang des plus illustres de l'univers, puisqu'il remontoit jusqu'à l'un des sept nobles Persans qui tuérent le*Mage Smerdis. Appien nomme expressément pour auteur de son origine Darius fils d'Hystaspe, qui après avoir tué le Mage devint Roi de Perse;

* *Tom.* VII.

* *Tom.* V. *l.* XIII.

* *Hist. Anc.* *Tome* II.

Appian, Mithrid. page 249.

ce que quelques ſavans expliquent, en ſuppoſant que les Rois de Pont deſcendoient * d'Artabane, ou Artabazane fils de Darius, & frére aîné de Xerxès, qui ayant été obligé de céder l'Empire des Perſes à ſon cadet né dans la pourpre, obtint, pour avoir de quoi ſe conſoler, un établiſſement ſur la côte du Pont Euxin.

* Hiſt. Anc. Tom. III.

Le pére de Mithridate Eupator, ſe nommoit auſſi Mithridate, & étoit ſurnommé Evergéte. Ce Prince eſt le premier de ſa race qui ait fait alliance avec les Romains. Il leur avoit fourni quelques ſecours dans la troiſiéme guerre de Carthage, & dans celle contre Ariſtonicus. Il reçut en récompenſe la grande Phrygie, démembrée des États des Rois de Pergame, ſur laquelle il avoit déja d'anciennes prétentions. Son pére Pharnace avoit ajouté à ſon Royaume la ville de Sinope, conquête importante, & qui devint la réſidence des Rois de Pont, & la capitale de leurs États. Mithridate Evergéte périt dans cette ville par la conſpiration de quelques Seigneurs de ſa Cour, laiſſant deux fils, dont l'aîné, qui eſt notre Mithridate, étoit dans ſa douziéme année. Cette mort, & par conſéquent le commencement du régne

de Mithridate le Grand, peuvent se rapporter à l'an de Rome 629.

L'Histoire a remarqué que l'année de l'avénement de Mithridate Eupator à la Couronne, aussi-bien que celle de sa naissance, fut signalée par l'apparition d'une cométe, qui fut vue pendant soixante-&-dix jours, & dont l'éclat étoit si vif que tout le ciel sembloit être en feu. Car, dit-on, sa grandeur, (en y comprenant sans doute la chevelure, ou la queue) remplissoit la quatriéme partie du ciel, sa lumiére effaçoit celle du soleil même; & lorsqu'elle se levoit ou se couchoit, il lui falloit l'espace de quatre heures, soit pour se développer, soit pour se cacher entiérement. Je laisse aux Astronomes à juger si cette description n'est pas exagérée, & si la flaterie n'a pas embelli la cométe pour relever la gloire du Prince dont on prétendoit qu'elle avoit présagé la grandeur. Ce qu'il me convient d'observer, c'est que les cométes ont avec raison perdu beaucoup aujourd'hui de leur crédit, qui n'a jamais eu d'autre fondement, qu'une admiration stupide pour tout ce qui est extraordinaire, & la manie de vouloir pénétrer l'avenir, dont Dieu seul s'est réservé la connoissance.

Cométes; prétendus présages de sa grandeur future.

Justin. XXXVII. 2.

Il est certain que la situation où se

Il est exposé

dans son enfance aux embûches de ses tuteurs.

trouva Mithridate commençant à régner, n'annonçoit pas ce qu'il devint dans la suite. Rien ne paroissoit moins terrible : un Royaume nullement comparable à plusieurs de ceux dont les Romains avoient déja triomphé ; un Roi enfant, & exposé aux embûches continuelles de tuteurs perfides, qui tentérent toutes les voies imaginables pour le faire périr. C'est pourtant dans cet état d'obscurité & de foiblesse que se forma le plus a grand Roi de l'Univers, supérieur infiniment à tous les Princes ses contemporains, & dont les exploits égalent ceux des plus illustres conquérans des siécles qui l'avoient précédé: ennemi le plus redoutable que Rome ait eu depuis Annibal; qui soutint contre les Romains, parvenus alors au plus haut dégré de leur puissance, une guerre de trente ans avec différens succès ; & qui ayant eu en tête les plus habiles Généraux, Sylla, Lucullus, Pompée, à mesure qu'il étoit vaincu acquéroit de plus grandes forces, & devenoit plus ter-

a Cujus ea magnitudo fuit, ut non sui tantùm temporis, verùm etiam superioris ætatis omnes Reges majestate superaverit, bellaque cum Romanis per * XXX annos variâ victoriâ gesserit, quùm eum summi imperatores, Sylla, Lucullus, Pompeius, ita vicerint, ut major clariorque in restaurando bello resurgeret, damnisque suis terribilior redderetur. *Justin, XXXVII. 1.*

* *Le texte de Justin porte* XLVI. *mais c'est une faute visible.*

rible par ses pertes & par ses disgraces.

La mauvaise volonté de ses tuteurs tourna à son avantage. Ils essayérent de lui faire monter un cheval farouche & indompté, l'obligeant de courir & de s'exercer au javelot en même tems. Sa force & son adrêsse le préservérent de tout danger : & il devint le meilleur cavalier de son Royaume. Ils eurent recours ensuite au poison. Mais le jeune Prince, qui se défioit d'eux, se précautionna par l'usage des contrepoisons: & seul entre tous les hommes il contracta l'habitude de prendre du poison tous les jours après s'être muni d'antidotes; si bien que dans le désespoir de ses affaires lorsqu'il voulut s'empoisonner, il ne put parvenir à mourir par cette voie. La nécessité lui avoit même fait acquérir de grandes connoissances en ce genre : & il fut l'inventeur de plusieurs espéces de contrepoisons, dont un avoit retenu son nom. Enfin comme il appréhenda que ses ennemis ne voulussent exécuter par le fer ce qu'ils avoient manqué par le poison, il s'éloigna entiérement des villes ; & sous prétexte d'une forte passion pour la chasse, il vécut, s'il en faut croire Trogue Pompée, abrégé par Justin, sept ans entiers dans les forêts, sans entrer non-seulement

Elles tournent à son avantage.

Plin. XXV. 2.

dans aucune ville, mais même sous aucun toit rustique, passant les nuits au milieu des bois, souvent sans que personne connût l'endroit de sa retraite; du reste s'exerçant à poursuivre, à fuir, à combattre les bêtes féroces : & par ces violens exercices il acquit une force de corps & une vigueur de santé, qui le mirent en état de résister à toutes les fatigues, & qui ne l'abandonnérent point même dans la vieillesse.

Sa cruauté. Cette vie étoit fort propre à lui inspirer une férocité de caractére, qui dégénérât en cruauté. Et les dangers auxquels il se voyoit continuellement exposé de la part de ceux qui avoient le plus de raisons d'être attachés à sa personne, devoient encore aigrir son humeur. Aussi fut-il cruel à l'excès. Non-seulement il fit mourir, lorsqu'il eut repris l'autorité, ses tuteurs qui le méritoient bien, mais il n'épargna pas même sa mére, qu'il soupçonna apparemment d'avoir trempé dans leurs mauvais desseins. Il ôta aussi la vie à son frére, craignant sans doute en lui un concurrent. Ses fils, ses filles, ses femmes éprouvérent en différens tems sa barbarie, comme nous le dirons dans la suite. Je ne parle pas de ses cruautés contre les

Freinshem. Suppl. Liv. LXIII. 46.

Romains, quoique la [a] guerre aussi ait ses loix, & que même entre ennemis on doive respecter les droits de l'humanité.

Il devint encore, par une suite de cette même éducation sauvage & laborieuse, grand bûveur & grand mangeur : & c'est ce qui, selon quelques-uns, lui fit donner le surnom de *Dionysus* ou de *Bacchus*. D'autres Auteurs donnent à ce surnom une origine plus honorable selon les idées Payennes. Ils disent que lorsqu'il étoit encore au berceau le tonnerre tomba si près de lui, qu'il brûla ses langes & quelque partie de ses cheveux, sans lui faire aucun mal : & que cette avanture qui ressemble à ce que la Fable raconte de Bacchus, lui fit appliquer le nom de ce dieu. Quoi qu'il en soit, ce qui est constant c'est que Mithridate non seulement bûvoit & mangeoit beaucoup, mais s'en piquoit : tellement qu'un jour dans un repas il fit proposer un prix pour celui qui l'emporteroit par cet endroit sur les autres convives, & le prix lui fut adjugé. Belle victoire pour un Roi ! Au reste il ne paroît pas que les plaisirs de la table lui aient fait négliger ses affaires. L'ambition étoit sa passion

Il étoit grand bûveur & grand mangeur.

Nicol. Damasc. apud Athen. X. 3.

a Sunt & belli sicut pacis jura. *Liv.* V. 27.

dominante : & elle ſe manifeſta de bonne heure.

Son ambition & ſes premiéres conquêtes.

Juſtin. XXXVII. 3.

Il ne ſe vit pas plutôt paiſible poſſeſſeur de ſes États, qu'il ſongea a non à les gouverner, dit Juſtin, mais à les aggrandir. Si cet Auteur a prétendu en cela, comme il y a apparence, lui donner un éloge, il s'eſt aſſurément bien trompé. Les premiers exploits de Mithridate furent contre les Scythes, & les autres nations Barbares, & même quelques colonies Grecques qui habitoient le Nord du Pont Euxin : & il ſubjugua toute cette côte juſqu'au Boſphore & aux Palus-Méotides. De ſi grands ſuccès lui enflérent le courage, & lui firent concevoir le projet de la Monarchie univerſelle. Strabon, Auteur très-judicieux, & très-bien inſtruit de ce qui regarde ce Prince, dit que dès-lors il penſa à pénétrer par cette route juſqu'à la mer Adriatique pour aller attaquer les Romains. Mais les affaires d'Aſie l'appellérent ailleurs, & lui offrirent des conquêtes plus faciles & plus ſenſées.

Strab. l. VII. *p.* 309.

Dans ſes premiéres guerres, où il avoit eu affaire à des peuples féroces, ſon corps s'étoit endurci de plus en plus contre les fatigues, & ſon courage contre

a Statim non de regendo, ſed de augendo regno cogitavit. *Juſtin.*

les dangers. Ses troupes accoutumées à traverser des déserts & de grands pays incultes, & à souffrir la faim & la rigueur du froid, étoient devenues invincibles sous un Roi puissant & belliqueux, qui le plus souvent marchoit à leur tête. Ainsi elles devoient avoir bon marché des Asiatiques, nations de tout tems efféminées & amollies à l'excès par les délices du pays.

Etat actuel de l'Asie Mineure.

Mais pour bien entendre ce que nous avons à raconter, il faut se rappeller l'état où étoit pour lors l'Asie mineure, & les principales Puissances qui la partageoient. Les Romains possédoient l'Asie proprement dite, c'est-à-dire le Royaume de Pergame, qui leur avoit été légué par le testament d'Attale Philométor, & conquis par eux sur Aristonic. Nicoméde Philopator *, fils de Prusias, régnoit en Bithynie. La Paphlagonie avoit eu longtems ses Rois, dont le nom commun étoit Pyléméne. Comme elle étoit située entre les États des Rois de Pont & de Bithynie, elle avoit beaucoup souffert de ces voisins trop puissans; & ses anciens Rois paroissent avoir été réduits fort bas dès le tems de Mithridate Evergéte. Après la Paphlagonie, en cô-

* *Ce surnom, qui signifie* amateur de son pére, *étoit un reproche sanglant contre Nicoméde, qui avoit fait tuer Prusias.*

toyant le Pont Euxin, venoit le Royaume de Pont. La Cappadoce obéiſſoit à Ariarathe, fils d'un autre Ariarathe qui mourut au ſervice des Romains dans la guerre d'Ariſtonic. La Galatie étoit diviſée entre pluſieurs Tétrarques. Mais tous ces États, & les autres parties de l'Aſie Mineure, ſans être ſous la domination directe des Romains, reſpectoient néanmoins leur grandeur, & en recevoient preſque la loi. Sur-tout dès qu'il naiſſoit quelque trouble, quelque querelle entre les Princes ou les Peuples de ces contrées, les Romains ne manquoient pas de s'en rendre les arbitres, & leurs avis étoient des ordres.

Mithridate médite long-tems le projet de la guerre contre les Romains.

Mithridate, Prince fier & ambitieux, bien loin de ſouffrir patiemment cette domination, ne penſoit à rien moins qu'à ſe ſubſtituer en leur place. Il comptoit pour peu d'envahir les Etats de ſes voiſins, dont réellement aucun n'étoit capable de lui réſiſter. C'étoit aux Romains qu'il en vouloit : & ne pouvant douter qu'il ne ſe les attirât pour ennemis, dès qu'il entreprendroit de s'étendre, parce qu'ils étoient toujours attentifs à empêcher l'oppreſſion des foibles, & l'aggrandiſſement de ceux qui pouvoient leur faire ombrage, il forma tout d'un coup ſon plan de les chaſſer

entiérement de l'Asie. Pour être à portée d'attaquer avec avantage la province Romaine, il voulut s'instruire par ses yeux. Il en fit le voyage, déguisé avec quelques amis; il la parcourut toute entiére sans être connu de personne, examinant les villes, les postes importans, les passages des riviéres, & tout ce qui pouvoit lui en faciliter la conquête. *Justin. ibid.*

Il avoit contre eux un sujet de guerre tout prêt, fondé sur ce qu'ils lui avoient ôté la grande Phrygie, qui avoit été donnée à son pére en récompense des services rendus par lui dans la guerre contre Aristonic. Les Romains prétendirent que c'étoit Aquillius qui de son chef, & gagné par les présens de Mithridate Evergéte, lui avoit fait don de cette province; & ils profitérent du bas âge de son fils pour l'en priver, & déclarer la Phrygie un pays libre. En effet Aquillius avoit été accusé de concussion à son retour d'Asie, comme on l'a remarqué en * son lieu. Ainsi la conduite des Romains n'étoit pas destituée d'une apparence au moins de justice. Mais il est aisé de penser quelle plaie un pareil traitement avoit faite dans le cœur de Mithridate, & quel ressentiment il en conservoit. Il ne suivit pas néantmoins

Justin. XXXVIII. 5.

Appian. Mithrid. p. 208.

* *Tom.* VIII. *à la fin.*

aveuglément les mouvemens de sa vengeance. Il aima mieux qu'elle fût plus lente, pourvû qu'elle en devînt plus sûre. Il laissa à son projet le tems de se mûrir, & résolut de s'aggrandir de proche en proche, & d'acquérir le plus de forces qu'il lui seroit possible, pour être en état d'attaquer une puissance aussi formidable que celle des Romains.

Il partage la Paphlagonie avec Nicoméde.

Justin. XXXVII. 4.

Il avoit des prétentions sur la Paphlagonie ; & ayant fait un traité avec Nicoméde, ils la conquirent à frais communs, & la partagérent entre eux. Aussitôt les Romains prennent l'allarme, & envoyent une Ambassade pour ordonner aux deux Rois de remettre la nation des Paphlagoniens en son premier état. Mithridate répondit fiérement que ce pays lui appartenoit, & avoit appartenu avant lui à son pére par droit de succession : & sans s'effrayer des menaces des Ambassadeurs, il s'empara en même-tems de la Galatie. Nicoméde, qui ne se sentoit pas si fort, feignit d'obéir. Mais ayant fait prendre à un de ses fils le nom de Pyléméne, il l'établit Roi des Paphlagoniens, comme si faire revivre le nom de leurs anciens Rois, c'eût été les rétablir dans leur ancien état. Ainsi fut éludée l'Ambassade des Romains. C'est

peut-être à cette occasion que Mithridate envoya à Rome cette Ambassade, qu'insulta Saturnin, comme il a été rapporté plus haut. An. R. 651.

Après avoir exterminé la race des Rois de Cappadoce, il met un de ses fils en possession de ce Royaume. *Justin.* XXXVIII. 1. & 2.

L'affaire de la Paphlagonie n'eut pas de suites importantes : mais les entreprises de Mithridate sur la Cappadoce opérérent enfin une rupture ouverte entre lui & les Romains. Il n'y eut point de crime qu'il ne commît pour se rendre maître de ce Royaume, qui étoit tout-à-fait à sa bienséance, & qui confinoit au sien. Il fit assassiner le Roi Ariarathe, qui étoit son beau-frére, ayant épousé Laodice sœur du Roi de Pont. Il tua de sa propre main l'aîné des fils du même Ariarathe dans une entrevue qu'il avoit ménagée frauduleusement. Il détrôna le second de ses neveux, qui en mourut de chagrin. Enfin n'osant pas se mettre en possession de la Cappadoce en son propre nom, il en établit Roi un de ses fils, âgé seulement de huit ans, à qui il fit prendre le nom d'Ariarathe, & qu'il vouloit faire passer pour * fils ou

* *L'expression de Justin est équivoque*, ex Ariarathe genitum. *Mais l'âge du Prince dont il s'agit, demande qu'on le regarde plutôt comme petit-fils de l'ancien Ariarathe. Cet Ariarathe avoit eu six fils, dont les cinq aînés avoient été empoisonnés par leur mére. Sans doute Mithridate donnoit son Ariarathe*

plutôt petit-fils de celui qui étoit mort dans la guerre d'Ariſtonic.

Concurrent oppoſé par Nicoméde au fils de Mithridate.

Nicoméde voyoit d'un œil jaloux cet aggrandiſſement de Mithridate. Il fit de grands efforts pour l'empêcher, ou du moins pour avoir ſa part de la proie. Enfin n'ayant pu réuſſir par la force, il eut recours à la fourberie. Laodice ſœur du Roi de Pont, & mére des deux derniers Rois légitimes de Cappadoce, outrée de ſe voir perſécutée par ſon frére, s'étoit jettée entre les bras de Nicoméde, & l'avoit épouſé. L'ambition & la vengeance leur ſuggérérent le deſſein de

pour fils de quelqu'un de ces cinq Princes. Pour éclaircir davantage tout ceci, un Arbre Généalogique ne ſera pas inutile.

ARIARATHE
mort dans la guerre d'Ariſtonic.

Cinq aînés empoiſonnés par leur mére, de l'un deſquels on faiſoit paſſer pour ſon fils	ARIARATHE aſſaſſiné par ordre de Mithridate.	LAODICE ſœur de Mithridate.

ARIARATHE Prince de Cappadoce ſuppoſé, réellement fils de Mithridate.	ARIARATHE tué de la main de Mithridate.	ARIARATHE détrôné par Mithridate, & mort de maladie.	Prince ſuppoſé par Nicoméde.

ſuppoſer

supposer un troisiéme Ariarathe, frére des deux précédens, à qui ils prétendirent que le Royaume de Cappadoce appartenoit : & Laodice fit exprès un voyage à Rome pour appuyer la fraude auprès du Sénat. Mithridate ne céda point en impudence à ses ennemis, & il envoya à Rome des Ambassadeurs pour assurer que le Roi établi par lui étoit véritablement du sang Royal de Cappadoce, & issu de l'ancien Ariarathe.

Le Sénat ayant offert la liberté aux Cappadociens, ils aiment mieux avoir un Roi, & élisent Ariobarzane.

Le Sénat ne fut point la dupe de ces fraudes grossiéres, qui se détruisoient & se démasquoient mutuellement : & conformément aux anciennes maximes de la politique Romaine, toujours attentive à affoiblir les Rois, & à se gagner les peuples par le don d'une liberté qui avoit moins de réalité que d'apparence, il fut dit que Mithridate & Nicoméde abandonneroient l'un la Cappadoce, l'autre la Paphlagonie, & que ces deux pays seroient libres à l'avenir. Nous ne savons pas quel effet eut le décret du Sénat pour ce qui regarde la Paphlagonie. Mais les Cappadociens étonnérent extrêmement les Romains par la déclaration qu'ils firent que la liberté leur seroit à charge, & que leur nation ne pouvoit subsister sans Roi. Le Sénat sur-

Strab. l. XII. *p.* 540.

pris au-delà de ce qu'on peut penser, permit néanmoins aux Cappadociens de s'attacher au genre de gouvernement qui leur convenoit davantage, & de s'élire un Roi tels qu'il le jugeroient à propos. Leur choix tomba sur Ariobarzane, qui fut confirmé par le Sénat, & dont la postérité régna jusqu'à la troisiéme génération.

Qui est mis en possession par Sylla. *Plut. in Syll.* An. R. 660.

Sylla, qui avoit été Préteur l'année d'auparavant, fut chargé de mettre le nouveau Roi en possession de la Cappadoce. La chose n'étoit pas sans difficulté. Mithridate, il est vrai, n'osoit pas résister ouvertement aux décrets du Sénat : mais il faisoit agir sous main un certain Gordius, dont il s'étoit servi autrefois pour assassiner le Roi Ariarathe son beau-frére, & qu'il avoit établi depuis tuteur de son faux Ariarathe. Il avoit en dernier lieu travaillé à le faire élire Roi par les Cappadociens : & quoique l'affaire eût manqué, Gordius ne laissa pas d'avoir un parti dans le Royaume, avec lequel il osa tenir tête à Sylla. Le Romain n'eut pas de peine à le vaincre & à le chasser : & la Cappadoce, soumise à un Roi ami de Rome & dépendant des Romains, échappoit entiérement à Mithridate. C'est ainsi que Sylla commen-

çoit à s'essayer contre le Roi de Pont, & préludoit, pour ainsi dire, à la vive guerre qu'il devoit lui faire quelques années après.

Puis détrôné par Tigrane.

Le nouvel affront que les Romains avoient fait souffrir à Mithridate, irrita ce courage altier. Mais comme il n'étoit pas moins politique qu'entreprenant, avant que de se déclarer ouvertement leur ennemi, il résolut de s'assurer d'un Allié puissant & voisin. Tigrane Roi d'Arménie avoit fort étendu par ses conquêtes le Royaume de ses péres, & formé un grand Etat. Mithridate lui fit d'abord épouser sa fille Cléopatre. Après quoi craignant encore que le projet d'une guerre contre les Romains ne l'effrayât, il résolut de le commettre avec eux sans qu'il s'en apperçût; & il lui détacha Gordius, qui vint implorer son secours pour être rétabli dans la Cappadoce, qu'il prétendoit lui appartenir, faisant envisager en même-tems à Tigrane la facilité de détrôner un Roi foible & mal affermi tel qu'Ariobarzane. Le Roi d'Arménie amorcé par cette proposition, qui flatoit son ambition & sa vanité, se laissa engager à ce que souhaitoit Mithridate. Il envoya deux de ses Généraux avec une armée contre Ariobarzane,

Justin. XXXVIII. 3.

qui sentant la partie trop inégale, & d'ailleurs n'étant pas guerrier, dès qu'il vit l'orage prêt à fondre sur lui, rassembla ses effets & s'enfuit à Rome.

Nicoméde, fils de Nicoméde Philopator, est détrôné. *Appian. Mithridat.*

Dans le même tems Nicoméde Philopator étant venu à mourir, sa succession causa des troubles dans la Bithynie. Il laissoit deux fils, dont l'aîné, nommé Nicoméde comme son pére, fut reconnu & appuyé des Romains : Mithridate soutint l'autre, qui se nommoit Socrate; & comme il étoit sur les lieux, il lui donna de si puissans secours, que Nicoméde fut détrôné, & vint à Rome joindre ses plaintes à celles d'Ariobarzane.

Aquillius est envoyé par le Sénat pour rétablir les Rois détrônés.

Les Romains étoient alors dans un très-grand embarras. C'étoit le fort de la guerre Sociale, qui les mettoit dans l'impossibilité de pourvoir aux besoins de pays si éloignés. Ils envoyérent néanmoins des Commissaires, à la tête desquels étoit ce M. Aquillius, qui avoit terminé la guerre des esclaves en Sicile, brave guerrier, mais avide, comme il a été remarqué ailleurs. Ces Commissaires avoient ordre de rétablir les Rois Nicoméde & Ariobarzane, & pour cela de se faire aider non-seulement par L. Cassius, Proconsul d'Asie, mais par Mi-

thridate lui-même. Car ce Prince n'avoit point paru directement dans tous ces mouvemens, dont il étoit cependant l'ame : & les Romains, qui ne s'y trompoient pas, avoient apparemment mis cet article dans leur décret, pour le forcer de se déclarer. Depuis longtems ils sentoient bien qu'il se préparoit à leur faire la guerre : & nous avons vû que les chefs de la République, & ceux qui pouvoient prétendre aux commandemens, souhaitoient passionnément d'avoir cette occasion d'acquérir de la gloire & de s'enrichir des dépouilles de l'Asie.

Mithridate forme une puissante ligne contre les Romains. *Justin. & Appian.*

Mithridate se conduisit avec beaucoup de sagesse. Il n'avoit garde de contribuer à rétablir dans leurs Etats des Princes qu'il avoit détrônés. Mais ne voulant point paroître rompre le premier avec les Romains, il demeura tranquille, & laissa Aquillius & Cassius, avec les troupes qu'ils purent ramasser, remettre Nicoméde sur le trône de Bithynie, & Ariobarzane sur celui de Cappadoce. Pendant cette inaction apparente il se fortifioit puissamment. Il fit une ligue avec Tigrane, par laquelle il fut convenu entre eux que dans les conquêtes qu'ils feroient ensemble, les villes & les pays appartiendroient à Mithridate, & que

les hommes & tout le butin feroient pour le Roi d'Arménie. Mithridate comme l'on voit par ce traité ne prenoit pas mal ses avantages. Mais Tigrane avoit aussi son objet, qui étoit de peupler Tigranocerte, qu'il bâtissoit actuellement, & dont il vouloit faire une des plus grandes villes de l'Univers. Le Roi de Pont fit aussi entrer dans ses intérêts les Gallogrecs, les Sarmates, les Bastarnes, les Scythes. Il tira de nombreuses troupes de ces différens peuples, & arma en un mot presque toute la haute Asie contre les Romains. Avec de si puissans préparatifs il se contentoit néanmoins d'observer leurs démarches, sans faire aucun acte d'hostilité, cherchant à mettre de son côté les apparences de la justice & du bon droit. Ce fut dans ces circonstances qu'il reçut une Ambassade des peuples d'Italie, qui l'invitoient à venir joindre ses forces aux leurs. Mais les affaires d'Asie étoient trop brouillées pour qu'il fût possible à Mithridate de s'en éloigner, & le fruit qu'il en espéroit étoit plus présent & plus certain.

Diodor. l. XXXVII.

Nicoméde est engagé par Aquillius à faire une incursion sur les terres de Mithridate.

Appian.

L'occasion qu'il attendoit lui fut bientôt fournie par l'avidité des Généraux Romains. Dès qu'ils eûrent rétabli les Rois de Bithynie & de Cappadoce, ils ne cessérent de les presser de faire quelque

entreprise contre Mithridate, pour engager la guerre. Ces deux Princes n'y avoient aucune inclination, craignant d'irriter de nouveau un ennemi dont ils avoient déja éprouvé les forces. Mais enfin Nicoméde, qui avoit promis de grandes sommes aux Généraux & aux Commissaires Romains pour obtenir son rétablissement, & qui les leur devoit encore, pressé d'ailleurs par un grand nombre d'autres Romains qui lui avoient prêté de l'argent, se résolut malgré ses répugnances à leur donner satisfaction. Il entra donc en armes dans le pays qui obéissoit au Roi de Pont, & fit le ravage jusqu'à la ville d'Amastris, sans trouver de résistance. Car Mithridate, fidéle à son plan, étoit bien aise d'avoir de justes sujets de plaintes, & de laisser aux Romains le personnage d'aggresseurs.

Mithridate en porte ses plaintes aux Romains.

Dès que Nicoméde se fut retiré, Mithridate, pour mettre les Romains dans leur tort, leur fit porter ses plaintes par un Ambassadeur, qui eut grand soin d'abord de faire valoir la qualité d'Allié du Peuple Romain, que Mithridate & son pére avoient constamment portée. Il allégua en preuve de la fidélité de son maître à garder cette alliance, la soumission avec laquelle il s'étoit laissé dé-

pouiller de la grande Phrygie & de la Cappadoce, sur lesquelles il prétendoit avoir des droits bien acquis. Il ajouta que c'étoit dans ce même esprit de respect pour les Romains qu'il avoit souffert la derniére insulte de Nicoméde, quoiqu'il eût des forces plus que suffisantes pour la repousser. Il conclut qu'il falloit ou que les Romains forçassent le Roi de Bithynie à lui faire satisfaction, ou qu'ils consentissent que Mithridate se fît justice à lui-même.

Après que Pélopidas, c'étoit le nom de l'Ambassadeur de Mithridate, eut ainsi parlé, les Ambassadeurs de Nicoméde, qui étoient présens à l'audience, prirent la parole. Ils n'eurent pas de peine à prouver la justice des armes de leur maître, & de la vengeance qu'il avoit tirée d'un ennemi qui avoit armé contre lui son propre frére. Mais ils triomphérent sur-tout à faire voir & par toute la conduite du Roi de Pont, & par les immenses préparatifs qu'il avoit faits, que ses desseins avoient un objet plus haut & plus important que la Bithynie, & que c'étoit aux Romains qu'il en vouloit. Ils terminérent leurs discours en exhortant les Romains à ne point prendre le change. » Il est de votre sagesse, leur

» dirent-ils, de ne point attendre qu'il
» plaise à Mithridate de s'avouer votre
» ennemi : mais vous devez considérer
» plutôt ses actions, que son langage.
» Gardez-vous de livrer vos vrais & so-
» lides amis à un Prince qui n'observe
» avec vous que les dehors d'une amitié
» simulée : & ne souffrez pas que celui
» qui est autant votre ennemi que le nô-
» tre annulle le jugement porté par vous
» touchant la Bithynie, & en empêche
» le Roi légitime de jouir de votre bien-
» fait »

Pélopidas répliqua, consentant à prendre les Romains pour arbitres par rapport aux anciennes querelles entre Mithridate & Nicoméde, mais persistant à leur demander justice des derniers actes d'hostilité du Roi de Bithynie, dont ils avoient été eux-mêmes témoins.

Réponse embigue des Romains.

Les Romains ne laissérent pas de se trouver embarrassés sur la réponse qu'ils avoient à faire. Ils étoient très-résolus d'appuier Nicoméde, & ce n'étoit que pour la forme qu'ils avoient écouté l'Ambassadeur de Mithridate. Mais d'un autre côté l'alliance avec ce Prince subsistoit encore. Ils n'avoient point d'infraction des Traités, au moins évidente, à lui reprocher. Ils s'enveloppérent donc

dans une réponse ambigue, qu'Appien rapporte en ces termes. » Si Mithridate » a été lésé par Nicoméde, nous en som» mes fâchés : mais nous ne souffrirons » pas que Nicoméde soit attaqué, ce qui » seroit tout-à-fait contraire aux intérêts » de la République. » Pélopidas, qui sentit que les Romains évitoient de s'expliquer, eut beau presser pour obtenir une déclaration plus précise. Il fallut qu'il s'en retournât sans autre éclaircissement.

Mithridate détrône Ariobarzane.

Mithridate prit la réponse des Romains pour un déni de justice. Ainsi ne ménageant plus rien, il envoia son fils Ariarathe en Cappadoce avec une puissante armée : & quoique Mancinus, l'un des Commissaires du Sénat, fût présent sur les lieux & soutînt Ariobarzane, le combat se livra, & Ariarathe victorieux rentra en possession du Royaume de Cappadoce.

Il envoie une nouvelle Ambassade aux Généraux Romains, les appellant en jugement devant le Sénat.

Mithridate, après avoir fait ainsi sentir aux Romains qu'il ne les craignoit pas, leur renvoia le même Pélopidas, chargé d'instructions plus fiéres que les précédentes. Il avoit ordre de se plaindre hautement, non de la République & du Sénat, mais des Généraux Romains qui étoient en Asie, & devant qui il parloit. Il prétendit que ce qui venoit d'ar-

river en Cappadoce étoit le fruit & le digne salaire de leur injustice & de leurs mauvais procédés envers son maître, dont il exalta la puissance, l'étendue de ses domaines, les Alliés qu'il s'étoit faits, les forces de terre & de mer qu'il avoit assemblées. Il leur reprocha que c'étoit à eux une grande imprudence d'engager leur République dans une guerre contre un Roi si puissant, pendant qu'ils avoient peine à résister aux armes de leurs Alliés d'Italie, qui attaquoient le centre de leur Empire. Il les menaça de porter contre eux ses plaintes au Sénat, & les somma d'y venir rendre compte de leur conduite. Enfin, comme Mithridate se disoit toujours ami de Rome, Pélopidas déclara en son nom que si on lui faisoit justice de Nicoméde, il étoit prêt de donner du secours aux Romains contre les Italiens révoltés. *Sinon*, ajouta-t-il en finissant, *renoncez enfin à de faux semblans d'amitié, ou bien allons en jugement devant le Sénat.*

Les Généraux Romains furent extrêmement piqués de la hauteur de ce discours, qui les attaquoit personnellement. Ils répondirent avec non moins de fierté, qu'ils défendoient à Mithridate, soit d'attaquer Nicoméde, soit de s'im-

Les Généraux Romains assemblent trois armées pour rétablir Ariobarzane, & défendre Nicoméde.

miſcer dans les affaires de la Cappadoce, où ils alloient eux-mêmes rétablir inceſſamment Ariobarzane. Et en congédiant l'Ambaſſadeur avec cette réponſe, ils lui déclarérent qu'il étoit inutile qu'il revînt davantage, s'il n'apportoit la ſoumiſſion entiére de ſon Maître aux loix qu'ils lui preſcrivoient. Mais comme ils ne comptoient guéres ſur cette ſoumiſſion, ils aſſemblérent des forces de toutes parts, dans la Phrygie, dans la Paphlagonie, & dans les autres pays voiſins : & joignant ces troupes avec les troupes Romaines qu'avoit à ſes ordres L. Caſſius Proconſul d'Aſie, ils en formérent trois corps d'armée, dont ils ſe partagérent le commandement. Caſſius avec l'une de ces armées vint camper ſur les frontiéres de la Bithynie & de la Gallogréce : Aquillius ſe chargea de s'oppoſer à l'entrée de Mithridate dans la Bithynie : & Q. Oppius marcha vers la Cappadoce. Ils avoient auſſi une flote auprès de Byzance, pour fermer à celle de Mithridate la ſortie du Pont-Euxin. Nicoméde de ſon côté aſſembla une armée de cinquante mille hommes de pied & ſix mille chevaux. C'eſt ainſi que trois Généraux Romains, ſans ordre du Sénat, ni décret du peuple, entreprirent une guerre

d'une si grande importance, & dont les suites furent funestes à tant de peuples.

Forces de Mithridate.

L'imprudence de ces Généraux Romains étoit d'autant plus grande, que la puissance & les préparatifs de Mithridate étoient formidables. Il avoit de ses propres forces deux cens cinquante mille hommes de pied, quarante mille chevaux, cent trente chariots armés de faulx, trois cens vaisseaux pontés, & cent autres de moindre forme. Ajoutez d'habiles Généraux, tels que Néoptoléme & Archelaüs, qui étoient fréres, Dorylaüs, & quelques autres, tous formés par un long exercice de la guerre: & sur lesquels néanmoins Mithridate ne se reposoit pas tellement, qu'il ne voulût tout voir par ses yeux, & conduire lui-même toutes les entreprises importantes. La plupart des Rois d'Orient étoient dans ses intérêts. Tigrane étoit son gendre, & lui fournissoit des troupes. Les Rois des Parthes, de Syrie, & d'Egypte, le favorisoient. Il avoit amassé à grands frais des provisions immenses de toute espéce: & pour sa flote il avoit fait venir des pilotes d'Egypte & de Phénicie, pays où la marine avoit été de tout tems cultivée avec succès. De si grandes forces promettoient de grands avantages sur

des ennemis mal préparés & presque pris au dépourvû : & il ne se trompa pas dans ses espérances.

Nicoméde est vaincu par les Généraux de Mithridate.

Ses Généraux remportérent d'abord une illustre victoire sur Nicoméde près d'un fleuve nommé Amnias, dans la Paphlagonie. Le camp du Roi de Bithynie fut pris avec un très-riche butin & grand nombre de prisonniers. Cette victoire si complette fut l'ouvrage de la seule infanterie légére soutenue de la Cavalerie, la Phalange n'ayant pas pu se trouver à la bataille : & dès-lors les Généraux Romains commencérent à entrer en crainte, voyant avec étonnement que le moindre nombre avoit vaincu le plus grand, & cela non par l'avantage des lieux, non par la faute & la lâcheté des Bithyniens, mais par l'habileté des Généraux de Mithridate & par la valeur de son armée. Le fruit de cette même victoire fut pour Mithridate la conquête de la Paphlagonie ; il la soumit en passant, & vint se camper au mont * Scoroba sur les frontiéres de la Bithynie.

Aquillius est aussi vaincu.

Les Romains éprouvérent bientôt eux-mêmes la valeur de cet ennemi qu'ils avoient d'abord méprisé. Nicoméde

* *Quelques-uns soupçonnent que ce pourroit être le mont Hypius, mentionné par Pline*, V. 32.

ayant ramassé les débris de sa défaite, s'étoit joint avec Aquillius. Mais aux approches de l'armée de Mithridate, & en conséquence d'une petite action où cent cavaliers Sarmates en avoient défait huit cens Bithyniens, la peur saisit ces troupes déja effrayées de leur premiére disgrace : elles se dispersérent : & Aquillius n'étant plus assez fort pour résister aux ennemis fut entiérement défait, perdit son camp, s'enfuit vers le fleuve Sangarius, & l'ayant passé pendant la nuit, il ne se crut en sureté que lorsqu'il se vit dans Pergame.

Tout le pays demeure ouvert à Mithridate, qui se gagne l'affection des peuples par sa douceur & sa libéralité.

Cette seconde victoire ouvrit tout le pays à Mithridate. Cassius se retira à Apamée, Nicoméde à Pergame, Mancinus à Rhodes, Oppius à Laodicée. Ils se renfermoient dans les villes, ne pouvant plus tenir la campagne. En même-tems la flote qui gardoit l'entrée du Pont-Euxin se sépara, & plusieurs vaisseaux de Nicoméde furent même livrés par leurs commandans à Mithridate. Ainsi ce Prince maître de tous les passages & par terre & par mer, n'eut qu'à se présenter pour recevoir les soumissions de tous les peuples, qui venoient avec empressement lui rendre leurs hommages. Car en Conquérant habile, *Diodor. apud Vales.*

il avoit pris ſoin de ſe gagner leur affection, traitant avec beaucoup de douceur tous les priſonniers Aſiatiques qui étoient tombés entre ſes mains. Ainſi autrefois Annibal, en même-tems qu'il exerçoit les plus grandes rigueurs ſur les priſonniers Romains, avoit accablé de careſſes & de témoignages de bonté ceux des Latins & des autres peuples d'Italie que le ſort des armes réduiſoit ſous ſa puiſſance. Cette conduite réuſſit parfaitement à Mithridate. Les villes à l'envi l'invitoient à les honorer de ſa
Cic. pro Flacco, n. 60. préſence, l'appellant, ſelon l'uſage im-
Appian. pie de ces tems de ténébres, leur Dieu & leur Sauveur. Toute la Bithynie fut ſoumiſe en peu de jours. De-là Mithridate entra dans la Phrygie, qui appartenoit aux Romains : & il voulut prendre ſon logement où l'avoit autrefois pris Alexandre ; préſage heureux, & en même-tems comparaiſon qui flatoit ſa vanité.

Il n'oublia rien pour faire goûter ſa domination à tant de pays nouvellement
Juſtin. XXXVIII. 3. conquis : & joignant la libéralité effective aux careſſes, il accorda aux villes une remiſe générale de tout ce qu'elles devoient, ſoit au Gouvernement, ſoit à des particuliers, & une exemption de tributs pour cinq ans. Les tréſors im-

menses de leurs anciens Rois dont il s'empara, & les amas de provisions de guerre & de bouche qu'il trouva partout, le mirent en état de se montrer bienfaisant & magnifique sans se priver des ressources nécessaires pour avancer la guerre & ses conquêtes.

Jusqu'à son entrée dans la Phrygie, Mithridate n'avoit point attaqué directement les Romains, mais seulement leurs Alliés. Ce fut alors qu'il leva le masque, & se déclara ouvertement ennemi de Rome. Entreprenant la guerre contre un peuple redouté, il crut devoir encourager ses troupes: & Justin nous a conservé la harangue que Trogue Pompée lui mettoit à la bouche dans cette occasion. Comme ce discours est extrémement long, & qu'il rappelle en un mot quantité de faits, soit anciens, soit récens, qui ont déja passé sous les yeux du lecteur, je me contenterai d'en donner un abrégé, & d'en rapporter seulement les traits qui m'ont paru les plus remarquables.

Discours de Mithridate à ses soldats. *Justin.* XXXVIII. 4.

Mithridate prouve d'abord à ses soldats que les Romains ne sont point invincibles, leur citant à ce sujet non-seulement les avantages qu'ils viennent eux-mêmes de remporter sur ces fiers enne-

mis, mais les grandes victoires de Pyrrhus, d'Annibal, des Gaulois. Il leur peint la ſituation actuelle de Rome luttant avec peine contre les Italiens rebelles, & déchirée par les diviſions domeſtiques. Il conclut de cet expoſé [a] qu'il faut profiter de l'occaſion, ſaiſir le moment de s'aggrandir à leurs dépens, » de peur, ajoute-t-il, que ſi nous demeurons tranquilles pendant qu'ils » ſont embarraſſés, nous n'ayons enſuite plus de peine à ſoutenir leurs » efforts lorſqu'ils ſeront libres & dégagés de tout ce qui les occupe aujourd'hui. Car il n'eſt point queſtion » de délibérer s'il nous faudra avoir la » guerre avec eux, mais ſi nous prendrons notre tems, ou ſi nous attendrons le leur. »

C'eſt ainſi qu'il paſſe au dénombrement de tous les outrages qu'il prétend lui avoir été faits par les Romains, & qui équivalent, ſelon lui, à une déclaration de guerre : la Phrygie, la Paphlagonie, qu'ils lui ont enlevées ; la Cappadoce qu'il avoit conquiſe, & dont ils

a Utendum igitur occaſione, & rapienda incrementa virium : ne ſi illis occupatis quieverint, mox adverſùs vacuos & quietos majus negotium habeant. Non enim quæri, an capienda ſint arma, ſed utrùm ſuâ potiùs occaſione an illorum.

l'ont forcé de faire sortir son fils. » Ils
» [a] m'ont ravi ma conquête, dit-il, eux
» qui ne possédent rien qui ne soit ac-
» quis par les armes. » Il termine ce détail par les insultes qu'ils lui ont fait faire en dernier lieu par Nicoméde, l'attaquant ainsi de gaieté de cœur & sans sujet. » Car [b] ce n'est point, ajoute-t-il,
» aux prétendues injures que les Rois
» leur ont faites, c'est à la majesté même
» de ce titre auguste qu'ils en veulent.
» C'est ainsi qu'ils ont maltraité Eumé-
» ne, dépouillé son fils Aristonic, & [c]
» fait une guerre implacable au petit-fils
» du grand Roi Masinissa, l'infortuné
» Jugurtha, en qui ils ont si peu respecté
» la mémoire de son ayeul, qu'ils l'ont
» donné ignominieusement en spectacle
» dans leur triomphe pour le faire périr
» ensuite dans une prison. Telle est la
» haine qu'ils ont déclarée à tous les
» Rois, sans doute parce qu'eux-mêmes
» ils n'ont eu que des Rois dont les noms

a Raptam sibi esse victoriam ejus (Cappadociæ) ab illis, quorum nihil est nisi bello quæsitum.

b Quippe non delicta Regum illos, sed vires ac majestatem insequi.

c Cum hujus (Masinissæ) nepote bellum modò in Africa gestum adeò inexpiabile, ut ne victum quidem memoriæ avi donarent, quin carcerem ac triumphi spectaculum experiretur. Hanc illos Regibus omnibus legem odiorum dixisse, scilicet quia ipsi tales Reges habuerint, quorum etiam nominibus erubescant, aut pastores

1. Romulus. 2. Numa. 3. Tarquin l'ancien. 4. Servius Tullius. 5. Tarquin le superbe.

» les font rougir, des pâtres 1 Aborigénes, ou des augures 2 du pays des Sabins: des exilés 3 de Corinthe, des esclaves 4 des Toscans, ou enfin des 5 superbes : titre le plus honorable & le plus distingué entre leurs Rois. Ils ont raison de raconter avec complaisance que leurs fondateurs ont été alaités par une louve. Car ce peuple est tout entier un peuple de loups, insatiables de sang & de carnage, toujours faméliques, ravisseurs altérés de richesses & d'empires.

A cet odieux portrait qu'il fait des Romains, Mithridate oppose un éloge magnifique de sa propre noblesse, qui remonte du côté paternel jusqu'à Cyrus & à Darius; & par les femmes, jusqu'à Séleucus* Nicator, fondateur du Royaume de Syrie, & à Alexandre le Grand : de la noblesse des nations qui lui obéissent, & qui n'ont jamais éprouvé le joug d'une domination étrangére : de ses

Aboriginum, aut haruspices Sabinorum, aut exules Corinthiorum, aut servos vernasque Tuscorum, aut, quod honoratissimum nomen fuit inter hæc, superbos. Atque ut ipsi ferunt conditores suos lupæ uberibus altos, sic omnem illum populum luporum animos inexplebiles sanguinis atque imperii, divitiarumque avidos ac jejunos, habere.

* *La bisayeule de Mithridate étoit fille de Séleucus Callinicus Roi de Syrie.*

exploits contre des peuples indomptables, tels que les Scythes, qui avant lui n'avoient jamais trouvé de vainqueur.

Enfin il flate ses soldats par l'espérance des riches dépouilles de l'Asie, a dont il vante la douceur du climat; la fertilité du terroir, la multitude & la beauté des villes, » ensorte, leur dit-il, » que je vous méne moins à une guerre, » qu'à un perpétuel jour de fête; & que » sur cette entreprise il ne peut vous » rester qu'un seul doute, c'est de savoir » si elle est plus facile ou plus capable » de vous enrichir.

Ce discours, qui respire la haine & le mépris contre les Romains, & en même tems la confiance de vaincre, n'étoit pas de la part de Mithridate une vaine rodomontade : les effets y répondirent. Tout plia sous ses armes, ou brigua son amitié. Il soumit la Phrygie, la Mysie, l'Asie proprement dite, la Lycie, la Pamphylie, la côte d'Ionie, en un mot tout le pays qui s'étend jusqu'à la mer : & afin qu'il ne manquât rien à sa gloire,

Toute l'Asie Mineure se soumet à Mithridate. *Appian.*

a Nam neque cœlo Asiæ esse temperatius aliud, nec solo fertilius, nec urbium multitudine amœnius, magnamque temporis partem, non ut militiam, sed ut festum diem acturos, bello dubium facili magis an uberi.

deux Généraux Romains tombérent en ſa puiſſance & devinrent ſes priſonniers.

Il fait priſonnier Oppius Général Romain.

J'ai dit qu'Oppius s'étoit retiré à Laodicée. Il n'en couta à Mithridate pour ſe rendre maître de la perſonne de ce Romain, que d'envoyer un héraut aux habitans leur promettre l'impunité s'ils lui livroient Oppius. Sur le champ il fut ſaiſi & mené avec ſes licteurs au Roi de Pont, qui ne lui fit aucun mauvais traitement, mais le promena par-tout à ſa ſuite, montrant avec faſte, & en dériſion de la grandeur Romaine, un Général Romain réduit en captivité.

Puis Aquillius, qu'il traite outrageuſement, & à qui il fait ſouffrir un cruel ſupplice.

Aquillius n'en fut pas quitte pour une peine ſi légére. Comme il étoit le chef de la commiſſion, & le principal auteur de la guerre, Mithridate le haïſſoit perſonnellement. C'eſt pourquoi ce malheureux Général, qui étoit malade à Mityléne, lui ayant été livré par les * Lesbiens, il n'y eut point d'indignités ni d'outrages que le Roi de Pont ne lui fît ſouffrir. Il fut chargé de chaînes, battu de verges, mené de tous côtés ſur un âne, & forcé en cet état de ſe faire connoître à tous ceux qui le voyoient, &

* *Mityléne étoit la capitale de l'iſle de Lesbos, & a donné ſon nom à l'iſle même, que l'on appelle aujourd'hui* Mételin.

de crier de tems en tems qu'il étoit Aquillius. Dans d'autres occasions, attaché pat une chaîne avec un Bastarne haut de cinq coudées, il étoit obligé de suivre à pied ce barbare qui étoit à cheval. Enfin Mithridate l'ayant conduit à Pergame, lui fit verser de l'or fondu dans la bouche, pour insulter à son avidité & à celle de tous les Romains. Ainsi porta la peine de ses concussions & de ses injustices cet homme insatiable, qui sembla n'avoir été dérobé par l'éloquence d'Antoine à la sévérité des juges, que pour être réservé à de plus grands & de plus rigoureux supplices.

Athen. V. 13.

Plin. XXXIII. 3.

Mithridate parcouroit ses nouvelles conquêtes, & étoit reçu par tout avec les acclamations les plus flateuses. Les Ephésiens se distinguérent entre les autres par des marques singuliéres de haine contre les Romains, comme nous le dirons plus bas : de quoi ils furent bientôt après punis sévérement.

Appian.

Il épouse Monime.

Ce fut dans cette course que Mithridate ayant pris Stratonicée, ville de Carie, vit la vertueuse Monime, que l'Euripide de la France a rendu si célébre parmi nous. L'ambition ne remplissoit pas tellement le cœur de ce Prince, que l'amour n'y trouvât place. Frappé de la

Plut. in Lucull.

beauté de Monime, il lui envoya quinze * mille piéces d'or, croyant par cet indigne salaire triompher de sa vertu. Elle refusa ses offres, & résista à toutes ses sollicitations. Il fallut que Mithridate l'épousât solemnellement & lui donnât le titre de Reine avec le diadême.

Le Sénat & le peuple Romain lui déclarent la guerre.
Appian.

Lorsque les nouvelles de ce qui se passoit en Asie furent venues à Rome, on n'y délibéra pas un moment sur le parti qu'il falloit prendre. La guerre fut résolue malgré l'extrême détresse où s'étoit trouvée la République à l'occasion de la révolte des peuples d'Italie, qui n'étoit pas encore bien appaisée. Sylla, comme nous l'avons dit, fut chargé de la guerre contre Mithridate. Mais tandis que les discordes civiles retiennent ce Général en Italie, Mithridate eut tout le tems & d'étendre sa puissance, & d'inonder l'Asie du sang des Romains.

AN. R. 663.

Il fait massacrer en un seul jour 80000 Romains.

Car ce fut pour lors qu'il fit cet horrible massacre, qui rendra son nom détestable à jamais. Il envoya des ordres à tous les Gouverneurs des provinces ou des villes qui lui obéissoient, portant qu'à un certain jour marqué, qui devoit être le même par-tout, ils fissent main

* *Ce sont plus de quatre cens soixante & huit marcs d'or de notre poids.*

basse

baſſe ſur tout ce qui ſe trouvoit de Romains ou Italiens en Aſie, hommes, femmes, enfans, affranchis. Le même décret ordonnoit qu'on jettât les corps ſans ſépulture; que les biens fuſſent partagés entre ceux qui les tueroient & le Roi; que ceux qui entreprendroient de les cacher ou de les enſevelir, fuſſent condamnés à une amende, & qu'au contraire on accordât des récompenſes à ceux qui les découvriroient, la liberté aux eſclaves, aux débiteurs la remiſe de la moitié de leurs dettes, & ainſi des autres.

La maniére dont cet ordre ſanguinaire fut exécuté, fit bien voir, comme le remarque Appien, que la révolte de l'Aſie étoit moins l'effet de la crainte des armes de Mithridate, que de la haine contre les Romains. Les Aſiatiques ſe portérent à les égorger avec une barbarie & une fureur incroyables. On les arrachoit des aſyles les plus ſacrés; on coupoit les mains de ceux qui embraſſoient les ſtatues; on tuoit les enfans en préſence de leurs méres, puis on les maſſacroit elles-mêmes avec leurs maris. Et cette cruauté étoit univerſelle. De tous ceux qui reconnoiſſoient Mithridate, il n'y eut que les peuples de la petite iſle *Tacit. IV. Ann. 14.*

de Cos qui épargnérent les malheureux Romains, & leur permirent de demeurer en sureté dans le temple d'Esculape.

Rutilius échappe.

Il périt dans ce carnage quatre-vingts mille Romains. Quelques-uns néanmoins échappérent ou se déguisérent, entre autres le célébre Rutilius, qui étoit pour lors à Smyrne, exilé comme nous l'avons rapporté ailleurs. Il quitta la toge, & prit un habit à la Grecque, & ce déguisement, joint peut-être au respect que lui attiroit l'intégrité de ses mœurs, le sauva dans un si pressant danger.

Cic. pro Rabir. Post. n. 27.

Horrible calomnie de Théophane contre Rutilius.

Plut. in Pomp.

L'honneur de la vertu ne nous permet pas de passer sous silence l'atroce calomnie dont un écrivain mercénaire avoit entrepris de noircir la réputation de cet homme irréprochable. Théophane, qui étoit attaché à Pompée, avoit osé écrire que c'étoit par le conseil de Rutilius que Mithridate avoit formé le dessein de la sanglante boucherie dont nous parlons. Il avoit voulu ainsi venger la mémoire du pére* de son maître, duquel Rutilius dans ses Mémoires avoit dit beaucoup de mal avec un trop juste fondement. Mais par cette imputation insensée Théophane n'a gagné autre chose

* *Pompeïus Strabo. Voyez ce qui en a été dit au livre précédent.*

que de s'attirer à lui-même la réputation de calomniateur & de plume vénale, sans faire tort à une vertu aussi pure que celle qu'il attaquoit, & sans diminuer l'ignominie de celui qu'il prétendoit venger.

La cruauté des Asiatiques contre les Romains ne demeura pas long-tems impunie. Bientôt Mithridate lui même leur donna lieu de s'en repentir, par la tyrannie violente qu'il exerça sur eux : & dans la suite Sylla vainqueur les traita de maniére à leur apprendre qu'il falloit toujours respecter les Romains jusques dans leurs plus extrêmes disgraces. *Appian.*

Entre toutes les villes, soit de la terre ferme, soit des isles d'Asie, deux seules demeurérent fidéles aux Romains, Magnésie & Rhodes. Nous avons peu de détail sur ce qui regarde la premiére. L'Histoire nous a mieux servis sur celle de Rhodes, fameuse dans tous les tems & par les talens & par les vertus, jusqu'à ce que l'esclavage où elle gémit depuis plus de deux siécles sous la domination des Turcs, lui ait ôté les moyens de soutenir son ancienne gloire. Dans l'occasion présente l'isle & la ville de Rhodes servirent d'asyle à un grand nombre de Romains, & entre autres à L. Cassius Proconsul d'Asie. Les Rhodiens demeurent fidéles aux Romains.

Mithridate assiége Rhodes en personne, & est obligé de lever le siége.

Mithridate, pour ne point laisser sa conquête imparfaite, résolut de réduire par la force ce petit Etat, qui presque seul lui résistoit. Il vint d'abord dans l'isle de Cos, voisine de Rhodes Et comme son approche ne rendoit pas les Rhodiens plus dociles à ses volontés, il manda sa flote, qui étoit très-nombreuse. Les Rhodiens sortirent au devant avec courage. Mais l'inégalité du nombre étoit si grande, que tout ce que put faire l'habileté aidée de la valeur, ce fut d'empêcher la flote Rhodienne d'être enveloppée. Elle rentra dans le port, que l'on eut soin de fermer avec des chaînes : & les Rhodiens, qui avoient pris la précaution de détruire leurs fauxbourgs de peur que l'ennemi ne s'y logeât, se préparérent à repousser de dessus leurs murs les attaques de Mithridate.

Ce Prince n'avoit pas encore ses forces de terre ; & les troupes navales qu'il débarqua, dans les petits combats qui se donnérent autour de la ville, ayant toujours eu du dessous, les assiégés reprirent courage, tenant toujours leurs vaisseaux prêts pour tomber sur les ennemis dès qu'ils en trouveroient l'occasion. En effet il s'engagea un combat naval, dans lequel les Rhodiens eurent tout

l'avantage malgré leur petit nombre. Cependant les troupes de terre de Mithridate arrivérent, portées sur des vaisseaux de différente forme : & comme un vent violent les força de passer à la vue de la ville, au lieu d'aborder à l'endroit qui leur étoit marqué, les assiégés firent sortir leur flote du port ; & profitant du désordre que causoit en même tems l'orage & la difficulté du débarquement, ils prirent, ou coulérent à fond, ou brulérent quelques vaisseaux ennemis, & rentrérent victorieux. Mithridate ayant alors toutes ses forces de terre & de mer, livra des assauts, tenta la surprise, toujours inutilement. Il fut contraint de lever le siége : & les Rhodiens, outre la gloire de la fidélité pour leurs Alliés, eurent encore celle d'avoir les premiers arrêté ce torrent qui s'étoit répandu sur toute l'Asie.

Je crois qu'il leur est dû encore des louanges pour la modération dont ils usérent à l'égard de la statue de Mithridate, qu'ils conservérent sur pied au milieu de leur ville, pendant que ce Prince les attaquoit le plus violemment, & qu'ils avoient bien de la peine à se défendre contre lui. Cicéron, de qui nous tenons ce fait, observe que cette con-

Cic. II. in Verr. 159.

duite des Rhodiens paroît inconséquente, & qu'il ne semble pas convenable de faire la guerre à la personne, & de ménager la statue. Mais les Rhodiens eux-mêmes, à qui il faisoit cette objection, lui répondoient premiérement, que chez tous les Grecs on étoit persuadé que la Religion ne permettoit pas de renverser des statues une fois posées, même pour des hommes. Ils ajoutoient une seconde réflexion, qui n'est pas la moins bonne, & disoient qu'ils avoient [a] distingué les tems; qu'ils devoient sans doute repousser Mithridate devenu leur ennemi; mais qu'ils devoient respecter la statue mise en place dans un tems où ce Prince étoit ami de leur République.

Deux traits remarquables du caractére de Mithridate.

Pendant ce siége, deux traits nous donnent lieu de remarquer dans Mithridate un caractére prompt à la vengeance, mais reconnoissant des services qui lui avoient été rendus. Dans le combat naval dont il a été fait mention, pendant que Mithridate fait avancer son vaisseau tantôt vers un endroit, tantôt vers l'autre, pour animer les siens, ou leur donner du secours, un vaisseau de

a Cum statua se ejus habuisse rationem temporis quo posita esset; cum homine verò, quo bellum gereret atque hostis esset.

sa flote, qui étoit de l'isle de Chio, par la malhabileté sans doute de ceux qui le montoient, vint frapper le sien & le mit en quelque danger. Le Roi irrité fit pendre le pilote & le contre-maître, & étendit dans la suite les effets de sa colére sur toute l'isle de Chio, comme nous le dirons en son lieu. Cette rigueur est sans doute condamnable. Mais on ne peut s'empêcher de louer beaucoup ce qu'il fit par rapport à Léonicus, sujet fidéle, qui avoit témoigné un grand zéle pour son Prince dans des occasions périlleuses. Ce Léonicus ayant été pris dans quelqu'une des actions de ce siége, Mithridate pour le ravoir seul rendit tous les prisonniers Rhodiens qu'il avoit dans son camp.

Valer. Max. V. 2.

Lorsqu'il eut été forcé d'abandonner l'entreprise sur Rhodes, il se retira à Pergame, laissant Pélopidas en Lycie avec une armée, pour réduire la ville de Patare & quelques autres de ces quartiers qui refusoient de le reconnoître. Pendant le séjour qu'il fit à Pergame, partagé entre les affaires & les plaisirs, si les charmes de Monime dont il étoit épris l'occupoient beaucoup, il pensoit néanmoins aussi à augmenter ses troupes, à amasser toutes sortes de munitions de

Mesures que prend Mithridate pour pousser la guerre, & envahir la Gréce.

Appian.

guerre & de bouche, & de plus à pourvoir à la sûreté de ses conquêtes au dedans, en récompensant ses amis & ses serviteurs, & leur distribuant des trésors, des villes, des Etats; en écartant les ennemis domestiques; en dissipant les conjurations qui s'étoient faites contre sa personne; & en faisant une perquisition exacte de tous ceux qui conservoient de l'attachement pour les Romains, & qu'il regardoit par cette raison comme capables de remuer en leur faveur & contre la nouvelle domination.

En même tems il travailloit à étendre encore sa puissance, devenant plus avide, selon le caractére de l'esprit humain, à mesure qu'il acquéroit davantage. Maître de l'Asie, il forma le dessein *Plut. in Syll.* d'envahir la Gréce. Il n'y passa pas néanmoins en personne. Pergame lui étoit un centre, d'où il gouvernoit toute sa vaste Monarchie, & dirigeoit ses nouvelles entreprises. Un de ses fils résidoit par son ordre dans l'ancien domaine de ses péres. Un autre fut envoyé en Thrace & en Macédoine avec une armée: & plusieurs de ses Généraux, dont le principal étoit Archélaüs, vinrent par mer en Gréce, & commencérent par soumettre les Cyclades, l'isle

d'Eubée, & toutes les autres isles qui se trouvent dans ces mers jusqu'au Promontoire de Malée. La ville même d'Athénes reconnut Mithridate : & ce Prince fut redevable d'une si importante conquête à un misérable Sophiste, qui se nommoit Aristion.

Cet homme d'une naissance obscure, fils, disoit-on, d'une femme esclave, & aggrégé par grace au nombre des citoyens d'Athénes, étoit un de ces caractéres nés pour imposer à la multitude par des maniéres fastueuses, par une éloquence populaire & emphatique, & par une intrépidité de présomption, qui ne manque jamais de faire impression sur le vulgaire. Il avoit eu soin de décorer ses talens, & de couvrir ses vices, du masque de la Philosophie. On sait combien le nom de Philosophe donnoit de crédit & de relief dans Athénes. Les uns le disent formé dans l'école d'Aristote, d'autres dans celle d'Epicure. Quoi qu'il en soit, il fut député par les Athéniens vers Mithridate, qui ayant reconnu en lui un instrument propre à ses desseins, lui fit tout l'accueil possible dans la vûe de se gagner par son moyen l'affection de ceux qui l'envoyoient.

Histoire d'Aristion Sophiste, qui rendit Mithridate maître d'Athénes.

Posidon. apud Athen. V. 13.

Aristion seconda à merveille les in-

tentions du Prince, écrivant à ses amis d'Athénes des lettres par lesquelles il relevoit la puissance de Mithridate, & vantoit sa magnificence & ses bienfaits. Et comme les Athéniens avoient donné aux Romains quelque sujet de mécontentement, qui n'est pas expliqué dans l'Histoire, mais qui doit avoir été grave, puisqu'ils étoient condamnés à une amende, & leurs Magistrats interdits de leurs fonctions, Aristion promettoit aux Athéniens que s'ils embrassoient l'amitié du Roi, non-seulement ils seroient exemtés de l'amende que les Romains leur avoient imposée, mais que le gouvernement populaire seroit rétabli, & que la ville en général & tous les citoyens en particulier tireroient des avantages infinis de l'alliance d'un Prince si puissant & si généreux. Il n'en fallut pas davantage pour renverser les esprits du peuple d'Athénes, toujours volage, toujours léger & inconstant : & les meilleures têtes, les principaux citoyens, voyant où tout cela tendoit, prirent sagement le parti de quitter une ville qui vouloit se perdre, & se retirérent à Rome.

Cic. Brut. n. 306.

Appian.

Cependant Mithridate envoya ses flotes en Gréce : & l'isle & le temple de Délos, qui jusqu'alors sans murailles &

ſans armes, avoient trouvé dans le ſeul reſpect de la religion une défenſe aſſurée, ayant été pillés par Métrophane l'un des Généraux du Roi, Ariſtion avec ces tréſors ſacrés, & une eſcorte de deux mille hommes que lui donna Archélaüs, revint à Athénes. Il eſt incroyable quelles folies fit le peuple d'Athénes pour recevoir cet illuſtre perſonnage. Comme la tempête l'avoit jetté du côté de Caryſte en Eubée, on lui envoya des vaiſſeaux de guerre pour l'amener, & de plus une chaiſe d'honneur ou une eſpéce de trône ſoutenu ſur des pieds d'argent. Lorſqu'il arriva, toute la ville courut au-devant de lui. En particulier ceux qui étoient conſacrés au culte de Bacchus ne manquérent pas de rendre toutes ſortes de reſpects à l'Ambaſſadeur du nouveau Bacchus. (Nous avons dit que l'on donnoit ce nom à Mithridate.) Ce n'étoient qu'acclamations, ſacrifices, libations, auxquelles invitoit la voix d'un Héraut, comme dans les cérémonies les plus joyeuſes & les plus ſaintes. *Poſidon.*

Ariſtion étant allé loger dans une des plus belles maiſons de la ville, parut le lendemain en public, avec un habillement ſuperbe & un anneau ſur lequel

étoit gravée l'image de Mithridate. La foule fut aussi grande que le jour précédent : on s'étouffoit dans les rues, surtout autour de lui, quoiqu'il fût précédé de gens en armes, qui d'office, & pour plaire à la multitude, s'étoient constitués comme ses gardes, & accompagnoient sa marche. En cet équipage il monta sur le Tribunal, d'où les Magistrats Romains avoient coutume de haranguer le peuple d'Athénes; & il fit un discours rempli de fanfaronades, d'éloges outrés de Mithridate, de présages insensés sur les exploits futurs de ce Prince, qui devoient anéantir les Romains; & finit par exhorter la multitude à donner une forme certaine à leur gouvernement, que le Sénat de Rome vouloit abolir. Ces derniéres paroles étoient un piége. Le but de l'ambitieux Sophiste étoit de se faire donner la souveraine puissance dans Athénes. Le peuple en fut la dupe, & ne manqua pas de proclamer Aristion Préteur. Il leur fit sentir tout d'un coup ce qu'ils devoient se promettre de son gouvernement. Car après les avoir remerciés de l'honneur qu'ils lui avoient fait, il ajouta : » Puisque vous m'avez élu » votre chef, il est juste que j'aie seul » autant de pouvoir que vous en avez

» tous ensemble. » Et pour se mettre sur le champ en possession de ses droits, il désigna lui-même les collégues qu'il prétendoit se donner.

Le reste de sa conduite répondit à ce début, & devint une tyrannie compléte. Les plus riches & les plus gens de bien, comme il ne manque pas d'arriver en semblables occasions, étoient les plus exposés à la violence. Il leur imputoit d'être partisans secrets des Romains : & sous ce prétexte, il faisoit mourir les uns & envoyoit les autres à Mithridate. Etre accusé & être condamné c'étoit une même chose. Car afin qu'ils ne pussent lui échapper, il se rendoit lui-même leur juge. Plusieurs, pour se sauver de la persécution, s'enfuirent de la ville. Mais il fit courir après eux : ceux qui furent ramenés, périrent dans les tourmens. Il fit mettre des gardes aux portes de la ville pour empêcher que personne ne pût en sortir sans son ordre. Enfin les malheureux Athéniens étoient comme prisonniers dans leurs propres maisons, où ils étoient obligés de se renfermer au coucher du soleil, sans qu'il leur fût permis d'en sortir après ce tems, même avec un flambeau. On peut juger que parmi ces violences il n'oublioit pas

le soin de s'enrichir. Les confiscations de biens, les rapines de toute espéce lui produisirent de si grandes sommes, que l'on dit qu'il remplit d'argent des puits entiers.

Cette tyrannie exercée par un homme qui se disoit Philosophe, ne fait pas beaucoup d'honneur à la Philosophie : & Appien à l'occasion d'Aristion rappelle ici le souvenir des trente tyrans si célébres dans l'histoire d'Athénes, & dont plusieurs étoient disciples de Socrate. Mais la Philosophie n'est pas responsable des crimes de ceux qui en font profession. On abuse des meilleures choses : & il y auroit de l'injustice à attribuer les vices des personnes à une discipline innocente & utile par elle-même.

Ce fut donc par le ministére d'Aristion que Mithridate devint maître d'Athénes: & Archélaüs en fit comme sa place d'armes, d'où s'étendant de tous côtés, il détacha des Romains & attira au parti du Roi Lacédémone, l'Achaïe, la Béotie, & plusieurs autres peuples de la Gréce. En même tems Métrophane, autre Général de Mithridate, qui tenoit la mer avec une flote, tenta une descente en Thessalie du côté de Démétriade. Et si l'on se rappelle qu'il y avoit

Plut. in Syll. & Appian.

encore une armée de terre destinée par Mithridate à entrer dans la Thrace & la Macédoine, on concevra que l'entreprise étoit fort bien conduite de sa part, & que la Gréce attaquée par tant d'endroits, pouvoit aisément être enlevée aux Romains.

Bruttius Sura arrête les progrès des Généraux de Mithridate.

Sylla n'avoit pas eu encore le tems d'arriver. Mais Bruttius Sura, détaché avec un corps de troupes par C. Sentius Proconsul de Macédoine, vint au secours de la Gréce. C'étoit un très-brave homme, & qui entendoit la guerre. Il commença par repousser de la Thessalie Métrophane, & l'obligea à s'éloigner des côtes. De-là il passa en Béotie, où ayant trouvé Archélaüs avec Aristion près de Chéronée, il combattit contre eux pendant trois jours consécutifs: & s'il ne les défit pas entiérement, au moins il les empêcha de s'étendre. Les choses étoient en cet état, lorsque Lucullus Questeur de Sylla vint lui dénoncer qu'il eût à sortir d'un département qui ne le regardoit pas, & qui avoit été donné par le Sénat à Sylla. Bruttius ne balança pas un moment, & aussi fidéle à obéir aux loix de son pays, que plein de courage dans les actions militaires, il se retira en Macédoine & rejoignit son Général.

§. II.

Sylla passe en Gréce. Prétendu présage des mauvais succès de Mithridate. Sylla forme le siége d'Athénes. Il dépouille les temples d'Olympie, d'Epidaure, & de Delphes. Comparaison de la conduite de Sylla avec celle des anciens Généraux Romains. Railleries des Athéniens contre Sylla & sa femme. Résistance vigoureuse d'Archélaüs. Famine dans Athénes. Aristion ne songe qu'à se divertir, & ne veut point entendre parler de se rendre. La ville est prise de force. Sylla, résolu d'abord de la raser, se laisse fléchir. Aristion est forcé dans la citadelle, & mis à mort. Le Pirée est pris & brûlé. Sylla marche à la rencontre des Généraux de Mithridate. Bataille de Chéronée. Nouvelle armée envoyée par Mithridate en Gréce. Elle est défaite devant Orchoméne. Lucullus assemble une flote, & passe dans la mer Egée. Tétrarques des Gallogrecs mis à mort par ordre de Mithridate. L'isle de Chio traitée cruellement. Révoltes de plusieurs villes d'Asie, & nouvelles cruautés de Mithridate. Négociation entamée par Archélaüs dans une entrevûe avec Sylla. Flaccus débarqué

en Gréce. Son caractére, & celui de Fimbria son Lieutenant. Mésintelligence entre Flaccus & Fimbria, & meurtre de Flaccus. Sylla s'avance vers l'Hellespont. Soupçon contre Archélaüs. Réponse de Mithridate. Fierté de Sylla. Fimbria met Mithridate en un extrême danger. Mithridate se résout à conclure avec Sylla. Leur entrevûe. Sylla se justifie auprès de ses soldats d'avoir fait la paix avec Mithridate. Il poursuit Fimbria, & le réduit à se tuer lui-même. Arrangemens de Sylla après la victoire. Il donne une grande licence à ses soldats. Il condamne l'Asie à payer vingt mille talens. Les Pirates désolent les côtes d'Asie. Préférence donnée par Sylla à la guerre contre Mithridate sur ses intérêts propres. Il trouve Atticus à Athénes, & lui propose inutilement de le suivre. Il se prépare à repasser en Italie.

CN. OCTAVIUS.
L. CORNELIUS CINNA.

AN. R. 665.
AV. J. C. 87.

SYLLA étoit parti d'Italie vers les commencemens du Consulat de Cinna & d'Octavius. Il n'amenoit avec lui que cinq légions avec quelques autres troupes en petit nombre. Pour les frais

Sylla passe en Gréce.
Appian.
Plut. in Syll.

An. R. 665. Av. J. C. 87.

d'une si grande guerre on ne lui avoit donné que neuf mille livres pesant d'or, valant un peu plus de quatorze mille soixante-deux marcs de notre poids. Encore pour lui faire cette somme, avoit-il fallu vendre un emplacement & des édifices qui avoient été consacrés par Numa au culte des dieux & à l'entretien des Prêtres & des sacrifices.

Prétendu présage des mauvais succès de Mithridate.

On a dit qu'au même tems que Sylla partoit d'Italie, Mithridate, qui étoit pour lors à Pergame, eut des présages effrayans : entre autres, qu'une Victoire que l'on faisoit descendre avec des machines pour mettre une couronne sur la tête de ce Prince, lorsqu'elle étoit tout près de lui, se démonta, & que la couronne étant tombée, roula sur le théâtre, & se brisa en morceaux. Cet accident, qui n'avoit rien que de très-naturel, & qui prouvoit seulement le peu d'habileté du machiniste, fut regardé comme un présage funeste, qui fit frissonner toute l'assemblée & découragea Mithridate lui-même. Pour nous, contentons-nous d'observer dans ce petit événement, comment ce qui avoit été imaginé par une flatterie raffinée pour satisfaire la vanité du Roi de Pont, ne servit qu'à le chagriner & l'humilier.

Sylla forme

Bientôt Sylla lui donna d'autres in-

quiétudes. Dès qu'il fut arrivé en Gréce, où il reçut quelques renforts de troupes Etoliennes & Thessaliennes, il marcha droit à Athénes, résolu d'en former le siége, & d'ôter cette importante place à Mithridate. L'entreprise n'étoit pas aisée. La ville d'Athénes étoit forte, & de plus elle avoit son port, le célébre Pirée, qui faisoit une place à part très-bien fortifiée. La ville & le port étoient joints par un double mur, qui en assuroit la communication. Ces murs & le port étoient l'ouvrage de Périclès. Il s'agissoit donc pour Sylla de faire deux siéges à la fois, & d'attaquer en même tems deux places bien munies, & défendues par de nombreuses garnisons. Le Pirée surtout lui annonçoit une vigoureuse résistance. Car Archélaüs, le plus habile des Généraux de Mithridate, s'y étoit enfermé: Aristion commandoit dans la ville. Sylla ne fut point rebuté de tant de difficultés. Il attaqua le Pirée en personne, & fit en même tems assiéger la ville par une partie de son armée. Plutarque prétend qu'il auroit pû se contenter de bloquer la ville, & qu'il l'auroit prise sûrement par famine. Mais les nouvelles qu'il recevoit de Rome & d'Italie, où tout étoit en désordre, & où son parti étoit écrasé, l'obligeoient de se hâter: &

An. R. 665.
Av. J. C. 87.

Sylla forme le siége d'Athénes.

AN. R. 665. AV. J. C. 87.

avec les efforts qu'il fit, le siége ne laissa pas encore d'être très-long.

Il tenta d'abord l'escalade, quoique les murs du Pirée eussent quarante coudées (dix toises) de hauteur. Mais cette voie n'ayant pas réussi, il fallut recourir aux ouvrages & aux machines. Tout fut mis en œuvre, béliers, tours, galleries couvertes, terrasses élevées contre les murs, mines, contremines, catapultes, qui lançoient de grosses pierres & des masses de plomb. Il trouva sur le lieu la plupart des matériaux nécessaires à la construction ou réparation de ces ouvrages, ayant abattu les murs de communication entre le Pirée & la ville, & coupé tous les arbres de l'Académie & du Lycée. Quant aux autres provisions, dix mille attelages de mulets étoient perpétuellement en marche de Thébes à Athénes pour les lui apporter. Il étoit besoin de sommes immenses pour suffire à des frais si prodigieux. Sylla ne fit point difficulté de dépouiller les Temples les plus saints de la Gréce, & se fit apporter d'Olympie & d'Epidaure les plus riches & les plus magnifiques dons consacrés à Jupiter & à Esculape.

Il dépouille les temples d'Olympie, d'Epidaure, & de Delphes.

Il écrivit aussi à Delphes aux *Amphi-

* *Touchant les Amphictyons, voyez l'Histoire Ancienne, Tom. IV. p. 528.*

ctyons, qu'il étoit à propos de lui envoyer les trésors du Dieu. » Car, leur » disoit il, ou je les garderai, & ils se» ront entre mes mains plus en sûreté » que dans le temple ; ou si je suis obligé » de m'en servir, je rendrai au moins » l'équivalent. » Il chargea de l'exécution de ses ordres un Grec nommé Caphis, en qui il avoit confiance, & il lui commanda de tout enlever, prenant chaque piéce au poids. Caphis vint à Delphes, bien affligé de la commission qui lui avoit été donnée, & déplora beaucoup avec les Amphictyons la triste nécessité où il étoit réduit. Il profita même d'un bruit qui se répandit, que l'on avoit entendu le son de la lyre du dieu, qui étoit dans le sanctuaire : & soit qu'il ajoutât foi à ce prétendu prodige, qui, s'il avoit quelque chose de réel, pouvoit bien être une ruse des Prêtres, soit qu'il espérât jetter quelque scrupule dans l'ame de Sylla, il lui manda le fait. Sylla ne fit qu'en rire, & lui répondit, » que jouer de la lyre étoit une » marque de joie, & non pas de mécon» tentement, & que par conséquent il » devoit tout prendre avec confiance, » puisqu'il paroissoit que le dieu lui» même donnoit ses biens avec plaisir. »

An. R. 665.
Av. J. C. 87.

An. R. 665.
Av. J. C. 87.

Il fallut donc obéir, & envoyer dans le camp des Romains toutes les richeſſes du temple de Delphes. On prenoit cependant des précautions pour que la choſe ne fît point trop d'éclat. Mais il ne fut pas poſſible de cacher l'enlévement d'un tonneau d'argent, qui étoit ſi gros & ſi peſant, que pour le tranſporter on fut obligé de le mettre en piéces. Sylla reçut ces tréſors avec grande joie; & bien loin d'être ſenſible au moindre remors, il diſoit en plaiſantant, « qu'il ne pouvoit plus douter de la victoire, puiſque c'étoient les dieux eux-mêmes qui ſoudoyoient ſes troupes. »

Dio apud Valeſ.

Comparaiſon de la conduite de Sylla avec celle des anciens Généraux Romains.

Les Amphictyons au contraire, qui avoient été obligés de prêter leur miniſtére à un brigandage ſi odieux, ſe rappelloient, dit Plutarque, les anciens Généraux Romains, Flamininus, Acilius Glabrio, Paul-Emile, qui étant venus en Gréce pour faire la guerre aux Rois de Macédoine & de Syrie, bien loin de piller les temples, les avoient encore enrichis de nouvelles offrandes, témoignages de leur religieuſe vénération. Mais [a], ajoute l'Hiſtorien, ces Généraux de l'ancien tems, qui conduiſoient en

[a] Ἀλλ' ἐκεῖνοι μὲν, ἀνδρῶν τε σωφρόνων καὶ μεμαθηκότων σιωπῇ τοῖς ἄρχουσι παρέχειν τὰς χεῖρας ἡγῦ-

vertu & sous l'autorité de la loi des armées composées d'hommes accoutumés à vivre avec frugalité, & à obéir avec soumission à leurs légitimes commandans; qui d'ailleurs étoient aussi simples dans leurs dépenses, que nobles & magnifiques par l'élévation de leurs sentimens, ne faisoient de l'argent qu'un usage modéré, & réglé sur de véritables besoins: & ils auroient cru plus honteux pour eux de flatter leurs soldats, que de craindre les ennemis. Du tems de Sylla les choses étoient bien changées. Les Généraux voulant emporter le premier rang par la force, & non pas s'y élever par le mérite, & ayant plus besoin d'armes les uns contre les autres, que contre les ennemis de l'Etat, étoient contraints de faire leur cour aux troupes au lieu de leur commander avec autorité; & achetant leurs services par les largesses dont ils favorisoient leurs plai- AN. R. 665. AV. J. C. 87.

μενοι κατὰ νόμον, αὐτοί τε ταῖς ψυχαῖς βασιλικοὶ καὶ ταῖς δαπάναις εὐτελεῖς ὄντες, μετρίοις χρῶντο καὶ τεταγμένοις ἀναλώμασι, τὸ κολακεύειν τοὺς στρατιώτας αἴσχιον ἡγούμενοι τοῦ δεδιέναι τοὺς πολεμίους. Οἱ δὲ τότε στρατηγοὶ, βίᾳ τὸ πρωτεῖον καὶ οὐκ ἀρετῇ κτώμενοι, καὶ μᾶλλον ἐπ' ἀλλήλους δεόμενοι τῶν ὅπλων, ἢ ἐπὶ τοὺς πολεμίους, ἠναγκάζοντο δημαγωγεῖν ἐν τῷ στρατηγεῖν· εἶθ' ὧν εἰς τὰς ἡδυπαθείας τοῖς στρατευομένοις ἀνήλισκον, ὠνούμενοι τοὺς πόνους αὐτῶν, ἔλαθον ὤνιον ὅλην τὴν πατρίδα ποιήσαντες, ἑαυτούς τε δούλους τῶν κακίστων ὑπὶ τῷ τῶν βελτιόνων ἄρχειν. *Plut.*

AN. R. 665. AV. J. C. 87.

sirs, ils mirent à prix, & rendirent vénale, peut-être sans y penser, toute la République, se faisant eux-mêmes les esclaves des derniers des citoyens pour dominer sur ceux qui méritoient le plus d'estime. Ce désordre fut la source de tous les maux qui affligérent Rome dans ces malheureux tems : & Sylla doit être regardé comme y ayant contribué plus que personne : car il eut toujours pour maxime de donner à ses troupes avec profusion, pour gagner & attirer à soi celles de ses rivaux. Ainsi corrompant les soldats du parti contraire, dont il faisoit des traîtres, & les siens dont il faisoit des voluptueux, il lui falloit des sommes d'argent prodigieuses pour remplir ses desseins.

Dans l'occasion présente c'étoit le désir de prendre Athénes qui lui faisoit fouler aux pieds tous les égards dûs aux choses saintes. Car ce désir alloit en lui jusqu'à la passion : & aux raisons publiques se joignoit un motif personnel de ressentiment & de vengeance, parce qu'Aristion, dont l'ame étoit paitrie en même tems de cruauté & d'insolence, le faisoit insulter de dessus les murs par les railleries les plus piquantes. Comme Sylla

Railleries des Athéniens contre Sylla & sa femme.

Sylla étoit haut en couleur, & avoit un rouge rude répandu par endroits sur le visage ; les mauvais plaisans d'Athénes le comparoient à une mûre parsemée de farine. Ils n'épargnoient pas même Métella sa femme, qui étoit actuellement dans son camp, Dame tout-à-fait respectable & par sa naissance & par sa vertu. Son nom marque assez sa noblesse ; & elle étoit tellement estimée, que Sylla l'ayant épousée lorsqu'il venoit d'être nommé Consul, le peuple qui l'avoit jugé digne de la premiére charge de la République, le croyoit à peine digne d'être le mari de Métella. Aussi Sylla eut-il toujours pour elle une grande considération : & les Athéniens ne pouvoient l'offenser par un endroit plus sensible, qu'en attaquant sa femme.

An. R. 665.
Av. J. C. 87.

C'est ainsi que se battoient les Athéniens : de vains discours, des plaisanteries étoient leurs armes ordinaires. Mais Archélaüs défendoit vigoureusement le Pirée. Comme il avoit beaucoup de monde, & même plus que Sylla qui l'assiégeoit, il faisoit des sorties fréquentes & nombreuses, qui devenoient presque des batailles. Dans une de ces occasions les assiégés ayant brûlé une des galeries couvertes des Romains, & toutes les

Résistance vigoureuse d'Archélaüs.

AN. R. 665. AV. J. C. 87. machines qui étoient dessous, Sylla punit sévérement la cohorte & les centurions qui étoient de garde, & leur imposa une peine ignominieuse, qui devoit durer jusqu'à ce qu'ils eussent réparé leur honte par quelque action de valeur. La chose ne tarda pas : & dans une autre sortie ces mêmes troupes ayant fait des merveilles, & repoussé les ennemis presque déja vainqueurs, elles furent rétablies dans tous leurs droits. Archélaüs en cette derniére occasion fit preuve de bravoure, peut-être au-delà de ce qui convient à un gouverneur de place assiégée. Non-seulement il sortit avec ses gens, mais les voyant pressés, & disposés à prendre la fuite, il tenta de rappeller leur courage, & de les ramener au combat, & il s'y opiniâtra tellement que les portes de la place ayant été fermées lorsqu'il étoit encore dehors, il fallut le retirer par-dessus les murs avec des cordes.

Ce qui donnoit à Archélaüs un grand avantage pour tenir longtems, c'est qu'il avoit la mer libre, & pouvoit recevoir par conséquent des vivres, des munitions de guerre, des troupes fraîches, tout autant qu'il en avoit besoin. Sylla, pour lui ôter cette ressource, fit partir

Lucullus avec ordre d'aller chez les Rois & les Peuples alliés de Rome demander des vaisseaux, & rassembler une flote. Lucullus trouva bien des obstacles & des retardemens : & avant qu'il eût pû exécuter sa commission, Sylla eut le tems de mettre à fin son entreprise. Av. R. 665. Av. J. C. 87.

Pendant tout le cours du siége, il avoit souvent reçu du Pirée de très-bons & très-utiles avis. Deux esclaves, qui étoient enfermés dans la place, espérant sans doute une grande récompense, écrivoient sur des balles de plomb tout ce qui venoit à leur connoissance des desseins que formoient les assiégés, puis lançoient ces balles avec des frondes dans le camp des Romains. Sylla profita plus d'une fois de ces avis, & particuliérement pour empêcher qu'Archélaüs ne fît entrer des convois dans la ville, où la famine étoit extrême. Une mesure de bled contenant un peu plus que quatre de nos boisseaux, se vendoit mille dragmes. (cinq cens francs) Plusieurs étoient réduits à arracher les herbes qui croissoient autour des murs, ou à faire amollir dans l'eau des cuirs, des souliers, pour en tirer une foible & misérable subsistance. Il y en avoit même qui se nourrissoient de chair humaine, Famine dans Athénes.

AN. R. 665.
AV J. C. 87.

& mangeoient les cadavres dont la ville étoit remplie.

Aristion ne songe qu'à se divertir, & ne veut point entendre parler de se rendre.

Et ce qui portoit à l'excès le sentiment des maux publics, c'est que pendant que les citoyens périssoient de faim, le tyran Aristion faisoit grande chére, passant les jours entiers à boire, à se divertir, & à danser avec ses satellites. Il faisoit distribuer pour quatre jours un *chénix* d'orge par tête, c'est-à-dire une mesure qui passe un peu la dixiéme partie d'un de nos boisseaux, nourriture à peine suffisante pour des poulets : & la Prêtresse de Minerve lui ayant fait demander une très-petite mesure de bled, il lui envoya du poivre. Cependant il ne voulut point entendre parler de mettre fin à une calamité si horrible, en se rendant aux Romains : & les Sénateurs & les Prêtres étant venus le prier d'avoir pitié de la ville, & de demander à capituler, il fit tirer sur eux. Enfin il se détermina à députer vers Sylla deux ou trois de ses compagnons de crapule, qui encore à demi yvres, au lieu de tenir des discours convenables à la circonstance, s'amusérent à vanter la gloire d'Athénes, & à citer Thésée, Codrus, & les trophées de Marathon & de Salamine. Le Général Romain les écouta avec le dernier mépris :

Allez, leur répondit-il, *heureux & glorieux mortels : reportez tous ces beaux discours dans vos écoles. Quant à moi je ne suis point venu ici pour apprendre votre histoire, mais pour soumettre des rebelles.* AN. R. 665. AV. J.C. 87.

La ville est prise de force.

Ainsi le misérable Aristion mit le comble aux maux qu'il avoit fait souffrir à Athénes, en réduisant cette ville infortunée à être prise de force. Car quelques vieillards de la ville s'entretenant sur l'état présent des choses, & remarquant ensemble que le tyran avoit grand tort de ne pas faire garder avec soin un certain endroit par lequel les ennemis pouvoient aisément entrer, ce discours fut recueilli par des espions, & rapporté au Général Romain, qui ne négligea point l'avis. Il alla examiner par lui-même le lieu indiqué, & l'ayant trouvé réellement très-foible, il le fit attaquer pendant la nuit & l'emporta. Ses soldats étant une fois dans la place, il fit abattre un grand pan de mur entre deux portes, & ensuite entra avec toutes ses troupes en ordre de bataille au bruit des trompettes & des autres instrumens de guerre. La ville fut livrée au pillage & à toute la fureur du soldat. Le carnage fut si grand, qu'on le mesura non par

An. R. 665. Av. J. C. 87.

le nombre des morts, mais par l'espace qui fut inondé de sang, & que l'on montroit encore du tems de Plutarque. Et outre ceux qui périrent par l'épée des vainqueurs, il y en eut beaucoup qui se donnérent la mort à eux-mêmes, ne voulant pas survivre à leur patrie, dont ils ne doutoient point que Sylla n'ordonnât la destruction. Athénes fut prise le premier Mars de l'année où Marius s'étant fait Consul pour la septiéme fois, au bout de dix-sept jours eut pour successeur L. Valerius Flaccus.

An. R. 666. Av. J. C. 86.

C. MARIUS VII. & après sa mort
L. VALERIUS FLACCUS.
L. CORNELIUS CINNA II.

Sylla, résolu d'abord de la raser, se laisse fléchir.

Sylla, naturellement excessif dans sa colére & dans ses vengeances, n'étoit que trop porté à raser Athénes. Mais quelques-uns des plus illustres Athéniens, que leur fidélité pour les Romains avoit forcés à s'exiler eux-mêmes, s'étant jettés à ses pieds pour le conjurer avec larmes d'avoir pitié de leur malheureuse patrie, & tous les Sénateurs Romains qui étoient dans son camp, s'étant joints à leurs priéres, il se laissa fléchir; & après avoir fait l'éloge des anciens Athéniens, il conclut en disant, » qu'il pardonnoit à un grand

» nombre d'ennemis en faveur d'un petit nombre d'alliés fidéles, & aux vivans en considération des morts. » Les esclaves furent vendus : les citoyens eurent non-seulement la vie sauve, mais la liberté de leurs personnes. Dans la suite Sylla se sçut bon gré d'avoir usé de clémence à l'égard d'une ville si fameuse : & il comptoit au nombre des bienfaits des dieux & de sa bonne fortune, de ce qu'il avoit pû en cette occasion se rendre maître de sa colére. Les malheurs d'Athénes finirent donc avec le siége : mais elle eut bien de la peine à se relever d'un si rude coup, & elle ne recouvra de longtems son ancienne splendeur.

An. R. 684. Av. J. C. 86.

Plut. Apophth. Rom.

Aristion avoit bien compris qu'il n'y avoit point de grace à espérer pour lui, & dès qu'il vit la ville prise il se retira dans la citadelle. Il fallut l'y assiéger : mais enfin la disette d'eau & de vivres l'ayant forcé de se rendre, il reçut la juste peine de ses crimes, & fut mis à mort avec tous ceux qui s'étoient rendus les ministres de sa tyrannie.

Aristion est forcé dans la citadelle, & mis à mort.

Plut. in Syll. & Appian.

Restoit le Pirée, où Archélaüs tenoit encore. Ce brave commandant disputa le terrain pas à pas, reconstruisant toujours de nouveaux murs en la place de

Le Pirée pris & brulé.

An. R. 666.
Av. J. C. 86.

ceux que les ennemis avoient forcés. Il recommença cette manœuvre, si l'on en croit Florus, jusqu'à six fois : & ce ne fut qu'après la sixiéme muraille emportée par les Romains, dont le courage s'irritoit à proportion des difficultés, qu'Archélaüs abandonna le Pirée, conservant néanmoins le poste de Munychie sur la mer. Sylla, qui n'avoit point de flote, n'entreprit point de l'y attaquer : & de plus d'autres affaires l'appelloient ailleurs. Avant néanmoins que de s'éloigner de l'Attique, il brûla le Pirée, sans épargner ces arsénaux tant vantés, qui pouvoient contenir tous les agrès nécessaires pour l'équipement de mille vaisseaux. Il avoit si peu de monde, que ne pouvant garder cette place, il n'eût pas été prudent de la laisser en état de recevoir de nouveau les ennemis, qu'il avoit eu tant de peine à en chasser. Lors donc qu'il eut assuré ses derriéres par la prise d'Athénes & la destruction du Pirée, il marcha du côté de la Béotie, pour aller au devant des Généraux de Mithridate, qui s'avançoient vers lui à grandes journées.

Sylla marche à la rencontre des Généraux de Mithridate.

Nous avons dit que Mithridate avoit envoyé sous la conduite d'un de ses fils, qui se nommoit Arcathias, une armée

nombreuse, qui devoit passer dans la Gréce par la Thrace & la Macédoine. Cette armée s'étoit grossie des forces des Thraces, qui sous la conduite de Dromichétès, Prince issu du sang de leurs Rois, s'étoient joints à Arcathias. Ce fut comme un torrent qui inonda la Macédoine, l'Epire, & tout le Nord de la Gréce. Arcathias étant mort de maladie, Taxile prit le commandement en sa place : & il étoit déja dans la Phocide, lorsque Sylla partit de l'Attique. Taxile avoit avec lui cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, & quatre-vingt-dix chariots armés de faulx. Il s'en falloit bien que l'armée Romaine fût aussi nombreuse. Elle n'étoit que de seize mille cinq cens Romains, savoir quinze mille hommes d'infanterie, & quinze cens chevaux : & avec les secours que différens peuples de la Gréce avoient fournis, elle ne faisoit pas encore le tiers de celle de Mithridate.

AN. R. 666.
AV. J. C. 86.

Aussi Plutarque observe-t-il que bien des gens blâmoient le parti que prit Sylla de quitter l'Attique, pays rude & entrecoupé de vallons & de montagnes, pour venir dans les plaines de la Béotie, où les forces des ennemis avoient tout l'espace nécessaire pour s'étendre. Mais

An. R. 666.
Av. J. C. 86.

il faut qu'un Général porte ses vûes vers plus d'un objet. Premiérement Sylla méprisoit souverainement ces barbares, & se croyoit sûr de les battre par-tout. En second lieu, il ne pouvoit subsister dans l'Attique, qui étoit stérile, & de plus fermée du côté de la mer par la flote d'Archélaüs. Enfin il vouloit aller au-devant d'un de ses Lieutenans Généraux Hortensius, homme brave & entreprenant, qui venoit par la Thessalie le joindre avec un petit renfort, & qui pouvoit être aisément enveloppé par les ennemis. Tout réussit à Sylla : la jonction se fit, & il se campa avantageusement sur une colline qui s'élevoit au milieu d'une plaine très-fertile, & au pied de laquelle couloit un ruisseau.

Malgré le petit nombre des Romains, Archélaüs, qui s'étoit rendu dans le camp de Taxile, ne vouloit point hazarder le combat. Son plan étoit de couper les vivres à l'ennemi, & de le miner par le tems. Mais les autres Généraux, fiers de la supériorité de leur nombre, n'écoutérent point un si sage conseil ; & rangeant leurs troupes en bataille, ils remplirent la plaine d'hommes, d'armes, de chevaux, de chariots. Comme cette armée étoit composée de toutes sortes de

nations, qui parloient des langues différentes, leurs cris divers mêlés ensemble avoient quelque chose d'effrayant. Leur faste même & leur magnificence jettoit un éclat qui n'étoit pas inutile, ni incapable d'augmenter l'effroi : & ces armes brillantes & décorées d'ornemens d'or & d'argent, ces casaques Médoises & Scythiques, dont les vives couleurs étoient entremêlées de la lueur du fer & de l'airain, tout cela lançoit comme des éclairs, qui joints à la variété des mouvemens de tant de milliers d'hommes confondoient les regards, & frappoient les esprits de terreur.

Ce spectacle fit effet sur les Romains : ils se resserroient vers leur camp, ne voulant point combattre : & Sylla, qui n'osoit les y forcer dans le découragement où il les voyoit, fut obligé de souffrir les moqueries & les insultes des Barbares. Il en étoit très-piqué : & néanmoins rien ne lui fut plus avantageux. Car ces troupes déja mal disciplinées, & qui ayant plusieurs chefs n'obéissoient proprement à aucun, se dérangérent de plus en plus par le mépris qu'elles conçurent contre les Romains : & se débandant pour piller, des pelotons considérables s'écartoient quelquefois du camp

AN. R. 666.
AV. J. C. 86.

de plusieurs journées de chemin. Ce ne furent pas seulement les campagnes qui se sentirent de ces pillages : il y eut des villes prises & ravagées : & Sylla au désespoir de voir ainsi désoler un pays ami sans pouvoir l'empêcher, s'avisa d'un expédient pour amener ses soldats à désirer le combat. Il les fit travailler à détourner le Céphise de son lit, & à creuser des fossés, ne leur accordant ni exemption ni relâche, & punissant avec sévérité ceux qui s'y portoient mollement, afin que rebutés de ces ouvrages pénibles ils préférassent les dangers.

C'est en effet ce qui arriva : & dès le troisiéme jour, pendant que Sylla visitoit les travaux, il s'éleva un cri pour lui demander le combat. Il feignit de ne vouloir point les écouter, & leur répondit que ce cri ne marquoit pas qu'ils voulussent combattre, mais seulement qu'ils ne vouloient point travailler. Et comme ils continuoient de le presser, *Et bien*, leur dit-il, *si c'est tout de bon que vous souhaitez de vous servir de vos armes, voici un poste où il faut vous loger.* En parlant ainsi il leur montroit de la main une colline escarpée, & avantageuse pour l'assiette d'un camp, vers laquelle s'avançoit actuellement Arché-

laüs pour s'en emparer. Sylla le prévint, moyennant l'ardeur qu'il avoit sçu inspirer à ses soldats.

AN. R. 666. AV. J. C. 86.

Chéronée, patrie de Plutarque, courut alors un grand risque. Car Archélaüs ayant manqué son coup, se rabattit dans l'instant vers cette ville, dans laquelle il n'y avoit point de troupes capables de la défendre. Dans l'armée Romaine servoit un corps de Chéronéens, dont les Officiers attentifs au danger de leur patrie, en avertirent Sylla. Il leur permit d'aller la secourir, & en même-tems il détacha aussi dans ce dessein un Tribun à la tête d'une légion, qui exécuta avec tant de vivacité l'ordre de son Général, qu'il arriva avant les troupes mêmes de Chéronée, & le secours fit plus de diligence, que ceux qui avoient besoin d'être secourus.

Bataille de Chéronée.

Ce fut auprès de cette ville que se livra enfin la bataille. Le lieu étoit avantageux aux Romains. Archélaüs avoit abandonné la plaine, & s'étoit campé dans un terrein de difficile accès, sans doute parce qu'il se proposoit toujours d'éviter le combat. Mais uniquement occupé de la vûe de se mettre hors d'état d'être attaqué, il se procura deux grands désavantages : le premier, c'est que dans

An. R. 666. Av. J. C. 86. un pays coupé il ne pouvoit faire agir toutes ses forces ensemble : & en second lieu, étant tout environné de précipices, s'il se trouvoit pressé, il ne lui étoit plus possible de faire retraite, & ses troupes pliant une fois n'avoient plus d'espace ni pour se reformer, ni même pour reculer en faisant bonne contenance.

Sylla profita de la faute de son ennemi : & s'étant approché de Chéronée pour reprendre le détachement qu'il y avoit envoyé, il marcha droit aux Barbares, résolu de les attaquer malgré la difficulté des lieux. Un poste occupé par les ennemis l'inquiétoit : c'étoit une colline fort escarpée, que Plutarque nomme Thurium. Mais il est d'une grande ressource à un Général d'avoir l'amitié de ceux dans le pays desquels il fait la guerre. Deux officiers Chéronéens l'avertirent qu'ils connoissoient un sentier détourné par lequel ils monteroient sans être apperçus jusqu'au-dessus de la tête des ennemis, & qu'avec un très-petit nombre de soldats ils lui répondoient de les chasser de ce poste. Sylla après cette assurance rangea son armée en bataille, distribua la cavalerie sur les deux aîles, prenant le commandement de la droite, & donnant la gauche à Muréna. Il forma

un corps de réserve, composé d'un nombre de cohortes choisies, sous les ordres de Sulpicius & d'Hortensius, à qui il recommanda de se tenir alertes pour empêcher que les ennemis profitant de leur multitude n'enveloppassent quelque partie de son armée.

Cependant les Barbares se mettoient aussi en ordre de bataille, cherchant à s'étendre pour déborder les Romains & les enfermer. Dans le moment, ils entendent les cris, & apperçoivent le désordre de leurs gens postés sur la colline Thurium. Les deux Chéronéens avoient exécuté bravement & heureusement leur promesse. Les ennemis surpris n'avoient point fait de défense, & n'avoient songé qu'à fuir. Il en périt trois mille, soit enferrés dans leurs propres lances, soit écrasés en tombant dans les précipices, soit tués par le fer des vainqueurs. De ceux qui se sauvérent dans la plaine, une partie fut coupée & taillée en piéces par Muréna, & les autres s'étant jettés dans leur phalange, y portérent le trouble & le désordre, & retardérent considérablement les opérations de leurs Généraux. Sylla s'en apperçut, & traversant promptement l'intervalle qui le séparoit des ennemis, il se mit si près de

An. R. 666.
Av. J. C. 86.

leurs premiers rangs, que les chariots armés de faulx n'avoient point l'espace dont ils ont besoin pour acquérir du mouvement & de la rapidité : de sorte qu'ils arrivoient lentement, & n'étoient capables de produire aucun effet. Ce fut un jeu pour les Romains de les repousser : & ne faisant qu'en rire, ils en demandoient d'autres avec de grands cris, comme si c'eût été un spectacle & une course de chariots dans le Cirque.

Alors les troupes d'infanterie s'entre-choquérent. Les Barbares étoient armés & disposés à la Macédonienne, ayant de longues sarisses, & formant une phalange d'une très-grande profondeur. Ceux que les Romains trouvérent les premiers en tête, étoient quinze mille esclaves, mis en liberté & armés par ordre de Mithridate, en sorte qu'un Centurion s'écria qu'il croyoit être aux Saturnales. On sait que c'étoient des jours de fêtes, pendant lesquels les esclaves jouissoient des droits de la liberté. Ces esclaves néanmoins se battirent mieux qu'on n'eût dû, ce semble, l'attendre de troupes de cette espéce : & l'infanterie Romaine auroit eu de la peine à les enfoncer & à les rompre, si une grêle de traits lancés de loin ne les eût troublés & déconcertés.

Pendant que ceci se passoit au centre, Archélaüs étendoit sa droite pour envelopper Muréna. Hortensius, qui apperçut ce mouvement, vint avec ses cohortes de réserve pour le prendre lui-même en flanc. Mais Archélaüs ayant fait faire un demi-tour à deux mille chevaux qui l'accompagnoient, mit Hortensius en très-grand danger, & étoit près de lui ôter la communication avec le reste de l'armée, lorsque Sylla, qui veilloit à tout, accourut pour le secourir. Archélaüs le reconnut, & aussitôt changeant de dessein, il va attaquer l'aîle droite des Romains, comptant en avoir bon marché, pendant que le Général en étoit absent : & en même-tems Taxile s'avance contre Muréna. Au cri des combattans qui venoit des deux parts à la fois, & qui étoit encore multiplié par les échos des montagnes, Sylla douta quelques momens de quel côté il devoit aller. Bientôt il se détermina à retourner à son poste, & envoya Hortensius, qu'il venoit de dégager, au secours de Muréna. Sylla, en arrivant à la droite, trouva ses gens en bonne disposition ; & sa présence les anima tellement, que sur le champ ils mirent en fuite les ennemis. Il se transporte de nouveau à la gauche,

AN. R. 666. AV. J. C. 86. qu'il trouve aussi victorieuse. Les deux aîles des Barbares étant ainsi en déroute, le centre fut aisément enfoncé, & la fuite devint générale.

La plupart fuyoient vers leur camp, qui seul leur offroit une retraite. Car, comme nous l'avons remarqué, ils ne trouvoient autour d'eux que roches & précipices. Archélaüs ayant pris les devans, s'opiniâtra mal-à-propos à vouloir les forcer de retourner au combat. Ils firent donc volte-face. Mais alors pressés entre les Romains qui les poursuivoient, & le camp qui leur étoit fermé, d'ailleurs troublés, mal en ordre, ne pouvant plus démêler ni leurs commandans, ni leurs enseignes, ils ne firent que d'inutiles efforts, & bientôt ils se virent contraints de nouveau de tourner le dos, demandant en grace qu'on voulût bien les recevoir dans le camp. Archélaüs leur en fit ouvrir les portes. Il étoit trop tard. Les Romains y entrérent pêle-mêle avec eux, en firent un horrible carnage, prirent le camp, & rendirent leur victoire complette. De cette multitude infinie à peine dix mille hommes se sauvérent à Chalcis avec Archélaüs. Le reste périt, ou fut fait prisonnier. Mais ce qui passe toute croyance, c'est

le peu qu'il en couta aux Romains pour une si grande victoire. Sylla avoit écrit dans ses Mémoires, qu'il n'avoit trouvé de manque que quatorze soldats, & que même deux de ces quatorze revinrent sur le soir. Peut-on se persuader que cent mille hommes se soient laissés égorger sans tuer plus de douze des ennemis? Quand il seroit vrai, comme on l'a soupçonné, qu'Archélaüs trahissoit son maître, & étoit d'intelligence avec les Romains, la chose ne deviendroit pas encore vraisemblable: & il est plus naturel de penser que Sylla, dont la fantaisie dominante étoit de se faire regarder comme heureux, a plus cherché ici le merveilleux que le vrai. Ce qui est certain, c'est qu'il voulut que les trophées même qu'il dressa sur le champ de bataille rendissent témoignage à son bonheur autant qu'à son habileté: & c'est pour cela qu'il les consacra non-seulement à Mars & à la déesse de la Victoire, mais aussi à Vénus. An. R. 666. Av. J.-C. 86.

Ce fut alors qu'il dédommagea les temples d'Olympie & de Delphes, mais aux dépens des Thébains, dont il confisqua la moitié du territoire au profit de Jupiter & d'Apollon.

Bientôt il eut occasion de remporter

AN. R. 666.
AV. J. C. 86.

Nouvelle armée envoyée par Mithridate en Gréce.

une seconde victoire aussi éclatante que la premiére. Car Mithridate, qui avoit fait des levées immenses, avoit une armée de quatre-vingts mille hommes toute prête, qu'il fit partir sous la conduite de Dorylaüs, dès qu'il eut avis de la défaite de Chéronée. Le nouveau Général joignit l'ancien à Chalcis, & ils passérent ensemble dans la Béotie, d'où Sylla étoit sorti pour entrer en Thessalie & aller au-devant de Flaccus. Ce Flaccus étoit actuellement Consul, ayant été mis en place par Cinna après la mort de Marius, comme nous l'avons dit : & il se disposoit à venir en Gréce avec une armée, sous prétexte de faire la guerre à Mithridate, mais réellement pour la faire à Sylla. La situation où se trouvoit alors Sylla est tout-à-fait singuliére & peut-être unique. Il se voyoit à la veille d'avoir tout à la fois sur les bras une armée Romaine & une armée de Mithridate. Mais il ne douta jamais ni de sa supériorité sur tous les ennemis qu'il pouvoit avoir en tête, ni de sa bonne fortune : & ayant appris que Flaccus se préparoit à passer la mer, il alloit à sa rencontre, & étoit déja près de Mélittée, ville de Thessalie, lorsque la nouvelle de l'entrée de Dorylaüs dans la

Béotie l'obligea de revenir sur ses pas. Il le trouva campé avec Archélaüs devant Orchoméne, dans un pays plat & découvert, qui leur donnoit moyen de s'étendre, & de faire usage de leur cavalerie, très-supérieure à celle des Romains.

An. R. 666.
Av. J. C. 86.

Dorylaüs vouloit combattre, & il n'écoutoit point les remontrances d'Archélaüs qui l'en détournoit, ne dissimulant pas même ses soupçons sur la conduite d'un Général qui à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, s'étoit laissé battre par un ennemi de beaucoup inférieur. Mais lorsqu'il eut éprouvé dans une petite action ce que savoient faire les Romains, il changea de langage, & conçut que l'avis de son collégue étoit dicté par la prudence. Cependant une cavalerie nombreuse, un terrein uni & spacieux, c'étoient-là de grands motifs d'espérance. Mais Sylla sçut leur ôter ces avantages par la maniére dont il s'y prit pour les attaquer.

Elle est défaite devant Orchoméne.

La plaine d'Orchoméne étoit bordée par des marais. Sylla entreprit d'y tirer des lignes avec des redoutes d'espace en espace, pour resserrer les ennemis du côté des marais, & leur ôter l'usage de la plaine. Archélaüs comprit parfaitement le dessein du Général Romain,

AN. R. 666. AV. J. C. 86. & résolut d'empêcher, à quelque prix que ce pût être, qu'il n'achevât l'ouvrage commencé : il sortit de son camp & mit ses troupes en ordre de bataille.

Frontin. Stratag. II. 3. Sylla rangea aussi son armée sur trois lignes, & ordonna à ceux qui occupoient le front de la seconde ligne de planter chacun devant soi de bons pieux fort près les uns des autres. Lors donc que les chariots des ennemis lancés avec impétuosité commencérent à approcher, il fit retirer sa première ligne derriére cette palissade, par laquelle les chariots se trouvérent arrêtés, & devinrent tout-à-fait inutiles.

Plut. in Syll. & Appian. Cependant la cavalerie des Barbares attaqua vigoureusement ceux qui gardoient les travaux. Ils ne purent en soutenir le choc : & ayant été mis en fuite, ils communiquérent le trouble & le désordre, même au corps de troupes qui étoit chargé de les soutenir. Tout fuyoit. Sylla accourt; & descendant de cheval, il prend une enseigne, & s'avance contre les ennemis, en criant aux siens : *Pour moi, il m'est glorieux de mourir ici. Vous, si l'on vous demande en quel endroit vous avez abandonné votre Général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchoméne.* Ce reproche, & l'exem-

ple du Général, ranime les fuyards. En même-tems deux cohortes de l'aîle droite arrivent: & avec ce secours Sylla ayant repoussé les ennemis, se contenta de cet avantage, & continua ses travaux. AN. R. 666. AV. J.C. 86.

Les Barbares revinrent bientôt à la charge en meilleur ordre que la première fois. Le combat fut opiniâtre, jusques-là que les tireurs d'arc se trouvant pressés par les Romains, se servoient de leurs fléches comme d'épées pour frapper de près. Mais enfin la victoire resta à Sylla; les Barbares furent forcés de rentrer dans leur camp, laissant quinze mille morts sur la place, parmi lesquels étoit le beau-fils d'Archélaüs.

Sylla, en conséquence de ces succès, poussa toujours ses lignes en avant: & déja il n'étoit plus qu'à six-vingts pas du camp des ennemis. Ceux-ci indignés de se voir enfermés par une armée moins nombreuse que la leur, tentérent un nouvel effort, mais qui leur réussit encore plus mal que les précédens. Les Romains non contens de les avoir repoussés, attaquent le camp, & l'emportent l'épée à la main. Les vaincus n'avoient de retraite que du côté des marais, où il en périt un si grand nombre, que Plutarque rapporte que de son

AN. R. 666. AV. J. C. 86. tems encore, près de deux cens ans après ce combat, on trouvoit dans le limon des arcs de Barbares, des casques, des débris de cuirasse, & des épées. Archélaüs demeura deux jours caché dans ces marais, & ensuite se sauva à Chalcis, où il s'occupa à recueillir & à rassembler les débris de ses deux défaites. Sylla retourna en Thessalie pour y prendre ses quartiers d'hyver: & comme il n'avoit point de nouvelles de Lucullus, il prit le parti de faire construire lui-même des vaisseaux, voyant bien qu'il ne pouvoit sans flote pousser ses avantages, & achever la victoire.

Lucullus assemble une flote, & passe dans la mer Egée. *Plut. in Lucullo.*

Ce n'étoit point négligence qui avoit empêché Lucullus d'exécuter promptement l'importante commission dont il avoit été chargé. Divers obstacles arrêtérent son activité. Etant parti d'Athénes avec quelques petits bâtimens légers, il traversa heureusement la flote ennemie, & vint d'abord en Créte, puis à Cyréne. En arrivant dans cette derniére ville, il y trouva tout en désordre. Nous avons rapporté sous l'an 656, que Ptolémée Apion, dernier Roi de Cyréne, avoit légué ses Etats aux Romains, qui au lieu de s'en rendre maîtres, donnérent aux Cyrénéens la liberté, exigeant seulement une

une légére redevance. Les Cyrénéens, accoutumés à être gouvernés par des Rois, ne purent se gouverner eux-mêmes : séditions, tyrannie * cruelle, meurtres des tyrans, renouvellement des factions, toutes les suites funestes d'une liberté qui dégénére en licence se firent sentir tour à tour dans cette malheureuse ville. Elle étoit en proie aux dissensions entre les premiers citoyens, lorsque Lucullus y aborda. Avant que de lui donner les vaisseaux qu'il demandoit, ils le conjurérent de rétablir parmi eux la tranquillité & le bon ordre. Il ne put se refuser à une priére si juste. An. R. 666. Av. J. C. 86.

* *Une femme, dont le courage & le zêle pour la patrie ont paru aux Grecs mériter les plus grands éloges, quoique ces sentimens l'ayent portée à des actions atroces, une femme délivra Cyréne de deux tyrans, dont l'un étoit son mari, & l'autre son gendre. Elle forma seule, & exécuta malgré mille obstacles des projets si hazardeux. Elle fit tuer d'abord son mari par son gendre, quoique ce gendre fût le propre frére du tyran. Ensuite, comme ce dernier se montroit aussi cruel que l'avoit été son frére, elle le fit périr à son tour. Le récit détaillé de ces faits, que Plutarque nous a conservés dans son traité* des Vertus des Femmes, *n'étant pas de mon sujet, je me contente d'en faire ici mention en passant. Cette héroïne se nommoit Arétaphile. Mais ce qui ne lui fait pas moins d'honneur que son courage, c'est qu'après avoir prouvé la supériorité de son génie par ces deux grands coups d'éclat; quoiqu'invitée à prendre part au gouvernement de la ville, elle se renferma dans les occupations ordinaires à son sexe, contente de voir sa patrie jouir de la liberté qu'elle lui avoit procurée.*

An. R. 666. Av. J. C. 86.

Il les trouvoit dans une situation qui lui promettoit du succès. Car autrefois ceux de Cyréne ayant fait la même demande à Platon, ce Philosophe leur répondit qu'il n'étoit guéres possible de leur donner des loix dans l'état de prospérité dont ils jouissoient. a En effet rien n'est plus difficile à gouverner & à plier que l'homme, lorsqu'il est dans la bonne fortune : & rien au contraire de plus souple & de plus docile, lorsqu'il est battu de la disgrace. C'est-là ce qui disposa les Cyrénéens dans l'occasion dont je parle à se soumettre volontiers aux ordonnances de Lucullus. Il séjourna quelque tems parmi eux ; & ayant fait revivre les loix de leurs anciens législateurs, & ajouté les réglemens convenables aux besoins de leur situation présente, il se remit en mer & passa en Egypte. Son trajet ne fut pas heureux. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris ou coulés à fond par les Pirates, qui commençoient à infester toutes ces mers. Lucullus leur échappa, & arriva à Alexandrie.

Ptolémée Lathurus y régnoit alors. Ce Prince fit tout l'accueil possible & rendit les plus grands honneurs à Lu-

a Οὐδὲν γὰρ ἀνθρώπυ δυσαρκτότερον εὖ πράττειν δοκῦντος· ἐδ' αὖ πάλιν δεκτικώτερον ἐπιστασίας, συνεσταλέντος ὑπὸ τῆς τύχης. *Plut. in Luc.*

cullus. Mais craignant sans doute la trop grande puissance des Romains, & favorisant sous main dans Mithridate le défenseur de la cause commune des Rois, il refusa de prendre aucune part à la guerre contre lui, & il donna seulement à Lucullus quelques bâtimens d'escorte pour le conduire en Chypre. Le Romain fut donc réduit à ramasser ce qu'il put de vaisseaux des villes maritimes d'Asie. Les Rhodiens le secondérent avec toute la magnanimité & la fidélité dont ils avoient déja donné de si grandes preuves. Leur flote jointe à ce qu'il avoit rassemblé de vaisseaux de différens endroits, le mit en état de tenir la mer Egée, pour faciliter le trajet en Asie à Sylla, qui pendant ce tems avoit remporté les deux victoires de Chéronée & d'Orchoméne, & purgé la Gréce des troupes & des Généraux de Mithridate.

AN. R. 666. AV. J. C. 86.

Les affaires de ce Roi n'alloient pas bien en Asie. Les victoires de Sylla avoient réchauffé le parti Romain dans ce grand pays : & Mithridate ayant voulu arrêter le mal par des cruautés de toute espéce, n'avoit fait que l'aigrir. Il avoit commencé par s'assurer de tous ceux qui lui étoient suspects. Entre au-

Tétraques des Gallogrecs mis à mort par ordre de Mithridate.

Appian.

An. R. 666. Av. J. C. 86. tres il avoit fait amener ou engagé à se rendre près de lui les Tétrarques des Gallogrecs, & tous leurs enfans & leurs proches au nombre de soixante. Ces Princes se voyant éloignés de leur pays, gardés étroitement, & traités avec beaucoup de rigueur, conspirérent contre lui. Leur complot fut découvert : & ils furent tous massacrés à l'exception de trois qui se sauvérent avec beaucoup de peine, dont l'un étoit le célébre Déjotarus. Mithridate s'empara de leurs richesses, mit garnison dans leurs villes, & envoya Eumachus pour gouverner en son nom & sous son autorité la Gallogréce. Mais les trois Princes qui avoient échappé à sa cruauté, eurent bientôt rassemblé sous leurs drapeaux leurs anciens sujets. Ils chassérent Eumachus, & se remirent en possession de tout le pays.

L'isle de Chio traitée cruellement.

L'isle de Chio éprouva aussi de la part de Mithridate les plus horribles traitemens. Il se souvenoit toujours de ce vaisseau Ciote qui au siége de Rhodes avoit heurté violemment le sien. De plus il paroît que dans cette isle il y avoit un grand nombre de partisans des Romains. Il confisqua d'abord les biens de plusieurs, qui s'étoient enfuis dans le camp de Sylla. Puis il envoya des Commissaires

pour faire des recherches contre ceux qui pouvoient être encore soupçonnés de favoriser le parti de Rome. Enfin il s'en prit à toute la ville : & Zénobius s'étant transporté dans l'isle par son ordre avec des troupes comme pour passer en Gréce, se rendit maître pendant la nuit & des murs, & de tous les postes importans. Le lendemain il assembla les habitans, leur fit connoître les soupçons que le Roi avoit contre eux, & ajouta que pour s'en purger, il falloit qu'ils livrassent leurs armes, & donnassent en otages les enfans des principaux citoyens. Ils obéirent forcément, croyant au moins, comme on les en flattoit, que Mithridate s'appaiseroit par là, & ne demanderoit rien davantage. Mais une lettre de ce Prince leur fit bien voir qu'ils se trompoient dans leur espérance. Il leur reprochoit leur attachement aux Romains. Il faisoit regarder l'accident du vaisseau comme un dessein formé & presque exécuté contre sa personne. En conséquence il leur déclaroit que son Conseil les avoit jugé dignes de mort : mais qu'il vouloit bien se contenter d'une amende de deux mille talens. (Six millions de livres.) Les Ciotes allarmés imploroient la clémence du Roi, & ils

An. R. 666. Av. J. C. 86. eussent souhaité lui envoyer une Ambassade. Mais Zénobius leur en ayant refusé la permission, ils se virent contraints de prendre tous les ornemens de leurs femmes, & de dépouiller même leurs temples, pour faire la somme imposée. Encore Zénobius, par une nouvelle perfidie, prétendit-il qu'il manquoit quelque chose au poids : & sous ce prétexte il les convoqua de nouveau au Théâtre, qui étoit le lieu d'assemblée dans les villes Grecques. Là il les environna de gens armés, & les fit embarquer sur des vaisseaux pour les transporter en Colchide, mettant à part les femmes & les enfans, qui furent ainsi exposés aux insultes & aux violences des Barbares entre les mains desquels on les livroit. Les malheureux Ciotes trouvérent néanmoins quelque soulagement à leurs disgraces dans la compassion de ceux d'Héraclée, leurs alliés & leurs amis. Car lorsque les vaisseaux qui les emmenoient vinrent à passer devant cette ville, les Héracléotes sortirent tout d'un coup sur eux, & se rendirent maîtres des captifs, qu'ils recueillirent avec grand soin, & gardérent fidélement jusqu'à ce que Mithridate ayant abandonné l'Asie par la paix avec Sylla, la liberté leur fut rendue de retourner dans leur patrie.

Memnon, apud Phot.

An. R. 666.
Av. J. C. 86.

Révoltes de plusieurs villes d'Asie, & nouvelles cruautés de Mithridate.
Appian.

Zénobius ne tarda pas à porter la peine de sa cruauté. Ayant entrepris de traiter la ville d'Ephése comme il avoit fait celle de Chio, il tomba dans ses propres piéges : & non-seulement les Ephésiens se précautionnérent contre la surprise, mais ils surprirent le perfide lui-même, & l'ayant mis en prison ils l'y firent mourir. Cet exemple fut suivi par plusieurs autres grandes villes de ces cantons, qui chassérent les Gouverneurs de Mithridate : de sorte que ce Prince fut obligé d'employer la force pour les réduire. Et malheur à celles qui succombérent. Il sévit contre elles avec la plus grande rigueur. En même-tems, pour prévenir de semblables révoltes dans les pays qui lui obéïssoient encore, il accordoit aux débiteurs l'abolition de leurs dettes, aux esclaves la liberté, & aux étrangers le droit de bourgeoisie dans les villes où ils étoient établis : comptant se faire ainsi des créatures, qui lui demeureroient d'autant plus sûrement fidéles, qu'un changement de maître les priveroit infailliblement des bienfaits dont il les faisoit jouir. Toutes ces rigueurs, toutes ces mesures d'une politique habile, ne purent empêcher qu'il ne se fît plusieurs conspirations contre lui, à l'occasion

An R. 666. Av. J. C. 86. desquelles y il eut jusqu'à seize cens personnes mises à mort dans les différentes villes de l'Asie. Ainsi furent punis les Asiatiques par Mithridate lui-même de l'infidélité qu'ils avoient faite aux Romains. Sylla acheva la vengeance : & en particulier les ministres des cruautés de Mithridate, ou périrent par les ordres du Général Romain, ou prévinrent le supplice par une mort volontaire, ou enfin s'exilérent eux-mêmes & s'enfuirent dans le Pont. Mais ceci n'arriva que dans la suite.

An. R. 667. Av. J. C. 85.

L. CORNELIUS CINNA III.
CN. PAPIRIUS CARBO.

Négociation entamée par Archélaüs dans une entrevûe avec Sylla.
Plut in Syll. & Appian.

Quant au tems dont nous parlons, Mithridate allarmé de la défaite entiére de deux aussi grandes armées que celles qu'il avoit envoyées en Gréce, donna ordre à Archélaüs d'entamer une négociation avec Sylla, qui en reçut les premiéres ouvertures avec une grande joie. Cinna & Carbon exerçoient dans Rome une tyrannie injuste & cruelle contre tout ce qu'il y avoit de plus illustres citoyens : & la plupart obligés de fuir n'avoient d'autre asyle que le camp de Sylla, où ils se rendirent en si grand nombre, qu'ils y formoient presque un Sénat. Ce Général se trouvoit donc dans

une extrême perplexité. Il ne pouvoit se résoudre ni à laisser tant de gens de bien & la patrie elle-même dans l'oppression, ni abandonner la guerre de Mithridate qu'il avoit si heureusement commencée. Dans ces inquiétudes qui l'agitoient, la demande qu'Archélaüs lui fit faire d'une conférence lui parut le dénouement le plus favorable qu'il pût espérer. Il en saisit l'occasion : & les deux Généraux s'abouchérent à Délium, ville de Béotie sur le bord de la mer. An. R. 667. Av. J. C. 85.

Le Cappadocien connoissoit parfaitement l'embarras de Sylla, & il vouloit d'abord en profiter. C'est pourquoi il lui proposa de ne plus songer à l'Asie, ni au Roi de Pont, mais de passer en Italie, où ses affaires l'appelloient, lui promettant un secours tel qu'il le souhaiteroit, d'argent, d'hommes & de vaisseaux. Sylla, dont la hauteur se trouvoit infiniment offensée d'une pareille proposition, ne montra pas d'abord ce qu'il en pensoit, mais il invita à son tour Archélaüs à abandonner Mithridate, & à se faire Roi en sa place : & il lui offroit de l'aider dans ce dessein, s'il vouloit lui livrer la flote dont il avoit le commandement. Archélaüs se récria qu'il étoit incapable d'une trahison. *Héquoi!* reprit

AN. R. 667. AV. J. C. 85. alors le Romain, *vous qui êtes un Cappadocien, & l'esclave, ou, si vous le voulez, l'ami d'un Roi Barbare, vous pensez qu'une couronne seroit achetée trop cher par la honte d'une infidélité ! Et ayant affaire à un Général Romain, & à Sylla, vous osez lui parler de trahison ! comme si vous n'étiez pas cet Archélaüs, qui d'une armée de six-vingts mille hommes devant Chéronée en avez sauvé à peine de quo assurer votre fuite, qui depuis êtes demeuré deux jours caché dans les marais d'Orchoméne, & qui avez laissé les plaines de Béotie couvertes de vos morts.*

Archélaüs frappé de cette réponse foudroyante, changea de ton, & se jettant aux genoux de Sylla, il le pria de cesser la guerre, & de se réconcilier avec Mithridate. *J'y consens*, répondit Sylla : *& pourvu que votre Maître nous livre la flote que vous commandez ; qu'il nous rende tous les prisonniers qu'il a faits sur nous, & les esclaves fugitifs ; qu'il renvoie dans leur patrie les Ciotes, & tous les autres qu'il a transplantés dans le Pont ; qu'il fasse sortir ses garnisons de toutes les places, excepté celles qu'il occupoit avant que d'avoir rompu les Traités avec nous ; qu'il nous dédommage des frais que nous a coûté cette guerre ; enfin qu'il se renferme dans le Royaume*

de ses ayeux, j'espére obtenir son pardon du peuple Romain. Archélaüs n'incidenta sur rien : & il fut convenu, que Mithridate abandonneroit l'Asie proprement dite, & la Paphlagonie ; qu'il rendroit la Bithynie à Nicoméde, & la Cappadoce à Ariobarzane ; qu'il payeroit aux Romains, deux mille talens, (six millions de livres) & qu'il leur donneroit soixante-&-dix vaisseaux armés en guerre : que Sylla de son côté lui confirmeroit la possession de ses anciens Etats, & le feroit reconnoître allié des Romains.

An. R. 667. Av. J. C. 85.

Tel fut le projet du Traité, que Mithridate ne se hâta pas de ratifier. Les conditions devoient lui en paroître bien dures, & on peut conjecturer avec assez de vraisemblance que l'arrivée de Flaccus en Gréce lui donna des espérances ; & qu'il voulut voir si les deux Généraux Romains ne se feroient point la guerre l'un à l'autre, & ne lui donneroient pas ainsi moyen ou de rétablir ses affaires, ou du moins d'obtenir une paix moins désavantageuse.

Flaccus débarqué en Grece.

Flaccus étoit débarqué en Gréce avec deux légions, soit à la fin de l'année précédente, soit au commencement de celle-ci : & il avoit commission de Cin-

An. R. 667.
Av. J. C. 85.

na, comme nous l'avons dit, pour prendre le commandement de la guerre, au lieu de Sylla, qui avoit été déclaré ennemi de la République. Mais il étoit plus facile de rendre un pareil décret, que de l'exécuter, sur-tout par le ministére de Flaccus, l'homme du monde le moins propre à vaincre ou à supplanter Sylla. Il étoit très-ignorant dans le métier de la guerre; & il avoit tous les vices les plus propres à le faire haïr des troupes, une avarice insatiable, qui alloit jusqu'à piller sur la paie du soldat, & à s'approprier, autant qu'il lui étoit possible, tout le butin; de plus un commandement capricieux & fantasque, accompagné d'une rigueur excessive dans les châtimens. Il n'eût pas été sûr pour un Général de ce caractére de s'approcher même de trop près de Sylla: & Flaccus en fit l'épreuve tout en arrivant. Car un détachement qu'il envoya en Thessalie, passa dans le camp de son adversaire. Si tout le reste de son armée n'en fit pas autant, il en fut redevable à Fimbria, qu'on lui avoit donné pour Lieutenant Général, afin de suppléer à son incapacité.

Son caractére.
Appian. Mithrid.
Dio & Diodor. apud Vales.

Caractére de Fimbria son Lieutenant.

Fimbria savoit la guerre, & n'avoit rien de la basse avarice, ni de la dureté

odieuſe de ſon Général : il donnoit même dans l'excès oppoſé, & flattoit le ſoldat par une indulgence tout-à-fait contraire à la bonne diſcipline. D'ailleurs c'étoit le plus audacieux, le plus téméraire, le plus inſolent de tous les hommes. Nous avons vû un trait de ce qu'il ſavoit faire, dans l'aſſaſſinat de Scévola aux funérailles de Marius. Il étoit difficile que la bonne intelligence ſe conſervât entre deux hommes, tels que Flaccus & Fimbria. Flaccus haïſſoit ſon Lieutenant : Fimbria mépriſoit ſon Général : & tous deux avoient raiſon.

An. R. 667.
Av. J. C. 85.

Ils s'accordérent néanmoins à s'éloigner de Sylla, & ayant traverſé la Macédoine & la Thrace ils vinrent à Byzance, pour paſſer de-là en Aſie & pouſſer Mithridate. Ce fut là que leur méſintelligence éclata. Flaccus étoit entré dans la ville, & faiſoit camper les troupes dans les dehors. Sur cela Fimbria ameute les ſoldats : il leur perſuade que le Général a reçu de l'argent des Byzantins, pour les exempter de loger l'armée ; & qu'il s'embarraſſe peu que les troupes ſoient expoſées aux injures de l'air, pendant que lui, il ſe divertit tout à ſon aiſe dans des maiſons bien commodes. Ce diſcours fit effet, & les ſoldats ayant pris les armes entrent dans la ville,

Méſintelligence entre Flaccus & Fimbria, & meurtre de Flaccus.

AN. R. 667. AV. J. C. 85. tuent les premiers qui se présentent, & s'établissent dans les maisons.

Il survint encore d'autres querelles entre Flaccus & Fimbria, soit à l'occasion de la licence que celui-ci donnoit aux troupes de piller indifféremment amis & ennemis, soit pour quelques autres sujets moins importans. Enfin les choses en vinrent au point que Fimbria, qui se croyoit nécessaire, menaça de se retirer. Flaccus irrité lui répondit qu'il l'y forceroit bien, & sur le champ il le cassa, & donna son emploi à Thermus: & peu après, par une grande imprudence, il passa le détroit pour aller à Chalcédoine. Fimbria profita de son absence, pour se présenter aux soldats. Il tâcha d'abord de les attendrir en leur disant tristement adieu, & en leur demandant des lettres pour les parens & les amis qu'ils avoient à Rome & dans l'Italie. Ensuite devenu plus hardi, il entreprit d'animer leur colére contre un Général dur & avare, prétendant qu'il n'en étoit maltraité qu'à cause de son affection pour eux. Lorsqu'il vit que tout ce qu'il disoit étoit bien reçu, il monte sur le Tribunal, d'où il fait une invective en forme contre Flaccus, & exhorte les soldats à se défier de lui comme d'un homme capable de les trahir & de les

livrer à Mithridate pour de l'argent. Enfin il les échauffe si bien, qu'ils chassent Thermus, & reconnoissent Fimbria pour leur commandant. A la nouvelle d'une sédition si furieuse, Flaccus accourt. Mais il n'étoit plus tems : le mal étoit trop grand pour qu'il pût y apporter reméde : & il lui convint de se retirer au plus vîte, se faisant même descendre par dessus les murs. Fimbria le poursuit d'abord à Chalcédoine, puis à Nicomédie. Dans cette derniére ville l'ayant trouvé qui se cachoit dans un puits, il l'en fit tirer & égorger. Ensuite, comme si le meurtre de son Général eût été un titre pour lui succéder, il prit le commandement de l'armée. AN. R. 667. AV. J. C. 85.

Cependant Sylla avançoit par la Thessalie & la Macédoine vers l'Hellespont, ayant avec lui Archélaüs, qu'il accabloit de caresses, & dont il prit un très-grand soin dans une maladie dangereuse qui attaqua ce Général Cappadocien près de Larisse. Ces attentions de Sylla pour Archélaüs, le don qu'il lui fit de dix mille arpens de terre dans l'isle d'Eubée, & quelques autres circonstances firent naître ou confirmérent les soupçons que l'on avoit déja, qu'il y avoit de la collusion entre eux dès la bataille de Chéronée. Sylla n'en convenoit pas, & même il

Sylla s'avance vers l'Hellespont. Soupçons contre Archélaüs.

An. R. 667. Av. J. C. 85.

réfutoit dans ses Mémoires les bruits qui s'étoient répandus à ce sujet. Il ne nous est pas possible de déterminer au juste ce qu'il en faut penser. Ce qu'il y a de certain, c'est que Sylla possédoit en un haut dégré, & a exercé en toute occasion le talent de débaucher les créatures, les officiers, & les soldats de ceux contre qui il a fait la guerre.

Réponse de Mithridate. Fierté de Sylla.

Quoi qu'il en soit, dans cette marche il reçut la réponse de Mithridate, qui acquiesçoit à la plupart des conditions du Traité, mais il vouloit retenir la Paphlagonie, & refusoit absolument de livrer ses vaisseaux. Les Ambassadeurs ajoutoient que le Roi auroit obtenu meilleure composition de Fimbria, s'il se fût adressé à lui. Cette comparaison piqua Sylla jusqu'au vif : & bien loin d'admettre les restrictions proposées, *Que dites-vous?* répondit-il aux Ambassadeurs : *votre Maître nous chicane sur la Paphlagonie, & sur quelques vaisseaux, lui que je pensois devoir me remercier à genoux, si je lui laissois la main droite, dont il a signé l'ordre pour massacrer cent mille Romains. Qu'il cesse de me citer Fimbria. Je vais passer en Asie, & tout à la fois je châtirai Fimbria, & je forcerai Mithridate de changer de langage.* Archélaüs, qui étoit présent à cette au-

An. R. 667.
Av. J. C. 85.

dience, se jetta aux pieds de Sylla, le priant avec larmes d'appaiser sa colére, & s'offrant d'aller trouver Mithridate. *Je lui ferai*, dit-il, *ratifier le Traité en entier, ou je me tuerai à ses yeux.* Ceci prouve, pour le remarquer en passant, qu'Archélaüs ne craignoit pas que Mithridate eût des soupçons de sa foi. Il partit donc, & Sylla tourna du côté de la Thrace, pour réprimer les courses que les peuples de cette contrée faisoient dans la Macédoine.

Fimbria met Mithridate en un extrême danger.

Fimbria avança bien la conclusion du Traité par la vive guerre qu'il fit à Mithridate. Ce Prince avoit chargé un de ses fils de même nom que lui de défendre la Bithynie, & lui avoit donné pour conseil trois de ses plus illustres Généraux, Taxile, Diophante, & Ménandre. Le jeune Mithridate eut d'abord quelque léger avantage sur Fimbria : mais bientôt battu à platte couture il fut contraint de s'enfuir à Pergame auprès de son pére, & d'abandonner tout le pays au vainqueur. Fimbria ne perdit point de tems, & ayant marché droit à Pergame, il obligea le Roi de Pont de sortir de cette ville avec précipitation, & de se retirer à Pitane sur la mer. Le Romain l'y poursuivit encore; & l'ayant assiégé du côté de la terre, comme il

An. R. 667. Av. J.C. 85. *Plut. in Lucullo.* n'avoit point de vaiſſeaux, il fit propoſer à Lucullus, qui actuellement étoit avec ſa flote dans la mer Egée, de venir fermer le port de Pitane, lui repréſentant que Mithridate ne pouvoit leur échapper, & qu'ils auroient conjointement la gloire de prendre priſonnier le plus grand ennemi de Rome, & de terminer la guerre par un exploit qui effaceroit ceux de Sylla. C'en étoit fait de Mithridate, ſi Lucullus eût prêté l'oreille à cette propoſition. Mais ſoit par attachement pour Sylla à qui il ne vouloit pas enlever ſa conquête, ſoit par averſion pour Fimbria, dont la ſcélérateſſe lui faiſoit horreur, il refuſa d'entrer dans ce projet, & Mithridate paſſa par mer à Mityléne.

An. R. 668. Av. J.C. 84. L. CORNELIUS CINNA IV.
CN. PAPIRIUS CARBO II.

Mithridate ſe réſout à conclure avec Sylla. *Plut. in Syll. & Appian.*

Dans une ſi grande extrémité ce Prince ſentit qu'il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource, que de conclure la paix avec Sylla. Archélaüs fut renvoyé pour annoncer à ce Général que Mithridate ſe ſoumettoit, & demandoit ſeulement une entrevue. Ce fut près de la ville de Philippes qu'Archélaüs trouva Sylla, qui continua ſa route juſqu'à Seſtos. Là Lucullus, qui étoit maître de la mer, & qui s'étoit rendu à Abyd

fit passer l'armée sur ses vaisseaux. Mithridate & Sylla vinrent près de Dardanum dans la Troade, chacun à la tête de leurs troupes, mais à quelque distance, n'ayant amené que peu de personnes pour les accompagner au lieu même de la conférence. Le Roi vint au devant du Proconsul, & lui présenta la main. Sylla avant que de recevoir sa politesse, lui demanda s'il exécuteroit les articles arrêtés avec Archélaüs. Mithridate ayant quelque tems gardé le silence, *Parlez*, lui dit le Romain. *C'est à celui qui a demandé l'entrevûe à s'expliquer. Pour le vainqueur, il lui suffit d'écouter.* Mithridate entreprit alors de se justifier, & de rejetter tout ce qui étoit arrivé, partie sur les Destinées, partie sur la faute même des Romains. *J'avois entendu dire*, reprit Sylla, *que vous étiez un habile orateur; mais vous venez de m'en donner à moi-même une bonne preuve, en trouvant des couleurs spécieuses à une aussi mauvaise cause que la vôtre.* Il réfuta ensuite toutes ses raisons, il lui reprocha toutes ses cruautés, & termina son discours par lui demander encore une fois s'il tiendroit tout ce qu'Archélaüs avoit promis en son nom. Mithridate lui ayant répondu qu'il s'y soumettoit, alors Sylla lui tendit la main, & l'embrassa. Il lui

AN. R. 668.
AV. J. C. 84.

Leur entrevue.

An. R. 668. Av. J. C. 84. présenta en même tems Nicoméde & Ariobarzane, qu'il avoit amenés pour les réconcilier avec lui. Mithridate exécuta sur le champ les conditions du Traité, livra à Sylla soixante-&-dix vaisseaux de guerre, lui remit les prisonniers Romains, lui paya la somme convenue, c'est-à-dire, deux mille, ou selon quelques-uns, trois mille talens, & s'en retourna dans le Royaume de Pont, n'ayant tiré d'autre fruit de ses vastes & ambitieuses entreprises, qu'une puissance momentanée, qui disparoissoit comme un songe, & dont il ne restoit rien de réel, que les maux infinis qu'il avoit faits à une grande partie de l'Univers.

Sylla se justifie auprès de ses soldats d'avoir fait la paix avec Mithridate. *Plut. in Syll.*

Sylla eut à se justifier devant ses soldats de la paix qu'il venoit de conclure. Ils trouvoient étrange qu'on laissât ainsi le plus cruel ennemi du nom Romain s'en retourner tranquillement dans ses Etats, emportant les richesses de l'Asie, qu'il avoit pillée & mise à contribution pendant quatre ans. Ces murmures étant parvenus aux oreilles du Général, il ne crut pas devoir les négliger; & ayant assemblé son armée, il représenta » qu'il » ne lui auroit pas été possible de soutenir en même tems la guerre contre » Mithridate & contre Fimbria, & qu'il » avoit fallu qu'il s'accommodât avec un

» ennemi pour être en état de vaincre » l'autre. » Il se mit effectivement en marche pour aller attaquer Fimbria, qui étoit campé près de Thyatire en Lydie. An. R. 668. Av. J. C. 84.

Il poursuit Fimbria, & le réduit à se tuer lui-même.

Quand même ce Général n'auroit pas été ennemi personnel de Sylla, ses crimes & ses violences méritoient de ne pas demeurer impunis. Il avoit abusé de la victoire avec toute l'insolence qu'inspirent la supériorité & le succès à une ame basse & sans humanité. Il exhortoit lui-même ses troupes à piller & à ravager les campagnes : il exigeoit des villes de grosses sommes, qu'il distribuoit à ses soldats. Si quelqu'une lui faisoit résistance, après l'avoir forcée il la livroit au pillage : & tel fut en particulier le sort de Nicomédie. Il entra dans Cyzique comme ami : mais à peine y eut-il été reçu, qu'il suscita querelle aux plus riches habitans, & prétendit qu'ils étoient dignes de mort. En effet il en condamna & fit exécuter deux pour effrayer les autres, & contraignit ainsi les malheureux Cyzicéniens de lui abandonner tous leurs biens pour racheter leurs vies. Sa cruauté étoit si horrible, qu'au rapport de Dion ayant fait un jour planter plusieurs croix, comme le nombre s'en trouva beaucoup plus grand que celui des personnes destinées à la mort, il fit

Appian.

Diod. apud Vales.

Dio ibid.

AN. R. 668. AV. J. C. 84. prendre au hazard parmi les assistans de quoi remplir les croix qui demeuroient vuides.

Appian. La ville d'Ilion éprouva sur toutes les autres sa fureur & sa barbarie. Les habitans à son approche avoient eu recours à Sylla, qui étant alors fort éloigné, ne put que leur promettre sa protection. C'étoit un crime irrémissible auprès de Fimbria. Aussi dès qu'il fut maître de la ville, soit qu'il l'ait prise de force, soit qu'il ait employé la perfidie pour s'y faire recevoir comme ami & comme allié, (car on raconte la chose des deux maniéres) il donna ordre de passer au fil de l'épée tout ce qui avoit vie : il brula & rasa les murailles, les maisons, les temples, sans épargner celui de Minerve : & le lendemain de cette cruelle exécution, il eut même soin de rechercher curieusement ce qui pouvoit encore rester sur pied des édifices de cette malheureuse ville. On dit que le Palladium s'étoit conservé dans cette destruction générale, ayant été enseveli & caché sous des ruines. Il faudroit que ce Palladium se fût bien multiplié, pour avoir été enlevé par Dioméde durant le siége de Troye, avoir été porté par Enée en Italie, & se retrouver encore dans Ilion au tems dont nous parlons. On

le montroit encore en d'autres lieux. An. R. 668. Av. J. C. 84.

Fimbria comptoit par tous ces pillages, qui enrichissoient ses soldats, avoit bien gagné leur affection. Il se trompa, & il éprouva que c'est une mauvaise voie pour s'assurer de la fidélité des troupes que de leur donner toute sorte de licence. Dès que Sylla parut à la vûe de son camp, & qu'il l'eut fait sommer de lui céder le commandement de l'armée, auquel il n'avoit nul droit, les désertions commencérent, & Fimbria se vit en danger d'être abandonné. Il répondit néanmoins fiérement que c'étoit Sylla lui-même qui n'avoit point d'autorité légitime, ayant été déclaré ennemi public; & il se préparoit à faire une vigoureuse défense. Mais ses soldats refusérent nettement de combattre contre leurs concitoyens. Il n'y eut point de priéres & d'instances qu'il ne mît en usage pour les fléchir. Il se jettoit à leurs pieds, il les conjuroit avec larmes de ne le point livrer à son ennemi, il alloit de tente en tente faire ses tristes lamentations aux officiers. Aucun ne l'écouta, non pas même ceux qui avoient le plus profité de ses brigandages, & qui lui avoient donné auparavant les plus grands témoignages d'affection. Réduit au désespoir

AN. R. 668. AV. J. C. 84. il tenta de faire assassiner Sylla. Mais l'esclave qui s'étoit chargé de faire le coup, fut découvert. Enfin n'ayant plus aucune ressource, il demanda une entrevûe. Sylla ne voulut point le voir, & lui envoya un officier nommé Rutilius. Les scélérats deviennent bien bas & bien petits, lorsqu'ils se trouvent dans le péril. Fimbria s'humilia jusqu'à demander pardon, s'excusant sur sa jeunesse. Rutilius lui répondit que s'il vouloit sortir de l'Asie, Sylla lui en laisseroit la liberté. Fimbria ne compta pas apparemment beaucoup sur cette parole, & ayant dit qu'il avoit une meilleure voie pour sortir de tant de miséres, il se retira à Pergame; & là dans le temple d'Esculape, il se perça de son épée. Le coup n'étoit pas mortel, & un esclave à sa priére l'acheva, & se tua ensuite lui-même sur le corps de son maître. Ses affranchis ayant demandé la permission de lui rendre les derniers devoirs, Sylla y consentit, déclarant qu'il ne vouloit point imiter Marius & Cinna, qui avoient porté la cruauté au delà de la vie de leurs ennemis, & leur avoient refusé la sépulture. L'armée de Fimbria se soumit à Sylla, qui se vit ainsi seul arbitre de l'Asie & de la Gréce.

Son

Son premier soin fut d'écrire au Sénat & au peuple Romain pour leur rendre compte de ses exploits & de sa victoire, feignant d'ignorer le décret par lequel il avoit été déclaré ennemi de la patrie. En même tems il chargea Curion d'aller remettre sur leurs trônes Nicoméde & Ariobarzane : & pour lui il s'appliqua à distribuer dans les Provinces qu'il venoit de réconquérir les peines & les récompenses. Il trouva bien moins à récompenser qu'à punir. Ceux d'Ilion, de Chios, de Magnésie, les Rhodiens, & les Lyciens furent les seuls qui ayant ou beaucoup souffert de la part de Mithridate, ou montré une fidélité inviolable pour les Romains, lui parurent mériter d'être ou soulagés & rétablis, ou décorés des plus beaux priviléges. Tous les autres peuples & villes s'étoient rendus coupables envers les Romains : & pour les en punir, Sylla commença par distribuer ses légions dans toute l'Asie, ordonnant que les soldats non-seulement fussent logés, mais reçussent seize dragmes (huit francs) par jour, & les centurions cinquante, (vingt-cinq francs) avec le droit d'être nourris eux & ceux de leurs amis qu'ils voudroient inviter, & encore d'exiger deux habits, l'un pour

An. R. 668. Av. J. C. 84.

Arrangemens de Sylla après la victoire.

Il donne une grande licence à ses soldats.

Plut.

AN. R. 668. AV. J. C. 84. porter dans la maison, l'autre pour sortir en public. Son dessein étoit, en châtiant des rebelles, de gratifier ses soldats, & de se les attacher. Il réussit, mais il introduisit parmi eux le luxe & la débauche; & efféminés par les délices de ces riches contrées, ils apportèrent à Rome les vices auxquels ils s'étoient familiarisés en Asie. C'est Salluste qui en fait la remarque. » Les a soldats de Sylla, » dit-il, traités par leur Général avec » une indulgence contraire à toutes les » maximes de nos ancêtres, s'amollirent » dans un pays où les voluptés s'offroient » de toutes parts en abondance, & où le » repos dans lequel on les laissoit les in- » vitoit à en jouir. C'est-là que les ar- » mées du peuple Romain apprirent à » se livrer aux excès de la débauche & » de l'yvrognerie; à prendre du goût » pour les statues, les tableaux, les va- » ses ciselés; à dépouiller de tous ces » ornemens les particuliers, les villes,

a L. Sulla exercitum, quem in Asia ductaverat, quò sibi fidum faceret, contra morem majorum luxuriosè nimisque liberaliter habuerat. Loca amœna, voluptaria, facilè in otio ferocis militum animos molliverant. Ibi primùm insuevit exercitus Romanus amare, potare, signa, tabulas pictas, vasa cælata mirari, ea privatim ac publicè rapere, delubra deorum spoliare, sacra profanaque omnia polluere. *Sallust. Catil. c.* 11.

» les temples des dieux ; enfin à piller » & enlever sans distinction le sacré & » le profane. « L'Asie de tout tems avoit été funeste aux mœurs des Romains. Dès la première fois qu'ils y entrérent sous les ordres de Scipion l'Asiatique, Tite-Live * atteste la même corruption remarquée ici par Salluste.

AN. R. 668. AV. J. C. 84.

Le logement des gens de guerre ordonné par Sylla avec les conditions que nous venons de rapporter, fut une peine commune à toutes les villes de l'Asie. Mais en particulier celles qui avoient signalé leur attachement pour Mithridate, & leur haine contre les Romains, furent punies avec une extrême rigueur, & surtout Ephése, dont les habitans, par une indigne & honteuse flatterie pour le Roi de Pont, avoient arraché avec insulte les monumens que les Romains avoient consacrés dans leurs temples. Sylla condamna aussi à rentrer dans la servitude les esclaves que Mithridate avoit affranchis : & comme le nombre en étoit très-grand, plusieurs s'attroupérent, & se défendirent par les armes : & ce fut une nouvelle occasion de sévir contre les villes, dont ils s'étoient rendus les maîtres. Il y en eut de démante-

Appian.

* *Voyez ci-dessus, Tom.* VII. *pag.* 416.

AN. R. 668. AV. J. C. 84. lées, & dont les habitans furent réduits en captivité.

Il condamne l'Asie à payer 20000 talens.

Enfin Sylla ayant convoqué à Ephése les députés de toute l'Asie, leur fit un long discours, rapporté par Appien, dans lequel il étala d'abord les bienfaits des Romains envers les Asiatiques, & l'ingratitude dont ils avoient été payés. Il leur reprocha surtout le carnage horrible qui avoit été fait dans leurs villes de tant de milliers de Romains. Il ajouta que de si grands excès mériteroient la plus sévére vengeance, mais que par un reste de considération pour le nom Grec, & pour l'ancienne alliance, il se contentoit d'exiger d'eux qu'ils lui payassent actuellement les impôts & les tributs de cinq années. Plutarque évalue la somme imposée alors par Sylla à vingt mille talens, ce qui fait soixante millions selon notre maniére de compter. Heureusement pour l'Asie ce fut Lucullus qui fut chargé de ce recouvrement; & quoiqu'il fût obligé d'exécuter des ordres rigoureux, il en tempéra néanmoins l'amertume, autant qu'il lui fut possible, par sa douceur & sa modération. Ce fut aussi un bonheur pour Lucullus lui-même, qui moyennant cette commission fut absent de l'Italie pendant que Sylla y combattoit contre le

Plut. in Lucullo.

parti de Marius, & ainsi ne prit aucune part aux horreurs de la guerre civile.

Les pirates désolent les côtes d'Asie. *Appian.*

Un autre fléau affligeoit encore l'Asie : c'étoient les Pirates, dont la puissance commença alors à devenir formidable. Mithridate, qui étoit d'intelligence avec eux, ne se mit point en peine de défendre de leurs incursions un pays qui alloit lui être enlevé. Sylla eut la même indifférence, quoique pendant qu'il étoit encore sur les lieux ils eussent eu l'audace d'attaquer & de forcer plusieurs villes considérables, telles qu'Iassus, Samos, Clazoméne, & Samothrace dont ils pillérent le temple, & en enlevérent les richesses qui se montoient à mille talens. (Trois millions.) Il croyoit peut-être que l'Asie méritoit bien ce qu'elle souffroit : ou plutôt, forcé de retourner en Italie, il ne voulut point s'engager dans une nouvelle entreprise, qui ne lui paroissoit pas absolument nécessaire, & qui auroit pu le retenir longtems. Il laissa donc en Asie Muréna avec les légions qui avoient servi sous Fimbria, & partit d'Ephése avec celles qui lui avoient fait remporter toutes ses victoires.

Préférence

Il n'y a peut-être rien de plus loua-

a Vix quidquam in Sullæ operibus clarius duxerim,

An. R. 668
Av. J. C. 84.

donnée par Sylla à la guerre contre Mithridate sur ses intérêts propres.

ble dans toute la vie de Sylla, que la tranquillité avec laquelle il se donna le tems d'achever glorieusement la guerre contre Mithridate, pendant que ses intérêts propres le rappelloient en Italie. La faction de Marius & de Cinna domina seule dans Rome pendant trois ans: & Sylla, ni ne dissimula jamais qu'il se préparât à lui faire la guerre, ni n'abandonna celle qu'il avoit sur les bras. Il crut devoir réprimer l'ennemi, avant que de se venger du citoyen; & délivrer l'Empire du péril qui le menaçoit de la part de l'étranger, avant que d'attaquer ceux qui étoient ses ennemis personnels. Plutarque [a] le compare en ce point à ces chiens courageux, qui ne lâchent jamais prise, & qui frappés & même blessés, ne quittent point l'adversaire qu'ils ont saisi, jusqu'à ce qu'ils l'aient atterré.

Sylla en trois jours de navigation arriva d'Ephése au Pirée. Dans le séjour

quàm quòd, quum per triennium Cinnanæ Marianæque partes Italiam obsiderent, neque illaturum se bellum iis dissimulavit, nec quod erat in manibus omisit, existimavitque antè frangendum hostem, quàm ulciscendum civem; repulsoque externo metu, ubi quod alienum esset vicisset, * superaret quod erat domesticum. *Vell.* II. 24.

* *Je crois qu'on doit lire plutôt* superandum.

a Καθαπερ οἱ γενναῖοι κύνες, οὐκ ἀνεὶς τὸ δῆγμα ϗ τὴν λαβὴν προτερον ἢ τὸν ανταγωνιςὴς ἀπειπεῖν. *Plut. in comp. Lysandri & Sull.*

qu'il y fit, il acquit la bibliothéque d'Apellicon, qui contenoit les originaux des ouvrages d'Aristote. Sur ce fait on me permettra de * renvoyer à ce qui en est dit dans l'Histoire Ancienne. — An. R. 668 Av. J. C. 84

Sylla trouva à Athénes le célébre Pomponius Atticus, alors fort jeune; mais ayant déja formé, & commencé même à exécuter en partie, le plan de vie qu'il suivit constamment, de préférer à l'éclat des dignités la tranquillité d'une condition privée, & de se ménager entre les différentes factions qui déchiroient la République, de maniére que, sans manquer à ses amis, il ne s'exposât pas à être enveloppé dans leurs disgraces. Dès qu'il avoit vu naître les troubles entre Marius & Sylla, il s'étoit retiré à Athénes : ce qui — Il trouve Atticus à Athénes, & lui propose inutilement de le suivre. Corn. Nep. Att.

* *J'avertis seulement qu'il paroît qu'on ne doit entendre que des originaux ou autographes d'Aristote, ce que M. Rollin d'après Strabon a dit d'une façon un peu trop générale des écrits de ce Philosophe. Il n'est pas possible de croire que ses ouvrages soient demeurés absolument inconnus depuis sa mort. Mais la Bibliothéque d'Apellicon en renfermoit les originaux, & peut-être plusieurs écrits dont le public n'étoit point en possession. Ainsi l'édition qui fut faite à Rome sur les manuscrits transportés par Sylla, fut & plus authentique & plus complette que les précédentes. J'emprunte ces remarques d'un livre imprimé à Paris en 1717 sous le titre d'Aménités de la Critique, où le fait dont je parle est traité & discuté avec beaucoup de soin, mais peut-être avec trop peu de ménagement pour Strabon, Auteur très-judicieux & très-sensé.*

An. R. 668. Av. J. C. 84. ne l'empêcha pas d'aider de secours effectifs la fuite précipitée du jeune Marius.

Pomponius se livroit aux douces occupations de la Littérature & de la Philosophie, lorsque Sylla vainqueur de Mithridate arriva à Athénes. Ce Général, qui aima toujours beaucoup les Lettres, étoit charmé de sa conversation, & il voulut l'engager à l'accompagner en Italie. » a Non, lui dit Pomponius, ne me menez point faire la » guerre contre ceux avec lesquels je » n'ai pas voulu rester, de peur d'être » obligé de la faire contre vous.

Il se prépare à repasser en Italie. *Plut. in Syll.* D'Athénes Sylla prit sa route par terre à travers la Thessalie & partie de la Macédoine, & vint à Dyrrachium, où pendant qu'il se préparoit à passer en Italie, Plutarque dit qu'on lui amena un Satyre, qui avoit été trouvé endormi. Il n'est point de notre plan de nous arrêter sur un fait de cette nature, qui ne peut être que fabuleux, ou altéré par l'ignorance & l'illusion. Mais avant que de suivre Sylla en Italie, il faut reprendre le récit de ce qui s'y étoit passé pendant qu'il faisoit la guerre à Mithridate.

a Noli, oro te, adversùs eos velle me ducere, cum quibus ne contra te arma ferrem, Italiam reliqui.



LIVRE TRENTE-TROISIÉME.

GUERRE entre Sylla & la faction de Marius. Proscription, Dictature, & mort de Sylla. Guerre de Muréna contre Mithridate. Ans de Rome 666-674.

§. I.

Banqueroute universelle. Loi injuste de Valerius Flaccus. Altération des monnoies. Décrêt pour les fixer. Fraude de Marius Gratidianus. Pompée accusé de péculat à cause de son pére. Son caractére. Ses graces dans le tems de sa jeunesse. Il avoit empêché l'armée de son pére de le quitter. Censeurs. Lettres de Sylla au Sénat. Députation du Sénat à Sylla. Les Consuls assemblent de grandes forces. Mort de Cinna. Carbon reste seul Consul. Réponse de Sylla aux Députés du Sénat. Carbon veut exiger des otages des

villes d'Italie. Fermeté de Castricius Magistrat de Plaisance. Avantures de Crassus. Il fait quelques mouvemens en Espagne. Métellus Pius chassé d'Afrique, se retire en Ligurie, puis revient joindre Sylla. Décret du Sénat pour licencier toutes les armées. Préparatifs des Consuls contre Sylla. Affection des soldats de Sylla pour leur Général. Sylla aborde en Italie, & pénétre jusqu'en Campanie sans trouver d'obstacle. Défaite de Norbanus. Le Capitole brulé. Céthégus passe dans le parti de Sylla. Trahison de Verrès envers Carbon. Sylla débauche l'armée de Scipion. Sertorius passe en Espagne. Mot de Carbon touchant Sylla. Mot de Sylla à Crassus. Pompée, âgé de vingt-trois ans, léve une armée de trois légions. Ses premiéres victoires. Il vient joindre Sylla, qui lui rend de grands honneurs. Antipathie entre Pompée & Crassus. Modestie & égards de Pompée pour Métellus Pius. Carbon Consul pour la troisiéme fois avec le jeune Marius. Fabius Préteur est brulé dans son Palais à Utique. Avantages remportés par les Lieutenans de Sylla. Il fait un traité avec les peuples d'Italie. Sa

*confiance. Massacres ordonnés par le Consul Marius, & exécutés par Damasippus. Mort de Scévola grand Pontife. Bataille de Sacriport, où Marius est défait par Sylla. Siége de Préneste. Sylla est reçu dans Rome. Efforts inutiles pour secourir Préneste. Norbanus & Carbon abandonnent l'Italie. Derniére bataille, livrée aux portes de Rome, entre Sylla & les Samnites. Changement dans les mœurs de Sylla. Six mille prisonniers sont massacrés par ses ordres. Rome remplie de meurtriers. Proscription. Cruautés de Catilina. Supplice horrible de Marius Gratidianus. Oppianicus exerce ses vengeances particuliéres à la faveur de la proscription. Caton, âgé de quatorze ans, veut tuer Sylla. César proscrit, & sauvé par l'intercession d'amis puissans. Mots de Sylla à son sujet. Fin du siége de Préneste. Mort du jeune Marius. Sylla prend le surnom d'*Heureux. *Massacre exécuté par Sylla dans Préneste. Villes proscrites, vendues, rasées par Sylla. Pompée est envoyé en Sicile pour suivre les restes du parti vaincu. Mort de Carbon. Mort de Soranus. Douceur de Pompée. Générosité de Sthénius. Con-*

duite tout-à-fait louable de Pompée en Sicile.

AFFAIRES DE ROME.

PENDANT l'intervalle qui s'écoula depuis la mort de Marius jusqu'au retour de Sylla en Italie, la ville de Rome jouit d'une espéce de calme, n'étant tyrannisée que par une seule des deux factions qui déchiroient la République. Il y eut des exils, des violences qui contraignirent les premiers du Sénat de s'enfuir & de se disperser en différentes retraites, surtout dans le camp de Sylla. Mais il n'y eut point de combats entre les citoyens.

Banqueroute universelle. Loi injuste de Valerius Flaccus.

Un autre mal, moins funeste sans doute qu'une guerre civile, mais néanmoins très-fâcheux en soi, affligea la ville & l'Etat; ce fut la chûte du crédit public, & une banqueroute universelle. Au milieu des allarmes & des défiances continuelles qui régnoient dans Rome, on conçoit bien que les bourses dûrent se resserrer, & l'argent devenir rare. De plus la perte de l'Asie, enlevée aux Romains par Mithridate, entraîna la ruine d'un grand nombre de citoyens,

Fermiers des revenus publics, & autres, qui avoient leurs établissemens dans cette riche Province. Le contrecoup s'en fit ressentir dans Rome. [a] » Car il ne » peut pas arriver, comme le remarque Cicéron en parlant du fait même dont il s'agit ici, » que dans un Etat » plusieurs éprouvent des renverse- » mens de fortune, qu'ils n'en enve- » loppent un plus grand nombre encore » dans leur disgrace. » Ainsi personne ne payoit; tout commerce, toute affaire étoit cessée : & le Consul Flaccus, au lieu de remédier au mal, l'autorisa & l'augmenta en faisant ordonner par une loi, que [b] les débiteurs ne seroient obli-

Vell. II. 23.
AN. R. 666.

a Non possunt una in civitate multi rem atque fortunas amittere, ut non plures secum in eamdem calamitatem trahant. *Pro L. Manil. n.* 19.

b *L'Auteur de l'Esprit des Loix, l.* XIII. *c.* 22. *donne un autre sens que celui que je suis ici aux termes de Velleïus Paterculus,* creditoribus solvi quadrantem jusserat. *Il prétend que cette expression signifie que Valerius Flaccus réduisit les intérêts à trois pour cent. Il est vrai que l'expression* quadrantes usuræ *veut dire l'intérêt à trois pour cent. Mais je ne crois pas qu'il y ait d'exemple du mot* quadrans *tout seul pris en ce sens. De plus, un passage de Salluste, dans l'Histoire de la guerre de Catilina, détruit l'interprétation de M. de Montesquieu, & autorise celle que j'ai suivie avec le commun de nos Ecrivains.* Argentum ære solutum est, *disoit le député de C. Mallius à C. Marcius Rex : c'est-à-dire, celui qui devoit un sesterce, (monnoie d'argent) s'acquitta en payant un as, (monnoie de cuivre.) Or l'as étoit le quart du sesterce.*

gés de payer que le quart de ce qu'ils devoient à leurs créanciers. Cette loi a été avec raison regardée comme infame, abolissant la foi des conventions, sur laquelle est fondée toute la société humaine : & Velleïus remarque que celui qui en étoit l'auteur en porta bientôt la juste peine, ayant été égorgé l'année suivante par Fimbria dans Nicomédie, comme nous l'avons rapporté d'avance.

Altération des monnoies. Décret pour les fixer. Fraude de Marius Gratidianus.
Cic. de Off. III. 80.

La rareté de l'argent & la difficulté des paiemens firent penser à un reméde, qui est toujours dangereux : c'étoit d'altérer les monnoies & d'en changer la valeur. Les diminutions & les augmentations successives devinrent si fréquentes, que personne ne pouvoit savoir ce qu'il possédoit. Les Tribuns du peuple & les Préteurs s'étant assemblés pour délibérer sur cette affaire, dresserent une ordonnance par laquelle ils fixoient les monnoies : & ils convinrent tous de monter ensemble dans l'après-dînée à la Tribune aux Harangues, & d'y publier en commun leur décret. Mais M. Marius Gratidianus, l'un des Préteurs, & neveu du fameux Marius, au sortir de ce petit conseil, pendant que les autres s'étoient retirés chacun chez eux, vint à la place publique, & ayant publié l'or-

donnance en son nom, il eut seul tout le mérite de ce qui avoit été délibéré en commun.

Il est incroyable quel honneur ce décret lui fit auprès de la multitude. On lui dressa des statues dans tous les coins des rues : & devant ces statues on offroit du vin & de l'encens, on y faisoit bruler des cierges, comme s'il se fût agi d'honorer quelque divinité. Il comptoit que le Consulat ne pouvoit lui manquer. Mais tous ces avantages qui revenoient à Gratidianus de sa fourberie, n'empêchent pas Cicéron de le condamner avec une extrême sévérité. Voilà [a], dit-il, » les cas qui déroutent souvent la plupart des hommes ; lorsque l'injustice » ne paroît pas atroce, & que le fruit « qui en revient est très-grand. Ici, par » exemple, Gratidianus ne trouvoit pas » que ce fût un grand crime d'enlever » à ses collégues & aux Tribuns du Peu» ple le mérite de ce décret ; & il lui » sembloit extrêmement utile de parve» nir au Consulat, comme il se flattoit » de s'y élever par cette voie. Mais que

a Hæc sunt quæ conturbant homines in deliberatione nonnunquam, quum id in quo violatur æquitas, non ita magnum, illud autem quod ex eo paritur, permagnum videtur.... Sed omnium una regula est : aut illud quod utile videtur turpe ne sit ; aut si turpe est, ne videatur esse utile, *Cic. de Off.* III. 81.

» les hommes sachent une bonne fois ;
» qu'il faut que ce qu'on juge utile ne
» renferme rien de vicieux, ou que ce
» qui est vicieux ne doit point paroître
» utile. «

Pompée accusé de péculat à cause de son pére.

C'est à cette même année que Freinshemius rapporte, avec beaucoup de probabilité, l'affaire que Pompée eut à soutenir pour la défense de la mémoire & des biens de son pére. Un accusateur prétendoit que Pompeïus Strabo s'étoit rendu coupable de péculat, & demandoit qu'on recherchât dans ses biens ce qu'il s'étoit approprié des deniers publics. Nous avons vu que la conduite de ce Général n'avoit donné que trop de fondement à une pareille accusation. Le jeune Pompée étoit impliqué personnellement dans cette affaire, mais pour de bien petits objets, pour quelques filets de chasseur, & quelques livres, que l'on disoit qu'il avoit reçus à la prise d'Asculum. Les plus célébres Orateurs de Rome parlérent pour Pompée dans cette cause, Philippe alors assez avancé en âge, Carbon, qui fut Consul l'année d'après celle-ci, & Hortensius, dont la gloire naissante effaçoit déja celle de ses anciens. Pompée luimême, qui n'avoit alors que vingt ans,

Plut. in Pomp.

s'y acquit beaucoup de réputation. Il eut lieu d'y parler plusieurs fois, & le fit toujours avec des graces infinies, tempérant la vivacité de la jeunesse par un air de gravité & de maturité anticipée. Le Préteur Antistius, qui présidoit au jugement, en fut si charmé, que pendant l'instruction du procès il conclut le mariage de sa fille avec le jeune accusé. La chose fut sçue, & lorsqu'il prononça la sentence d'absolution, tout le peuple y répondit par l'acclamation * usitée chez les Romains pour les nôces. Réellement le mariage se fit, & Antistia fut la premiére femme de Pompée.

* *Talassio.*

Ce fut donc en cette occasion que Pompée reçut les premiers témoignages de cette bienveillance du peuple Romain, qui s'accrut toujours dans la suite, & qui l'accompagna non-seulement pendant sa vie, mais même au-delà du tombeau. Bien des qualités, dit Plutarque, lui méritérent cette affection universelle : une conduite sage & modeste, beaucoup de goût & d'adresse pour les exercices de l'art militaire, une éloquence naturelle & insinuante, un caractére de fidélité propre à lui attirer la confiance, un commerce doux & aisé. Car jamais personne ne demanda d'une façon moins importune, ni ne

Caractére de Pompée.

rendit service de meilleure grace. Il a savoit donner sans faste, & recevoir avec dignité.

Tel est le portrait que Plutarque fait de Pompée. C'est dommage que la vérité y manque par rapport au trait le plus essentiel : je veux dire le caractére de droiture & de bonne foi. Nous verrons dans sa vie bien des faits qui démentent cet éloge, le plus difficile de tous à mériter pour quiconque veut parvenir à une grande élévation, ou s'y soutenir. Il paroîtra au contraire qu'il ne cherchoit le plus souvent qu'à sauver les dehors de la probité, mais qu'au fond il étoit homme sur l'amitié & sur les paroles duquel il n'y avoit pas lieu de compter beaucoup.

Ses graces dans le tems de sa jeunesse. Je reviens à sa jeunesse, qui à la réalité du mérite joignoit la puissante recommandation de toutes les graces de cet âge. Sa physionomie étoit douce & majestueuse : un air plein de feu & tout-à-fait aimable découvroit en même tems une gravité de mœurs qui inspiroit le respect. Il n'y avoit pas jusqu'à sa maniére de rejetter ses cheveux en arriére, & aux mouvemens tendres & vifs de ses yeux, dont on ne fût charmé. On lui trouvoit de la ressemblance avec les

a Πρὸς τὴν αὐτοῦ ταῖς χάρισι καὶ τὸ ἀνεπαχθὲς διδόντος, καὶ τὸ σεμνὸν λαμβάνοντος.

ſtatues d'Alexandre : on lui donnoit même le nom de ce grand conquérant : & il en étoit très-flatté. L'Orateur Philippe en plaidant pour lui dans la cauſe dont je viens de parler, dit qu'il ne falloit pas s'étonner ſi un Philippe aimoit un Alexandre.

Pompée étoit fait pour être aimé : & il n'avoit pas plutôt commencé à paroître dans les armées, qu'il s'étoit gagné le cœur des ſoldats. Son pére s'en trouva bien dans une occaſion des plus importantes. Lorſqu'il étoit campé en préſence de Cinna, qui aſſiégeoit Rome, comme je l'ai rapporté plus haut, Cinna par ſes intrigues entreprit de débaucher les troupes de ſon adverſaire. Un certain L. Terentius, qui logeoit dans la même tente avec le jeune Pompée, devoit le tuer, & d'autres s'étoient chargés de mettre le feu à la tente du Général. Pompée fut averti de ce noir projet en ſoupant, & il fut aſſez maître de lui-même pour ne laiſſer paroître aucun trouble, & ne donner aucun ſoupçon à Terentius, qui étoit à la même table : il continua même le repas avec encore plus de gaieté qu'auparavant. Le tems de ſe coucher étant venu, il ſe déroba de ſa tente ſans que ſon compagnon s'en apperçût, & alla doubler la garde au-

Il avoit empêché l'armée de ſon pére de le quitter.

tour de celle de ſon pére. Cependant Terentius s'étant levé, s'approcha du lit de Pompée, & donna pluſieurs coups d'épée dans les matelats. En même tems ceux qui étoient du complot ſoulévent l'armée : & comme le Général en étoit fort haï, déja tous ſe préparoient à l'abandonner, & on plioit les tentes pour partir. Strabo n'oſoit ſe montrer. Mais ſon jeune fils courant par tout le camp travailloit à appaiſer les eſprits, & mêloit les larmes aux priéres. Enfin lorſqu'il vit qu'il ne pouvoit les fléchir, il ſe coucha par terre tout le long de la porte du camp, leur déclarant que s'ils vouloient ſortir, il faudroit qu'ils lui paſſaſſent ſur le corps. Ce ſpectacle les attendrit : & excepté huit cens, qui ſe rendirent auprès de Cinna, tous demeurérent fidéles. Voilà ce que Plutarque rapporte de plus mémorable ſur les premiers commencemens du grand Pompée. Nous allons bientôt le voir à la tête des armées, Général avant preſque que d'avoir été ſoldat.

Cenſeurs. L'année *666* eut des Cenſeurs, qui furent L. Marius Philippus, & M. Perperna. Ces Magiſtrats ſe gouvernérent ſelon les impreſſions de Cinna : & Philippe n'eut pas honte de rayer du catalogue des Sénateurs Ap. Claudius ſon on-

Cic. pro Domo, 83, 84.

cle, dont le mérite égaloit la naissance. Mais il avoit été accusé par un Tribun & dépouillé du commandement qu'il exerçoit, en haîne de son attachement pour le parti de la noblesse & de Sylla. Voilà ce qui lui attira la dégradation du rang de Sénateur, & une flétrissure honteuse non pas pour lui, mais pour Philippe, qui ayant accepté la Censure des mains du Tyran de Rome, agissoit conséquemment en approuvant les actes de la Tyrannie. Ces mêmes Censeurs firent le dénombrement des citoyens, qui se trouvérent monter à quatre cens soixante-&-trois mille : nombre beaucoup plus grand que les précédens, sans doute à cause des peuples d'Italie nouvellement associés au droit de bourgeoisie Romaine. Ils nommérent Prince du Sénat L. Valérius Flaccus, qui étoit de la même famille que le Consul. Cette nomination prouve que Scaurus, ci-devant Prince du Sénat, étoit mort. Car celui qui avoit une fois reçu ce titre d'honneur, le gardoit pendant toute sa vie.

L'année suivante, pendant laquelle Cinna fut Consul pour la troisiéme fois avec Carbon, on reçut à Rome des lettres de Sylla, qui y répandirent l'allarme.

AN. R. 667.

Lettres de Sylla au Sénat.

Appian. Civil. l. I.

Ce Général, après la prise d'Athénes, & les victoires de Chéronée & d'Orchoméne, se voyant en état de se faire craindre, écrivit au Sénat une lettre de plaintes & de reproches, conservant néanmoins toujours le caractére de modération dont il s'étoit fait honneur jusqu'alors. Il rappelloit tous les services qu'il avoit rendus à la République, soit dès le tems qu'il n'étoit encore que Questeur dans la guerre de Numidie, soit depuis, en différens grades, contre les Cimbres, en Cilicie, dans la guerre Sociale, soit enfin pendant son Consulat. Il relevoit beaucoup ses exploits récens contre Mithridate, & faisoit un dénombrement de toutes les Provinces qu'il avoit reconquises sur ce Prince, la Gréce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie. Il insistoit particuliérement sur l'asyle qu'il avoit donné dans son camp à ces illustres fugitifs, que les violences de Cinna avoient chassés de Rome & de l'Italie. Il opposoit à tant de services si importans les traitemens indignes qu'il avoit soufferts, son honneur flétri par un décret qui le déclaroit ennemi de la patrie, sa maison détruite, ses amis massacrés, sa femme & ses enfans réduits à s'enfuir à travers mille pé-

rils pour venir chercher auprès de lui leur sûreté. Il terminoit sa lettre par dire qu'il alloit revenir incessamment pour venger & les siens & la République, & punir de tant d'injustices & de cruautés ceux qui en étoient les auteurs : mais que tous les autres citoyens, anciens & nouveaux, n'avoient rien à craindre de sa part.

Les ennemis de Sylla avoient déja fait de grands préparatifs, & amassé des troupes de terre & de mer, des provisions de guerre & de bouche, pour se mettre en état de lui résister lorsqu'il repasseroit en Italie. Ils ne purent néanmoins empêcher que sa lettre ne fût lue dans le Sénat, & que les esprits n'y inclinassent à la paix. L. Valérius Flaccus, Prince du Sénat, fit un discours à ce sujet pour exhorter la Compagnie à travailler à la réconciliation des deux partis : & ceux qui aimoient Sylla, ceux qui le craignoient, & tout ce qu'il y avoit de gens de bien, s'étant rangés à l'avis de Flaccus, il fut résolu d'envoyer une députation à Sylla pour le prier au nom du Sénat de vouloir bien se réconcilier avec ses adversaires, & pour lui promettre toutes les sûretés qu'il pouvoit souhaiter. Députation du Sénat à Sylla.

Le Sénat exigea aussi des Consuls, Les Consuls

assemblent de grandes forces.

qu'ils promissent de ne plus faire de nouvelles levées jusqu'à ce que Sylla eût répondu aux propositions qu'on lui faisoit : mais bien loin de tenir leur parole, s'étant fait continuer Consuls l'un & l'autre pour l'année suivante, ils coururent toute l'Italie, assemblant des troupes, & les faisoient passer en diligence sur les côtes de Dalmatie dans le dessein d'aller de-là par terre à la rencontre de Sylla. La mort de Cinna dérangea ce projet. Voici comment elle arriva.

AN. R. 668. Mort de Cinna.

La premiére division de son armée étoit déja en Dalmatie. Mais la seconde ayant été battue de la tempête, & rejettée sur les côtes d'Italie, les soldats se débandérent, disant qu'ils ne vouloient point aller faire la guerre contre leurs concitoyens. Les autres, qui étoient à Ancone, suivirent cet exemple, & déclarérent qu'ils ne passeroient point la mer. Cinna, alors Consul pour la quatriéme fois, s'emporte violemment contre les mutins, & les ayant assemblés, il entreprend de leur faire des reproches & d'agir d'autorité. Il ne savoit pas qu'une puissance usurpée est toujours précaire & dépendante, & que la fermeté

meté est dangereuse, & le plus souvent impraticable, à l'égard de ceux qui ne se croyent point obligés par les loix à demeurer soumis. D'ailleurs ses soldats étoient aigris contre lui à l'occasion du jeune Pompée, qui étant venu dans son camp, & s'y croyant en péril, s'étoit dérobé sécrétement. Comme il avoit disparu tout d'un coup, les troupes, qui l'aimoient, en furent extrêmement inquiétes, & ne doutérent point que Cinna ne l'eût fait tuer. Ainsi lorsqu'il prétendit les réprimander, bien loin de l'écouter avec soumission, elles se soulévent, & commencent à lancer sur lui des pierres. Cinna veut s'enfuir : mais se voyant poursuivi par un Centurion qui avoit l'épée nue à la main, il se jette à ses genoux, & lui présente une bague de grand prix qu'il avoit au doigt. *Je ne suis point venu ici*, lui dit brutalement l'Officier, *pour * signer un Acte, mais pour délivrer la République du plus cruel & du plus injuste de tous les tyrans* : & en même tems il le perça de son épée. C'étoit un gain pour Cinna, comme le remarque Velleïus, de périr dans une

Plut. in Pomp.

Vell. II. 24.

* *Les Anciens mettoient leur cachet ou leur sceau aux Actes qu'ils signoient, & ce cachet étoit ordinairement la bague qu'ils portoient au doigt.*

sédition de soldats : il méritoit les plus grands supplices, & il ne pouvoit les éviter, s'il fût tombé entre les mains de Sylla vainqueur. Mais quant aux éloges que le même Velleïus donne à son courage & à sa bravoure, je doute que l'on doive y souscrire. Dans tout ce qu'a fait Cinna, je ne vois que les intrigues d'un factieux : & s'il domina pendant trois ans dans Rome, il en fut redevable à l'absence de Sylla, & non pas à son propre courage.

Carbon reste seul consul. *Appian.*

Carbon resté seul à la tête du parti, se trouva d'abord fort embarrassé. Il fit revenir les troupes qui étoient en Dalmatie : mais pour lui il ne se hâtoit point d'aller à Rome tenir les assemblées, & se faire élire un collégue en la place de Cinna. Il fallut que les Tribuns le menaçassent d'une ordonnance du Peuple, qui le destitueroit lui-même. Il vint enfin. Mais différens empêchemens, de prétendus mauvais présages, quelques coups de tonnerre ayant rompu par deux fois les assemblées, il demeura seul Consul. C'étoit-là sans doute son but. Carbon n'avoit point appris par le malheur de Cinna à modérer son ambition : & il le surpassa en cruauté. Sex. Lucilius Tribun du Peuple de l'an-

née précédente, qui lui avoit résisté en quelques occasions, fut précipité du haut du roc Tarpeïen par ordre de Popillius Lænas actuellement Tribun, & sans doute à l'instigation du Consul : & les collégues de ce même Lucillus se voyant accusés, & ayant pris le parti de s'enfuir auprès de Sylla, furent condamnés à l'exil. *Vell. II. 24.*

Cependant arriva la réponse de Sylla. Il déclaroit » qu'il ne pouvoit jamais » être ami de gens couverts de crimes, » & auteurs de tant de violences : que » néanmoins si la République vouloit » leur sauver la vie, il ne s'y opposoit » point. Que pour ce qui étoit de sa » propre sûreté, il s'en reposoit sur la » bienveillance de son armée. » (Paroles remarquables, dit Appien, & qui faisoient entendre clairement qu'il ne prétendoit point licentier ses troupes, & que son dessein étoit de se rendre maître de la République.) Il ajoutoit » qu'il étoit juste qu'on lui rendît ses » biens, le sacerdoce, & tous les au- » tres honneurs dont ses ennemis l'a- » voient dépouillé. » Il chargea quelques-uns des siens d'aller porter cette réponse à Rome : & ils partirent avec les Députés du Sénat. A leur arrivée

Réponse de Sylla aux Députés du Sénat.

Appian.

à Brindes ils apprirent la mort de Cinna, & le trouble où toutes choses étoient dans la ville. En conséquence ils ne jugérent pas à propos d'aller plus avant, & s'en retournérent sur le champ vers leur Général. Les Députés du Sénat portérent donc seuls la réponse de Sylla, qui parut équitable & modérée. Mais Carbon vouloit la guerre, & il l'emporta. Ainsi tout se prépara dans l'Italie pour faire une vigoureuse résistance à Sylla, qui approchoit.

Carbon veut exiger des otages des villes d'Italie. Fermeté de Castricius Magistrat de Plaisance.

Liv. Epit. LXXXIV.

Carbon même voulut prendre une précaution singuliére, & exiger des otages de toutes les villes & de toutes les colonies, pour s'assurer de leur fidélité. Mais le Sénat s'opposa avec vigueur à un projet dont l'exécution alloit mettre entre les mains d'un cruel toute la fleur de la jeunesse de l'Italie : & Carbon fut obligé de céder. Il avoit même trouvé de la résistance dans un Magistrat municipal, dont la fermeté a été justement vantée. Car ce Consul étant venu à Plaisance pour demander des otages, M. Castricius, qui étoit revêtu de la première charge dans cette ville, refusa nettement d'obéir. Carbon indigné usa de menaces, & lui dit qu'il avoit bien des épées à ses ordres. *Et moi*, ré-

Val. Max. VI. 2. 10.

pondit tranquillement Castricius, *j'ai bien des années :* témoignant qu'il craignoit peu de perdre ce foible reste de vie qu'il pouvoit encore espérer. Soit que cette réponse imposât à Carbon, & le touchât de quelque pudeur, soit qu'il fût mal accompagné, soit enfin qu'il craignît le Sénat, il n'osa pas pousser la chose plus loin, & Castricius en fut quitte pour la menace.

Pendant cette même année il s'étoit fait en Espagne & en Afrique quelques légers mouvemens en faveur de Sylla, mais qui n'avoient point eu de suite. Crassus, alors fort jeune, étoit auteur de ceux d'Espagne.

Avantures de Crassus. Il fait quelques mouvemens en Espagne. *Plut. in Crasso.*

Nous avons dit que son pére & son frére aîné avoient été tués, lorsque Marius & Cinna se rendirent maîtres de Rome. Il eut lui-même de la peine à se sauver avec trois amis & dix esclaves : & comme il avoit été quelques années auparavant en Espagne, & qu'il s'y étoit fait des connoissances lorsque son pére y commandoit les armées, il résolut de s'y retirer. Mais en arrivant il trouva la terreur répandue par-tout : & la cruauté de Marius n'y étoit pas moins redoutée, que si on l'eût vû lui-même présent sur les lieux. Crassus n'osa donc se faire con-

noître : & ayant rencontré proche de la mer dans les terres d'un certain Vibius une grande caverne, il s'y enferma avec son monde. Mais il falloit vivre : il envoya donc un esclave pour sonder les dispositions de Vibius. Celui-ci, généreux ami, fut charmé d'apprendre que Crassus eût échappé aux fureurs de Marius : & pour ne le point découvrir, il s'abstint de l'aller voir, & chargea l'Intendant de sa terre de faire préparer tous les jours de quoi manger pour quatorze personnes, de porter ce qu'il auroit préparé auprès d'une certaine pierre, & de se retirer ensuite sans rien examiner, le menaçant de la mort s'il se montroit curieux, & lui promettant la liberté s'il étoit fidéle. La chose s'exécuta ainsi. L'Intendant apportoit tous les jours la provision sans voir personne. Mais il étoit vû. Crassus & ses gens étoient bien attentifs au moment où leur pourvoyeur devoit paroître. Lorsqu'il s'étoit retiré, on alloit prendre ce qu'il avoit apporté : & on faisoit bonne chére : car Vibius avoit donné ses ordres pour que son hôte fût bien traité. Du reste ils n'étoient point mal logés. La caverne étoit spacieuse & commode. Elle avoit une fontaine d'eau très-claire & très-bonne ;

& on y recevoit le jour par de grandes fentes en plusieurs endroits. Crassus passa huit mois dans cette retraite. Lorsqu'il eut appris la mort de Cinna, il se fit connoître : & bientôt il eut assemblé deux mille cinq cens hommes, avec lesquels il parcourut différentes villes d'Espagne. Mais comme ses forces n'étoient pas suffisantes pour qu'il pût se maintenir dans le pays, il passa en Afrique où Métellus Pius avoit formé un corps d'armée considérable. Il n'y resta pas longtems, & s'étant brouillé avec Métellus, il alla se rendre auprès de Sylla, qui l'accueillit & le considéra beaucoup.

Métellus ne fit pas non plus de grands exploits en Afrique. Il en fut chassé par le Préteur C. Fabius, & obligé de venir regagner sa premiére retraite des montagnes de Ligurie, où il demeura caché jusqu'à l'arrivée de Sylla. Alors il alla le joindre : & comme il avoit le titre de Proconsul, Sylla le traita d'égal, & lui fit rendre les mêmes honneurs qu'on lui rendoit à lui-même. Ce ne fut que l'année suivante sous le Consulat de Scipion & de Norbanus que Sylla arriva en Italie.

Métellus Pius chassé d'Afrique, se retire en Ligurie, puis vient joindre Sylla. *Liv. Epit. Appian.*

An. R. 669.
Av. J. C. 83.

L. CORNEL. SCIPIO ASIATICUS.
C. NORBANUS.

Décret du Sénat pour licentier toutes les armées.
Liv. Epit.

Si Carbon ne s'étoit pas fait continuer dans le Consulat pour la troisiéme fois, du moins il avoit eu attention à se donner des successeurs entiérement dévoués à son parti. Le premier usage que les nouveaux Consuls firent de leur autorité, ce fut de faire rendre par le Sénat un décret pour ordonner que toutes les armées fussent licentiées. C'étoit bien entendre leurs intérêts. Car si cet ordre eût été exécuté, il étoit indubitable que ceux qui étoient actuellement en possession du gouvernement, ne manqueroient pas de s'y maintenir. Ils eurent soin aussi de faire leur cour aux nouveaux citoyens : ils distribuérent les affranchis dans les trente-cinq Tribus. Ces mesures de politique étoient bien prises : mais la force seule pouvoit décider la querelle.

Préparatifs des Consuls contre Sylla.
Plut. in Sylla.

Ils le savoient : aussi firent-ils des amas prodigieux de troupes, & Sylla avoit écrit dans ses Mémoires, qu'en passant en Italie il se trouva en tête quinze Généraux, & quatre cens quarante cohortes, c'est-à-dire, deux cens vingt mille hommes de pied. Pour lui,

il n'avoit que ses cinq légions avec quelques troupes auxiliaires d'Achaïe & de Macédoine, & six mille chevaux : le tout faisant environ quarante mille hommes. Cependant avec des forces si inégales, il étoit plein de confiance.

Affection des soldats de Sylla pour leur Général.

Une seule chose l'inquiétoit : c'est qu'il craignoit que ses soldats, dès qu'ils seroient arrivés en Italie, ne se débandassent & ne se retirassent chacun chez soi. Ils prirent soin de lui ôter cette crainte, en s'offrant d'eux-mêmes à prêter serment qu'ils demeureroient à leur drapeau, & qu'ils n'exerceroient aucun ravage dans l'Italie. Bien plus, comme ils pensérent qu'il pouvoit avoir besoin d'argent, ils voulurent se cotiser pour lui faire une somme considérable. Mais il les remercia de leur bonne volonté, déclarant que leur fidélité & leur attachement lui tenoit lieu de tout.

Sylla aborde en Italie, & pénétre jusqu'en Campanie sans trouver d'obstacle.

Sylla partit de Dyrrachium avec une flote de douze cens voiles, & aborda heureusement, les uns disent à Brindes, les autres à Tarente. Peut-être sa flote se partagea-t-elle, & entra moitié dans l'un de ces ports, moitié dans l'autre. Il ne perdit point de tems ; & dès que ses troupes se furent reposées, il marcha en avant, & traversa une grande partie de

AN. R. 669. AV. J. C. 83.

l'Italie, faisant observer une si exacte discipline, que l'on eût dit qu'il venoit comme ministre de paix plutôt que comme chef de guerre. Les villes, les campagnes, les hommes, tout fut ménagé avec un extrême soin : ce qui fit grand honneur à ses armes, & commença à prévenir en faveur de son parti. La tyrannie injuste & cruelle de ses adversaires lui avoit préparé les voies. Rome & l'Italie ne regardoient pas comme un médiocre avantage de changer de maître ; & désespérant du retour de la liberté, elles soupiroient après une douce servitude. Sylla pénétra jusqu'en Campanie sans trouver d'obstacle : & ce fut là que Métellus Pius le joignit, lui amenant non un grand renfort de troupes, mais un accroissement d'honneur & de réputation. Car comme Métellus étoit fort estimé, & passoit pour excellent citoyen, on ne doutoit point que le parti qu'il embrassoit ne fût le meilleur : & un associé tel que lui en valut un grand nombre d'autres à Sylla.

Diod. apud Vales.

Défaite de Norbanus. *Plut. in Sylla.*

Ce Général, aussi habile politique que grand homme de guerre, voulant continuer à mériter la bienveillance par des procédés pacifiques, ne se vit pas plutôt en présence du Consul Norbanus

dans la Campanie, qu'il lui envoya des Députés pour traiter d'accommodement. Le Consul se conduisit brutalement, & maltraita les Députés de Sylla. Il ne pouvoit pas mieux le servir : les soldats de Sylla entrant en indignation, attaquérent l'armée de Norbanus avec tant de furie, qu'ils la renversérent en un moment. Sept mille restérent sur la place : le camp fut pris : le Consul fut obligé de s'enfuir à Capoue : & du côté de Sylla la perte ne fut que de six-vingts hommes. Cette victoire, si grande en elle même, fut encore très-importante par ses suites. Elle confirma les troupes de Sylla dans l'attachement pour leur Général : & rien ne contribua plus à les rendre fidéles à leur serment, & à les empêcher de penser à se débander.

AN. R. 669.
AV. J. C. 83.

Peu de tems après cette action le Capitole fut brulé en une nuit, sans que l'on ait jamais pû découvrir les auteurs de l'incendie. Il est difficile de croire que le hazard ait été la seule cause de ce fâcheux événement, surtout si l'on observe qu'il avoit été prédit à Sylla. Car un esclave, qui se prétendoit inspiré, vint le trouver dans son camp, & après lui avoir promis la victoire de la part de la déesse Bellone, il ajouta que s'il ne se

Le Capitole brulé.

AN. R. 669. Av. J. C. 85.

hâtoit le Capitole seroit brulé : & il fixa le jour, qui fut réellement, comme il l'avoit prédit, le six Juillet. Cette prédiction pourroit bien marquer un complice, ou du moins un homme informé du complot. L'incendie du Capitole passa pour un présage sinistre & une preuve de la colére céleste, aussi-bien que plusieurs autres événemens prétendus merveilleux, que la superstition des anciens Historiens leur fait accumuler sans mesure. Pour nous, il ne nous convient que de les mépriser, ou comme fabuleux, ou comme des accidens naturels qu'ils interprétoient arbitrairement, & qui le plus souvent n'effrayoient que parce qu'on n'en connoissoit pas la cause. Avec le Capitole furent brulés les livres Sibyllins, gardés jusques-là religieusement, parce qu'on étoit persuadé qu'ils contenoient les destins de l'Empire.

Céthégus passe dans le parti de Sylla.

Appian.

Le premier succès qu'avoit eu Sylla dut sans doute lui donner beaucoup de nouveaux partisans. C'est à ce tems que je rapporte d'après Freinshemius le changement de Céthégus, qui avoit été autrefois violent adversaire de Sylla, tellement qu'il étoit l'un des douze qui furent déclarés ennemis publics avec Marius par décret du Sénat, &

dont la tête fut mise à prix. Ce même homme vint alors se présenter comme suppliant devant Sylla, & offrir ses services pour tout ce qui lui seroit ordonné. C'étoit un caractére intriguant & factieux, dont nous aurons lieu de parler encore dans la suite. An. R. 669. Av. J. C. 83.

C'est à ce même tems aussi qu'il faut rapporter la trahison de Verrès, Questeur de Carbon. Quoique Carbon ne fût plus Consul, il avoit un commandement dans la Gaule Cisalpine. Verrès, que le sort lui avoit donné pour Questeur ou Trésorier dès l'année précédente, reçut l'argent, vint dans le camp de son Général : & à la premiére occasion il passa du côté des adversaires, sans oublier la caisse militaire, dont il fit son profit. C'est ainsi que ce brigand, qui devoit un jour ravager la Sicile, faisoit son apprentissage de vols & de rapines dans les circonstances les plus odieuses. Car, selon ce que nous avons remarqué ailleurs, les Loix Romaines mettoient une liaison étroite entre le Questeur & son Consul. On la comparoit à celle que la nature a mise entre un fils & son pére. Ainsi l'infidélité de Verrès envers Carbon devenoit infiniment criminelle. Le traître la coloroit du prétexte de zèle

Trahison de Verrès envers Carbon. *Cic. in Verr.* I. 34-40.

An. R. 669. Av. J. C. 83.

pour le meilleur parti. Mais Cicéron lui montre ce qu'il auroit dû faire, si c'eût été là son motif, par l'exemple de M. Pison, qui étant destiné par le sort à être Questeur de L. Scipion, successeur de Carbon dans le Consulat, ne voulut point toucher l'argent, ni aller à l'armée, satisfaisant ainsi à son inclination pour la cause des Nobles sans préjudicier à des engagemens que tout homme de bien regardoit comme sacrés. L'action de Verrès est donc une trahison des mieux caractérisées, & Cicéron en fait sentir l'énormité par des maximes tout-à-fait judicieuses. » Il [a] n'y a point, dit-il, d'embuches plus cachées ni plus » inévitables, que celles qui se déguisent sous les dehors de l'amitié & des » liaisons les plus saintes. Car pour ce » qui est de celui qui se déclare votre » adversaire, vous pouvez aisément » vous garantir de ses coups avec de la » précaution : au lieu que la perfidie do» mestique & intestine, non-seulement ne

a Nullæ sunt occultiores insidiæ, quàm eæ quæ latent in simulatione officii, aut in aliquo necessitudinis nomine. Nam eum qui palàm est adversarius, facilè cavendo vitare possis. Hoc veterò occultum, intestinum, ac domesticum malum, non modò non exsistit, verùm etiam opprimit, antequam prospicere atque explorare potueris. *Cic. L. I. in Verr. n.* 39.

» se découvre point, mais vous accable » avant que vous ayez pû vous mettre » sur vos gardes. La trahison doit par » conséquent révolter tous les hommes. » C'est a l'ennemi commun de tous que » celui qui s'est montré l'ennemi des » siens. Jamais aucun homme sensé n'a » cru devoir se fier à un traître. Aussi » Sylla éloigna-t-il Verrès de sa per- » sonne : & si dans la suite il lui permit » de s'enrichir des biens de quelques » proscrits, il le récompensa comme » un traître, mais il se donna bien de » garde d'avoir confiance en lui comme » en un ami. »

An. R. 669. Av. J. C. 83.

Sylla débauche l'armée de Scipion. Plut. & Appian.

Le premier avantage que Sylla avoit remporté fut bientôt suivi d'un second, plus considérable encore, & qui lui couta moins. Se trouvant campé vis-à-vis de L. Scipion près de * Teanum, il entama avec lui une seconde négociation, soit de bonne foi, soit, comme il y a plus d'apparence, pour l'amuser, & avoir le tems & l'occasion de lui débaucher son armée. Les deux Généraux eurent une entrevue, dans laquelle on convint

a Omnium est communis inimicus, qui fuit hostis suorum. Nemo unquam sapiens proditori credendum putavit. . . . Sylla habuit honorem, ut proditori, non, ut amico, fidem. n. 38.

* Tiano dans la terre de Labour.

AN. R. 669. AV. J.C. 83.

apparemment de quelques préliminaires, puisqu'il y eut suspension d'armes, & des otages donnés de part & d'autre. Seulement le Consul dit qu'il ne pouvoit rien conclure, sans prendre l'avis de son collégue : & Sertorius fut dépêché pour ce sujet à Norbanus. Sertorius n'étoit pas aisé à tromper : il avertit Scipion d'être en garde contre les ruses de son ennemi : & chemin faisant ayant trouvé l'occasion de s'emparer de la ville de Suessa, qui avoit pris le parti des adversaires, il en profita, moins peut-être pour se rendre maître d'un poste important, que pour troubler une paix qu'il craignoit plus que la guerre. La suite vérifia ses soupçons. Sylla s'étant plaint de la prise de Suessa, comme d'une infraction de la tréve, Scipion lui rendit ses otages : convenant ainsi qu'il étoit en tort, & qu'il avoit manqué à ses engagemens. Ce fait est une époque remarquable : qui sera rappellée par Sylla lors de la proscription.

Toute cette conduite de Scipion indisposa contre lui son armée, qui étoit déja à demi gagnée par les soldats du parti contraire. Car ceux-ci dressés à ce manége par leur Général, & semblables, dit Plutarque, à des oiseaux privés qui

attirent les autres dans le piége, avoient abusé de la tréve pour corrompre les troupes du Consul, par argent, par promesses, par toute sorte de voies. Ainsi Sylla s'étant présenté avec vingt cohortes aux portes du camp ennemi, elles lui furent ouvertes, il entra sans tirer l'épée, & toute l'armée de Scipion, composée de vingt mille hommes, passa sous ses drapeaux. Le Consul, dupe de sa crédulité & abandonné de tous, resta seul dans sa tente avec son fils. Sylla usa généreusement de ses avantages, & renvoya les deux prisonniers en toute liberté. Il traita de même, soit dans cette occasion, soit dans quelque autre, le brave Sertorius: qui voyant quel train les affaires prenoient en Italie, & jugeant par l'incapacité des Généraux, que tout iroit de mal en pis, résolut de se retirer en Espagne, dont le commandement lui étoit échu après sa Préture, & là de s'assurer un asyle & pour lui-même & pour ses amis.

An. R. 669. Av. J. C. 83.

Sertorius passe en Espagne.

Sylla, par la retraite de Sertorius, eut le champ libre, & débarrassé du seul adversaire qui auroit été capable de lui tenir tête s'il eût eu autant de considération & d'autorité que de mérite, il n'eut pas de peine à vaincre les autres,

An. R. 669. Av. J. C. 83.

mêlant toujours la ruse & la force, l'épée & l'intrigue. Carbon le connoissoit bien, & disoit, » que dans le seul Sylla » il avoit à combattre un lion & un re- » nard : mais qu'il craignoit bien plus » le renard que le lion. »

Mot de Carbon touchant Sylla.

La puissance des ennemis de Sylla étoit néanmoins formidable, & il avoit besoin de plusieurs corps d'armées & de plusieurs Généraux pour leur résister. Il chargea donc Crassus d'aller dans le pays des Marses lui lever & assembler des troupes. Comme il falloit passer à travers les ennemis, Crassus lui demanda une escorte. *Je vous donne pour escorte*, lui répondit Sylla, *votre pére, votre frére, & tous vos proches, tués indignement, & dont je poursuis la vengeance.* Crassus piqué de cette vive repartie, se mit en marche sur le champ, & ayant traversé courageusement & heureusement les ennemis, il arriva dans le pays des Marses, fit des levées considérables, & rendit en plusieurs occasions d'importans services à Sylla.

Mot de Sylla à Crassus. *Plut. in Crasso.*

Un autre jeune Romain, plus jeune encore que Crassus, se distingua bien davantage. C'est Pompée, qui alors âgé seulement de vingt-trois ans, prouva que dans les génies supérieurs la vertu

Pompée, âgé de vingt-trois ans, léve une armée de trois légions.

n'attend pas la maturité de l'âge. Il étoit dans le * Picénum : & voyant que les citoyens les plus illustres & les plus gens de bien se rendoient de toutes parts dans le camp de Sylla, comme dans un port où ils alloient chercher leur sûreté, pour lui il crut ne devoir pas s'y présenter comme ayant besoin de secours, mais au contraire y mener du renfort, & s'y faire considérer sur le pied d'un ami utile & en état de rendre service. Le Picénum étoit plein de ses cliens : & il s'étoit acquis une estime universelle en ce qui regarde le mérite militaire, ne connoissant ni l'oisiveté ni les délices, mais occupé nuit & jour des exercices les plus propres à former un guerrier. Simple & même austére dans son genre de vie, jusqu'à s'abstenir du bain, qui passoit dans ces tems-là presque pour une nécessité, il ne mangeoit point couché sur un lit, selon l'usage, mais assis : il donnoit au sommeil moins que la nature n'exige, & ne connoissoit en un mot d'autre délassement que le changement de travail.

AN. R. 669. AV. J. C. 83.

Plut. in Pomp.

Diod. apud Vales.

S'étant donc fait un grand nom par cette conduite, dès qu'il commença à sonder les habitans du Picénum, il les trouva

* *Marche d'Ancone.*

An. R. 669. Av. J. C. 83.

Plut.

prêts à marcher ſous ſes ordres : & un certain Vindius l'ayant traité de jeune écolier, qui vouloit faire le harangueur, fut ſur le champ mis en piéces par les aſſiſtans. Pompée profita de cette diſpoſition des eſprits ; & ſans avoir reçu de perſonne le droit de commander, mais s'établiſſant lui-même Général, il ſe fait dreſſer un tribunal au milieu de la place d'Auximum * : de-là il chaſſe les Ventidius, premiers citoyens de cette ville, qui tenoient pour Carbon : puis il leve des ſoldats, les diſtribue par compagnies & par cohortes : & ayant parcouru les villes du voiſinage, qui toutes allérent au-devant de ſes deſirs, il eut bientôt formé trois légions, bien pourvues de vivres, de chariots, & de toutes les munitions néceſſaires. Alors il partit pour aller joindre Sylla, non pas en diligence, ni comme cherchant à ſe dérober à la pourſuite des ennemis, mais ſéjournant autant qu'il pouvoit lui être commode, ravageant les terres de ceux du parti contraire, & attirant au ſien tous ceux qui étoient capables de ſe laiſſer gagner.

Ses premiéres victoires.

Trois armées commandées par trois Généraux, Brutus, Cœlius, & Carrinas, ſe concertérent pour l'envelopper. Pom-

* *Oſimo.*

pée prit son parti en habile capitaine. Il alla avec toutes ses forces attaquer le seul Brutus, & le mit en fuite, ayant fait preuve de bravoure personnelle dans le combat, & tué de sa main un cavalier Gaulois, qui s'avançoit hors des rangs. Après qu'il se fut ainsi débarrassé de cette armée, la mésintelligence entre les chefs le délivra des deux autres, qui s'en allérent chacune de leur côté. Le Consul Scipion, qui avoit profité de la liberté que Sylla lui avoit rendue pour aller se mettre à la tête d'une nouvelle armée, vint aussi à la rencontre du jeune Général. Mais il éprouva en cette occasion le même sort qu'il avoit eu vis-à-vis de Sylla: toutes ses troupes l'abandonnérent. Enfin auprès de la riviére d'Esis * Pompée défit un gros corps de cavalerie commandé par Carbon en personne.

An. R. 669. Av. J. C. 83.

Sylla ne savoit encore rien de tous ces succès : & à la premiére nouvelle qu'il eut des mouvemens de Pompée, craignant pour un jeune homme sans expérience, qu'il voyoit environné de tant d'ennemis, il se mit en marche pour aller le secourir. Lorsque Pompée le sçut peu éloigné, il commanda aux Officiers de faire prendre les armes aux soldats, & de les ranger dans le meilleur ordre,

Il vient joindre Sylla, qui lui rend de grands honneurs.

* *Le Fiumesino.*

An. R. 669. Av. J. C. 83.

afin que le coup d'œil pût être agréable à Sylla : car il espéroit en recevoir de grands honneurs, & il en reçut qui passérent encore son attente. En effet lorsque Sylla le vit s'avancer vers lui avec des troupes lestes, bien équippées, pleines de courage, & à qui leurs victoires avoient encore inspiré un air de joie & de triomphe, il en fut si charmé, que Pompée l'ayant salué, en lui donnant, comme il convenoit, le nom d'*Imperator* *, il lui rendit le même salut & le qualifia du même titre. Et il garda toujours avec lui dans la suite cette maniére de procéder. Pompée étoit presque le seul entre toute cette Noblesse & tant d'hommes illustres qui environnoient Sylla, pour qui il se levât & se découvrît.

Antipathie entre Pompée & Crassus.

Plu. in Crasso.

Ces honneurs singuliers piquérent de jalousie Crassus, qui n'en recevoit pas de pareils : & ce fut-là la source de l'antipathie qui régna longtems entre eux. Crassus n'avoit pourtant pas lieu de se plaindre. Ses services n'égaloient pas ceux de Pompée : & de plus son avarice & son âpreté pour l'argent,

* *Ce mot signifie* Général : *& dans un sens plus étroit c'étoit un titre d'honneur qui se donnoit à ceux qui avoient remporté quelque victoire considérable. C'est dans ce second sens que Sylla le donne à Pompée.*

vices qui parurent en lui dès la premiére jeunesse, & qui s'accrurent toujours avec l'âge, déparoient tout ce qu'il pouvoit faire de louable. An. R. 669. Av. J. C. 83.

Pompée ne s'oublia pas au milieu de tant de gloire ; & Sylla ayant voulu l'envoyer dans la Gaule Cisalpine pour y prendre la place de Métellus Pius, qui manquoit de feu dans les opérations, & n'avançoit pas beaucoup les affaires, il eut assez de modération pour représenter qu'il ne lui convenoit pas de déplacer un homme qui le surpassoit & par l'âge & par une réputation faite depuis longtems. Il ajouta que cependant si Métellus le demandoit pour collégue, il ne refuseroit pas de marcher. La chose s'exécuta selon ce plan : & Pompée étant venu en Gaule, non-seulement y fit de belles actions par lui-même, mais ranima & réchauffa par son activité la lenteur de Métellus.

Modestie & égards de Pompée pour Métellus Pius. *Plut. in Pomp.*

Cependant de nouveaux Consuls entrérent en charge, Marius le fils, & Carbon, qui reprit les faisceaux Consulaires pour la troisiéme fois. Marius étoit fort jeune, & les Auteurs qui lui donnent le plus d'âge ne vont pas au-delà de vingt-six à vingt-sept ans. Rien n'étoit plus irrégulier qu'une pareille élection. Mais alors on ne connoissoit plus de Loix. La

Carbon Consul pour la troisiéme fois avec le jeune Marius. *Vell. II. 16. Appian.*

AN. R. 669. AV. J. C. 83. *Auct. de vir. Ill. in Mar. il io.* mére du jeune Consul fut assez sensée pour pleurer cet honneur prématuré, qu'elle prévoyoit devoir être funeste à son fils.

AN. R. 670. AV. J. C. 82.

C. MARIUS.
CN. PAPIRIUS CARBO III.

Cette année, ou même dès la précédente, Muréna, qui avoit été laissé par Sylla en Asie, comme nous l'avons dit, renouvella la guerre contre Mithridate. Je remets à en parler dans un autre lieu.

Fabius Préteur est brulé dans son palais à Utique. *Freinshem.* LXXXVI. 3.

Un fait détaché trouvera ici sa place. C. Fabius, qui avoit chassé Métellus Pius de l'Afrique, qu'il gouvernoit comme Préteur, digne ministre des Marius & des Carbons, se rendit si odieux par ses rapines, par ses cruautés, par l'horrible projet de soulever les esclaves, & de les porter à égorger leurs Maîtres, que les citoyens Romains établis en grand nombre dans Utique, le brulérent vif dans son propre Palais. Et cette violence ne fut regardée que comme une vengeance légitime, au sujet de laquelle il ne fut fait à Rome ni information, ni poursuite. Peut-être aussi les Romains étoient-ils trop occupés des maux qui les pressoient, pour penser à un objet si éloigné. Car la guerre civile continuoit en Italie

avec

avec plus de fureur que jamais : & les Consuls manquant d'argent pour payer leurs troupes, firent rendre un décret du Sénat pour enlever & convertir en monnoie tous les ornemens d'or & d'argent qui étoient dans les temples de Rome. An. R. 670. Av. J. C. 82.

Avantages remportés par les Lieutenans de Sylla.

Je ne m'étendrai point sur les avantages que remportérent les Lieutenans de Sylla, Métellus, Pompée, Crassus, M. Lucullus, frére de celui dont nous avons déjà parlé plus d'une fois, & qui étoit actuellement en Asie. Nous avons peu de détail sur tous ces faits. Qu'il me suffise de remarquer que presque par-tout le parti de Sylla fut victorieux, & que sur un très-grand nombre d'actions il n'y en eut que très-peu où il souffrit quelque échec. Je m'attacherai aux exploits de Sylla lui-même. C'est ce qu'il y a de plus important & de plus capable d'intéresser.

Il fait un Traité avec les peuples d'Italie. Sa confiance. *Liv. Epit.*

Sylla, toujours attentif à diminuer le nombre de ses ennemis, s'engagea par un Traité solemnel avec les peuples d'Italie, à les faire jouir du droit & des prérogatives de citoyens Romains, qui leur avoient été accordées. Ce Traité, qui détachoit de la faction de Marius un si grand nombre de partisans, ne fut pas un des événemens les moins propres à

An. R. 670. Av. J. C. 82.

augmenter la confiance que Sylla avoit de vaincre, & qui étoit si grande, que si des plaideurs venoient se présenter devant lui pour lui demander justice, il remettoit à juger leur affaire lorsqu'il seroit dans Rome : & cela pendant que ses adversaires dominoient dans la ville, & remplissoient l'Italie de leurs armées.

Massacres ordonnés par le Consul Marius, & exécutés par Damasippus.

Appian. Vell. II. 26.

Il semble que le Consul Marius avoit la même pensée, & qu'il ne doutoit point que Sylla ne restât à la fin victorieux. Ce fut pour lui un motif de se porter à une horrible barbarie : & craignant que ceux qu'il vouloit perdre ne lui échappassent, il hâta sa vengeance pendant qu'il étoit encore le maître. Le Préteur Brutus Damasippus commandoit dans Rome en l'absence des Consuls, qui tous deux en étoient sortis pour se mettre à la tête des armées. Marius écrivit de son camp à ce Préteur pour lui ordonner de massacrer les chefs de la faction de Sylla, c'est-à-dire, les premiers du Sénat & de la Noblesse. Damasippus étoit un scélérat, dévoué à toutes les fureurs du parti qu'il avoit embrassé. Il exécuta donc sans scrupule cet ordre inhumain : & joignant la perfidie à la cruauté, il convoqua le Sénat sous quelque prétexte, & ensuite y fit en-

trer des meurtriers qui égorgérent un très grand nombre de Sénateurs. L'Histoire nous a conservé les noms de quatre des principaux : Carbon Arvina, proche parent de Carbon Consul de l'année dont je raconte les événemens, & seul de cette famille qui ait été un bon citoyen au jugement de Cicéron, P. Antistius, beau-pére de Pompée, L. Domitius, & enfin le grand Pontife Q. Scévola. | An. R. 670. Av. J. C. 82. | *Cic. ad Fam.* IX. 21.

Ce respectable vieillard avoit bien prévu que c'étoit là le sort qui l'attendoit. Mais attaché à l'observance la plus exacte de tous les devoirs, quoiqu'il trouvât le parti de Sylla le meilleur, il ne pouvoit approuver la violence & la guerre civile ; & il disoit qu'il aimoit mieux s'exposer à périr par le fer de ses ennemis, que de venir les armes à la main assaillir les murs de sa patrie. Lorsqu'il se vit près d'être attaqué, il voulut s'enfuir, & il gagna même le vestibule du temple de Vesta. Mais il y fut atteint & égorgé par les meurtriers. | Mort de Scévola grand Pontife. | *Cic. ad Att.* VIII. 3.

Damasippus, selon la barbare coutume établie depuis quelque tems à Rome, étendit sa cruauté au-delà même de la mort de ces illustres personnages. Le corps de Carbon Arvina, dont on avoit

An. R. 670. Av. J. C. 82.

coupé la tête, fut attaché au bout d'une potence, & porté en cet état par la ville. Les autres furent traînés avec le croc par les rues, & jettés dans le Tibre. La femme d'Antistius, qui se nommoit Calpurnia, désespérée de la mort funeste de son mari, se tua elle-même.

Bataille de Sacriport, où Marius est défait par Sylla. *Plut. in Syll. & Appian.* 1. *Segni.* 2. *Palestrine.*

Ces cruautés ne précédérent pas de beaucoup la défaite entiére de Marius par Sylla. La bataille se donna auprès d'un lieu nommé par les Latins *Sacriportus* entre [1] Signia & [2] Préneste. La nuit d'auparavant Sylla avoit eu un songe qui lui donnoit de grandes espérances. Il avoit cru voir le vieux Marius qui recommandoit à son fils de craindre le jour du lendemain, comme un jour qui devoit être malheureux pour lui. En conséquence Sylla, prévenu comme il étoit en faveur des présages, des songes, & de toute espéce de divination, désiroit extrémement de combattre. Mais ses soldats, lorsqu'ils se trouvérent en présence de l'ennemi, étoient si fatigués d'une longue marche pendant laquelle ils avoient essuyé une grande pluie, qu'ils se jettoient par terre, se couchant sur leurs boucliers pour prendre quelque repos. Il fallut donc que Sylla consentît à leur donner l'ordre de se retrancher: & ils se mirent sur le champ

en devoir de se dresser un camp. Mais Marius étant venu les attaquer avec fierté & avec menaces pendant qu'ils travailloient, ces vieux soldats se crurent insultés. L'indignation leur fit retrouver leurs forces : & plantant leurs demi-piques sur le bord du fossé qu'ils avoient déja creusé, ils marchent à l'ennemi l'épée à la main. Le combat fut vif. Mais bientôt l'aîle gauche de Marius commençant à plier, cinq cohortes & deux escadrons passérent du côté de Sylla. Cette désertion découragea les autres : en un moment la fuite devint générale, & tous cherchent à se retirer dans Préneste. Sylla les poursuit vivement : de sorte que les Prénestins craignirent qu'il n'entrât avec les fuyards dans leur ville, & fermérent leurs portes. C'est là que se fit le plus grand carnage. Marius, qui trouva en arrivant les portes fermées, fut tiré dans la ville par-dessus les murs avec une corde. Sylla dans ses Mémoires disoit qu'il n'avoit perdu dans cette action que ving-trois soldats, & qu'il en avoit tué vingt mille des ennemis, & fait huit mille prisonniers. Parmi ces prisonniers tout ce qui se trouva de Samnites fut égorgé par son ordre : il regardoit cette nation comme

An. R. 670. Av. J. C. 82. l'ennemie implacable du nom Romain.

La ville de Préneste étoit très-forte : il fallut l'assiéger dans les formes. Sylla donna le commandement de ce siége à Lucrérius Ofella, qui depuis peu avoit quitté le parti de Carbon pour passer dans le sien. Appien dit que cet Ofella n'étoit que simple Chevalier Romain : Velleïus assure qu'il avoit été Préteur. Quoi qu'il en soit, il paroît que c'étoit un homme obscur, & que ce fut précisément à raison de son obscurité que Sylla le choisit pour lui donner un commandement de cette importance. Car Dion remarque que Sylla commença alors à se démasquer ; & qu'au lieu que jusques-là il avoit témoigné toute sorte de considération pour cette Noblesse qui l'environnoit, & qui faisoit la gloire & la force de son parti, dès qu'il se vit au-dessus de ses affaires, il la négligea, & lui préféra des hommes sans naissance, qui se prêtoient plus aisément à toutes ses volontés, & qui ne lui enlévoient point l'honneur des succès. Conduite pleine d'ingratitude, mais trop ordinaire aux ambitieux, qui ne considérent les hommes qu'à proportion du besoin qu'ils en ont, & qui dès qu'ils peuvent s'en passer comptent pour rien les services reçus.

Siége de Préneste.

Dio apud Vales.

Pendant que Lucrétius Ofella assiégeoit Marius dans Préneste, Sylla marcha vers Rome, sentant de quelle importance il étoit pour lui d'enlever à ses ennemis la Capitale de l'Empire, & regardant avec raison cette conquête comme le fruit de toutes ses autres victoires. Il y fut reçu sans difficulté. La disette affligeoit la ville, & on y étoit accoutumé par tant de vicissitudes successives en un assez petit nombre d'années à subir la loi du plus fort. Tous les adversaires de Sylla s'étoient enfuis à son approche. Il fit vendre leurs biens à l'encan : & ayant assemblé le peuple, il déplora la nécessité où il s'étoit trouvé de se venger par les armes : il exhorta tous les citoyens à prendre courage, & leur promit que dans peu la tranquillité seroit rétablie dans la ville, & le gouvernement remis sur l'ancien pied. Belles promesses ! qui furent bien démenties par ses actions.

An. R. 670. Av. J. C. 82.

Sylla est reçu dans Rome. *Appian.*

Cependant le parti de Marius se mettoit en mouvement pour secourir Préneste. Mais ce fut inutilement. Sylla, ou par lui-même, ou par ses Lieutenans, défit en toute occasion les différens corps d'armée qui tentérent le secours. Et les disgraces se réitérant & s'accumulant

Efforts inutiles pour secourir Préneste. Norbanus & Carbon abandonnent l'Italie.

An. R. 670.
Av. J. C. 82.

sans cesse les unes sur les autres, enfin les principaux chefs désespérérent totalement des affaires, & abandonnérent l'Italie. Norbanus se retira à Rhodes, & Carbon en Afrique. Ils laissoient néanmoins des forces encore formidables: & outre plusieurs légions Romaines, une armée de quarante mille tant Lucaniens que Samnites, commandée par trois chefs courageux & expérimentés, M. Lamponius, Pontius Télésinus, & Gutta de Capoue, donna de terribles allarmes à Sylla.

Derniére bataille, livrée aux portes de Rome, entre Sylla & les Samnites.
Plut. in Syll.

Cette armée, jointe à Carrinas, Damasippus, & quelques autres chefs du même parti, avoit tenté sans succès de forcer des gorges, par lesquelles il falloit passer pour pénétrer jusqu'à Préneste, & qui étoient gardées par Sylla. Enfin se voyant Sylla en tête, & sachant que Pompée s'avançoit pour les prendre en queue, Télésinus, grand Capitaine & homme de ressources, forma subitement le dessein d'aller attaquer Rome même, qui étoit actuellement sans défense: & peu s'en fallut qu'il ne réussît. Car étant parti de nuit, il déroba si adroitement sa marche aux adversaires, qu'il arriva à une demie-lieue de la ville, du côté de la porte Colline, sans avoir trouvé d'obstacle, bien fier & bien glorieux

d'avoir trompé de si habiles Généraux. La terreur fut aussi grande dans Rome, que lorsqu'autrefois on avoit vu Annibal aux portes : & le danger n'étoit pas moindre. Ce n'étoient que courses incertaines, que cris lamentables des femmes & des enfans, qui déploroient leur infortune, & appréhendoient tous ce que peut craindre une ville prise d'assaut. Au point du jour la plus brillante jeunesse de Rome sortit à cheval pour aller reconnoître l'ennemi, & pour escarmoucher. Plusieurs furent tués, & entr'autres un Ap. Claudius. Enfin on vit arriver Balbus envoyé par Sylla avec sept cens chevaux. Il étoit venu à toute bride, & n'ayant pris qu'un moment haleine, il alla sur le champ harceler & retarder les Samnites, en attendant Sylla, qui vint réellement peu après avec toute son armée, & qui à mesure que les troupes arrivoient les faisoit repaître à la hâte & les rangeoit en même tems en bataille. Dolabella & Torquatus, deux des principaux Officiers, voulurent lui représenter qu'il seroit plus à propos de ne point exposer sur le champ au combat des troupes fatiguées d'une marche forcée. Il ne les écouta point, & fit sonner la charge. C'étoit le premier No-

An. R. 671
Av. J. C. 82

AN. R. 670. AV. J. C. 82.

vembre, sur les trois heures après midi.

Le combat fut des plus rudes. La haine échauffoit les courages de part & d'autre : & jamais l'intérêt ne fut plus grand, puisqu'il s'agissoit du sort de la ville de Rome, devant laquelle ils combattoient. L'aîle droite de Sylla, que commandoit Crassus, fut pleinement victorieuse, mais elle s'éloigna du champ de bataille, & poursuivit fort loin les fuyards. La gauche, où étoit le Général en personne, souffrit beaucoup, & avoit peine à résister. Sylla ne se ménageoit pas : il alloit de rang en rang, monté sur un beau cheval blanc, plein de feu & très-léger à la course. Deux des ennemis le reconnurent, & se mirent en disposition de lancer sur lui leurs javelines. Heureusement son écuyer les apperçut, & d'un coup de fouet animant le cheval de son maître, il le fit avancer si à propos, que les deux javelines vinrent tomber à peu de distance de la croupe du cheval.

Cependant Télésinus encourageoit ses Samnites, en leur criant, [a] » que c'étoit » ici le dernier jour des Romains ; qu'il » falloit prendre & ruiner leur ville ; » que jamais on ne se délivreroit de ces

a Adesse Romanis ultimum diem : eruendam delendamque urbem : nunquam defuturos rap-

» loups ravissans, de ces fiers ennemis » de la liberté de l'Italie, si l'on ne dé- » truisoit leur repaire. » Sylla se trouvoit alors dans le plus grand danger qu'il eût couru de sa vie. Soit superstition, soit pour faire reprendre cœur à ses troupes, il tira de son sein une petite figure d'Apollon Pythien, qu'il avoit enlevée de Delphes, & qu'il portoit toujours sur lui: & la baisant, & lui adressant la parole, » O Apollon, disoit il, » après avoir rendu l'heureux Sylla vic- » torieux en tant d'occasions, ne l'avez- » vous amené aux portes de sa patrie, » que pour l'y faire périr honteusement » avec ses concitoyens? » En même tems il animoit les siens à bien faire, par priéres, par menaces, & en prenant même quelques-uns par le bras pour les forcer de tourner tête. Tout fut inutile: le désordre augmenta de plus en plus: & lui-même entraîné par les fuyards, fut obligé de céder à l'ennemi vainqueur, ayant perdu un grand nombre de personnes de marque. Plusieurs, qui étoient sortis de Rome pour être spectateurs du combat, payérent bien chérement leur curiosité, & furent tués ou écrasés.

AN. R. 670. Av. J. C. 82.

tores Italicæ libertatis lupos, nisi sylva in quam refugere solerent esset excisa. *Vell.* II. 27.

An. R. 670. Av. J. C. 82. L'allarme fut si grande, que peu s'en fallut que le siége de Préneste ne fût levé, parce que la fuite en porta quelques-uns de ce côté-là, qui dirent à Lucrétius Ofella que tout étoit perdu, que Sylla étoit vaincu, & que la ville de Rome étoit prise.

Enfin Sylla reprit le dessus, sans que nous puissions trop dire comment, faute de mémoires assez instructifs. Ce que nous savons, c'est qu'après une heure de nuit les Romains commencérent à respirer, & les Samnites à avoir du désavantage; que l'on se battit bien avant dans la nuit; que Pontius Télésinus fut blessé à mort, & trouvé le lendemain sur le champ de bataille, ayant encore un reste de vie, & avec un air de fierté que les approches même de la mort n'avoient pu lui faire perdre. Son camp fut pris, son armée taillée en piéces ou dissipée. Il échappa peu de Samnites: Car Sylla avoit défendu qu'on leur fît aucun quartier.

Vell. II. 27.

Strabo, l. V. p. 249.

Plut.

Lorsque la nuit étoit déja bien avancée, Sylla reçut des nouvelles de Crassus, qui avoit poursuivi les ennemis jusqu'à la ville d'Antemnes, plus de deux lieues au-delà de Rome. Il demandoit des rafraîchissemens pour ses soldats

qui s'étoient campés au lieu même où ils avoient cessé de poursuivre. Il auroit épargné bien des dangers & de vives inquiétudes à son Général, si après avoir mis en fuite l'aîle des ennemis qui lui étoit opposée, il eût seulement envoyé après eux ce qu'il falloit de troupes pour les empêcher de se rallier, & fût venu avec ses principales forces au secours de l'aîle gauche des Romains. AN. R. 670. AV. J. C. 82.

Cette victoire de Sylla porta le dernier coup au parti de Marius, & à la ligue Sociale : & le [a] vainqueur auroit été le plus heureux & le plus glorieux des hommes, s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre. Mais il deshonora sa victoire par les plus odieuses & les plus détestables cruautés : ce qui doit paroître d'autant plus étonnant, que jusques-là il avoit montré de la modération & de la douceur, & qu'il étoit même naturellement gai & enjoué, caractére qui ne paroît pas annoncer une disposition à devenir cruel. Au contraire il avoit paru compatissant, & on l'avoit vû s'attendrir souvent jusqu'aux larmes. Car pour ce qui est de Marius, il étoit né féroce : & la souveraine puissance

Changement dans les mœurs de Sylla.

Plut.

[a] Felicis nomen usurpasset justissimè, si eundem & vincendi & vivendi finem habuisset. *Vell.* II. 27.

An. R. 670. Av. J. C. 82.

avoit fortifié & non changé son caractére. Il n'en est pas de même de Sylla : & son[a] exemple est tout-à-fait propre à décrier la prospérité & la puissance absolue, comme rendant les hommes fastueux, insolens, & inhumains : soit qu'elle change véritablement leurs mœurs, soit qu'elle découvre seulement des vices qui sans elle seroient demeurés cachés.

Six mille prisonniers sont massacrés par ses ordres.

Le premier trait par lequel il manifesta le goût qu'il avoit pris pour la cruauté, fut le meurtre de six à sept mille prisonniers. Trois mille hommes après le combat s'étant offerts de se rendre à lui, il leur promit la vie sauve, s'ils vouloient mériter leur grace en attaquant leurs campagnons, qui n'étoient pas encore soumis. Ils le firent : & dans le combat qui se livra, plusieurs ayant été tués de part & d'autre, tout ce qui resta des deux corps au nombre de six mille hommes se livrérent à lui sur sa parole. Il les assembla tous dans un même lieu, leur faisant espérer qu'il

a Εἰκότως προσετρίψατο ταῖς μεγάλαις ἐξουσίαις διαβολὴν, ὡς τὰ ἤθη μένειν οὐκ ἐώσαις ἐπὶ τῶν ἐξ ἀρχῆς τρόπων, ἀλλ' ἔμπληκτα, καὶ χαῦνα, καὶ ἀπάνθρωπα ποιούσαις . . . . εἴτε κίνησίς ἐστι καὶ μεταβολὴ φύσεως ὑπὸ τύχης, εἴτε μᾶλλον ὑποκειμένης ἀποκάλυψις ἐν ἐξουσίᾳ κακίας. *Plut. in Sylla.*

les distribueroit dans ses légions. Mais il donna ordre qu'on les massacrât dans le tems que non loin de cet endroit il tenoit le Sénat dans le temple de Bellone. Et cette action si horrible en elle-même n'est pas encore ce qu'il y a ici de plus affreux. Mais au cri effroyable que jettérent ces malheureux lorsqu'ils virent qu'on les alloit égorger, tout le Sénat s'étant troublé, Sylla ne changea point de visage, & avec un sang froid & une tranquillité qu'à peine attendroit-on d'un tyran endurci dans le crime dès l'enfance, [a] *Messieurs*, dit-il aux Sénateurs, *prêtez-moi attention : c'est un petit nombre de séditieux que l'on met à mort par mon ordre.*

An. R. 670. Av. J. C. 82.

Ce carnage fut comme le signal des meurtres dont la ville fut remplie les jours suivans. Une des premiéres victimes de la vengeance de Sylla fut le cruel Damasippus, à la mort duquel tout le monde applaudit. Si le vainqueur n'eût fait périr que de semblables pestes publiques, la joie eût été universelle. Mais il poursuivoit avec acharnement tous les restes du parti vaincu : & de plus ceux qui l'appro-

Rome remplie de meurtres.

Sallust. Catil. n. 51.

a Hoc agamus, P. C. Seditiosi pauculi meo jussu occiduntur. Sen. de Clem. I. 12.

An. R. 670. Av. J. C. 82. choient & qui avoient du crédit auprès de lui se défaisoient sous son autorité & de son aveu de leurs ennemis particuliers, ou même de ceux dont les biens leur faisoient envie.

Proscription. Plut. in Syll. Oros. V. 21. Flor. III. 21. Au milieu de tant d'horreurs, le Sénat s'étant assemblé, il y eut des murmures & des plaintes : & Q. Catulus, fils de celui que Marius avoit fait périr, osa élever sa voix, & dire tout haut : *Avec qui donc prétendons-nous vivre, si nous tuons dans les combats ceux qui ont les armes à la main, & dans la paix ceux qui ne les ont plus ?* Un jeune homme qui se nommoit C. Métellus alla plus loin ; & s'adressant à Sylla lui-même, il lui demanda quelle seroit la fin des maux publics. *Car*, ajouta-t-il, *nous ne cherchons point à sauver ceux que vous avez condamnés à périr ; mais il est juste de tirer d'inquiétude ceux à qui vous laissez la vie.* Sylla ayant répondu qu'il n'avoit pas encore déterminé qui étoient ceux à qui il devoit faire grace, un certain Furfidius, homme de bas lieu, & indigne flateur, prit la parole, & lui dit : *Eh bien, faites-nous connoître qui sont ceux que vous avez condamnés.* Sylla répondit qu'il le feroit : & c'est

ainsi que fut amenée cette horrible proscription, qui fait encore aujourd'hui frémir après tant de siécles. An. R. 670. Av. J. C. 82.

Car le lendemain Sylla, sans avoir pris l'avis d'aucun de ceux qui étoient en charge, fit dresser & afficher dans la place publique une liste de quatre-vingts noms, à la tête desquels étoient les deux Consuls actuellement en place, Carbon & Marius; puis Scipion & Norbanus, qui avoient exercé le Consulat l'année précédente; ensuite Sertorius, & enfin ceux qui se faisoient distinguer davantage entre les ennemis du parti victorieux. Le jour suivant nouvelle liste de deux cens vingt; & le troisiéme un pareil nombre. Et Sylla haranguant le peuple à ce sujet, dit qu'il avoit proscrit ceux dont il s'étoit souvenu, & qu'à mesure que les noms des autres se présenteroient à sa mémoire, il les proscriroit. Il ajouta qu'il ne pardonneroit à aucun de ses ennemis, & qu'il traiteroit avec la derniére rigueur tous ceux qui depuis le jour que le Consul Scipion avoit rompu le traité avec lui & manqué à sa parole, avoient rendu service au parti contraire, ou en commandant des armées, ou comme Questeurs, ou comme Tribuns des soldats, ou enfin de quelque maniére que ce pût être. Plut. Appian.

AN. R. 670. AV. J.C. 82.

On voit quelle étendue il donnoit à ſa vengeance, & combien le nombre des coupables devoit être grand. On en fit la recherche & dans Rome & dans toute l'Italie. C'étoit un crime d'avoir porté les armes ſous Carbon, Norbanus, ou Marius; d'avoir payé les taxes qu'ils avoient impoſées; en un mot de les avoir aidés de conſeils, de vivres, ou d'argent. Les liaiſons d'amitié & d'hoſpitalité, ſociété d'affaires, avoir prêté à quelqu'un des ennemis de Sylla, ou en avoir emprunté quelque ſomme, il n'en falloit pas davantage pour être condamné. Bien entendu que c'étoit principalement contre les riches que l'on faiſoit valoir toutes ces accuſations. Après cet expoſé, il eſt aiſé de concevoir que le nombre des proſcrits ſe ſoit groſſi tellement, qu'on le faſſe monter à quatre mille ſept cens, dont plus de deux mille tant Sénateurs que Chevaliers. Et le tyran étoit ſi éloigné d'avoir honte d'une ſi déteſtable barbarie, qu'il fit mettre les noms de cette multitude de proſcrits ſur les regîtres publics, comme s'il ſe fût agi de quelque exploit glorieux dont il eût fallu conſerver le ſouvenir à la poſtérité.

Valer. Max. IX. 2.

Plut.

L'Edit de proſcription puniſſoit la compaſſion & l'humanité comme un

crime, imposant peine de mort à quiconque recevroit un proscrit, & lui donneroit asyle, sans excepter ni frére, ni pére, ni fils. Au contraire on promettoit aux assassins deux talens pour récompense du meurtre, quand même ce seroit un esclave qui tueroit son maître, ou un fils qui tueroit son pére. De plus, les biens des proscrits étoient confisqués, &, ce qui parut le plus injuste, leurs fils & petits-fils déclarés incapables de posséder aucune charge. Cette derniére iniquité a été relevée par plusieurs Ecrivains : mais nul ne l'a peinte avec plus de force que Salluste, qui fait ainsi parler Lépidus.[a] *Sylla est le seul, depuis que le genre humain subsiste, qui ait préparé des supplices à ceux mêmes qui ne sont pas encore nés, ensorte qu'avant que la vie leur soit assurée, la vexation est déja toute prête & les attend par avance.*

An. R. 670. Av. J. C. 82.

La proscription ne se renferma pas dans Rome : elle s'étendit, comme nous l'avons dit, dans toutes les villes d'Italie : & il n'y avoit ni temple, si saint qu'il pût être, ni foyer domestique, ni mai-

a Quin solus omnium post memoriam hominum supplicia in postfuturos composuit, quis priùs injuria quàm vita certa esset. *Sall. Hist.* I.

AN. R. 670. AV. J. C. 82. son paternelle, qui fût un lieu de sûreté. Les maris étoient égorgés entre les bras de leurs femmes, & les fils entre ceux de leurs méres. Il y eut même des femmes comprises dans cette funeste boucherie, & livrées à l'épée des meurtriers. Et le nombre de ceux qui furent sacrifiés à la vengeance & au ressentiment, n'égaloit pas à beaucoup près ceux qui étoient proscrits à cause de leurs richesses. Souvent les assassins eux-mêmes disoient que tel devoit sa condamnation & sa mort à une belle maison qu'il possédoit, un autre à ses jardins, un troisiéme à ses bains chauds.

Plutarque cite en particulier un certain Q. Aurélius, homme paisible, qui ne s'étoit jamais mêlé d'aucune affaire, & qui croyoit n'avoir de part à la calamité publique que par la compassion qu'il avoit du malheur des autres. Cet homme s'étant mis à lire la liste des proscrits, uniquement par curiosité, y apperçut son nom. *Ah malheureux!* s'écria-t-il: *c'est ma terre d'Albe qui me proscrit :* & à quelques pas de là il fut massacré.

Diod. apud Vales. Un autre se trouva dans le même cas, mais avec une différence essentielle ; c'est qu'il insultoit aux malheureux, & qu'à chaque nom qu'il lisoit, il don-

noit l'essor à ses réflexions malignes & odieuses.[a] La justice divine, comme le remarque Diodore de Sicile, l'en punit sur le champ. Son nom étoit sur la liste fatale. Réduit au silence lorsqu'il le vit, il vouloit se dérober furtivement; mais il fut reconnu & poignardé. An. R. 670. Av. J. C. 82.

Cruautés de Catilina. Supplice horrible de Marius Gratidianus. *Plut.*

Les Historiens nous ont laissé peu de détail des faits particuliers qui regardent cette proscription. Ce que nous savons de plus circonstancié, ce sont les exploits de Catilina, qui fit dès-lors l'apprentissage des plus grands crimes. Il commença par tuer son frére, & ensuite il obtint de Sylla que le mort fût mis au rang des proscrits. Pour témoigner sa reconnoissance de cet horrible bienfait, il se chargea du supplice de M. Marius Gratidianus, que [b] Sylla avoit condamné à être immolé sur le tombeau de Catulus, homme plein de douceur, & qui eût été bien éloigné de souhaiter une pareille vengeance. Mais c'étoient comme des représailles de la mort de L. César, égorgé quelques années auparavant par la faction contraire sur le tombeau de Q. Varius.

Seneca de Ira, III. 18. *Val. Max.* IX. 2.

a Ἔνθα δ' ἡ δαιμονία τινὸς νέμεσις τῷ διασύροντι τὴν τῶν κατακληρωθέντων τύχην ἐπέθηκε τὴν πρέπουσαν τῇ κακίᾳ τιμωρίαν. *Diod.*

b Catilina M. Marium ante bustum Q. Catuli carpebat, gravissimus mitissimi viri cineribus *Senec.*

An. R. 670. Av. J. C. 82. L'infortuné Gratidianus, qui avoit été presque adoré par le peuple Romain, fut donc traîné par les rues de Rome jusqu'au-delà du Tibre, & frappé de verges par les bourreaux pendant tout le chemin. Lorsqu'il fut arrivé au lieu du supplice, Catilina lui fit arracher les yeux, couper les mains & la langue, briser les os des cuisses, & après l'avoir ainsi tourmenté dans toutes les parties de son corps, enfin il termina, en lui tranchant la tête, son supplice & sa vie. Un Sénateur, présent à cet horrible spectacle, s'étant trouvé mal & étant tombé en défaillance, fut tué sur le champ. Catilina prit la tête toute sanglante de Gratidianus, & l'apporta aux pieds de Sylla dans la place publique : après quoi, pour joindre l'impiété à l'inhumanité, il alla laver ses mains dans le bassin d'eau lustrale du temple d'Apollon.

Catilina méritoit d'être récompensé par Sylla. Il fut donc mis à la tête des soldats Gaulois, qui faisoient la plupart de ces cruelles exécutions. Aidé de leur ministére il fit périr un grand nombre de Chevaliers des plus distingués, entre lesquels on compte Q. Cécilius son beau-frére, qu'il tua de sa propre main.

Cicéron nous fournit encore un trait,

An. R. 670. Av. J. C. 82.

qui fera voir comment les vengeances particuliéres s'exerçoient à l'ombre de celle de Sylla. Oppianicus, Chevalier Romain de la ville de Larinum dans l'Apulie, homme couvert de crimes, ayant fait assassiner sécrétement le frére de sa femme, afin que son fils recueillît seul la succession d'une grand'mére, se vit menacé par les parens du mort, qui lui déclarérent, que s'ils pouvoient recouvrer des preuves, ils l'accuseroient & le poursuivroient en justice. Ce scélérat vient à Rome, prend une commission de Sylla; & étant retourné à Larinum avec des soldats, il fit massacrer tous ceux qui l'avoient menacé de l'accuser.

Oppianicus exerce ses vengeances particuliéres à la faveur de la proscription.
Cic. pro Cluent.

On ne peut douter que tant de cruautés ne révoltassent infiniment les esprits contre celui qui en étoit l'auteur. Mais la crainte étouffoit tous les autres sentimens; & ces fiers Romains, dominateurs superbes des nations, gémissoient eux-mêmes indignement sous l'esclavage du tyran le plus impitoyable qui fut jamais. Nous ne pouvons citer pour exemple de générosité dans ces tems ci, qu'un seul enfant. Caton, alors âgé de quatorze ans, sembla seul avoir conservé les maximes anciennes & le cœur Romain. Sylla étoit ami de sa famille, & lui permet-

Caton, âgé de quatorze ans, veut tuer Sylla.
Plut. Cat.

An. R. 670 Av. J. C. 82. toit par cette raison de venir le voir quelquefois. C'étoit une faveur signalée: & le précepteur du jeune Caton, homme sage, & qui sentoit combien cette distinction étoit & honorable & utile pour son éléve, le menoit souvent à la maison de Sylla. Tout y respiroit l'horreur: on n'y voyoit que têtes sanglantes que l'on y apportoit de toutes parts, ou de malheureux citoyens que l'on en emmenoit pour les faire périr dans les tourmens. L'enfant frappé de cet horrible spectacle, & voyant tout le monde gémir sécrétement, demanda à son Précepteur pourquoi personne ne tuoit un tel tyran. *C'est*, lui répondit-il, *qu'on le craint encore plus qu'on ne le hait. Et que ne m'avez-vous donc*, reprit l'enfant, *donné une épée, afin que je tuasse le tyran, & que je délivrasse ma patrie de la servitude?* Il prononça ces mots d'un ton de voix & d'un air de visage qui firent trembler Sarpédon. C'étoit le nom du Précepteur, qui depuis ce moment observa soigneusement son disciple, dans la crainte qu'il ne se portât à un coup hardi, auquel alors personne n'osoit penser.

César proscrit & sauvé par l'intercession

Entre ceux qui échappérent à la proscription, aucun nom n'est plus célébre que

AN. R. 670. AV. J. C. 82.

que celui de César, qui n'avoit alors que dix-huit ans. J'ai déja dit qu'il étoit neveu de la femme de Marius, & en conséquence cousin germain du jeune Marius actuellement Consul. Il avoit contracté un nouvel engagement avec ce parti, en épousant la fille de Cinna, que toute la puissance de Sylla vainqueur ne put l'engager à répudier. Il fut donc obligé de se cacher, &, quoiqu'il eût actuellement la fiévre quarte, de changer presque toutes les nuits de retraite. Il fut même dans une occasion reconnu par les satellites de Sylla : mais il se tira de leurs mains à force d'argent. Il avoit des amis puissans qui sollicitoient pour lui. Sylla néanmoins demeura long-tems infléxible. Enfin comme ils le pressoient, & lui demandoient ce qu'il pouvoit craindre d'un enfant, a *Vous le voulez, leur dit Sylla. Eh bien je vous accorde sa grace. Mais je vous avertis que vous sauvez le destructeur futur de notre ouvrage, & de tout le parti de la Noblesse. Car cet enfant vaut lui seul plusieurs Marius.* Jamais prédiction ne

sion d'amis puissans.

Mot de Sylla à sont sujet.

Sueton. Cæs. 1.

Plut. Cæs.

a Vincerint, ac sibi haberent : dummodo scirent eum quem incolumem tantopere cuperent, quandoque optimatium partibus, quas secum simul defendissent, exitio futurum : nam Cæsari multos Marios inesse. *Suet.*

AN. R. 670. AV. J. C. 82.

fut plus exactement vérifiée : & elle prouve que Sylla avoit une grande pénétration, & se connoissoit bien en hommes. On rapporte encore de lui un autre mot dans le même sens au sujet du même César, qui dans sa jeunesse avoit des maniéres fort molles, prenoit des airs de petit-maître, & en particulier laissoit toujours sa ceinture fort lâche. [a] Sylla ne fut pas la dupe de ces dehors efféminés, & il avoit coutume de dire à ses amis, *Donnez-vous de garde de cet enfant, dont la ceinture lâche sembleroit annoncer la mollesse : il n'est rien moins que ce qu'il paroît.* La grace de César fut donc en quelque façon arrachée à Sylla. Il fallut au moins que César s'éloignât de l'Italie, & il alla en Asie faire ses premiéres armes sous Minucius Thermus.

Fin du siége de Préneste. Mort du jeune Marius. *Appian. Plut in Sull. Liv Epit.*

Cependant le siége de Préneste finit, & donna une nouvelle matiére aux cruautés de Sylla. Il y avoit envoyé à Lucrétius Ofella son Lieutenant la tête de Téléfinus tué à la bataille de la porte Colline, & celles de deux Commandans Romains, Carrinas & Marcius, massacrés par ses ordres après le combat : il

a Unde emanasse Syllæ dictum (ferunt) optimates sæpiùs admonentis, ut malè præcinctum puerum caverent. *Suet. Cæs. 6.*

y envoya encore la têţe de Gratidianus : de ſorte que les aſſiégés voyant qu'ils avoient perdu tous leurs chefs, ſachant la déſertion de Norbanus & de Carbon, & n'ayant aucune reſſource, prirent le parti d'ouvrir les portes au vainqueur. Le Conſul Marius ne voulut pas néanmoins ſe rendre; mais ayant tâché de ſe ſauver par des ſouterrains qui conduiſoient de la ville dans la campagne, & trouvant les iſſues fermées & gardées par des ſoldats, il ſe battit avec le jeune Téléſinus, frére de celui dont nous venons de parler. Leur deſſein étoit de ſe délivrer tous deux à la fois par une mort honorable des ſupplices que leur préparoit Sylla. Mais Marius après avoir tué ſon ami, ſe trouvant ſimplement bleſſé, ſe fit achever par un de ſes eſclaves. Sa tête fut portée à Sylla, qui la fit mettre ſur la Tribune aux Harangues, & qui en la conſidérant, inſulta à la jeuneſſe de ce Conſul, *qui auroit dû*, diſoit-il, *manier la rame, avant que d'entreprendre de conduire le gouvernail.*

An. R. 670. Av. J. C. 82.

Le jeune Marius ne s'étoit guéres montré imitateur de ſon pére, que par rapport à la cruauté. Du reſte après avoir d'abord donné quelques ſignes de bravoure, qui l'avoient même fait appeller

Plut. in Mario.

An. R. 670. Av. J. C. 82. *fils de Mars*, il démentit tellement ses premiers essais, qu'il mérita d'être surnommé *fils de Vénus*.

Sylla prend le surnom d'*Heureux*.

On remarque néanmoins, comme une preuve de la haute idée que Sylla avoit de ce jeune ennemi, qu'il ne prit le surnom d'*Heureux*, que lorsqu'il s'en vit défait. Mais je ne trouve cette observation & cette date précise que dans un Auteur dont le jugement n'est pas sûr. Ce qui est vrai, c'est que Sylla, qui toute sa vie s'étoit fait honneur, comme nous l'avons marqué, d'être favorisé de la fortune, & ce qu'on appelle un homme *Heureux*, en prit solemnellement le surnom vers ces tems-ci : de sorte qu'il se faisoit appeller *L. Cornelius Sylla Felix* ; & en écrivant aux Grecs, & dans les Actes qui devoient être mis en langue Grecque, il traduisoit le mot *Felix* par celui d'Ἐπαφρόδιτος qui veut dire *aimé de Vénus*. Et sa femme Métella étant accouchée de deux enfans jumeaux, garçon & fille, il fit appeller l'un *Faustus*, l'autre *Fausta*, c'est-à-dire, *Heureux* & *Heureuse*. Quel bonheur que celui d'un homme couvert du sang de ses compatriotes, & qui s'est rendu l'horreur du genre humain !

Vell. II. 27.

Plut. in Sull. Appian.

Massacre exécuté par Sylla dans Préneste.

Dès que la ville de Préneste fut prise,

Sylla s'y transporta. Lucrétius avoit déja fait tuer plusieurs Sénateurs du parti de Marius, qu'il avoit trouvé dans cette ville. Sylla acheva, & condamna à mort ceux que son Lieutenant avoit fait mettre en prison. Ensuite il ordonna à tous ceux qui étoient dans Préneste de se partager en trois bandes, Romains, Prénestins, & Samnites. Il dit aux Romains qu'ils avoient mérité la mort, mais qu'il vouloit bien leur faire grace en considération de la commune patrie. A l'égard des Prénestins, il commença à examiner les différens cas où ils pouvoient être, pour régler sur ces différences sa conduite à leur égard. Puis trouvant la discussion trop longue, & n'ayant pas le tems d'y vaquer, il ordonna qu'ils fussant tous massacrés avec les Samnites, auxquels il ne pardonnoit jamais. Il n'excepta qu'un seul Prénestin, qui étoit celui chez qui il logeoit. Mais cet homme généreux, disant qu'il ne vouloit point être redevable de la vie au bourreau de ses concitoyens, se jetta au milieux d'eux, & fut égorgé. Le nombre de ceux qui périrent en cette occasion se monta, selon Plutarque, à douze mille. Les femmes & les enfans furent seuls épargnés. La ville fut livrée au pillage,

AN. R. 670.
AV. J. C. 82.

An. R. 670. Av. J. C. 82.

& le territoire confisqué au profit du Peuple Romain.

Villes proscrites, vendues, rasées par Sylla. *Flor.* III. 21.

Ce n'étoit plus assez pour Sylla de proscrire les têtes des particuliers : il proscrivit les villes entiéres. Sans parler de celles dont il abattit les murailles, ou détruisit les citadelles, ou qu'il accabla de taxes & d'amendes, plusieurs furent vendues à l'encan avec leurs territoires, Préneste dont nous venons de parler, Spoléte, Interamna, Florence. Il fit faire le procès à la ville de Sulmo dans le pays des Volsques, avant même qu'elle fût prise, & la fit condamner à être rasée. Il exerça la même rigueur sur les villes du pays des Samnites : & Strabon témoigne que de son tems elles n'étoient plus que des bourgades, ou même avoient été entiérement ruinées ; & il nomme entre autres Bovianum, Esernia, Télésia.

Strab. l. V. p. 249.

Pompée est envoyé en Sicile pour poursuivre les restes du parti vaincu.

L'Italie étoit réduite, & personne n'y résistoit plus à Sylla. Mais il restoit encore de grands débris du parti vaincu répandus dans les Provinces, Perperna en Sicile, Carbon & Domitius en Afrique, Sertorius en Espagne. Pour ce qui est de ce dernier, il fallut bien des efforts & bien des années pour le détruire : nous en parlerons amplement dans la suite. Pompée fut envoyé

par Sylla à la poursuite des autres. An. R. 670. Av. J. C. 82.

Dès qu'il parut en Sicile, Perperna se retira, & Carbon vint lui-même se jetter entre ses mains. Car étant parti d'Afrique avec plusieurs Sénateurs & autres gens de marque qui lui étoient demeurés fidéles, & s'étant avancé jusqu'à l'isle de * Cossura pour tâcher d'avoir des nouvelles sûres d'Italie, il détacha L. Brutus dans une barque de pêcheur, avec ordre d'aller à Lilybée s'informer si Pompée étoit en Sicile. La barque fut arrêtée, & Brutus voyant qu'il ne pouvoit échapper, se tua lui-même, ayant appuyé la garde de son épée contre le banc des rameurs, & se jettant sur la pointe de tout le poids de son corps. Pompée averti que Carbon étoit dans l'isle de Cossura, l'envoya prendre, lui & tous ceux qui l'accompagnoient: & les fit sur le champ mettre à mort sans vouloir les voir, hors Carbon, à l'égard duquel il se conduisit d'une maniére qui a été justement blâmée d'orgueil & d'inhumanité. Il est vrai, dit Plutarque, qu'il ne pouvoit guéres se dispenser de lui ôter la vie. Mais on ne pardonna pas à un jeune homme de vingt-quatre ans, & à un simple Chevalier Romain, comme il

Plut. in Pomp. & Appian.

Mort de Carbon.

* *Pantalaréc.*

An. R. 670. Av. J. C. 82.

Val. Max. V. 3. 5. & VI. 2. 8. *Plut.*

étoit encore, d'avoir fait traîner devant lui un Consul actuellement revêtu pour la troisiéme fois de cette dignité suprême, & qui même lui avoit autrefois rendu service dans le procès qu'il avoit eu à soutenir pour la mémoire & les biens de son pére. Pompée invectiva du haut de son Tribunal contre ce malheureux prosterné à ses pieds, & ensuite ordonna qu'on le menât au supplice. Carbon montra autant de lâcheté en mourant, qu'il avoit fait paroître de cruauté & d'insolence dans le tems de sa prospérité. Pour gagner quelques misérables momens de vie, il feignit une colique, qui l'obligeoit de se retirer en un lieu à l'écart : & comme il y demeuroit trop longtems, un soldat alla lui couper la tête dans ce honteux asyle. Cette tête fut envoyée à Rome pour être présentée à Sylla.

Mort de Soranus.

La mort de Q. Valerius Soranus a attiré aussi des reproches à Pompée : & il les mériteroit, si les faits étoient constans. Soranus étoit homme de condition, & avoit été Préteur ; d'ailleurs le plus docte des Romains, & parfaitement instruit soit dans la Philosophie, soit dans ce qui regardoit les anciens rits & les pratiques de la Religion de son pays. Pompée, dit-on, après l'avoir beau-

coup questionné en se promenant avec lui, & avoir tiré de lui ce qu'il vouloit savoir, l'envoya au supplice. Il y auroit sans doute dans cette façon d'agir de la noirceur & de la perfidie. Mais ce fait a pour garant C. Oppius, ami de César, & dès-lors justement suspect lorsqu'il s'agit de Pompée. En effet Plutarque assure qu'il ne se prêta que forcément à la vengeance de Sylla : & que s'il fut obligé de faire mourir ceux qui furent pris au vû & au sçû du Public, il ferma les yeux sur plusieurs qui demeurérent cachés en différentes retraites, & en aida même quelques-uns à se sauver. AN. R. 670. AV. J. C. 82. Douceur de Pompée.

Il fit plus, & osa montrer de la générosité dans une occasion éclatante. Il avoit résolu de châtier la ville d'Himéra, qui avoit suivi le parti de Marius. Le premier citoyen de cette ville, qui se nommoit Sthénius, se présenta à lui, & le pria instamment de ne point faire tomber sur une multitude innocente la peine dûe à un seul coupable. *Et qui est ce coupable?* dit Pompée. *C'est moi*, reprit Sthénius. *Je suis le seul qui ai engagé mes citoyens dans le parti contraire au vôtre. J'y ai amené mes amis par la persuasion : j'y ai contraint mes ennemis par la force. Ainsi je suis seul respon-* Générosité de Sthénius.

An. R. 670. Av. J. C. 82. *sable d'une faute que j'ai seul commise.* Pompée jugea qu'un homme d'un courage si héroïque étoit plus digne de son amitié, que du supplice : & non-seulement il lui pardonna, mais en considération de cet excellent citoyen, à toute la ville.

Conduite tout-à fait louable de Pompée en Sicile. *Diod. apud Vales.*

Tout le reste de sa conduite se soutint : & la Sicile eut grand lieu de se louer de lui en toute maniére. Depuis longtems on n'y rendoit point la justice, sans doute parce que les guerres civiles empêchoient que l'on n'y jouît de la tranquillité nécessaire. Pompée jugea & les différends entre les villes, & les procès entre les particuliers, avec une équité & une intelligence parfaites. Seulement il parla avec hauteur aux Mamertins, qui vouloient décliner son Tribunal, & qui alléguoient leurs priviléges. *Il n'est point question*, leur dit-il, *de citer les loix à un homme qui a les armes à la main.* Ce discours étoit fier, mais ses actions étoient réglées par la justice : & de plus, ses mœurs tout-à fait pures, & éloignées de ces plaisirs foux auxquels l'âge donne un si furieux penchant, lui attirérent l'admiration. Il eut aussi grand soin d'empêcher que les vexations, dont il s'abstenoit lui-même, ne fussent exercées par ceux qui étoient sous ses ordres. Il porta

Plut.

cette attention jusqu'à une précaution singuliére par rapport aux soldats. Car ayant appris que dans les marches ils se débandoient pour piller, il fit cacheter leurs épées à l'entrée du fourreau, & celui qui avoit rompu le cachet étoit puni. AN. R. 670 AV. J. C. 82.

§. II.

Sylla se fait nommer Dictateur. Pouvoir sans bornes donné à Sylla. Il se montre avec l'appareil le plus terrible. Il fait massacrer dans la place Lucrétius Ofella, qui demandoit le Consulat malgré sa défense. Il triomphe de Mithridate. Loix de Sylla. Il affoiblit & abaisse le Tribunat. Il aggrandit l'enceinte de la ville. Il vend les biens des proscrits d'une maniére tyrannique. Bonne volonté d'un mauvais Poéte récompensée par Sylla. Sylla homme de plaisir. Crassus s'enrichit des biens des proscrits. Produit qui revient au trésor public de la vente de ces biens. Affaire de Sex. Roscius. Commencemens de Cicéron. Sa naissance. Ses premiéres études. Il se fait dès-lors admirer. Ses travaux au sortir des Ecoles : Philosophie : Droit : Exercices propres de l'Eloquence. Il est chargé de la cause de Sex. Roscius, & la plaide avec beaucoup de courage

& de liberté. Il fait un voyage en Asie. Douleur d'Apollonius Molon à son sujet. Il s'exerce à l'action avec Roscius le Comédien. Mort de Norbanus. Prise de Nole & de Volaterre. Pompée est envoyé en Afrique contre Domitius. Avanture risible, qui le retarde quelques jours. Bataille où Domitius est vaincu & tué. Pompée porte la guerre dans la Numidie. Sylla le rappelle. Emotion des soldats de Pompée à ce sujet. Surnom de Grand *donné à Pompée par Sylla, qui lui refuse néanmoins le Triomphe. Mot hardi de Pompée. Son triomphe. Sylla Consul en même-tems que Dictateur. Tendre reconnoissance de Métellus envers l'auteur du rétablissement de son pére. Triomphe de Muréna, & récit de la guerre qu'il avoit faite à Mithridate. Mithridate appaise la révolte des peuples de la Colchide en leur donnant son fils pour Roi : puis il le tue. Occasion de la guerre que Muréna déclare à Mithridate. Evénemens de cette guerre peu considérables. Fin de la guerre. Verrès Lieutenant de Dolabella Proconsul de Cilicie. Il veut enlever la fille de Philodamus : & ensuite fait condamner à mort Philodamus lui-même & son fils.*

*Dix mille esclaves affranchis par Sylla. Terres distribuées aux Officiers & aux soldats de vingt-trois légions. Sylla abdique la Dictature. Réflexions sur cet événement. Cérémonie de l'abdication. Sylla est insulté par un jeune homme. Il reproche à Pompée d'avoir fait Lépidus Consul. Il donne une fête & des repas au Peuple. Mort de Métella. Sylla se remarie avec Valéria. Sylla est attaqué de la maladie pédiculaire. Il donne des loix aux habitans de Pouzzole. Il travaille aux Mémoires de sa vie jusqu'à deux jours avant sa mort. Son Testament. Derniére volonté de Sylla. Il meurt. Réflexion sur le surnom d'*Heureux *pris par Sylla. Obséques de Sylla.*

SYLLA avoit jusqu'ici régné de fait, mais sans titre. Il voulut colorer sa domination de quelque nom respecté, afin qu'elle ne parût pas une pure tyrannie. D'ailleurs il falloit donner un chef à la République, qui n'en avoit plus depuis la mort des Consuls Marius & Carbon. Il profita donc de cette occasion, & étant sorti de la ville, il écrivit au Sénat, qu'il croyoit qu'il étoit à propos d'élire un Interroi. Cette charge

An. R. 670. Av. J. C. 82.

Sylla se fait nommer Dictateur.

Appian.

AN. R. 670. AV. J. C. 82. n'étoit usitée chez les Romains, que lorsqu'il n'y avoit point de Magistrats Curules dans la République. Ainsi la proposition de Sylla est une preuve que l'année 670 étant révolue avoit mis fin à la Magistrature des Préteurs & des Ediles, & que nous sommes maintenant dans l'année 671.

AN. R. 671. AV. J. C. 81. L'élection se fit selon la coutume par les Patriciens, & L. Valerius Flaccus, actuellement Prince du Sénat, fut élû Interroi. Alors Sylla se découvrit. On s'étoit imaginé qu'il ne s'agissoit en nommant un Interroi, que de parvenir à élire des Consuls. Mais Sylla fit connoître ses intentions par une lettre qu'il écrivit à Flaccus, dans laquelle il le chargeoit de déclarer en son nom & de sa part au Peuple, qu'il jugeoit nécessaire de nommer un Dictateur, & cela, non pour un tems déterminé, mais jusqu'à ce que la ville, l'Italie, & la République fussent remises des violentes secousses dont la guerre civile les avoit agitées. Il étoit assez clair que c'étoit à lui-même qu'il prétendoit qu'on donnât la Dictature. Mais afin de ne laisser aucune ambiguité sur ce point, il ajoutoit au bas de la lettre, que si on vouloit le charger de ce fardeau, il consentiroit à rendre encore ce service à la République.

Il n'y avoit point de liberté à espérer. Le Peuple en saisit au moins l'ombre & l'image, en faisant la cérémonie de donner ses suffrages comme pour une élection dont il auroit été le maître. Ainsi fut renouvellée dans Rome la Dictature après un intervalle de plus de six-vingts ans, & avec deux différences remarquables : l'une, que ce fut le * Peuple qui créa Sylla Dictateur, au lieu que la nomination à cette charge avoit toujours été faite jusqu'alors par le souverain Magistrat de la République, c'est-à-dire, par un Consul, ou par un Tribun militaire. L'autre différence bien plus importante est que les autres Dictateurs n'avoient jamais été mis en place que pour six mois, & qu'ici le tems étoit illimité.

AN. R. 671. AV. J. C. 81.

Le pouvoir ne l'étoit pas moins. Car quoique dans les meilleurs siécles de la République la Dictature soit appellée par les Historiens une puissance Monarchique & même tyrannique, Sylla ne se contenta point des droits attachés ordinairement à cette charge formidable. Il fut spécifié expressément dans la loi qui fut portée par l'Interroi pour son

Pouvoir sans bornes donné à Sylla.

a *Fabius Maximus avoit été revêtu par le Peuple du pouvoir de la Dictature, mais avec le titre seulement de Prodictateur.* Hist. Rom. T. V. au commenc.

An. R. 671.
Av. J. C. 81.
Plut. in Syll.

élection, non-seulement que tout ce qu'il avoit fait par le passé étoit ratifié & approuvé; mais que pour l'avenir il auroit plein pouvoir de faire tout ce qu'il voudroit, de priver de la vie les citoyens sans forme de procès, de confisquer leurs biens, d'établir des Colonies, de bâtir ou de détruire les villes, de donner ou d'ôter les Royaumes à qui il lui plairoit: a la loi la plus inique, au jugement de Cicéron, & la moins digne du nom de loi, qui fut jamais. Sylla ayant pris possession de la Dictature, récompensa la bassesse d'ame avec laquelle Flaccus s'étoit prêté à toutes ses volontés, en le faisant son Maître de la Cavalerie.

Sylla se montre avec l'appareil le plus terrible.
Appian.

Il parut donc dans la place publique avec l'appareil le plus capable d'inspirer la terreur. Il étoit précédé de vingt-quatre Licteurs, qui portoient la hache au milieu des faisceaux: spectacle nouveau pour tous ceux qui vivoient alors, & qui n'avoient jamais vû de Dictateur. Il est vrai que les Consuls avoient chacun douze Licteurs: mais il n'y avoit jamais qu'un de ces deux Magistrats qui fît marcher les siens dans la ville; l'autre n'étoit précédé que d'un simple huissier: & de

a Omnium legum iniquissimam dissimillimamque legis esse arbitror eam quam L. Flaccus Interrex de Sulla tulit, ut omnia quæcumque ille fecisset essent rata. *Cic. in Rull.* III. 5.

plus les haches, symbole du pouvoir de vie & de mort, ne paroissoient point dans Rome aux faisceaux Consulaires. Sylla, outre les Licteurs, avoit encore autour de lui une garde nombreuse : & il usoit dans toute son étendue du pouvoir qui lui avoit été attribué. Il en donna un terrible exemple dans l'élection des Consuls.

An. R. 671. Av. J. C. 81,

Car, pour conserver à la République son ancienne forme, il voulut que l'on créât des Consuls, des Préteurs, & les autres Magistrats à l'ordinaire. Lucrétius Ofella, qui venoit de prendre Préneste, s'étant mis au nombre des aspirans au Consulat, le Dictateur lui défendit de prétendre à cette charge. Lui, qui se voyoit des amis & du crédit, qui avoit de l'ambition, qui venoit de rendre tout récemment un si grand service au parti de Sylla par la réduction de Préneste, crut pouvoir mépriser impunément cette défense. Mais pendant qu'il continuoit ses poursuites auprès des citoyens dans la place, le Dictateur, qui de dessus son Tribunal voyoit ce qui se passoit, envoya à lui un Centurion * qui le tua sur le champ. A ce

Il fait massacrer dans la Place Lucrétius Ofella, qui demandoit le Consulat malgré sa défense.

Plut. Liv. Epit. Appian.

* *Je suis Plutarque. Néanmoins Ascon. Pédianus dit que Lucrétius Ofella fut tué par Bellienus, oncle de Catilina.*

An. R. 671. Av. J. C. 81. meurtre toute la foule s'émut : on saisit le Centurion, & on l'amena aux pieds de Sylla. *Laissez-le aller en liberté*, dit le Dictateur : *il n'a fait qu'exécuter mes ordres*. Puis il conta au Peuple assemblé un apologue, que je rapporterai d'après Appien, comme fort propre à faire connoître la hauteur inconcevable & l'esprit tyrannique de Sylla, quoiqu'il soit peu digne de la majesté de l'Histoire. Il dit qu'un paysan, qui se sentoit mordu de vermine, nettoya une & deux fois sa chemise, mais qu'à la troisiéme fois il la jetta au feu. *Appliquez-vous cet exemple*, ajouta-t-il : *& que les vaincus, après avoir été châtiés deux fois, ne me forcent pas par une troisiéme folie de recourir au feu, pour n'être plus obligé d'y revenir*. On peut bien juger que personne ne se présenta plus pour demander le Consulat, que sous la permission de ce terrible Dictateur. Il fit élire M. Tullius Décula, & Cn. Cornelius Dolabella, qui n'eurent que le titre de Consuls, sans en avoir la puissance.

M. TULLIUS DECULA.
CN. CORNELIUS DOLABELLA.

Il triomphe de Mithridate. *Val. Max.* II. 8. *Plut.*

Sylla, vers les derniers jours du mois de Janvier, fit son entrée dans Rome en triomphe. Il triompha de Mithridate

seulement, & il a été loué avec raison An. R. 671. Av. J. C. 81.
de ce qu'il ne fit paroître dans cette pompe, ni le nom d'aucun citoyen vaincu par lui, ni la représentation d'aucune ville de Romains, quoiqu'il en eût pris & forcé plusieurs. Son triomphe fut magnifique, & orné des plus riches dépouilles de l'Asie. Mais ce qui en faisoit le principal ornement, c'étoit une longue file des plus illustres & des premiers du Sénat & de la ville, qui ayant été mis par sa protection à l'abri des fureurs de Marius & de Cinna, suivoient son char, l'appellant leur pére & leur sauveur, & protestant qu'ils lui étoient redevables du retour dans leur patrie, de la joie si douce qu'ils avoient de revoir leurs femmes & leurs enfans, enfin de la vie même. La cérémonie du triomphe dura deux jours. Le premier, on porta * quinze mille livres pesant d'or & cent * quinze mille d'argent, qui étoient le fruit de la guerre contre Mithridate; le second, * treize mille livres d'or, & * six mille d'argent, qui avoient été sauvées de l'incendie du Capitole, ou enlevées de différens temples, & ensuite transportées à Préneste par le jeune Marius : & cette origine étoit exprimée dans un tableau que l'on porta en pompe suivant l'usage aux yeux de tout le peuple.

* 23437 marcs, 4 onces.
* 179687 marcs, 4 onces.
* 20312 marcs, 4 onces.
* 9375 marcs.

An. R. 671.
Av. J. C. 81.

Loix de Sylla.

Le Dictateur s'appliqua ensuite à réformer l'Etat par l'établissement de nouvelles loix : & il le fit avec une sagesse par laquelle il est bien à regretter que n'ait pas été dirigé tout le reste de sa conduite.

Quelques-unes de ces loix regardoient les crimes contraires à toute société policée, le crime de faux, celui de l'altération des monnoies, les outrages faits aux citoyens, les empoisonnemens, les assassinats. Par rapport à tous ces crimes, qui ne pouvoient manquer de s'être multipliés beaucoup pendant les troubles & les horreurs des guerres civiles, il renouvella ou amplifia les peines portées par les anciennes loix. Seulement il ajouta aux loix contre les assassinats une exception en faveur de ceux qui avoient tué les proscrits.

D'autres loix avoient pour objet les charges publiques, les dignités, les sacerdoces. Il défendit que personne demandât la Préture avant que d'avoir été Questeur, ou le Consulat avant la Préture. Il renouvella les anciennes défenses de conférer le Consulat une seconde fois au même citoyen, sinon, après un intervalle de dix ans. Cette loi avoit été souvent violée dans les années précédentes; & si elle fut portée cette année-

ci par Sylla, il viola lui-même ſa propre loi l'année ſuivante, en ſe faiſant nommer Conſul pour la ſeconde fois, quoiqu'il n'y eût que ſept ans révolus depuis la fin de ſon premier Conſulat. Peut-être ne porta-t-il cette loi qu'après s'être mis dans le cas de n'avoir plus beſoin de l'enfreindre. An. R. 671. Av. J. C. 81.

Il augmenta auſſi le nombre des Pontifes, des Augures, des Prêtres * chargés de la garde des livres Sibyllins, & fit monter tous ces colléges juſqu'au nombre de quinze. Il voulut qu'au lieu de ſix Préteurs on en créât huit tous les ans. Il ordonna que l'on choiſît chaque année vingt Queſteurs, afin d'avoir comme une recrue de Sénateurs toujours prête pour remplacer ceux qui périſſoient par divers accidens. Comme les ſéditions & les guerres avoient extrémement diminué le Sénat, il le remplit en y faiſant entrer les plus illuſtres des Chevaliers Romains au nombre de trois cens, & cela du conſentement & par les ſuffrages des Tribus aſſemblées. Toutes ces diſpoſitions n'avoient rien que de louable, ou du moins de très- *Appian.*

* *Quelques-uns doutent que l'augmentation de ce dernier Collége juſqu'au nombre de quinze ſoit dûe à Sylla. Je ſuis le ſentiment le plus commun & le plus vraiſemblable.*

An. R. 671.
Av. J. C. 81.

convenable : & tout le monde, amis & ennemis, devoient en être contens.

On ne sera pas étonné qu'il ait relevé le crédit & l'éclat de la Noblesse, dont il avoit été le défenseur & le vengeur. Il rendit donc au Sénat la judicature, & ordonna qu'à l'avenir les Juges seroient tirés uniquement du nombre des Sénateurs. C'étoit remettre les choses sur l'ancien pied. Il prit à tâche sur-tout d'affoiblir le Tribunat, qui avoit été la source de tant de divisions funestes : & n'osant l'abolir en entier, il le réduisit au moins à n'être presque plus qu'une ombre vaine. Il ôta aux Tribuns le pouvoir de porter des loix. Il voulut que tout Tribun fût tiré du corps du Sénat, afin que l'intérêt de Compagnie balançât l'inclination qui portoit ces Magistrats à favoriser le Peuple en toute chose. Enfin, pour exclure du Tribunat tous ceux que leur naissance ou leurs talens pouvoient rendre redoutables dans cette charge, il ordonna que quiconque auroit été Tribun ne pût jamais prétendre à aucune dignité supérieure. Le Peuple fut extrémement mécontent de cet affoiblissement du Tribunat. Mais après tous les maux que nous avons vû sortir de cette origine, peut-on blâmer Sylla

Il affoiblit & abaisse le Tribunat.
Vell. II. 30.
Liv. Epit.
Appian.

d'avoir renfermé les Tribuns dans l'unique fonction pour laquelle ils avoient été établis, qui étoit de secourir les citoyens opprimés? An. R. 671. Av. J.C. 81.

Je ne dois pas omettre, en parlant des Actes de la Dictature de Sylla, qu'il recula les limites de la ville, & en aggrandit l'enceinte. C'étoit un honneur & un privilége, qu'il n'étoit pas permis à tous de s'arroger, & qui n'étoit dû qu'à ceux qui avoient aggrandi l'Empire même. Sylla méritoit bien cet honneur par ses victoires: & il est le dernier des Généraux de la République qui ait été curieux de se le procurer. Il aggrandit l'enceinte de la ville. *Tac.* XII. *Ann.* 23. *Sen. de Brev. vitæ*, c. 14

Ces différens soins, si dignes d'un souverain Magistrat, & d'un Réformateur de la République, étoient entremêlés de soins d'une toute autre espéce, & qui ne convenoient qu'à un tyran. Il vendoit les biens des proscrits comme des dépouilles, & il ne craignoit point de les appeller de ce nom odieux. Il les vendoit, il les donnoit de dessus son Tribunal, d'une façon si despotique & si hautaine, que les largesses qu'il en faisoit blessoient encore plus les esprits, que la violence par laquelle il s'en étoit emparé. Il faisoit don presque de provinces entiéres, ou des revenus de Il vend les biens des proscrits d'une maniére tyrannique. *Cic. de Off.* II. 8. *Plut.*

An. R. 671.
Av. J. C. 81.

toute une ville, à des femmes qui avoient plus de beauté que de vertu, à des Musiciens, à des Comédiens, à de misérables affranchis.

Bonne volonté d'un mauvais poéte récompensée par Sylla.

Un des dons de ce genre peut-être des mieux placés, est celui dont Cicéron nous fait le récit dans son Plaidoyer pour le Poéte Archias. [a] Pendant que Sylla présidoit aux ventes dont nous parlons, un mauvais Poéte lui présenta une piéce de prétendus vers Hexamétres & Pentamétres, mais qui, selon Cicéron, n'étoient que des lignes mesurées, dont la seconde étoit moins longue que la premiére. Sylla ne crut pas néanmoins devoir laisser sans récompense la bonne volonté de ce maladroit versificateur, & il lui donna quelqu'une des choses qu'il faisoit vendre actuellement, mais sous la condition expresse qu'il ne feroit plus de vers. Trait plaisant, & où l'on sent un homme d'esprit.

Sylla homme de plaisir.

Mais son goût pour la compagnie des bateleurs ne peut s'excuser. C'étoit en

a (Sullam) in concione vidimus, quum ei libellum malus Poeta de populo subjecisset quod epigramma in eum fecisset tantummodo alternis versibus longiusculis, statim ex iis rebus quas tunc vendebat jubere ei præmium tribui, sed eâ conditione, ne quid postea scriberet. *Cic. pro Arch. n.* 25.

lui

An. R. 671.
Av. J. C. 81.

lui un goût de jeuneſſe, qui interrompu par les guerres, ſe réveilla lorſqu'après tant d'agitations & de combats il ſe vit enfin tranquille, & maître de vivre à ſon gré. Il ramaſſa donc une troupe de gens de théâtre : & les plus effrontés étoient ceux qui lui convenoient le mieux. C'étoient ſes compagnons de table : il bûvoit avec eux tous les jours : il faiſoit aſſaut avec eux de plaiſanteries & de railleries bouffonnes, d'une maniére bien peu ſéante & à ſon âge & à ſa dignité. Car pendant le repas il n'étoit queſtion pour Sylla de rien de ſérieux. Actif, vigilant, & de plus dur à l'excès dans tout le reſte du tems, ce n'étoit plus le même homme dès qu'il ſe mettoit à table. Alors des farceurs, des danſeurs, le trouvoient doux, facile, & ne ſe refuſant à rien.

Crassus s'enrichit des biens des proſcrits. *Plut. in Craſſo.*

Sylla ne répandit pas néanmoins ſes largeſſes uniquement ſur cette eſpéce d'hommes. Il étoit bien aiſe que les premiers & les plus illuſtres citoyens partageaſſent avec lui la haine de ces ventes tyranniques. Aucun n'entra mieux dans ſes vûes que Craſſus, qui poſſédé de l'avidité des richeſſes, ne connoiſſoit point le ſcrupule ſur la maniére de s'enrichir. Il s'engraiſſa avec joie du ſang

An. R. 671. Av. J. C. 81.

des misérables, achetant beaucoup au-dessous de leur valeur, ou recevant même en pur don les confiscations des proscrits: & ce fut de cette source odieuse que lui vinrent principalement ces possessions immenses, qui le rendirent le plus riche citoyen de Rome. Il avoit même poussé les choses si loin, qu'il en perdit l'amitié de Sylla : & ayant proscrit de son autorité privée, & sans ordre, un homme fort riche, pour s'emparer de son bien, il encourut la disgrace du Dictateur, qui ne lui donna plus aucun emploi.

Produit qui revient au Trésor public de la vente de ces biens.

Quoique beaucoup de particuliers fissent de grands profits sur ces ventes, & même qu'une partie des biens fût donnée gratuitement, il en revint cependant un produit très-considérable au Trésor public. L'Epitome de Tite-Live évalue ce produit à trois cens cinquante millions de sesterces, qui font quarante-trois millions sept cens cinquante mille livres de notre monnoie. Qu'auroit-ce été, si les biens eussent été vendus leur prix ?

Affaire de Sex. Roscius.

La différence de leur valeur réelle & du prix de l'adjudication étoit souvent énorme, comme nous pouvons nous en convaincre par un fait, dont Cicéron ne

nous a laissé ignorer aucune circonstance, & qui de plus renferme une complication d'injustices & de crimes propre à nous faire bien connoître la dureté de ces malheureux tems. An. R. 671. Av. J. C. 81.

La cessation des proscriptions & des ventes étoit fixée par la loi au premier Juin. Plusieurs mois après, Sex. Roscius, l'un des premiers citoyens * d'Amérie, fut assassiné dans Rome par des ennemis, qui en vouloient encore plus à ses biens qu'à sa vie. Il ne devoit plus être question alors de proscription. Cependant les assassins de Roscius firent mettre son nom sur la liste des proscrits par le moyen de Chrysogonus, affranchi de Sylla, & qui avoit tout crédit sur l'esprit de son patron. Dès-là les biens de Roscius étoient confisqués. Chrysogonus s'en rendit l'adjudicataire, & acheta deux mille sesterces, c'est-à-dire, deux cens cinquante livres, des biens qui valoient six millions de sesterces, ou sept cens cinquante mille livres de notre monnoie. Ce n'est pas tout encore. Roscius laissoit un fils, qui pouvoit un jour revenir contre une aussi énorme & aussi manifeste injustice, & rentrer peut-être dans les biens paternels. Les assassins, pour se délivrer d'inquiétude, de con-

* *Amélia, dans le Duché de Spolète.*

An. R. 671. Av. J. C. 81. cert avec Chrysogonus, accusent le fils d'être lui-même le meurtrier de son pére. Chrysogonus comptoit, tout-puissant comme il étoit, emporter aisément l'affaire, & obtenir la condamnation d'un accusé que personne n'oseroit défendre. En effet les premiers Orateurs de Rome refusérent de se charger de sa cause. Cicéron seul, âgé pour lors de vingt-six à vingt-sept ans, eut le courage de défendre un innocent opprimé : il réussit même à le faire absoudre : & cette cause plaidée par lui d'une façon très-brillante jetta les fondemens de sa réputation dans le barreau.

Commencemens de Cicéron. Sa naissance.

Puisque j'ai eu occasion de parler de Cicéron *, qui commence maintenant à entrer sur le théâtre du monde, qu'il me soit permis, pour faire diversion à tant d'horreurs, qui nous noircissent l'imagination depuis long-tems, d'insérer ici quelques détails sur les premiéres années d'un si grand homme. L'importance du personnage qu'il fera dans la suite, & plus que cela, l'intérêt vif que

* *On retrouvera ici une partie des choses que M. Rollin a dites touchant Cicéron dans son Traité des Etudes, T. II. Le point de vûe est pourtant différent. Cicéron a été considéré par M. Rollin uniquement comme Orateur. Ici c'est un abrégé des premiéres années de sa vie.*

tous ceux qui ont quelque goût de littérature ne peuvent s'empêcher de prendre à cet aimable écrivain, avec qui nous nous familiarisons dès l'enfance, & qui est si capable, soit d'amuser agréablement, soit d'occuper utilement l'âge le plus mûr; voilà sans doute des titres plus que suffisans pour donner place à tout ce qui le regarde dans une Histoire Romaine. AN. R. 671. AV. J.C. 81.

Cicéron étoit né le trois Janvier de l'an de Rome 646 dans Arpinum, ville municipale du pays des Volsques. Il sortit d'une famille honnête, & ses ancêtres depuis longtems étoient Chevaliers Romains de pére en fils : mais aucun n'avoit possédé de charge Curule dans Rome. Le surnom de Cicéron lui venoit de ses péres. Il avoit été donné à celui de cette famille qui le transmit à ses descendans, à cause d'un signe au bout du nez qui ressembloit à un pois. Car *cicer* en latin veut dire *pois chiche*. Selon Pline ce surnom avoit une autre origine. Il prétend que comme l'agriculture étoit en honneur anciennement à Rome & dans tout le Latium, & que la plupart cultivoient la terre de leurs propres mains, le nom de *Cicero*, aussi

Plut. in Cic.

Plin. XVIII. 3.

AN. R. 671. AN. R. 81. bien que ceux de *Fabius* & de *Lentulus*, venoient des légumes que quelqu'un de ces familles aimoit ou excelloit à cultiver, *pois*, *féves*, *lentilles*. Quoi qu'il en Plut. soit, lorsque Cicéron se mit sur la route des honneurs, ses amis lui conseillérent de quitter ce surnom, qui leur paroissoit avoir quelque chose d'ignoble. Mais il leur répondit avec cette confiance qu'inspirent le mérite & la jeunesse, qu'il prétendoit rendre le surnom de *Cicéron* plus noble que ceux de *Catulus* & de *Scaurus*. La comparaison étoit juste quant aux surnoms considérés en eux-mêmes. Car *Catulus* signifie *petit chien*, & *Scaurus pied bot*.

On a dit que sa mére, qui se nommoit Helvia, & qui étoit femme de condition & de mérite, accoucha de lui sans douleur. On a dit que sa nourrice vit un phantôme, qui lui prédit que l'enfant qu'elle allaitoit seroit la gloire de Rome, & se rendroit extrémement utile à sa patrie. Mais Plutarque traite lui-même ces prétendus présages de contes & de bagatelles. Dès que le jeune Cicéron fut en état de faire usage de son esprit, il donna des présages tout autrement solides de ce qu'il seroit un jour.

Car lorsqu'il parut dans les écoles publiques, il s'y distingua tellement par le plus beau naturel qui fut jamais, que souvent les péres de ses compagnons se transportoient dans les classes pour voir ce prodige naissant, dont ils entendoient faire de si surprenans éloges. Et ceux qui avoient une sotte & rustique vanité trouvoient mauvais que leurs enfans rendissent des honneurs singuliers à leur jeune camarade, qu'ils le missent au milieu d'eux, & lui déférassent par-tout la premiére place. Car à cet âge on se rend justice les uns aux autres avec bien plus de franchise & de candeur, qu'il ne se pratique dans le monde entre hommes faits. Dans ses premiéres études il s'appliqua beaucoup à la Poésie, & même passa pour y réussir. Mais on sait assez que ce n'étoit point son talent. Du reste, né avec un génie propre à tout, il embrassa la Philosophie, le Droit, & l'Eloquence, qui étoit le but auquel il rapportoit toutes ses autres études. Il essaya aussi de la profession des armes, & servit dans la guerre Sociale sous Pompeïus Strabo. Mais il étoit encore moins fait pour les armes que pour la Poésie : & il se rendit bientôt aux études pacifiques.

An. R. 671. Av. J. C. 81.

Ses premiéres études. Il se fait dès lors admirer.

Ses travaux au sortir des écoles.

AN. R. 671. AV. J. C. 81. Philosophie.

Son goût [a] pour la Philosophie alla jusqu'à la passion : & il se livra tout entier, comme il le dit lui-même, aux leçons de Philon l'Académicien, que les troubles de la Gréce, aux approches des armées de Mithridate, avoient forcé de sortir d'Athénes & de se retirer à Rome. Cicéron suivit d'autant plus volontiers & plus pleinement son penchant pour l'étude de la Philosophie, que l'état déplorable où se trouvoit la ville, déchirée par les factions de Marius & de Sylla, puis opprimée par la tyrannie de Cinna & de Carbon, sembloit avoir anéanti pour jamais & les loix & les exercices du barreau.

Cependant ne perdant point entiérement son objet de vûe, il s'appliqua d'une façon particuliére à la Dialectique, qui est une Eloquence resserrée, de même que l'Eloquence est une Dialectique développée & étendue. Et comme les Stoïciens cultivoient soigneusement cette partie de la Philosophie, il avoit pris pour maître en ce point un Philosophe de cette secte, qui se nommoit Diodote, & qui passa sa vie avec lui,

a Totum ei (Philoni) me tradidi, admirabili quodam ad Philosophiam studio concitatus. *Cicer. in Bruto*, n. 306.

& mourut dans sa maison pendant la domination de César. An R. 671. Av. J. C. 81.

Pour ce qui est du Droit, ses maîtres & ses modéles furent les deux Scévola, l'Augure & le Pontife, les plus grands Jurisconsultes & les plus gens de bien de la République. Son pére, suivant l'usage très-sagement établi chez les Romains, l'avoit présenté, dès qu'il eut pris la robe virile, à Scévola l'Augure, pour accompagner par-tout ce vénérable vieillard, & recueillir toutes ses paroles : ensorte que le jeune Cicéron venoit le prendre le matin chez lui, le conduisoit à la place publique, ou au Sénat, & ensuite le ramenoit sur le soir à sa maison. Après la mort de l'Augure, il s'attacha de son propre choix au Pontife. Combien un jeune homme pouvoit-il profiter & se former à tout bien, dans de telles compagnies?

Droit.

Cic. de Amic. 1.

Exercices propres de l'Eloquence.

Pendant[a] que Cicéron travailloit ainsi nuit & jour, c'est son expression, à s'enrichir & s'orner l'esprit de toutes les belles connoissances, il n'oublioit pas les exercices propres de l'Eloquence : & aucun jour ne se passoit qu'il ne composât & en Latin, & plus souvent en

a Ego hoc tempore omni noctes & dies in omnium doctrinarum meditatione versabar.

AN. R. 671. AV. J. C. 81. Grec, » soit, dit-il, parce que la langue Grecque, plus riche que la nôtre, » & fournissant plus d'ornemens, me » donnoit lieu d'acquérir la facilité de » parler de même en Latin; soit parce » que les plus grands maîtres de l'Art » étant Grecs, & n'entendant point ma » langue, j'étois obligé de leur parler » la leur. » Il avoit soin aussi de suivre assidument tous les Orateurs qui avoient quelque nom: soit qu'ils plaidassent devant les Juges, soit qu'ils fissent des harangues sur les affaires publiques devant le Peuple assemblé. C'est par tant de travaux qu'il se prépara à la plaidoirie: [a] de sorte que lorsqu'il vint au barreau, ce ne fut pas pour y apprendre son métier, comme faisoient la plupart des autres, mais il y apporta un riche fonds de doctrine acquis par une étude précédente.

Il est chargé de la cause de Sex. Roscius: Après qu'il eut plaidé quelques causes de moindre importance, le malheur des tems fit qu'on s'adressa à lui pour celle de Roscius, parce que ceux sur qui l'on avoit les yeux plus ouverts, & dont les discours auroient pû être regardés

a Non ut in foro disceremus, quod plerique fecerunt, sed ut, quantum nos efficere potuissemus, docti in forum veniremus.

comme portant coup, craignirent, ainsi que je l'ai déja dit, de choquer Chrysogonus, qui pouvoit tout auprès du Dictateur, & qui ne paroissant point dans l'affaire comme partie, en étoit pourtant l'ame & le chef. Cicéron, qui étoit jeune & encore peu capable d'attirer sur lui l'attention, crut que ce qu'il seroit obligé de dire pour la défense de l'accusé, tireroit moins à conséquence; & il voulut profiter de l'occasion pour se faire connoître. An. R. 671. Av. J. C. 81.

Il plaida cette cause sous le second Consulat de Sylla, étant dans sa vingt-septiéme année, & il la plaida avec beaucoup de courage & de liberté. Nous avons le discours qu'il prononça en cette occasion. Il y ménage le Dictateur, & a soin de le mettre hors d'intérêt. Mais il frappe sur Chrysogonus à bras raccourci, non-seulement développant tout ce mystére d'iniquité, que j'ai exposé en peu de mots, mais invectivant contre sa personne, & exposant son insolence au mépris & à la haine publique. Il décrit ses maisons de ville & de campagne, ses meubles somptueux, sa vaisselle d'argent, ses vases précieux d'airain de Corinthe ou de Délos, la multitude de ses esclaves, sa musique,

& la plaide avec beaucoup de courage & de liberté.

An. R. 671. Av. J. C. 81. ses repas de débauches. Il peint ensuite son insolence en ces termes : [a] Le » voyez-vous, comment avec une belle » chevelure, bien frisée & bien parfu- » mée, il voltige de côté & d'autre dans » la Place publique, par-tout accompa- » gné d'une cour nombreuse : comment » il méprise tout le monde, & ne juge » personne digne d'entrer en compa- » raison avec lui : comment il se croit » seul puissant, seul heureux, seul ar- » bitre de toutes les fortunes. »

Cicéron s'explique même sur les affaires publiques avec beaucoup de franchise. Il ne blâme pas sans doute le fond de la cause des Nobles, à laquelle il déclare au contraire avoir toujours été attaché par principe & par inclination : mais il se plaint hautement des vexations qui s'exercent à l'abri & sous la sauvegarde de cette cause. » [b] Si l'on a » pris les armes, dit-il, afin que les der- » niers des hommes s'enrichissent du » bien d'autrui, & usurpassent les pos-

a Ipse verò quemadmodum composito & delibuto capillo passim per forum volitet cum magna caterva togatorum, videtis, judices : ut omnes despiciat, ut hominem præ se neminem putet, ut se solum beatum, solum potentem putet. *Cic. pro Sex. Rosc. n.* 135.

b Si id actum est, & idcirco arma sumpta sunt, ut homines postremi pecuniis alienis locupletarentur, & in fortunas uniuscujusque impetum facerent, & id non modò

» fessions de chaque citoyen, & si non- An. R. 671. Av. J. C. 81.
» seulement on ne peut s'opposer de
» fait à ces injustices, mais même les
» improuver dans ses discours; en ce
» cas la République ne se trouve pas
» relevée ni rétablie par cette guerre,
» mais subjuguée & opprimée. »

On voit que Cicéron n'a pas eu tort de se faire honneur d'avoir élevé sa voix contre la puissance de Sylla, en protégeant l'innocence opprimée. En effet Plutarque dit que cette liberté avec laquelle parla Cicéron, & la crainte de la vengeance de Sylla, furent les motifs qui le déterminérent à s'éloigner de Rome & à faire un voyage en Asie. Mais c'est ce qu'il est difficile de concilier avec le récit de Cicéron lui-même, qui met entre son plaidoyer pour Roscius & son voyage d'Asie plusieurs autres causes qu'il travailla avec autant d'ardeur & autant de soin que la premiére. Ce fut donc raison de santé qui lui fit faire le voyage donc nous allons dire un mot.

Cic. de Off. II. 31.

Il fait un voyage en Asie.

Il étoit extrémement maigre & fluet: il avoit le cou fort long & menu: en sorte que l'on craignoit beaucoup que

re prohibere non licet, sed ne verbis quidem vituperare; tum verò in isto bello non recreatus, neque restitutus, sed subactus oppressusque populus Romanus est. *n.* 137.

An. R. 671.
Av. J. C. 81

le travail n'achevât de ruiner une santé si délicate : d'autant plus que, lorsqu'il plaidoit, emporté par son feu, il poussoit sa voix avec effort & sans aucun ménagement, gardant toujours le plus haut ton depuis le commencement jusqu'à la fin. a Ses amis donc & ses médecins l'exhortoient à quitter un métier qui le tuoit : mais pour lui il aima mieux s'exposer aux risques de tout ce qui pouroit en arriver, que de renoncer à la gloire de l'Eloquence, qui étoit l'objet de ses espérances & de ses vœux. Il comprit néanmoins que s'il pouvoit se modérer, il n'en diroit que mieux, & ne courroit plus les mêmes dangers pour sa santé. Il alla donc en Asie, pour s'exercer à un genre plus doux & plus tranquille, & pour travailler à retrancher de sa vivacité ce qu'elle avoit de trop impétueux.

Douleur d'Apollonius Molon à son sujet.

Il vit tout ce qu'il y avoit de plus habiles Philosophes, & de plus célébres Orateurs, soit à Athénes, soit en Asie. Mais celui à qui il s'attacha principalement, fut Apollonius Molon, Rhodien, dont il avoit déja pris des leçons à Ro-

a Itaque quum me & amici & medici hortarentur, ut causas agere desisterem, quodvis potiùs periculum mihi adeundum, quàm à sperata dicendi gloria recedendum putavi. *Cic. in Brut. n.* 314.

me, & qui étoit en même tems & grand Avocat & grand Rhéteur. Il lui arriva avec cet Apollonius une aventure tout-à-fait remarquable. Il composoit en Grec, afin que son maître l'entendît. Un jour qu'il avoit déclamé devant lui, & en présence d'un grand nombre d'auditeurs, un très-beau discours, lorsqu'il eut fini, tout le monde y applaudit & le combla d'éloges. Apollonius seul avoit paru rêveur pendant le discours, & à la fin il garda le silence. Cicéron, qui faisoit plus de cas de son approbation que de celle de tous les autres ensemble, fut contristé de ce silence, & lui en demanda la cause. *Ah! Cicéron*, lui dit Apollonius : *je vous loue sans doute & vous admire. Mais je plains le sort de la Gréce, à qui il ne restoit plus que la gloire de l'Eloquence : & je vois que vous allez lui enlever ce dernier avantage, & le transporter aux Romains.*

An. R. 671. Av. J. C. 81.

Plut.

Ce[a] grand maître rendit d'importans services à un si excellent disciple. Cicéron se livroit volontiers à l'essor de son génie, & montroit quelquefois plus de fécondité que de justesse, semblable,

a Is dedit operam, si modò id consequi potuit, ut nimis redundantes nos & superfluentes juvenili quadam impunitate & licentiâ dicendi reprimeret, & quasi extra ripas diffluentes coerceret. *n.* 316.

An. R. 671. Av. J. C. 81. comme il le dit lui-même, à un fleuve qui se déborde au-dessus de ses rives. Apollonius lui apprit à réprimer ses saillies, quelque heureuses qu'elles fussent, & à se renfermer dans les bornes du besoin de la cause. Ainsi après deux ans le jeune Orateur revint à Rome, non seulement mieux exercé dans l'Art de la parole, mais presque entiérement changé. Son ton de voix étoit adouci, son style plus sage, & son action plus modérée.

Il s'exerce à l'Action avec Roscius le Comédien.

Pour achever de se perfectionner dans cette derniére partie, je veux dire l'Action, dont on sait quel cas faisoit Démosthéne, Cicéron se lia avec le célébre Comédien Roscius, qui dans une profession décriée avoit retenu une probité digne de l'estime & de l'amitié des gens de bien, & qui d'ailleurs possédoit son art dans la souveraine perfection.

Macrob. Sat. l. II. c. 10.

Macrobe nous raconte un trait singulier à ce sujet. Il dit que Cicéron & Roscius s'exerçoient à l'envi à qui rendroit une même pensée & un même sentiment, l'un en plus de tours de phrase différens, & néanmoins heureux, l'autre par une plus grande variété de gestes & de mouvemens.

Un naturel admirable, cultivé avec tant de soin, acquit à Cicéron un éclat

de réputation qui effaça tous les autres Orateurs, excepté Hortensius, qui lui dispura assez longtems le premier rang : & il se vit à portée de s'élever aisément au-dessus des discours de ceux qui conservant encore des restes * de l'ancienne rusticité Romaine, jettoient un ridicule sur les Arts des Grecs, & le traitoient lui-même de Grec, & d'homme formé dans les écoles. Ses succès le vengérent abondamment de ces injustes mépris.

An. R. 671. Av. J. C. 81.

Plut.

Je reviens à la suite de notre Histoire : & d'abord pour finir tout ce qui regarde les proscriptions, je dirai que Norbanus, qui avoit été Consul avec Scipion, s'étant retiré chez les Rhodiens, & se voyant redemandé par Sylla, se tua lui-même au milieu de la Place publique de la ville de Rhodes. En Italie les villes de Nole & de Volaterre se défendirent opiniâtrément pendant un tems assez considérable contre le parti vainqueur. Enfin elles furent réduites par la force des armes, & obligées de se soumettre. Je coule légérement sur ces faits moins importans, pour en venir aux exploits de Pompée.

Mort de Norbanus. Prise de Nole & de Volaterre.

* *Horace se plaignoit encore de son tems de ces restes de rusticité :*

Sed in longum tamen ævum
Manserunt, hodieque manent vestigia ruris.
Hor. Ep. II. 1. 159.

AN. R. 671. AV. J. C. 81.

Pompée est envoyé en Afrique contre Domitius.

Plut. in Pomp.

Lorsque ce jeune guerrier eut pacifié la Sicile, il reçut ordre de passer en Afrique, où Cn. Domitius Ahenobarbus, gendre de Cinna, assembloit des forces; & soutenu d'Hiertas ou Hiarbas, roi d'une partie de la Numidie, paroissoit être en état de se faire craindre. L'exemple de Marius, qui réduit à une situation bien plus déplorable, & sorti de cette même Afrique avec une poignée de fugitifs, avoit pû redevenir maître de Rome & de l'Italie, étoit une leçon qui avertissoit Sylla de ne laisser subsister aucun reste du parti vaincu. Pompée partit donc de Sicile avec six légions, six-vingts vaisseaux de guerre, & huit cens bâtimens de charge, qui portoient des munitions de toute espéce. Une partie de la flote aborda à Utique, & l'autre à Carthage.

Aventure risible, qui le retarde quelques jours.

En arrivant Pompée se trouva retardé de quelques jours par un événement risible. Des soldats ayant trouvé un trésor dans le champ où ils étoient campés, toute l'armée se persuada que tout étoit plein d'or & d'argent caché sous terre par les Carthaginois du tems de leur désastre. Aussitôt les voilà tous la bêche à la main, qui fouillent & creusent à l'envi, sans que Pompée pût les en empêcher : de sorte qu'il prit le parti de

rire du ſpectacle que lui donnoient tant de milliers d'hommes occupés à remuer la terre, & ne trouvant rien. Ils ſe rebutérent enfin d'un travail inutile, & déclarérent à Pompée qu'ils étoient prêts de marcher ſans délai à ſes ordres, bien punis, comme ils l'avouoient eux-mêmes, de leur ſotte crédulité. Pompée les mena donc à l'ennemi.

AN. R. 671. AV. J. C. 81.

Bientôt les armées furent en préſence, ſéparées par une ravine dont la deſcente étoit rude & le ſol raboteux. Survint une pluie accompagnée d'un grand vent, qui ayant commencé dès le matin dura tout le jour; en ſorte que Domitius déſeſpérant de pouvoir combattre, donna le ſignal de la retraite. Pompée conçut que ce moment lui étoit favorable. Sur le champ il s'avança, paſſa la ravine, & attaqua les adverſaires, qui ne ſongeant alors qu'à ſe retirer, ſe troublérent aiſément, d'autant plus que le vent & la tempête leur donnoient dans le viſage. Ils furent donc repouſſés dans leur camp, & les ſoldats de Pompée le proclamérent *Imperator*. Mais il leur déclara qu'il ne recevoit point cet honneur, tant que le camp des ennemis ſubſiſtoit: & qu'il ne croiroit point mériter ce titre ſi glorieux, qu'auparavant ils n'euſſent forcé les ennemis dans

Bataille où Domitius eſt vaincu & tué.

AN. R. 671.
AV. J. C. 81.

leurs retranchemens. Il étoit déja tard, & de plus les nuages formoient une telle obſcurité, que les combattans avoient peine à ſe reconnoître les uns les autres: & Pompée lui-même avoit couru riſque dans l'action d'être tué par un de ſes ſoldats, qui lui avoit demandé le mot, & à qui il n'avoit pas répondu aſſez promptement. Néanmoins ces troupes animées & par la victoire & par le courage de leur Général, marchent au camp des ennemis. Pompée combattoit à leur tête ſans caſque, pour prévenir un ſecond accident pareil au premier. Le camp eſt emporté, & Domitius tué ſur la place. Le carnage fut grand: & de vingt mille hommes à peine s'en ſauva-t-il trois mille. Une victoire ſi complette ſoumit tout le pays, dont les villes ou reçurent le vainqueur, ou furent bientôt forcées.

Pompée porte la guerre dans la Numidie.

Pompée entra même dans la Numidie. Hiertas fut tué, ſon Royaume donné à Hiempſal, & la terreur du nom Romain renouvellée dans ce pays, où le ſouvenir commençoit à s'en effacer. Toute cette expédition ſi heureuſe fut terminée en quarante jours, après leſquels Pompée revint à Utique.

Sylla le rappelle. Emotion des ſol-

En y arrivant, il reçut des dépêches de Sylla, par leſquelles il lui étoit or-

donné de renvoyer toute son armée, & de ne garder qu'une seule légion, avec laquelle il resteroit dans la Province jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé un successeur. Pompée fut très-piqué de ces ordres, qui sembloient marquer que Sylla commençoit à prendre quelque ombrage de lui. Il cacha néanmoins son dépit, & résolut d'obéir. Mais il n'en fut pas de même des soldats, qui se soulevérent hautement, & qui s'emportant jusqu'à traiter le Dictateur de tyran, ne vouloient point souffrir que leur Général se remît seul & sans défense entre ses mains. Pompée tenta toutes les voies imaginables de les fléchir, jusqu'à quitter l'assemblée & s'enfuir dans sa tente. Mais tout fut inutile : & malgré ses priéres & même ses larmes, ils le replacérent plusieurs fois sur son Tribunal. Enfin il protesta que s'ils ne cessoient de lui faire violence, il alloit se tuer lui-même. Cette menace les contraignit de se calmer.

An. R. 671. Av. J. C. 81.

dats de Pompée à ce sujet.

La nouvelle de cette émotion vint à Rome un peu altérée, & on en faisoit Pompée le chef & l'auteur. Sylla le crut, & dit *que c'étoit sa destinée d'être obligé dans sa vieillesse de faire la guerre contre des enfans*, se rappellant le jeune Ma-

An. R. 671.
Av. J. C. 81.

rius qui lui avoit donné bien de l'inquiétude, & lui associant Pompée. Mais lorsque la vérité des faits fut éclaircie, le Dictateur voyant la faveur publique déclarée pour ce jeune guerrier, résolut de lui faire toute sorte d'honneurs. Lors donc que Pompée arriva à Rome, Sylla alla au-devant de lui; & lui ayant donné tous les témoignages possibles d'amitié, il le salua du nom de *Grand*. Telle est, selon Plutarque, l'origine de ce surnom attribué à Pompée. Tite-Live, qui est pour le moins aussi croyable en ce fait, dit que l'usage en commença par la flaterie de ses amis. Cette discussion est peu importante : mais il est bon d'observer que Pompée craignit le faste d'un tel surnom, & qu'il laissa passer quelques années avant que de le prendre lui-même. Ce ne fut que dans le tems qu'il faisoit la guerre contre Sertorius en Espagne, que l'usage de ce surnom étant reçu dans le public, & n'ayant plus rien d'odieux, il commença à l'ajouter à son nom.

Surnom de *Grand* donné à Pompée par Sylla.

Liv. XXX. 45.

Plut.

Quelque accueil qu'eût fait Sylla à Pompée, il ne crut pas devoir lui complaire par rapport à la demande du triomphe, auquel ce jeune Général aspiroit. Il lui représenta » que les loix

Qui lui refuse néanmoins le triomphe.

» n'accordoient cet honneur qu'à ceux » qui avoient été Préteurs ou Consuls. » Que par cette raison le premier Scipion l'Africain, qui avoit fait de très-grandes choses en Espagne, mais sans » être revêtu d'aucune Magistrature, » n'avoit point triomphé. Et que si » Pompée, qui étoit encore dans la première jeunesse, & à qui son âge ne » permettoit pas même d'entrer dans le » Sénat, obtenoit le triomphe, ce seroit » de quoi rendre odieux en même-tems » & celui qui l'obtiendroit contre la » disposition expresse des loix, & le souverain Magistrat qui les auroit violées pour le lui accorder. » Sylla termina ces représentations, en lui déclarant d'une façon nette & précise qu'il l'arrêteroit tout court, & empêcheroit l'effet d'un désir trop ambitieux. Pompée ne plia point sous l'autorité du Dictateur, & le pria de considérer *que le soleil levant avoit plus d'adorateurs que le couchant*. Sylla ne l'entendit pas : & ce mot hardi, qui l'avertissoit qu'il étoit sur le déclin de sa puissance, & Pompée dans le tems de l'accroissement, n'avoit point frappé ses oreilles. Mais voyant un air d'étonnement sur tous les visages, il voulut en être éclairci : & quelqu'un lui

An. R. 671.
Av. J. C. 81.

Mot hardi de Pompée.

An. R. 671.
Av. J. C. 81.

ayant répété les paroles de Pompée, il fut si frappé de la hardiesse de ce jeune homme, qu'il cria par deux fois, *Qu'il triomphe, qu'il triomphe.*

Son triomphe.

Cet honneur inouï fit bien des envieux à Pompée : & pour les mortifier encore davantage, il eut dessein d'atteler à son char de triomphe quatre éléphans. Car il en avoit amené plusieurs de Numidie. Mais la porte de la ville s'étant trouvée trop étroite, il renonça à ce projet, & s'en tint aux chevaux, selon l'usage accoutumé.

Ses soldats lui suscitérent encore un embarras. Comme il ne leur donnoit pas autant que leur avidité leur avoit fait espérer, ils se mutinérent, & menacérent de troubler la cérémonie de son triomphe. Mais Pompée tint ferme, & déclara qu'il renonceroit plutôt au triomphe, que de flater ses soldats. Cette conduite généreuse lui réconcilia les esprits de ceux qui lui avoient été le plus contraires : & Servilius, l'un des premiers du Sénat, dit qu'il reconnoissoit maintenant Pompée pour vraiment *Grand* & digne du triomphe.

Il triompha donc du roi Hiertas & des Numides, n'étant encore que Chevalier Romain. Plutarque observe qu'il

lui

lui auroit été sans doute bien aisé de devenir Sénateur. Mais ce n'eût été qu'une distinction peu éclatante que d'être fait Sénateur avant l'âge, au lieu que c'étoit une singularité sans exemple, que de triompher avant que d'avoir entrée dans le Sénat. Cette circonstance ne fut pas même inutile pour lui attirer la bienveillance du Peuple, qui fut charmé de le voir prendre le rang de simple Chevalier Romain après avoir triomphé. An. R. 671. Av. J. C. 81.

L. CORNELIUS SULLA FELIX II. An. R. 672.
Q. CÆCILIUS METELLUS PIUS. Av. J. C. 80.

Sylla gardant toujours la Dictature, voulut néanmoins être Consul cette année, sans doute pour montrer des sentimens Républicains, & prouver que la Dictature ne le portoit ni à dédaigner ni à vouloir abolir le Consulat. Son exemple a été suivi par César & par les Empereurs, qui ont cru se rendre plus populaires en associant souvent en leur personne le Consulat à la puissance Monarchique. Sylla Consul en même tems que Dictateur. *Appian.*

Métellus, qu'il se donna pour collégue, & dont la probité & le bon cœur ont toujours reçu les plus grands éloges, en fit preuve dans une occasion remarquable pendant son Consulat. Il étoit fils, Tendre reconnoissance de Métellus envers l'auteur du rétablissement de son pére.

An. R. 672. Av. J. C. 80.

comme nous l'avons déja dit plus d'une fois, de Métellus Numidicus, qui ayant été envoyé en exil par Saturnin, avoit été rétabli en vertu d'une loi proposée par Calidius Tribun du Peuple. Ce a Calidius demandant la Préture, Métellus Pius non-seulement s'intéressa vivement pour lui, & fit de pressantes supplications au peuple en sa faveur : mais quoiqu'actuellement Consul, & de la plus haute Noblesse, il ne feignit point d'appeller Calidius son patron & le protecteur de sa famille, se déclarant ainsi par reconnoissance le client d'un homme extrémement au-dessous de lui.

Triomphe de Muréna, & récit de la guerre qu'il avoit faite à Mithridate. *Appian. Mithrid.*

On peut placer avec assez de vraisemblance sous cette année le triomphe de Muréna sur Mithridate; & c'est ce qui m'oblige à rendre compte maintenant de la guerre qu'il avoit faite à ce Prince. Ce compte sera bien court & bien peu circonstancié. Nous n'avons presque sur cette guerre qu'un morceau d'Appien, & quelques phrases détachées de Cicéron en différens endroits de ses

a De Calidio tibi respondeo, quod ipse vidi : Q. Metellum Pium, Consulem, Prætoriis comitiis, petente Q. Calidio, populo Romano supplicasse, quum quidem non dubitaret & Consul, & homo nobilissimus, patronum illum esse suum, & familiæ suæ nobilissimæ dicere. *Cic pro Plancio, n. 69.*

discours. Le récit d'Appien donne une idée bien mince des exploits de Muréna, & il seroit difficile d'y trouver rien qui méritât le triomphe. Cicéron en parle en Orateur, & peut-être en fait-il de trop grands éloges. Comme ses expressions sont vagues & ne spécifient rien en particulier, c'est une nécessité de nous en tenir à Appien.

AN. R. 671. AV. J. C. 80.

Mithridate appaise la révolte des peuples de la Colchide en leur donnant son fils pour Roi : puis il le tue.

Mithridate, aussitôt après la paix conclue avec Sylla, alla faire la guerre aux habitans de la Colchide, qui s'étoient révoltés. Ceux-ci lui demandérent son fils Mithridate pour Roi ; & dès qu'il leur eut accordé leur demande, ils mirent bas les armes, & rentrérent dans le devoir. Le Roi de Pont, défiant & soupçonneux, s'imagina que la révolte de la Colchide pouvoit être l'effet des intrigues de son fils, qui avoit voulu se procurer un Royaume. Il étoit dangereux de devenir l'objet des soupçons de Mithridate. Sa politique cruelle ne pardonnoit à personne. Il manda son fils : & ce jeune Prince trop crédule étant venu se remettre entre ses mains, il le fit charger de chaînes d'or, & peu de tems après il lui ôta la vie.

Occasion de la guerre que Muréna dé-

Il entreprit ensuite de réduire les habitans du Bosphore, qui s'étoient révol-

An. R. 672. Av. J. C. 80.

clare à Mithridate.

tés en même-tems que ceux de la Colchide : & à cette occasion il fit de si grands préparatifs & d'hommes & de vaisseaux, qu'il donna lieu à tout le monde de penser qu'il avoit bien plus les Romains en vûe, que ses sujets rebelles. D'ailleurs, quoiqu'il eût promis par le Traité de rendre la Cappadoce à Ariobarzane, il y conservoit encore plusieurs places fortes.

Muréna, qui avoit été laissé par Sylla dans l'Asie, comme je l'ai dit, avec les légions de Fimbria, fut bien aise d'avoir ces raisons ou ces prétextes de renouveller la guerre. Car, selon Appien, il désiroit passionnément le triomphe.

Pendant qu'il s'occupoit de ce dessein, Archélaüs vint se retirer près de lui avec sa femme & ses enfans, ne se croyant pas en sûreté à la cour de Mithridate. Ce Général étoit devenu suspect à son maître dès le tems de la bataille de Chéronée. Sa négociation avec Sylla augmenta encore les soupçons : & Mithridate, à qui cette paix étoit dure & honteuse, se persuada qu'Archélaüs en la traitant avoit sacrifié les intérêts de son Prince à ceux des Romains. Il n'en falloit pas tant à Mithridate pour se porter aux extrémités les plus rigoureuses :

& Archélaüs qui le connoissoit bien, étant venu se jetter entre les bras de Muréna, l'exhorta puissamment à recommencer la guerre.

An. R. 672. Av. J. C. 80.

Evénemens de cette guerre, peu considérables.

Muréna se rendit aisément à un conseil auquel il étoit déja fort enclin de lui-même : & étant entré dans la Cappadoce, il marcha vers Comane, ville célébre par un temple de Bellone, qui étoit extrémement révéré dans le pays, & prodigieusement riche. Il tailla en piéces quelques troupes de cavalerie de Mithridate, s'empara de la ville, & pilla le temple.

Au bruit de ces premiéres hostilités, le Roi de Pont envoya une Ambassade vers Muréna, pour lui représenter qu'il agissoit contre le Traité tout récemment conclu, & pour le sommer de s'y conformer. Il avoit mal choisi ses Ambassadeurs. C'étoient des Philosophes Grecs, qui au lieu de soutenir les intérêts de leur maître, travailloient à le décrier & à le rendre odieux. Le Romain, qui vouloit la guerre, ne devoit pas en être détourné par une pareille Ambassade. Il usa même en cette occasion d'une insigne mauvaise foi, si le récit d'Appien est véritable. Comme le Traité entre Sylla & Mithridate n'avoit

AN. R. 671. AV. J. C. 80. point été écrit, & que l'on s'étoit contenté d'en exécuter les conditions de part & d'autre, Muréna dit qu'il ne le connoissoit point, continua ses courses & ses ravages, & prit des quartiers d'hiver dans la Cappadoce. Tout ce que je viens de raconter s'étoit passé vraisemblablement sous le Consulat de Scipion & de Norbanus, l'an de Rome 669.

AN. R. 670. Mithridate porta ses plaintes à Rome, & en attendant la réponse, il eut même la patience de laisser Muréna poursuivre librement ses hostilités. Enfin Calidius arriva, apportant non un Décret du Sénat par écrit, mais un simple ordre verbal à Muréna de cesser de faire la guerre à Mithridate. Au moins tel fut le langage que Calidius lui tint en public. Mais ils se virent tête à tête: & Muréna continua la guerre. Peut-être le Sénat n'étoit-il pas fâché que ce Général harcelât le Roi de Pont, résolu de l'approuver s'il réussissoit, ou de le désavouer si le succès étoit contraire. *Memnon, apud Phot.* Muréna traversa donc le fleuve Halys, comme pour aller à Sinope, qui étoit le lieu de la naissance de Mithridate, & la capitale du Royaume de ses péres.

Appian. Mithridate se voyant poussé à bout, envoya Gordius contre le Général Ro-

main, & le suivit lui-même bientôt après avec de grandes forces. Les armées se rencontrérent près de l'Halys, la riviére entre deux. Le Roi de Pont la passa malgré la résistance des ennemis, & leur livra un rude combat. Ce qui résulte du récit le plus favorable à Muréna, c'est que Mithridate eut d'abord l'avantage, mais qu'ensuite les Romains s'étant ranimés, on se sépara à armes égales. Il paroît que les deux partis s'attribuérent la victoire, sans qu'ils eussent néanmoins grand lieu de s'en glorifier, puisqu'ils s'éloignérent comme de concert, & se retirérent de deux côtés bien opposés ; Mithridate vers la Colchide, & Muréna dans la Phrygie.

An. R. 671.
Av. J. C. 83.

Memnon.

Cependant Mithridate, qui étoit fastueux, voulut célébrer cette prétendue victoire par un sacrifice solemnel à la maniére des Perses, dont il tiroit son origine. Voici la description que nous en donne Appien. On éleve sur une haute montagne un amas prodigieux de bois : & les Rois eux-mêmes portent les premiers bois qui doivent servir comme de fondement à tout l'édifice. Au-dessous & autour de ce bucher on en dresse un second, qui occupe moins d'espace. Sur celui d'enhaut on place les offrandes

Appien.

AN. R. 672. AV. J. C. 80. qui doivent être consumées en l'honneur des dieux, miel, vin, lait, huile, & parfums. Sur celui d'enbas on sert un repas pour ceux qui prennent part au sacrifice. Ensuite on allume ces piles énormes : & c'est un véritable incendie, dont la flamme s'apperçoit de dessus la mer à quarante lieues de distance, & qui embrase tellement l'air des environs, qu'il n'est pas possible pendant plusieurs jours d'approcher de l'endroit où la fête a été célébrée.

Fin de la guerre. AN. R. 671. L'action que je viens de rapporter fut la derniére de cette guerre. Sylla étant devenu Dictateur envoya défense à Muréna de la pousser davantage. Le même Gabinius qui lui portoit cette défense, étoit aussi chargé de réconcilier les Rois Mithridate & Ariobarzane. Tout s'exécuta conformément aux ordres du Dictateur : & Mithridate, pour mettre le sceau à la réconciliation, donna un grand repas à Ariobarzane & à Gabinius. Dans ce repas il proposa des prix, selon sa coutume, pour ceux qui boiroient ou mangeroient plus que les autres, ou qui l'emporteroient soit par le chant, soit en combat de plaisanteries. Gabinius fut le seul qui ne prit aucune part à ces disputes indécentes, & il conserva ainsi la

dignité de son caractére & de sa nation. Voilà tout ce que l'Histoire nous apprend de la guerre de Muréna contre Mithridate, qui dura presque trois ans. Dans ce récit, nous ne trouvons rien qui soit fort digne du triomphe, à moins que Sylla sachant quels trophées faisoit Mithridate de la victoire qu'il prétendoit avoir remportée, n'ait voulu, pour soutenir l'honneur du nom Romain, y opposer le triomphe de Muréna.

Verrès Lieutenant de Dolabella Proconsul de Cilicie.
Cic. in Verr. I. 44. & *seq.*

Quoique la paix eût été faite, ou plutôt renouvellée avec Mithridate, l'Asie n'étoit pas tranquille. Les Pirates, dont nous aurons lieu de parler beaucoup dans la suite, en désoloient les côtes par leurs ravages. Il est probable que ce fut pour les réprimer, que Dolabella, qui avoit été Préteur l'année précédente, & qu'il ne faut pas confondre avec le Consul de même nom, fut envoyé en Cilicie avec le titre & le pouvoir de Proconsul. Mais chargé de faire la guerre aux Pirates, il mena avec lui un Pirate plus redoutable aux Alliés, en la personne de Verrès, qu'il prit pour son Lieutenant. Cicéron raconte dans un grand détail les déprédations & les violences de ce scélérat. J'en extrairai un fait unique, qui montrera combien étoit déplorable

An. R. 672. Av. J. C. 80.

la condition des sujets de l'Empire. Elle étoit devenue encore plus triste depuis les proscriptions. Les Magistrats dans les Provinces se croyoient autorisés par cet exemple à tyranniser les peuples. a Car après une si horrible cruauté exercée sur des citoyens, qu'y avoit-il qui pût paroître injuste envers des sujets ?

Il veut enlever la fille de Philodamus : & ensuite fait condamner à mort Philodamus lui-même & son fils.

Verrès s'étant fait donner par Dolabella une commission pour aller trouver Nicoméde Roi de Bithynie, vint à Lampsaque, ville de l'Hellespont. C'étoit un monstre composé de l'assemblage de tous les vices, voleur, cruel, débauché à l'excès. Arrivé à Lampsaque, il donna ordre à ses Officiers & à son monde d'enlever la fille de l'un des plus illustres citoyens de la ville, qui se nommoit Philodamus. Le pére, homme vénérable par son âge, & le frére de la jeune personne, se mettent en défense. Il se livre un combat, où les gens de Verrès furent extrêmement maltraités, & même l'un de ses Licteurs fut tué. Ce n'est pas tout. L'horreur d'un tel attentat met en mouvement toute la ville : le Peuple s'ameute, & amasse du bois autour de la maison qu'occupoit

a Desitum est enim videri quidquam in socios iniquum, quum extitisset in cives tanta crudelitas *Cic. de Off.* II. 27.

Verrès Il couroit risque d'être brûlé vif, si les citoyens Romains qui étoient établis dans la ville, n'eussent employé leurs priéres & leurs représentations auprès des Lampsacéniens, qui se laissérent fléchir, & permirent à Verrès de se retirer.

Lampsaque n'étoit point de la province de Dolabella. Cette ville étoit du gouvernement de l'Asie proprement dite, qui avoit pour Propréteur C. Néron. Ce Magistrat ne put se dispenser de prendre connoissance d'une émeute populaire, où il y avoit eu du sang répandu, un Licteur tué, & un Lieutenant Général mis en danger d'être brûlé vif. Verrès craignit les suites de cette affaire; & non content de travailler à se mettre lui-même à l'abri, il résolut d'étouffer les preuves de son crime en perdant ceux qu'il avoit forcés de s'armer contre lui. Pour y parvenir, il prie Dolabella de venir assister à l'instruction du procès. Dolabella, qui n'étoit guéres plus homme de bien que son Lieutenant, & qui au retour de son gouvernement fut condamné à Rome pour crime de concussion, quitte sa province, son armée, la guerre dont il étoit chargé, & se transporte auprès de Néron, menant avec lui ses Tribuns & autres Officiers, qui

An. R. 672. Av. J. C. 80.

tous avec lui devinrent juges dans cette affaire. Verrès lui-même, ce qui passe toute croyance, Verrès fut aussi du nombre des juges, pendant qu'il faisoit encore le personnage de témoin, & qu'il avoit pris soin d'aposter un accusateur. Philodamus au contraire ne pouvoit trouver de défenseur qui osât élever sa voix en faveur de l'innocence contre une oppression si manifeste. Cependant malgré le crédit de Dolabella, premier opinant, malgré le nombre des Juges qu'il avoit amenés avec lui, & qui étoient dans sa dépendance, malgré les mouvemens & les sollicitations pressantes de Verrès, l'injustice étoit si criante, que tout ce que put faire d'abord le crédit, ce fut d'obtenir, non une condamnation contre Philodamus, mais un jugement qui déclara que la cause n'étoit pas suffisamment éclaircie, & qu'il falloit qu'elle fût plaidée une seconde fois.

Verrès allarmé de n'avoir pû emporter l'affaire du premier coup, redouble d'activité & d'instance. Dolabella le prend sur le haut ton avec Néron, qui étoit d'un caractére timide. Ils font tant, qu'ils extorquent un second jugement, par lequel, à la pluralité de peu de suffrages, Philodamus & son fils sont condamnés à avoir la tête tranchée.

» Quel [a] douloureux ſpectacle, s'écrie » Cicéron, pour toute la province d'A- » ſie ! On dreſſe dans Laodicée un écha- » faut ſur lequel on fait monter un pére » avancé en âge, & de l'autre côté ſon » fils, condamnés tous deux au ſupplice, » l'un pour avoir préſervé ſa fille des at- » tentats d'un raviſſeur infâme, l'autre » pour avoir défendu la vie de ſon pére » & l'honneur de ſa ſœur. Ils verſoient » l'un & l'autre des larmes en abondan- » ce, pleurant chacun non pas ſur ſoi ; » mais le fils pleuroit la mort de ſon » pére, & le pére celle de ſon fils. Né- » ron lui-même, qui les avoit condam- » nés, ne put refuſer des larmes à leur » infortune : toute l'Aſie en fut pénétrée » de douleur : les Lampſacéniens ſur- » tout en pouſſérent juſqu'au Ciel de » triſtes gémiſſemens, voyant ſacrifier à

a Conſtituitur in foro Laodiceæ ſpectaculum acerbum, & miſerum, & grave toti Aſiæ provinciæ, grandis natu parens, adductus ad ſupplicium, ex altera parte filius; ille, quòd pudicitiam liberùm, hic, quòd vitam patris, famamque ſororis defenderat. Flebat uterque non de ſuo ſupplicio, ſed pater de filii morte, de patris filius. Quid lacrymarum ipſum Neronem putatis profudiſſe? quem fletum totius Aſiæ fuiſſe, quem luctum & gemitum Lampſacenorum? Securi percuſſos eſſe homines innocentes, nobiles, ſocios populi Romani atque amicos, propter hominis flagitioſiſſimi ſingularem nequitiam, atque improbiſſimam cupiditatem. *Cic. in Verr. l. I. n. 76.*

An. R. 672.
Av. J. C. 80.

» la vengeance & à la sûreté d'un misé-» rable, d'un audacieux coupable de la » plus criminelle violence, des hommes » innocens, illustres dans leur patrie, » alliés & amis du peuple Romain. »

Tels étoient les excès horribles auxquels se portoient alors les Magistrats Romains dans les provinces : & c'est ainsi qu'avoit dégénéré en tyrannie cet Empire[a] autrefois si modéré, que les Romains pouvoient passer plutôt pour les protecteurs que pour les maîtres de l'Univers.

Dix mille esclaves affranchis par Sylla.

Appian. Civil. l. I.

Cependant Sylla travailloit dans Rome à affermir le parti qu'il avoit rendu dominant, & à donner une consistance durable au plan de gouvernement qu'il avoit établi. Outre tant de sang répandu, tant de têtes abattues, & l'autorité de la République remise entre les mains du Sénat & des premiers de la Noblesse, il voulut aussi se faire des créatures parmi le Peuple. Pour cela il affranchit dix mille esclaves, jeunes & vigoureux, qui devinrent tous citoyens Romains, & prirent suivant l'usage le nom de leur patron, *Cornélius*.

Terres distribuées aux Of-

Mais le plus puissant soutien qu'il pré-

a Illud patrocinium Orbis terræ veriùs quàm imperium poterat nominari. *Cic. de Off. II. 27.*

para à son parti, ce furent des colonies militaires qu'il distribua dans toute l'Italie. Ayant confisqué les terres d'un grand nombre de villes municipales, qui avoient favorisé ses ennemis, il partagea les terres confisquées aux Officiers & aux soldats de vingt-trois légions. C'étoient plus de cent mille hommes de guerre, qui lui devant leur établissement, étoient par conséquent très-vivement intéressés à soutenir ses loix, auxquelles on ne pouvoit porter la moindre atteinte, sans mettre en risque toute leur fortune.

AN. R. 672. AV. J. C. 80.

ficiers & aux soldats de 23 légions.

Par tous ces arrangemens Sylla se mettoit en état d'abdiquer la souveraine puissance, & de rentrer dans la vie privée, comme il fit l'année suivante. Il commença par refuser le Consulat, que le Peuple offroit de lui continuer, & il fit nommer Consuls P. Servilius Vatia, & Ap. Claudius.

P. SERVILIUS VATIA, qui fut dans la suite surnommé ISAURICUS.
AP. CLAUDIUS PULCHER.

AN. R. 673. AV. J. C. 79.

Ce fut donc cette année que Sylla, sans que personne l'y contraignît, & dans le tems où le consentement des citoyens sembloit légitimer son usurpation, renonça à la plus haute fortune

Sylla abdique la Dictature. Réflexions sur cet événement.

An. R. 673. Av. J.C. 79. qu'aucun mortel eût possédée avant lui, & abdiqua volontairement la Dictature. Il n'est pas besoin de dire que tout l'Univers fut étrangement surpris d'un événement si peu attendu. Aujourd'hui même on n'y pense, on n'en parle encore qu'avec étonnement. On ne peut concevoir ni qu'un homme qui avoit tant affronté de dangers, tant essuyé de travaux, pour parvenir à la domination, s'en soit ensuite dépouillé de son plein gré; ni même qu'il y eût sûreté pour lui à se livrer sans défense à la merci de ce nombre prodigieux d'ennemis qu'il s'étoit faits, en inondant Rome & l'Italie de fleuves de sang; ayant tué cent mille Romains dans les combats, ayant fait périr d'une maniére encore plus odieuse par les proscriptions, quatre-vingt-dix Sénateurs, dont quinze Consulaires, & plus de deux mille Chevaliers; enfin ayant exercé sa redoutable vengeance sur les villes entiéres, dont il avoit démantelé les unes, détruit totalement les autres; ensorte qu'il avoit cru faire grace à celles dont il n'avoit que confisqué les terres, ou rasé les citadelles.

S'il m'est permis de donner mes réflexions sur un fait si singulier, je dirai d'abord que le danger n'étoit pas aussi

grand pour Sylla qu'il peut le paroître. An. R. 673. Av. J. C. 79.
Il avoit mis toute la puissance de l'Etat sur la tête de ses partisans. Tous ceux qui possédoient quelque charge, ou qui avoient quelque crédit dans la République, tous ceux qui avoient acheté les biens des proscrits, tous ceux qui avoient reçu de lui des établissemens & des terres, étoient vivement intéressés à défendre & Sylla & ses loix. L'événement justifie cette observation. Sylla mourut dans son lit: au lieu que César, qui s'étoit * moqué de lui, & qui suivit une conduite contraire, fut poignardé dans le Sénat. Et pour ce qui est des loix de Sylla, elles furent respectées long-tems après sa mort, comme nous aurons lieu de le remarquer souvent.

Quant à ce qui regarde le dégoût de la souveraine puissance, il est encore moins surprenant que Sylla en ait ressenti les atteintes. Il avoit toujours aimé le plaisir: & le tracas des affaires est bien à charge à un voluptueux. Tant que son ambition fut irritée par la dif-

* *Suetone* (Cæs. c. 77.) *rapporte que César disoit :* Sullam nescisse litteras, qui Dictaturam deposuerit. *Ce mot est difficile à rendre en François, parce que César y joue sur le terme* Dictatura, *qui signifie la* Dictature, *& qui en même-tems a rapport à la fonction des maîtres de Grammaire & autres, qui* dictent *à leurs écoliers des modèles & des leçons.*

AN. R. 673. AV. J. C. 79.

ficulté & les périls, elle vainquit sa paresse naturelle. Mais lorsque satisfaite, elle ne lui offrit que des biens vuides & imaginaires, mêlés d'angoisses & de toute sorte de tourmens, elle le laissa retomber dans son penchant : & il corrigea un vice par un autre.

Cérémonie de l'abdication.

Appian.

La cérémonie de son abdication se passa de la façon du monde la plus unie. Il vint dans la Place publique avec ses Licteurs & sa Garde, monta à la Tribune aux harangues, & de-là déclara au Peuple assemblé qu'il abdiquoit la Dictature. Il osa même ajouter qu'il étoit prêt de rendre compte de son administration à quiconque voudroit le lui demander. Il descendit ensuite, renvoya ses Licteurs & ses Gardes, & se promena tranquillement sur la Place, accompagné d'un petit nombre d'amis. Tout le peuple le regardoit avec une espéce de saisissement & même d'effroi : & à peine pouvoit-on en croire ses yeux sur un changement si étrange.

Sylla est insulté par un jeune homme.

Il n'y eut qu'un jeune homme, qui, lorsque Sylla se retiroit, commença à l'attaquer par des discours injurieux : & comme personne ne se mettoit en devoir de lui imposer silence, enhardi par l'impunité, il le poursuivit jusqu'à sa

maison, l'accablant toujours de reproches. Sylla, qui tant de fois avoit fait éprouver les terribles effets de sa colére aux plus grands personnages, & aux villes les plus puissantes, souffrit avec une tranquillité parfaite les emportemens de ce jeune audacieux. Seulement en rentrant chez lui il dit : *Voilà un jeune homme qui empêchera qu'un autre qui se trouvera dans une place semblable à la mienne, ne songe à la quitter.* Réflexion de bon sens, & qu'il n'est point du tout nécessaire de prendre avec Appien pour une prédiction de ce que fit César dans la suite.

An. R. 673.
Av. J. C. 79.

Sylla en renonçant à sa Magistrature, ne renonça point entiérement à la ville, ni au soin des affaires : & Plutarque raconte qu'ayant voulu empêcher que Lépidus ne fût nommé Consul pour l'année suivante, & n'ayant pû réussir parce que Pompée avoit appuié le candidat de tout son crédit & l'avoit emporté, il appella à lui ce jeune homme tout fier de sa victoire, & lui dit : *Vous avez grand lieu de triompher. C'est une belle action, que d'avoir fait nommer Lépidus consul, & même avant Catulus, c'est-à-dire, d'avoir fait donner la préférence au plus violent de tous les séditieux sur le plus ver-*

Il reproche à Pompée d'avoir fait Lépidus Consul.
Plut. in Syll. & Pomp.

AN. R. 673. AV. J. C. 79.

tueux citoyen de Rome. Au reste, tenez-vous sur vos gardes : car vous venez d'armer contre vous un adversaire. Il disoit vrai : & l'événement le prouvera.

Il donne une fête & des repas au peuple. *Plut. in Syll.*

Sylla voulut ensuite offrir à Hercule la dixiéme partie de son bien. Il fit à ce sujet une fête, dans laquelle il donna des repas au Peuple pendant plusieurs jours avec tant de profusion, & en même tems de recherche, qu'il y eut une très-grande quantité de viandes jettée chaque jour dans le Tibre, & que l'on y but du vin de quarante feuilles & au-delà.

Mort de Métella.

Dans un homme tel que Sylla tout est intéressant : & je ne craindrai point d'insérer ici ce que Plutarque raconte de la mort de sa femme, & de son nouveau mariage.

Pendant que duroit encore la fête dont je viens de parler, Métella tomba dangereusement malade. Il ne falloit pas qu'une réjouissance de Religion fût troublée & souillée par l'appareil lugubre de la mort & du deuil. C'est pourquoi Sylla, homme fort pieux, de l'avis des Pontifes, répudia Métella, & la fit transporter encore vivante dans une maison étrangére. Il lui fit néanmoins des obséques magnifiques : & cela au mépris des loix

qu'il avoit portées lui-même pour fixer ces sortes de dépenses. Il ne fut pas plus exact à observer celles qu'il avoit faites contre le luxe des tables. Pour étourdir sa douleur & consoler son veuvage, c'étoient tous les jours de grands & somptueux repas avec sa compagnie ordinaire de Bateleurs & de Comédiens. An. R. 673. Av. J. C. 79.

Sylla se remarie avec Valéria.

Peu de tems après la mort de Métella, Sylla étant au théâtre, se trouva assis auprès d'une jeune Dame de condition, qui se nommoit Valéria, sœur de l'Orateur Hortensius, & nouvellement séparée d'avec son mari. Cette Dame passant derriére Sylla pour aller à sa place, appuya la main sur lui, & lui arracha une frange de son habit. Sylla s'étant retourné : *Il n'y a rien d'étrange dans ce que je fais*, lui dit-elle. *Vous êtes heureux : & je suis bien aise d'avoir quelque chose de vous qui me porte bonheur.* Ce début plut à Sylla, & fut suivi d'œillades & de soûris réciproques tant que dura la piéce. La conclusion fut un mariage, sur lequel Plutarque remarque avec raison [a] qu'en supposant comme il veut bien

a Συλλας εἰ καὶ τὰ μάλιστα σώφρονα καὶ γενναῖαν, ἀλλ' οὐκ ἐκ σώφρονος καὶ καλῆς ἐγήμεν ἀρχῆς, ὄψει καὶ λαμυρίᾳ μειρακίου δίκην παραβληθεὶς, ὑφ' ὧν τὰ αἴσχιστα καὶ ἀναιδέστατα πάθη κινεῖσθαι πέφυκεν.

AN. R. 673. AV. J. C. 79.

le croire, que Valéria fût sage & vertueuse, au moins il n'y avoit guéres de sagesse ni de vertu dans ce qui détermina Sylla à l'épouser; & qu'il seyoit bien mal à ce vieux guerrier de se laisser prendre comme un jeune damoiseau à de pareilles amorces, qui sont ordinairement la source des passions les plus honteuses & les plus effrénées.

AN. R. 674. AV. J. C. 78.

M. ÆMILIUS LÉPIDUS.
Q. LUTATIUS CATULUS.

Sylla ne jouit pas longtems du repos qu'il s'étoit procuré en abdiquant la Dictature. Car il mourut vers les commencemens de l'année qui suivit son abdication.

Appian. *Plut.*

Il s'étoit retiré à sa maison de campagne de Cumes : & là il amusoit son loisir soit par des divertissemens innocens, tels que la chasse & la pêche, soit par des repas qui respiroient la dissolution & la débauche. Au milieu de ces plaisirs, il fut frappé d'une horrible maladie, qu'il se dissimula à lui-même pendant longtems, & qu'il nourrit même & augmenta par son intempérance. C'est la maladie qu'on nomme *pédiculaire*. Ses entrailles se corrompirent, & sa chair se remplit de poux, mais en telle abondance, que malgré les services assidus de

Sylla est attaqué de la maladie pédiculaire.

plusieurs personnes qui s'employoient la nuit & le jour à le nettoyer, ce que l'on en emportoit n'étoit rien en comparaison de ce qui renaissoit sans cesse. On avoit beau le laver, le changer : tout étoit inutile. Ses habits, les linges dont on le frottoit dans le bain, sa nourriture même étoit inondée de cette dégoutante vermine, dont la multitude, & la propagation rapide au-delà de toute croyance, empêchoient l'effet de tous les soins que l'on pouvoit prendre.

AN. R. 674.
AV. J. C. 78.

Il donne des loix aux habitans de Pouzzole.

Dans cet état Sylla, sans doute pour se distraire, s'il y eût eu moyen, sur un mal affreux, & sur sa fin prochaine, cherchoit à se procurer de l'occupation. Foible ressource ! quoique la seule que la sagesse humaine soit capable de fournir. N'admirons point un courage frivole, & inutile contre un Dieu vengeur. La Religion seule offre des consolations solides à un Chrétien, qui connoît & adore dans les plus rudes épreuves la main d'un Pére, & convertit par la patience les châtimens qu'il souffre, en offrandes méritoires, & capables de désarmer la colére de celui qui le châtie. Sylla s'occupoit même d'affaires publiques : & dix jours avant sa mort ayant appris que ceux de Pouzzole dans son

An. R. 674. Av. J. C. 78.

voisinage étoient en division entre eux, il leur dressa un code de loix suivant lesquelles ils pussent se gouverner. Il travailloit aussi aux Mémoires de sa vie, que j'ai cité plusieurs fois d'après Plutarque : & il y mit la main encore deux jours avant sa mort : desorte que par une singularité remarquable non seulement il prévit sa fin, mais même il en avoit parlé en quelque façon. Car ayant eu foi toute sa vie aux Astrologues & aux songes, il ne perdit pas ce foible aux approches de la mort. Il finissoit donc ses Mémoires par dire que les Chaldéens lui avoient prédit qu'après avoir vécu heureux, il mourroit dans la fleur de ses succès & de sa prospérité. Il ajoutoit qu'il avoit vû la nuit précédente en songe un enfant qu'il avoit eu de Métella, & qui étoit mort un peu avant sa mére ; & que cet enfant l'exhortoit à bannir toute inquiétude, & à venir le rejoindre lui & Métella pour jouir tous ensemble d'une tranquillité parfaite. Sylla étoit bien éloigné de penser aux supplices que la justice Divine lui réservoit.

Il travaille aux Mémoires de sa vie jusqu'à deux jours avant sa mort.

Le lendemain de ce songe, il fit son testament, dans lequel donnant des marques de son souvenir à tous ses amis par quelques legs qu'il leur faisoit, il omit Pompée,

Testament de Sylla.

Appian. Plut. in Pomp. & Lucullo.

Pompée, & ne le nomma point non plus au nombre des tuteurs du fils qu'il laissoit presque encore au berceau. Il semble que la gloire de ce jeune Capitaine inspirât quelque jalousie à Sylla, & l'eût disposé à se refroidir à son égard. Au contraire il chérit beaucoup Lucullus, à qui il adressa ses Mémoires, & qu'il fit tuteur de son fils. Et ce fut-là un commencement de pique entre Lucullus & Pompée, dont les suites furent portées très-loin.

An. R. 674. Av. J. C. 78.

La veille du jour qu'il mourut, il apprit que Granius, Magistrat de Pouzzole, & débiteur de la Commune de cette ville, différoit de payer, attendant sa mort pour refuser hautement, & faire impunément banqueroute. Sylla dans ces derniers momens se retrouva encore lui-même : tant les hommes changent peu. Violent & sanguinaire, il fit amener Granius dans sa chambre, & ordonna à ses esclaves de l'étrangler. La colére & l'agitation qu'il se donna, firent crever un abscès, & il jetta beaucoup de sang & de pus. Les forces lui manquérent : il passa fort mal la nuit, & mourut le lendemain, âgé de soixante ans.

Derniére violence de Sylla. Il meurt. *Plut. in Syll.*

Telle fut la mort de l'heureux Sylla.

Tome X. P

An. R. 674. Av. J. C. 78.

Reflexion sur le surnom d'Heureux pris par Sylla.

» Il est[a] le seul entre les mortels, comme » Pline l'a observé, ou du moins le premier, qui ait osé prendre ce surnom, » si peu convenable à la condition humaine. Et sur quels titres se l'est-il attribué? Pour avoir versé le sang de ses » concitoyens, pour avoir deux fois pris » & forcé sa patrie; pour avoir eu le » pouvoir de proscrire tant de milliers » de Romains. O félicité mal entendue! Mais de plus son genre de mort » n'a-t-il pas été plus affreux que le » sort de ceux qu'il avoit proscrits? Quel » bonheur, que celui d'un homme dont » les entrailles se corrompent & se dévorent elles-mêmes, & font pulluler » sans cesse des millions de bourreaux » qui les rongent? « Il s'est vanté d'avoir été celui des hommes qui a le mieux récompensé ses amis, & qui s'est le mieux vengé de ses ennemis. Mais lui-même a éprouvé dès cette vie la vengeance divine, & une vengeance bien capable d'humilier l'orgueil humain.

Plut.

a Unus hominum ad hoc ævi, Felicis sibi cognomen asseruit L. Sylla, civili nempe sanguine, & patriæ oppugnatione adoptatum.... O prava interpretatio!... Age, non exitus vitæ ejus, omnium proscriptorum ab illo calamitate crudelior fuit, erodente se ipso corpore & supplicia sibi gignente. *Plin.* VII. 43.

La mort de Sylla donna lieu sur le champ à de grandes & vives contestations. Le Sénat, ayant à sa tête Catulus l'un des deux Consuls, vouloit faire rendre à Sylla les derniers honneurs avec pompe & magnificence, & ordonnoit qu'on célébrât ses obséques, & qu'on l'inhumât dans le champ de Mars : l'autre Consul Lépidus s'y opposoit. Pompée se montra en cette occasion généreux ami : & oubliant la froideur que Sylla avoit eue pour lui dans les derniers tems, il témoigna tout le zéle possible pour honorer sa mémoire. Il employa tout son crédit : il mit en œuvre & les priéres & les menaces : & enfin contribua plus que personne à procurer aux funérailles magnifiques qu'on préparoit à Sylla toute la tranquillité nécessaire.

AN. R. 674. AV. J. C. 78.

Obséques de Sylla.

Appian.

Plut. in Syll. & Pomp.

Son corps fut porté de sa maison de Cumes, où il étoit mort, jusqu'à Rome sur un lit de parade tout brillant d'or. Il étoit revêtu des ornemens de Triomphateur. Vingt-quatre Licteurs marchoient devant avec les faisceaux & les haches, comme lorsqu'il géroit la Dictature. Il étoit escorté d'un grand nombre de gens à cheval & de trompettes. Ceux qui avoient autrefois servi

Appian.

An. R. 674. Av. J. C. 78. ſous lui s'empreſſoient de venir de toutes parts rendre les derniers devoirs à leur Général : & à meſure qu'ils arrivoient, ils prenoient leur rang, marchoient en ordre, & formoient plutôt une nombreuſe armée qu'un convoi.

Lorſque toute cette pompe fut arrivée à Rome, elle s'accrut encore beaucoup & en nombre & en magnificence. Le jour des obſéques on porta plus de deux mille couronnes d'or, préſens des villes & des provinces où Sylla avoit commandé & fait la guerre, des légions qui avoient ſervi ſous ſes ordres, & même de pluſieurs particuliers. Les colléges des Prêtres & les Veſtales environnoient le corps. Puis marchoit le Sénat avec les Magiſtrats revêtus des ornemens de leurs dignités. Enſuite venoient les Chevaliers Romains. Les troupes, avec leurs aigles d'or, & des armes toutes brillantes d'argent, fermoient la marche. Un nombre prodigieux de trompettes ſonnoient des airs lugubres & conformes à cette triſte cérémonie : & on y répondoit par des acclamations, non pas tumultueuſes, mais faites en ordre. Le Sénat commençoit, & étoit ſuivi des Chevaliers, de l'armée, & enfin du Peuple, dont la foule étoit innombrable.

C'étoit l'usage que les convois passassent par la Place publique : & là, le plus proche parent, montant sur la Tribune aux harangues, faisoit l'éloge du mort & de ses ancêtres. Faustus, fils de Sylla, étant alors en bas âge, on choisit pour cette fonction le plus habile Orateur de Rome. Appien ne le désigne pas autrement. AN. R. 674. AV. J. C. 78.

Après l'Oraison funébre, des Sénateurs * jeunes & vigoureux prirent le lit de parade sur leurs épaules & le portérent au champ de Mars, où étoit dressé le bucher. Il est incroyable quelle quantité d'aromates fut consumée en cette occasion. C'étoient les Dames qui en faisoient la dépense, & elles se piquérent d'égaler ou même de surpasser par cet endroit la magnificence de tout le reste de la cérémonie. Car outre deux cens dix brancards chargés de parfums de toute espéce, on fit avec l'encens le plus précieux & le cinnamome ** une statue de Sylla de grandeur médiocre, & celle d'un Licteur placé devant lui. *Plut. in Syll.*

* *Je crains qu'Appien n'ait transporté à Sylla ce qu'il voyoit pratiquer de son tems par rapport aux Empereurs. Il ne me paroît guéres vraisemblable que du tems de la République les Sénateurs s'abaissassent jusqu'à porter sur leurs épaules le corps d'un mort.*

** *C'est ce que nous appellons aujourd'hui* Canelle.

An. R. 674.
Av. J. C. 78.

Les Chevaliers & les principaux Officiers des troupes mirent le feu au bucher.

Cic. de Leg. II. 56. 57. Plin. VII. 54.

Sylla avoit ordonné que son corps fût brûlé, contre l'usage de sa maison. Car jusqu'à lui tous les Cornélius Patriciens avoient été ensevelis & mis en terre. Mais comme, par une lâche vengeance, il avoit fait déterrer le cadavre de Marius, il appréhenda le même traitement pour le sien, & voulut qu'il ne restât de lui que des cendres. Son

Plut. in Syll.

tombeau se voyoit encore dans le champ de Mars au tems de Plutarque : & on lisoit une épitaphe qu'il avoit, dit-on, composée lui-même, & qui marquoit en substance ce que nous avons déja dit, « qu'il avoit surpassé & amis & ennemis, les uns par le bien, les autres par le mal qu'il leur avoit fait. »





LIVRE TRENTE-QUATRIÉME.

GUERRES de Lépidus, de Sertorius, de Spartacus. Plusieurs faits détachés, parmi lesquels on trouvera quelques détails sur Cicéron & sur César. Ans de Rome 674-681.

§. I.

Histoire de Salluste perdue. Exemple de Sylla funeste à la liberté. Caractére de l'ambition de Pompée. Lépidus entreprend de relever le parti vaincu. Idée de son caractére & de sa conduite. Discours de Lépidus au Peuple. Réflexion sur son projet. Catulus & tous les gens de bien s'opposent à lui. Lépidus assemble des troupes, & se met à leur tête. Accommodement conclu avec lui. Il revient une seconde fois avec des troupes devant Rome, & demande un second Consulat. Discours de Philippe contre Lépidus. Catulus & Pompée livrent bataille à Lépidus, & rempor-

tent la victoire. Nomination des Consuls. Pompée fait tuer Brutus, pére de celui qui tua César. Lépidus vaincu une seconde fois, passe en Sardaigne, & meurt. Modération du parti vainqueur. Pompée est envoyé en Espagne contre Sertorius. Histoire de la guerre de Sertorius, reprise depuis l'origine. Sertorius part d'Italie, & passe en Espagne. Il s'y fortifie, & sur-tout gagne l'affection des peuples. Annius, envoyé par Sylla, le chasse d'Espagne, & l'oblige à tenir la mer. Sertorius pense à se retirer dans les isles Fortunées. Il passe en Afrique. Il est invité par les Lusitaniens à venir se mettre à leur tête. Grandes qualités de Sertorius. Idée de ses exploits en Espagne. Métellus Pius envoyé contre lui éprouve d'extrêmes difficultés. Il entreprend un siége, que Sertorius lui fait lever. Grands succès de Sertorius. Son habileté à conduire les Barbares. Biche de Sertorius. Il discipline & police les Espagnols. Il prend soin de l'éducation des enfans des premiéres familles. Attachement incroyable des Espagnols pour lui. Il conserve aux Romains tous les droits de la souveraine puissance. Son amour pour sa patrie : pour sa mére. Les

troupes de Perperna forcent leur chef de se joindre à Sertorius. Il corrige par un spectacle comique, mais instructif, l'impétuosité aveugle des Barbares. Il dompte les Characitains par un stratagême ingénieux. Pompée arrive en Espagne. Il essuie un affront devant la ville de Laurone. Action de justice de Sertorius. Quartiers d'hyver. On se remet en campagne. Métellus remporte une grande victoire sur Hirtuléius. Bataille de Sucrone entre Sertorius & Pompée. Mot de Sertorius sur Métellus & Pompée. Biche de Sertorius perdue & retrouvée. Bonne intelligence entre Métellus & Pompée. Action générale entre Sertorius d'une part, & Métellus & Pompée de l'autre. Sertorius licentie ses troupes, qui se rassemblent peu après. Joie immodérée de Métellus au sujet de la victoire qu'il s'attribuoit sur Sertorius. Faste & luxe des fêtes qu'on lui donne. Il met à prix la tête de Sertorius. Métellus & Pompée fatigués par Sertorius, se retirent en des quartiers fort éloignés. Mithridate envoye une Ambassade à Sertorius, pour lui demander son alliance. Réponse fiére de Sertorius. Surprise de

Mithridate. L'alliance se conclut. Lettre menaçante de Pompée au Sénat, qui lui envoie de l'argent. Perperna cabale contre Sertorius. Désertions & trahisons punies avec rigueur. Cruautés de Sertorius à l'égard des enfans qu'il faisoit élever à Osca. Réflexion de Plutarque à ce sujet. Conspiration de Perperna contre la vie de Sertorius. Mort de Sertorius. Perperna devient chef du parti. Il est défait par Pompée, qui le fait tuer sans vouloir le voir, & brûle tous les papiers de Sertorius. L'Espagne pacifiée. Trophée & triomphes des vainqueurs.

An. R. 674. Av. J. C. 78.

M. ÆMILIUS LEPIDUS.
Q. LUTATIUS CATULUS.

Histoire de Sallufte, perdue.

L'HISTOIRE du Consulat de Lépidus & des années suivantes, non-seulement étoit renfermée dans le grand ouvrage de Tite-Live, mais avoit été traitée par Sallufte. Si les écrits, au moins de l'un ou de l'autre de ces deux grands Historiens, fussent venus en entier jusqu'à nous, nous n'aurions pas tant de sujet de nous plaindre. Mais tout a péri : & il faut que je continue, toujours aidé par Freinshémius, à ramasser des parcelles détachées de faits épars çà &

là, pour en composer un corps le moins mal qu'il me sera possible. An. R. 674. Av. J. C. 78.

Sylla étoit mort : mais son exemple subsistoit, & nuisit en bien des maniéres à la liberté de Rome. Exemple de Sylla, funeste à la liberté.

Premiérement, il avoit appris aux Généraux Romains à attacher les troupes à leur personne, & à les amener au point de servir l'ambition d'un chef, même contre la République qui les lui avoit confiées.

En second lieu, en distribuant les terres des citoyens aux soldats, il les corrompit pour jamais, comme le remarque un Ecrivain de beaucoup d'esprit. Car dès ce moment il n'y eut plus un homme de guerre, qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains. *Grandeur & Décadence des Romains, pag. 106.*

Enfin, la Dictature exercée par lui paisiblement pendant plus de deux ans, & dont il ne s'étoit défait que par son choix, étoit un objet qui ne pouvoit manquer d'irriter la cupidité de tout ambitieux qui seroit à portée d'y prétendre. Le préjugé que les Romains fussent incapables d'être asservis, étoit détruit. Le plan pour les assujettir étoit tout dressé : il ne s'agissoit que de le suivre. Aussi Pompée travailla-t-il toute

An. R. 674.
Av. J. C. 78.

sa vie dans ce point de vûe. Il manqua son coup : mais César réussit.

Caractére de l'ambition de Pompée.

Quand je compare Pompée à Sylla & à César, c'est avec une différence qui a été judicieusement observée par Velleïus. » Il [a] étoit avide de puissance, » mais il ne vouloit pas la ravir. Son dé- » sir étoit qu'elle lui fût déférée volon- » tairement. C'est pourquoi, autant qu'il » étoit grand Général dans la guerre, » autant se montroit-il citoyen modeste » dans le gouvernement intérieur de la » République, si ce n'est lorsqu'il crai- » gnoit que quelqu'un ne se rendît son » égal. En tout autre cas sa conduite » étoit pleinement louable. Il étoit ami » constant, & nullement implacable en- » nemi ; fidéle & sincére dans les récon- » ciliations, peu difficile s'il s'agissoit » d'un satisfaction qui lui fût dûe : com- » munément modéré dans l'usage de sa » puissance : en un mot exemt presque » de tout vice, si ce n'en étoit un très- » grand de ne pouvoir souffrir que dans

a Fuit (Pompeïus) potentiæ quæ honoris causâ ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus, dux bello peritissimus, civis in toga, nisi ubi vereretur ne quem haberet parem modestissimus : amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, in accipienda satisfactione facillimus ; potentiâ suâ nunquam aut rarò ad impotentiam usus ; penè omnium vitiorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civita-

» une ville libre & maîtreſſe de l'Univers, dont tous les citoyens étoient égaux de droit, il s'en trouvât un ſeul qui lui diſputât le premier rang. « Cette idée du caractére & de la conduite de Pompée ſera utile pour la ſuite. Car c'eſt lui qui va faire le principal perſonnage dans la République, juſqu'à ce que Céſar partage d'abord ſa puiſſance, & enſuite la renverſe. Le Conſul Lépidus, en entreprenant de relever le parti vaincu, donna lieu à Pompée de continuer à acquérir de la gloire par les armes, & d'augmenter ſon crédit.

An. R. 674. Av. J. C. 78.

Lépidus entreprend de relever le parti vaincu.

Ce Conſul n'étoit rien moins que capable d'exécuter un auſſi grand deſſein que celui qu'il avoit formé. Homme ſans mœurs & ſans talens, il ne reſſembloit à ceux dont il vouloit occuper la place, que par l'ambition. Quelques années auparavant, il avoit gouverné la Sicile comme Préteur, & y avoit exercé des concuſſions qui lui attirérent un procès criminel lorſqu'il fut revenu à Rome. Mais il trouva le ſecret de mettre le peuple dans ſes intérêts : & ſes accuſateurs le voyant favoriſé de la multitude, n'oſérent pour-

Idée de ſon caractére & de ſa conduite.

Aſcon. Ped.

te libera dominaque gentium, indignari, quum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conſpicere. *Vell.* II. 29.

An. R. 674
Av. J. C. 78.

suivre l'action qu'ils avoient intentée contre lui. Pendant la Dictature de Sylla, Lépidus, qui voulut se faire regarder dans la suite comme le vengeur des proscrits, ne se fit point un scrupule de profiter de l'occasion pour s'enrichir de plus en plus, & il s'engraissa du sang des malheureux. Il convient lui-même du fait dans le discours que nous avons de lui parmi les fragmens de Salluste, & il tâche seulement de s'excuser sur le frivole prétexte d'y avoir été forcé par la crainte de s'attirer l'indignation du vainqueur. Le pillage de la Sicile, & les dépouilles des proscrits le mirent à portée d'acheter le Consulat: & dès qu'il se vit en place, du vivant même de Sylla, il commença à brouiller.

Discours de Lépidus au Peuple.

Dans la disette de Mémoires où nous sommes sur les faits dont j'ai à parler ici, je ne puis mieux faire pour donner une idée du projet de Lépidus, que d'extraire les principaux endroits du discours dont je viens de parler. C'est une harangue au peuple, dans laquelle, sans se découvrir entiérement, il fait néanmoins suffisamment entendre quelles sont ses vûes.

Il y suppose par-tout Sylla maître de la République, parce que réellement, quoiqu'il eût abdiqué la Dictature, c'é-

toit son parti qui dominoit. Après avoir commencé par invectiver contre sa personne, & contre la tyrannie sous laquelle il fait gémir la République, Lépidus attaque ses partisans. » Je[a] ne puis » assez m'étonner, dit-il, lorsque je vois » les satellites de Sylla, personnages » d'un grand nom, & à qui leurs ancê»tres ont laissé les plus beaux exemples, » se rendre les esclaves d'un tyran pour » acheter à ce prix le droit de vous ty» ranniser. Ils aiment mieux être dou» blement injustes, envers vous & en» vers eux-mêmes, que de vivre en ci» toyens d'une ville libre. Digne posté» rité des Brutus, des Emiles, & des » Lutatius, ils semblent nés pour en» lever à cet empire tout ce que la vertu » de leurs ayeux nous a acquis. Car » qu'a-t-on prétendu défendre contre » les armes de Pyrrhus, d'Annibal, de » Philippe, & d'Antiochus, sinon la » liberté publique, & un état tranquille » où chacun possédât en sûreté l'héri» tage de ses péres, & ne connût d'au-

An. R. 674. Av. J. C. 78.

a Satellites quidem ejus, (Syllæ) homines maxumi nominis, non minùs optimis majorum exemplis, nequeo satis mirari, dominationis in vos servitium suum mercedem dant: & utrumque per injuriam malunt, quàm optimo jure liberi agere: præclara Brutorum, atque Æmiliorum, & Lutatiorum proles, geniti ad ea quæ majores virtute pepetere subvertunda. Nam quid à Pyrrho, Annibale,

AN. R. 674. AV. J. C. 78.

» tre maître que la loi? Or c'est-là précisément ce que ce cruel Tyran tient » en sa main, comme des dépouilles » qu'il auroit conquises sur une nation » étrangére. Altéré de sang & de carnage, il n'a point été satisfait par la » perte de tant d'armées, ni par la mort » d'un * Consul, & de tant d'illustres » citoyens qui ont péri dans les combats. La prospérité, qui adoucit les » autres, & qui fait succéder la commisération à la colére, n'a fait qu'aigrir & enflammer sa cruauté.

D'une invective si véhémente il tire la conclusion qui s'ensuit naturellement, & exhorte le Peuple à se soulever contre une telle tyrannie, & à en secouer le joug odieux. Et après avoir décrié en termes énergiques la servitude où ils sont actuellement réduits, la Nation entiére privée de ses droits les plus légitimes, les particuliers dépouillés de leurs biens & de leurs terres, les loix, les jugemens, les finances, les provin-

Philippoque, & Antiocho defensum est aliud, quàm libertas, & suæ cuique sedes: neu cui, nisi legibus pareremus? quæ cuncta sævus iste Romulus quasi ab externis rapta, tenet; non tot exercitum clade, neque Consulis, & aliorum principum, quos fortuna belli consumpserat, satiatus: sed tum crudelior, quum plerosque secundæ res in miserationem ex ira vertunt. *Sall. Hist. l.* I

* *Sylla avoit fait périr plus d'un Consul. Il y a peut-être quelque faute dans le texte de Salluste.*

ces, le sort des Rois, au pouvoir d'un seul, il ajoute : » Reste-t-il a à des » hommes de cœur un autre parti à » prendre que celui de se délivrer de » l'injustice, ou de mourir avec courage, » puisqu'après tout la mort est une loi » inévitable, dont les barriéres & les gar- » des armés ne peuvent garantir person- » ne ; & que c'est lâcheté & infamie que » d'attendre les derniéres extrémités, » sans rien oser pour s'en défendre ?

An. R. 674. Av. J. C. 78.

On conçoit bien que Sylla devoit traiter de séditieux un homme capable de tenir un pareil langage. Lépidus pour réfuter ce reproche profite habilement de tout ce qu'il y avoit d'odieux dans la conduite de son adversaire. » Je b suis » un séditieux, dit il, si on s'en rapporte » à Sylla, parce que je me plains des ré- » compenses acquises par la sédition & » par les guerres civiles ; & parce que » je revendique les droits d'une paix » libre & véritable, je dois être regardé » comme voulant renouveller la guerre.

a Est-ne viris reliqui aliud quàm solvere injuriam, aut mori per virtutem ? quoniam quidem unum omnibus finem natura vel ferro septis statuit ; neque quisquam extremam necessitatem nihil ausus, nisi muliebri ingenio, exspectat.

b Verùm ego seditiosus, uti Sulla ait, quia præmia turbarum queror ; & bellum cupiens, quia jura pacis repeto. Scilicet quia non aliter salvi satisque

» Sans doute vous ne pouvez pas sub-
» sister, ni posséder sûrement & tran-
» quillement l'Empire, si les derniers
» des hommes, si de misérables affran-
» chis ne jouissent paisiblement du bien
» d'autrui, & ne dissipent en prodigali-
» tés ce qui a couté bien des sueurs aux
» maîtres légitimes; si vous n'approu-
» vez les meurtres de tant d'innocens,
» proscrits à cause de leurs richesses,
» les supplices horribles des hommes
» les plus illustres, la désolation de la
» ville, rendue déserte par les exils &
» les carnages, les possessions des
» citoyens infortunés vendues, ou
» données encore plus indignement,
» comme si c'étoit un butin pris sur
» les Cimbres.

Lépidus pour encourager les Romains à se soulever contre la domination de Sylla, représente son parti comme foible: il insiste sur ce que cet injuste arbitre des honneurs & des graces a fait un grand nombre de mécontens par les indignes préférences qu'il a accordées à des gens de néant, encore plus mépri-

tuti in imperio eritis, nisi Vettius Picens, scriba Cornelius, aliena bene parata prodegerint; nisi approbaveritis omnes proscriptiones innoxiorum ob divitias, cruciatus virorum illustrium, vastam urbem fugâ & cædibus, bona civium miserorum, quasi Cimbricam prædam, venum aut dono data.

fables par leurs mœurs que par la bassesse de leur naissance. A l'entendre, Sylla n'est soutenu que par un petit nombre de satellites couverts de crimes, & les troupes mêmes qui ont servi sous lui ne manqueront pas de prendre le parti de la liberté. » Ma [a] plus « grande confiance, dit-il, est dans l'armée victorieuse, qui par tant de périls & tant de blessures n'a gagné rien » autre chose que de se donner un tyran. A moins que vous ne vous imaginiez qu'ils ayent prétendu renverser la puissance du Tribunat, que leurs » ancêtres ont établie par les armes; ou » que leur dessein ait été de se priver de » la protection des loix, & de l'autorité » de la judicature. Ils en seroient assurément bien récompensés par ces marais & ces forêts incultes où on les relégue : ensorte que la haine & l'infamie sont pour eux, & les récompenses pour un petit nombre de lâches » flateurs. Pourquoi donc, ajoute-t-il,

An. R. 674.
Av. J. C. 78.

a Maxumam mihi fiduciam parit victor exercitus, qui per tot vulnera & labores nihil præter tyrannum quæsitum est. Nisi fortè Tribunitiam potestatem eversum profecti sunt, per arma conditam à majoribus suis; utique jura & judicia sibimet extorquerent : egregiâ scilicet mercede, quum relegati in paludes & sylvas, contumeliam atque invidiam suam, præmia penes paucos intelligerent. Quare

AN. R. 674. AV. J. C. 78. » Sylla paroît-il si bien escorté, & avec » un si grand faste ? C'est que la prospérité couvre merveilleusement les » vices & les endroits foibles. Mais à » la premiére disgrace vous le verrez » tomber dans un aussi grand mépris, « qu'il est maintenant redouté.

Il ne manquoit rien à une exhortation si vive & si vehémente, sinon que Lépidus s'offrît pour chef. Il le fait, & termine ainsi son discours. » Je [a] pouvois me contenter de cette souveraine » Magistrature, à laquelle vous m'avez » élevé par vos suffrages. C'en étoit » assez pour soutenir la gloire de mes » ancêtres, pour satisfaire mon ambition, & même pour ma sûreté. Mais » je n'ai pas cru devoir penser uniquement à mon avantage particulier ; » & j'ai préféré la liberté accompagnée de dangers à un esclavage sûr » & tranquille. Si donc vous approuvez mes sentimens, accourez à ma » voix, Romains ; & avec l'aide des

igitur tanto agmine atque animis incedit ? Quia secundæ res mirè sunt viriis obtentui : quibus labefactatis, quàm formidatus antea est, tam contemnetur.

a Mihi quanquam per hoc summum imperium satis quæsitum erat nomini majorum, dignitati, atque etiam præsidio, tamen non fuit consilium privatas opes facere : potiorque visa est periculosa libertas quieto servitio. Quæ si probatis, adeste

» dieux, suivez le Consul M. Emilius qui est prêt à se mettre à votre tête, pour le rétablissement de la liberté publique.

An. R. 674. Av. J. C. 78.

On voit par ce discours que le dessein de Lépidus étoit de détruire tout ce qu'avoit fait Sylla ; de se faire un parti en soulevant le petit peuple, toujours disposé par sa misére à écouter ceux qui lui promettent un changement ; de faire espérer le rétablissement dans leurs biens à ceux qui en avoient été dépouillés, & de rappeller ce qui restoit encore de proscrits. Tout cela avoit une couleur de justice. Mais outre que les intentions de Lépidus n'étoient pas telles qu'il les montroit, & qu'il ne travailloit que pour lui en feignant un grand zèle pour le bien public, il est des occasions où une justice trop exacte devient elle-même injuste, & où c'est une nécessité que les particuliers souffrent, si l'on veut que l'Etat puisse subsister. Sylla avoit abusé insolemment de sa victoire. Mais enfin en soutenant ses établissemens, la République pouvoit jouir de quelque tranquillité. Les casser, c'étoit la replonger dans tou-

Réfléxions sur le projet de Lépidus.

Quirites, & bene juvantibus diis, M. Æmilium Consulem ducem & auctorem sequimini ad recipiendam libertatem.

An. R. 674.
Av. J. C. 78.

tes les horreurs dont à peine elle étoit sortie. Florus la compare à un [a] malade, qui a besoin de repos ; à un blessé, dont il est à craindre qu'on ne rouvre les plaies en y portant la main, même sous prétexte de les guérir.

Catulus, & tous les gens de bien s'opposent à lui.

Aussi tous les gens de bien, & Catulus à leur tête, s'opposérent-ils aux desseins de Lépidus, dès qu'il commença à les manifester. Mais, comme il arrive assez communément, ils agirent d'abord avec mollesse : & au lieu qu'un peu de vigueur auroit tout d'un coup arrêté le mal dans sa naissance, ils lui donnérent par leurs ménagemens le tems de s'accroître & de se rendre formidable.

Lépidus assemble des troupes, & se met à leur tête.

Les mouvemens de Lépidus n'eurent pas de grandes suites durant la vie de Sylla. Il tenta aussi inutilement, comme nous l'avons dit, d'empêcher & de troubler ses obséques. Mais à peine furent-elles célébrées, que la division éclata ouvertement entre lui & Catulus.

Sall. Hist. L. I.
Appian. Civ. L. I.
Flor. III. 23.

Lépidus avoit gagné la populace par des largesses. Il soulevoit l'Etrurie, où les derniers restes du parti de Marius s'étoient conservés & même défendus vi-

a Expediebat quasi ægræ sauciæque Reipublicæ requiescere quomodo cumque, ne vulnera curatione ipsa rescinderentur. *Flor.* III. 23.

goureusement pendant deux ans dans * Volaterre. Il rassembloit tous les proscrits qui avoient pû échapper à la mort. Et lorsque ses partisans furent en assez grand nombre pour former un corps d'armée, il leva le masque, & alla se mettre à leur tête.

AN. R. 674. AV. J.C. 78.

* Volterra en Toscane.

Accommodement conclu avec lui.

Ses forces n'étoient point encore considérables : & Catulus étoit d'avis qu'on le poussât à bout. Mais la plus grande partie du Sénat inclina à la douceur. L'affaire fut tournée en négociation : on envoya des Députés à Lépidus, & l'on conclut un accommodement, dont les principales conditions étoient que les deux Consuls prêteroient serment de ne point employer les armes l'un contre l'autre, & que Lépidus auroit le gouvernement de la Gaule Narbonnoise avec le commandement d'une armée. Ainsi de même que [a] ses rapines lui avoient valu le Consulat, la sédition qu'il avoit excitée fut récompensée par un gouvernement de Province. C'étoient-là de puissans encouragemens pour un factieux, & bien capables de le porter à continuer des pratiques qui lui avoient si bien réussi.

a Ex rapinis Consulatum, ob seditionem provinciam cum exercitu adeptus est. *Sallust. Hist.* I. *in Or. Phil.*

An. R. 674.
Av. J. C. 78.

Il revient une seconde fois avec des troupes devant Rome, & demande un second Consulat.

Aussi Lépidus étant allé prendre le commandement des troupes qu'il devoit conduire dans sa Province, ne se hâtoit pas de revenir à Rome, quoïque ce fût à lui à tenir les assemblées pour l'élection des Consuls. Il vouloit laisser passer l'année de son Consulat, dans la pensée que son serment ne le lioit que pendant qu'il étoit en charge, & que dès qu'il en seroit sorti, il seroit libre de faire usage contre ses adversaires des forces qu'on avoit eu l'imprudence de lui mettre entre les mains. En effet l'année expira sans qu'il y eût de Consuls nommés : il fallut établir des Interrois pour gouverner successivement la République : & Lépidus, ayant laissé dans la Gaule Cisalpine un corps de troupes sous les ordres de M. Brutus, pour maintenir ce pays dans ses intérêts, s'approcha lui-même de Rome avec ses principales forces demandant un second Consulat.

An. R. 675.
Av. J. C. 77.

INTERREGNE.

Discours de Philippe contre Lépidus.

Nous avons parmi les fragmens de Sallaste le discours que prononça à ce sujet dans le Sénat l'Orateur Philippe, de qui j'ai eu déja plusieurs fois occasion de parler : & c'est principalement sur les lumiéres que j'ai pu tirer de ce discours

que

ie j'ai disposé les faits dont je viens de ndre compte.

Philippe y reproche d'abord aux Sénteurs la mollesse de la conduite qu'ils t tenue à l'égard d'un séditieux, & nt il a profité pour se rendre redoutae. » a Lorsqu'au lieu d'agir avec fermeté, dit-il, pour dissiper une faction qui ne faisoit que de naître, vous êtes entrés en négociation avec Lépidus, il n'étoit encore qu'un brigand, soutenu de quelque canaille, & d'un petit nombre de coupe jarrets, dont il n'est aucun qui ne soit prêt à vendre son sang & sa ie pour avoir du pain. Maintenant c'est in Proconsul, revêtu d'un commandement qu'il n'a point acheté, mais reçu de vous; accompagné de Lieutenans Généraux, qui lui obéissent comme à leur Commandant légitime. Et de outes parts s'est attroupé autour de lui out ce qu'il y a de plus corrompu dans es différens Ordres de l'Etat, des homnes que l'indigence & des passions frénées rendent capables de tout oser;

a At cum erat Lepidus , cum calonibus & is sicariis, quorum o non diurnâ mercecitam mutaverit. Nunc Proconsul cum impenon empto, sed dato à vobis, cum legatis adhuc jure parentibus : & ad eum concurrêre homines omnium ordinum corruptissimi, flagrantes inopiâ & cupidinibus, scelerum conscientiâ exagitati, qui-

AN. R. 675. AV. J. C. 77.

„ tourmentés sans cesse par le souvenir
„ de leurs crimes; qui ne connoissent
„ de repos que dans les séditions, & pour
„ qui la paix est une situation violente.
„ Ce sont ces hommes qui font succéder
„ soulévement à soulévement, guerre
„ civile à guerre civile; satellites autre-
„ fois de Saturnin, puis de Sulpicius,
„ ensuite de Marius & de Damasippe,
„ & enfin de Lépidus.

Voici maintenant le portrait que Philippe fait de Lépidus & de sa conduite. L'invective est des plus véhémentes. „ Seriez-vous [a] touchés, dit-il aux Séna-
„ teurs, des propositions que vous fait
„ Lépidus? Il exige que l'on rende à
„ chacun ce qui lui appartient, & il n'est
„ riche que du bien d'autrui: il veut que
„ l'on casse les loix fondées sur le droit
„ de la guerre, & il nous y force par les
„ armes: il demande que pour le bien de
„ la paix & de la concorde, on rétablisse
„ la puissance du Tribunat, de laquelle
„ sont nées toutes les dissensions civiles.

bus quies in seditionibus, in pace turbæ sunt. Hi tumultum ex tumultu, bellum ex bello serunt, Saturnini olim, post Sulpicii, dein Marii Damasippique, nunc Lepidi satellites.

a An Lepidi mandata animos movent? qui placere ait sua cuique reddi, & aliena tenet; belli jura rescindi, quum ipse armis cogat .... concordiæ gratiâ plebei Tribuniciam potestatem restitui, ex qua omnes discordiæ accensæ.

Puis lui adressant la parole, comme s'il étoit présent: » O toi[a], s'écrie-t-il, » le plus scélérat & le plus impudent » des hommes, nous persuaderas-tu que » l'indigence & les larmes des citoyens » te touchent, pendant que tu ne possédes rien qui ne soit acquis par les » armes ou par l'injustice? Tu demandes » un second Consulat, comme si tu avois » remis le premier à la République. Tu » veux rétablir l'union & la concorde » par la guerre, qui n'est propre qu'à » troubler la paix dont nous jouissons. » Traître au parti des Grands qu'il te » convenoit de défendre, perfide envers » ceux-mêmes dont tu affectes de soutenir les intérêts, ennemi de tous les » gens de bien, tu ne sais donc respecter ni les dieux, ni les hommes, que » tu as mis également contre toi par tes » perfidies & par ton parjure. Puisque » tel est ton pernicieux caractére, va, je » t'exhorte à ne point te désister de ton » entreprise, & à demeurer armé, au-

An. R. 675. Av. J. C. 77.

a Pessume omnium atque impudentissume, tibine egestas civium & luctus curæ sunt, cui nihil est domi, nisi armis partum, aut per injuriam? Alterum Consulatum petis, quasi primum reddideris: bello concordiam quæris, quo parta disturbatur: nostri proditor, istis infidus, hostis omnium bonorum, ut te neque hominum, neque deorum pudet, quos perfidiâ aut perjurio violasti! Qui

An. R. 671. Av. J. C. 77. » lieu de nous donner de perpétuelles » inquiétudes, en remettant à un autre » tems les séditions, dont ton esprit in- » quiet ne te permet point de t'abstenir. » Les Provinces, les Loix, les Dieux » Pénates de la patrie élévent contre toi » leur voix, & ne peuvent te souffrir » au rang de nos concitoyens. Continue » ce que tu as commencé, afin que tu » éprouves promptement la juste peine » que tu mérites.

Philippe ne veut donc aucun accommodement avec Lépidus, & voici comme il conclut: » Puisque [a] Lépidus s'a- » vance avec une armée contre la ville, » s'étant associé avec des scélérats & des » ennemis publics au mépris de l'auto- » rité de cette Compagnie, je suis d'avis » qu'Ap. Claudius, actuellement Inter- » roi, avec Q. Catulus Proconsul, & » avec les autres qui sont revêtus du

quando talis es, maneas in sententia, & retineas arma, te hortor; neu prolatandis seditionibus, inquies ipse, nos in sollicitudine retineas. Neque te provinciæ, neque leges, neque Dii Penates civem patiuntur. Perge quâ cœpisti, ut quàm maturrumè merita invenias.

a Quare ita censeo, quoniam Lepidus exercitum ... cum pessumis & hostibus reipublicæ, contra hujus ordinis auctoritatem, ad urbem ducit, ut Ap. Claudius Interrex, cum Q. Catulo Proconsule, & ceteris quibus imperium est, urbi præsidio sint, operamque dent ne quid Respublica detrimenti capiat.

droit de commandement, défendent la ville, & veillent à la sûreté de la République.

An. R. 675
Av. J. C. 77.

L'avis de Philippe fut suivi, & le Sé- it rendit contre Lépidus un décret, ui, dans la formule que nous venons e rapporter, donnoit une puissance resque illimitée à ceux que l'on chareoit de s'opposer à ses entreprises. Catulus se mit donc en état de le comattre. Et comme il excelloit plus par s vertus civiles, que dans la science ilitaire, on lui joignit Pompée, qui voit contribué à élever Lépidus au Consulat, mais qui préféra sans balaner l'intérêt du repos public à ses liaions particuliéres. La bataille se donna ous les murs de Rome, près du Pont * Mulvius. La victoire ne fut pas longems incertaine : & Lépidus ayant été éfait sans beaucoup de résistance, se etira en Etrurie. Il fut sur le champ éclaré ennemi public, & Catulus enoyé pour le poursuivre, pendant que Pompée alloit dans la Gaule Cisalpine, ue Brutus tenoit, comme je l'ai dit, our Lépidus.

Catulus & Pompée livrent bataille à Lépidus, & remportent la victoire.

* *Ponte mole.*

Il est vraisemblable que Rome profita u premier moment de tranquillité dont lle put jouir pour faire l'élection des

Nomination des Consuls.

An. R. 671.
Av. J. C. 77.

Consuls. Le choix du peuple tomba sur Décimus Brutus, & Mamercus Emilius. Ce dernier étoit très-riche : mais il craignoit la dépense ; & pour s'épargner celle des jeux, qui étoit véritablement énorme, il avoit évité l'Edilité. Le peuple s'en souvint lorsqu'il demanda le Consulat, & le refusa une premiére fois. Cette année-ci même Mamercus eut assez de peine à réussir.

Cic. de Off. II. 58.

D. JUNIUS BRUTUS.
MAMERCUS ÆMILIUS LÉPIDUS LIVIANUS.

Pompée fait tuer Brutus, pére de celui qui tua César.
Plut. in Pomp.

Pompée ne trouva nulle difficulté à faire rentrer la Gaule Cisalpine dans le devoir. Seulement il fut arrêté un tems assez considérable devant Modéne, où Brutus s'étoit enfermé. Enfin l'affaire se termina à la satisfaction de Pompée : & Brutus se remit entre ses mains, soit volontairement, soit forcé par la désertion des troupes qui l'accompagnoient. La conduite que tint le vainqueur à l'égard de son prisonnier, ne lui a pas fait d'honneur. Car après l'avoir envoyé à Reggio avec une escorte, le lendemain il dépêcha Géminius pour le tuer. Et ce qui rend cette action encore plus inexcusable, c'est qu'il avoit d'abord écrit au

Sénat, que Brutus s'étoit rendu de bonne grace & de sa pleine volonté. Mais après qu'il l'eut fait tuer, il changea de style, & dans une seconde lettre il chargea beaucoup sa mémoire. C'est une tache dans la vie de Pompée : & le fameux Brutus, qui étoit fils de celui dont je parle, ne pardonna à Pompée la mort de son pére, que lorsqu'il s'y crut obligé par des vûes de bien public.

AN. R. 675. AV. J. C. 77.

Plut. in Brut.

Cependant Catulus serroit de près Lépidus, & l'ayant acculé près de Cosa * ville maritime d'Etrurie, il le força d'en venir au combat. Il paroît que l'armée de Lépidus étoit considérable & pour le nombre & pour la valeur, & qu'elle auroit été capable sous un autre chef de donner bien de l'inquiétude au parti contraire. Elle combattit dans l'occasion présente avec vigueur, & elle avoit même quelque avantage. Mais Pompée, qui arrivoit de la Gaule Cisalpine, détermina la victoire en faveur de Catulus. Le vaincu n'eut d'autre parti à prendre que de se sauver avec ses troupes délabrées en Sardaigne. Il ne réussit pas mieux dans cette isle : & Valérius Triarius, qui en étoit Préteur, le désoloit en le harcelant continuellement, &

Lépidus vaincu une seconde fois passe en Sardaigne & meurt.

Jul. Exuperant.

* *Cette ville étoit située près de* Porto Hercole.

An. R. 675. Av. J. C. 77. l'empêchant de s'emparer d'aucune place. Un chagrin domestique acheva de Plut. in Pomp. l'accabler. Il apprit que sa femme Apu- Plin. VII. 36. leia lui étoit infidéle. Il voulut s'en venger par un divorce. Mais comme il l'aimoit toûjours, sa douleur & le regret le firent tomber dans une langueur dont il mourut. Perperna ramassa les débris de l'armée demeurée sans chef; & en ayant formé un corps, qui ne laissoit pas d'être nombreux, il passa en Espagne, où Sertorius soutenoit les restes du parti de Marius.

Modération du parti vainqueur.

Ainsi finit le mouvement excité par Lépidus. Les a vainqueurs se contentérent d'avoir rétabli la paix : rare exemple de modération dans une guerre civile ! Le Sénat par un décret accorda l'amnistie à ceux qui avoient pris part aux derniers troubles : & ce décret fut appuyé d'une ordonnance du Peuple, dont César fut presque regardé comme l'auteur. Outre l'intérêt général de la Suet. in Cæs. 1. faction de Marius, qu'il ne perdit jamais de vûe, il avoit eu son beau-frére L. Cinna engagé dans le parti de Lépidus, & il lui obtint par cette ordonnance la liberté de revenir à Rome. Le Sénat avoit aussi son objet dans la douceur dont il usa en

a Victores, quod non bellis, pace contenti fuerunt. *Flor.* III. 23. remere aliàs in civilibus

cette occasion. C'étoit d'empêcher que ces fugitifs réduits au désespoir ne grossissent les forces de Sertorius, déja assez redoutable par lui même. Mais une politique douce est un mérite : & il n'est que trop ordinaire aux vainqueurs de se persuader que la cruauté leur est utile. An. R. 675. Av. J. C. 77.

De toutes les branches du parti de Marius, il ne restoit plus que celle dont Sertorius étoit le chef en Espagne, & contre laquelle Métellus Pius faisoit actuellement la guerre avec assez peu de succès. Ce Général avoit toute la science militaire que l'on pouvoit desirer : mais sa * lenteur le rendoit visiblement incapable de réduire un ennemi aussi habile & aussi alerte qu'étoit Sertorius. Comme néanmoins sa naissance, sa réputation, & la haute estime que l'on faisoit de sa vertu, ne permettoient pas de lui faire l'affront de le rappeller, il ne s'agissoit que de lui donner un Collégue, qui menant de nouvelles forces, eût encore dans le caractére de quoi suppléer à ce qui manquoit à Métellus du côté de l'activité. Pompée ambitionnoit cet emploi,

Pompée est envoyé en Espagne contre Sertorius.

Plut. in Pomp.

* *Plutarque attribue souvent cette lenteur de Métellus à sa vieillesse. Mais ce Général n'avoit alors guéres plus de cinquante ans, puisqu'en l'an 644, lorsqu'il servoit sous son pére en Numidie, il n'en avoit que vingt, comme il a été dit en son lieu.*

AN. R. 675.
AV. J. C. 77.

& en conséquence au lieu de licentier ses troupes, comme Catulus le lui ordonnoit, il les tenoit assemblées sous divers prétextes, à peu de distance de Rome. Il étoit effectivement le seul alors, en qui le Sénat pût prendre confiance pour un commandement si difficile & si important. On se résolut donc enfin à lui donner l'ordre de partir pour l'Espagne avec le titre de Proconsul. La chose ne passa pas sans difficulté : & a quelques Sénateurs représentérent qu'il étoit bien étrange que l'on revêtît un Chevalier Romain du rang & de l'autorité de Proconsul. *Ce n'est pas simplement comme Proconsul qu'il faut l'envoyer*, dit Philippe, *mais comme tenant la place de deux Consuls à la fois :* mot aussi honorable à Pompée, qu'injurieux aux Consuls qui étoient actuellement en charge.

Histoire de la guerre de Sertorius, reprise depuis l'origine.

Mais avant que de rendre compte de ce que fit Pompée dans ce nouveau commandement, il est nécessaire de reprendre le récit des avantures & des exploits de Sertorius depuis son départ d'Italie.

a Quum esset nonnemo in Senatu qui diceret, non debere mitti hominem privatum pro Consule, L. Philippus dixisse dicitur, *non se illum suâ sententiâ pro Consule, sed pro Consulibus mittere.* Cic. pro Lege Man. n. 62.

Nous y verrons un homme toujours luttant avec avantage contre la mauvaise fortune acharnée à le persécuter, & digne d'être mis au nombre des plus grands ornemens de Rome, quoique son malheur l'ait forcé d'en devenir l'ennemi. Av. R. 671 Av. J. C. 77.

J'ai dit que Sertorius, aussitôt après que Sylla eut débauché l'armée du Consul Scipion, désespérant du succès d'une guerre conduite par des Généraux dont il sentoit l'incapacité, s'étoit retiré en Espagne, qui lui étoit échue pour département après sa Préture. Ce ne fut pas sans peine qu'il y entra. Il trouva les gorges des Pyrénées occupées par des Barbares, que l'argent seul pouvoit rendre traitables. Ceux qui l'accompagnoient trouvoient indigne qu'un Proconsul du Peuple Romain payât une espéce de tribut & de droit de passage à de misérables * Montagnards. Mais Sertorius, l'homme du monde qui savoit le mieux tenir son rang quand il le falloit, se mocqua ici de cette hauteur déplacée; » & disant qu'il achetoit le tems, qui est » tout ce qu'il y a de plus précieux pour » quiconque vise à de grandes choses, » il donna de l'argent aux Barbares, passa

Sertorius part d'Italie, & passe en Espagne.

Plut. in Sertor.

* *On appelle aujourd'hui* Miquelets *les brigands qui occupent les montagnes des Pyrénées.*

An. R. 675. Av. J. C. 77.

les montagnes, & par sa diligence il se trouva maître de l'Espagne.

Il s'y fortifie, & surtout gagne l'affection des peuples.

Résolu de s'y fortifier, & de s'y faire un établissement solide, il prit à tâche de gagner la bienveillance des naturels du pays. L'avidité & les injustices des derniers Préteurs leur avoient inspiré de l'aversion pour le gouvernement Romain. Sertorius s'attacha les chefs des différens peuples par des maniéres affables & pleines de bonté, la multitude par la diminution des impôts. Mais surtout ce qui charma le plus les Espagnols, ce fut qu'il les exempta du logement des gens de guerre, obligeant les troupes qu'il avoit sous ses ordres à se bâtir des casernes aux environs des villes, & s'y logeant lui-même le premier. En même-tems il arma tout ce qu'il trouva en Espagne de Romains en âge de servir : il fit construire & des machines de toute espéce, & des galéres à trois rangs de rames ; terrible dans l'appareil de la guerre, doux & humain dans le gouvernement civil.

Annius envoyé par Sylla, le chasse d'Espagne, & l'oblige à tenir la mer.

Il avoit raison de se précautionner & de faire de grands préparatifs. Car dès que le parti de Carbon & de Marius fut détruit, comme il l'avoit bien prévu, & que Sylla se vit maître de la Republique,

Annius fut envoyé de Rome pour lui faire la guerre. Sertorius comprit qu'il étoit de la derniére importance de fermer les passages des Pyrénées, & il les fit occuper par Livius Salinator, qui avoit sous lui six mille hommes d'infanterie. Annius fut donc arrêté au pied des montagnes, & il auroit été fort embarrassé si la trahison ne fût venue à son secours. Un certain Calpurnius Lanarius assassina Salinator : les troupes ayant perdu leur chef se débandérent : & Annius passant alors les défilés força Sertorius, qui n'étoit pas en état de tenir la campagne, à se renfermer dans Carthagéne avec trois mille hommes. Il n'y demeura qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour embarquer son monde sur les vaisseaux qu'il avoit fait construire, & gagna le large. Il courut quelque tems les côtes d'Espagne & d'Afrique, & tenta des descentes en différens endroits, toujours avec un succès malheureux. Enfin ayant joint à sa flotte quelques petits bâtimens de pirates Ciliciens, il passa le détroit, & prit terre un peu au delà de l'embouchure du Bétis, aujourd'hui *Guadalquivir*.

An. R. 675. Av. J. C. 77.

Lorsqu'il étoit en ce lieu, des navigateurs nouvellement arrivés des isles Atlantiques ou Fortunées, lui en firent

Sertorius pense à se retirer dans les isles Fortunées.

AN. R. 675. AV. J. C. 77. une deſcription qui le charma. Ils lui dirent que le climat en étoit doux; qu'il n'y tomboit que rarement * des pluies médiocres, mais que la terre y étoit rafraîchie par des vents de mer qui répandoient une agréable roſée; que le terroir en étoit fertile au point que non-ſeulement il payoit avec une abondante uſure le ſoin que l'on prenoit de le labourer & de le planter, mais que ſans travail & ſans culture il produiſoit de lui-même des fruits, qui par leur multitude & leur bonté ſuffiſoient pour nourrir un grand nombre d'habitans; en un mot que c'étoient-là, ſelon l'opinion commune des Barbares mêmes, les champs Elyſées célébrés par Homére.

La deſcription qu'Horace a faite de ces mêmes iſles ſe rapporte parfaitement avec ce que nous venons de tirer de Plutarque. » Dans [a] ce fortuné cli-» mat, dit Horace, la terre ſans être » cultivée ſe couvre tous les ans de ri-» ches moiſſons : la vigne fleurit ſans » avoir beſoin d'être taillée : l'olivier ne

* *Ainſi s'exprime Plutarque. Nos obſervateurs modernes aſſurent qu'il ne pleut point du tout dans le plat pays des Canaries.* Voyez Nieuwentyt, *de l'Exiſtence de Dieu*, *l.* II. *c.* 4.

a. . . . . Arva, beata
Petamus arva, divites & inſulas,
Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis,
Et imputata floret uſque vinea,

» trompe jamais l'eſpérance qu'ont don- » née ſes premiers boutons; & le figuier » eſt ſans ceſſe orné de fruits mûrs dont » la pourpre charme les yeux. Là on » voit le miel couler du creux des chê- » nes, & du haut des montagnes deſ- » cendent en caſcade avec un agréable » murmure des ruiſſeaux d'une eau » claire & abondante. Là les chévres & » les brebis viennent elles-mêmes pré- » ſenter leurs mamelles pleines de lait. » Ni les ours ne rodent ſur le ſoir au- » tour des bergeries, les effrayant de » leurs cris, ni les vipéres ne ſoulévent » la terre en s'y creuſant une retraite. » Quand nous habiterons, ajoute-t-il, » ce charmant ſéjour, nous y trouve- » rons encore de nouvelles merveilles. » Nous admirerons comment jamais au- » cun vent n'y améne de ces pluies vio- » lentes qui entraînent la bonne terre; » comment jamais les chaleurs exceſſi- » ves n'y brulent le grain déja tout for-

Germinat & nunquam fallentis termes olivæ,
Suamque pulla ficus ornat arborem.
Mella cava manant ex ilice; montibus altis
Levis crepante lympha deſilit pede.
Illic injuſſæ veniunt ad mulctra capellæ,
Refertque tenta grex amicus ubera:
Nec veſpertinus circumgemit urſus ovile,
Neque intumeſcit alta viperis humus.
Pluraque felices mirabimur: ut neque largis
Aquoſus Eurus arva radat imbribus;
Pinguia nec ſiccis urantur ſemina glebis;

AN. R. 675. AV. J. C. 77. » mé. Le Roi des Cieux veille sur cette » terre chérie pour y maintenir toujours » une douce température. On n'y con- » noît point les maladies qui emportent » tout d'un coup les troupeaux entiers : » les bestiaux y sont à l'abri des influen- » ces malignes que versent ailleurs les » astres brulans. Jupiter a séparé ces » contrées pour être l'asyle de la vertu.

C'est ainsi que parloit Horace, en invitant les Romains à se retirer dans ces heureuses régions, pour fuir les horreurs des guerres civiles. Mais ce qui ne fut qu'un jeu d'imagination chez le Poéte, Sertorius pensa sérieusement à l'exécuter. On lui peignoit ces isles, (qui de l'aveu de presque tous les Géographes ne sont autres que les Canaries, pays véritablement agréable & délicieux, mais bien embelli par les mensonges des anciens voyageurs & des Poétes) on les lui peignoit comme un séjour enchanté. Naturellement doux, ennemi de l'injustice & de la violence, & n'étant point aigri par ses infortunes, mais dégouté des hommes, il conçut le dessein d'aller passer dans ces riches contrées une vie

Utrumque Rege temperante cœlitum ....
Nulla nocent pecori contagia : nullius astri
Gregem æstuosa torret impotentia. —
Jupiter illa piæ secrevit littora genti.

Hor. Epod. 16.

heureuse & innocente, loin du tumulte des guerres, & loin de la tyrannie. Il en fit la proposition à ceux qui l'accompagnoient. Cette morale n'étoit pas faite pour des Pirates. Ils le quittérent, & passérent en Mauritanie, où ayant trouvé deux partis qui se faisoient la guerre, ils offrirent à l'un des deux leurs services.

An. R. 671. Av. J. C. 77.

Sertorius, qui craignit d'être abandonné de ce qui lui restoit d'amis & de troupes, en fit autant, & il s'attacha à l'autre parti, qu'il rendit aisément victorieux. Etant devenu maître du pays par la prise de * Tingis, il ne trompa point ceux qui s'étoient confiés à sa foi, & leur ayant remis tout ce qui leur appartenoit, villes, terres, richesses, il en reçut seulement une récompense légitime, moyennant laquelle il eut de quoi faire subsister pendant quelque tems le petit corps d'armée qui étoit toute sa ressource.

Il passe en Afrique.

* *Tanger.*

Mais ce n'étoit-là qu'un secours passager, qui ne tiroit pas Sertorius d'embarras; & il étoit fort en peine de ce qu'il alloit devenir, lorsqu'il reçut tout-à-propos une ambassade des Lusitaniens, qui venoient le supplier de se mettre à leur tête. Ces peuples défendoient encore leur liberté contre les Romains: & se

Il est invité par les Lusitaniens à venir se mettre à leur tête.

An. R. 675. Av. J. C. 77. trouvant alors très-pressés, sur la réputation que Sertorius s'étoit faite en Espagne dans le peu de tems qu'il y avoit paru, ils recouroient à lui comme au seul Général qui pût les sauver.

Grandes qualités de Sertorius. Ils ne se trompoient pas. Sertorius étoit vraiment un grand homme, incapable de se laisser ou amollir par les voluptés, ou ébranler par la crainte; intrépide dans les dangers, & modéré dans la bonne fortune. Aucun des Généraux de son tems ne le surpassa par la hardiesse dans les actions en rase campagne; & aucun ne l'égala pour tout ce qui dépend de la ruse, de l'habileté à se donner la supériorité par l'avantage des postes, de la célérité pour passer des défilés & des gorges de montagnes. En ce genre c'étoit un autre Annibal : & les Espagnols, chez qui la gloire du Général Carthaginois n'étoit pas encore oubliée, en donnoient le nom à Sertorius, qui s'en trouvoit avec raison flatté & honoré. Il savoit aussi parfaitement gouverner les esprits des soldats, récompensant libéralement les actions de bravoure, & ne punissant les fautes qu'à regret, & le plus légérement qu'il étoit possible.

Appian. Civil. l. I.

Plut in Sertor.

Les qualités du corps répondoient chez Sertorius à celles de l'ame. Il avoit

naturellement beaucoup de force & d'agilité, qu'il prenoit soin d'entretenir par une vie simple & frugale. Il ne connut jamais les excès du vin, même dans son plus grand loisir : & au contraire il étoit accoutumé à supporter, avec une nourriture très-commune & en petite quantité, les plus grandes fatigues, les longues marches, & les veilles continuelles. S'il avoit quelques momens de repos, son délassement étoit la chasse, qui ne lui étoit pas même inutile pour la guerre, parce qu'il y acquéroit une parfaite connoissance des lieux.

Idée de ses exploits en Espagne.

Tel étoit le Général que les Lusitaniens eurent le bonheur de trouver dans leur pressant besoin, & sous lequel ils firent des ptodiges. Sertorius partit d'Afrique avec deux mille six cens hommes qu'il nommoit Romains, & sept cens Africains ramassés de différens peuples. Les Lusitaniens lui fournirent quatre mille hommes de pied armés légérement, & sept cens chevaux. Avec ce peu de forces Sertorius fit la guerre contre quatre Généraux Romains, qui avoient à leurs ordres six vingts mille hommes d'infanterie, & six mille de cavalerie, deux mille tireurs d'arc & frondeurs, & un nombre infini de villes, pendant

An. R. 675. Av. J. C. 77. que lui en arrivant à peine en avoit-il vingt qui le reconnussent. Cependant il les battoit en toute occasion, & remporta soit par lui-même, soit par son Questeur Hirtuléius, qui étoit un très-brave homme, de si grands avantages, qu'il accrut prodigieusement sa puissance, & soumit à ses loix la plus grande partie de l'Espagne.

Métellus Pius envoyé contre lui éprouve d'extrêmes difficultés.

Métellus Pius est le plus illustre des capitaines qui furent d'abord opposés à Sertorius. Mais il étoit lent, comme nous l'avons dit : & d'ailleurs ayant toujours commandé des troupes pesamment armées, & qui se battoient de pied ferme, il ne savoit quelle conduite tenir à l'égard d'un ennemi, qui évitoit une action générale, & qui se tournoit en toute sorte de formes ; qui venoit l'attaquer au moment qu'il s'y attendoit le moins, puis se retiroit en diligence ; & dont les soldats accoutumés à vivre de peu, à supporter le froid & la faim, & à gravir contre les montagnes, ne laissoient aucun repos, & ne donnoient aucune prise aux troupes qui leur étoient opposées. Delà il arrivoit que Métellus sans combattre souffroit tout ce que souffrent les vaincus, & que Sertorius en fuyant avoit tous les avantages de ceux qui

poursuivent leurs ennemis. Il les empê- choit de se pourvoir d'eau, il les troubloit dans leurs fourages. S'ils s'avançoient, ils trouvoient Sertorius sur leur chemin; s'ils s'arrêtoient en quelque endroit, il venoit les assaillir. S'ils assiégeoient une ville, ils se voyoient eux-mêmes assiégés par la disette de toutes choses : en sorte qu'ils étoient entiérement rebutés & découragés; & Sertorius ayant défié Métellus à un combat singulier, les soldats de celui-ci le pressoient à cris redoublés d'accepter le défi, & de combattre Général contre Général, Romain contre Romain; & sur le refus qu'il en fit, ils le tournoient en raillerie. Mais Métellus ne tint aucun compte de leurs insultes, sachant qu'un Général doit mourir en Général, & non pas en avanturier.

An. R. 675. Av. J. C. 77.

Il voulut néanmoins rétablir sa réputation en assiégeant la ville * des Lacobriges. C'eût été une conquête importante, parce que Sertorius en tiroit beaucoup de secours : & en même tems elle paroissoit aisée, parce qu'il n'y avoit qu'un seul puits dans la ville : les autres eaux dont se servoient les habitans

Il entreprend un siége.

* *Cette ville étoit dans le pays que l'on nomme aujourd'hui* Castille vieille *au Nord du* Douro.

AN. R. 675. AV. J. C. 77. étoient dans les fauxbourgs, & tomboient tout d'un coup au pouvoir des assiégeans. Ainsi Métellus comptoit que ce seroit une affaire de deux jours, & il ne fit porter des vivres que pour cinq jours par ses soldats.

Que Sertorius lui fait lever. Mais Sertorius sçut bien rompre ses mesures. Il ordonna de remplir d'eau deux mille outres, promettant pour chaque outre une récompense considérable : ce fut à qui brigueroit cette commission. Il choisit les plus robustes & les plus agiles d'entre ceux qui se présentérent, Maures & Espagnols, & les envoya par les défilés des montagnes, avec ordre, lorsqu'ils auroient remis leurs outres aux assiégés, de faire sortir toutes les bouches inutiles, afin que la provision d'eau pût suffire à ceux qui étoient en état de porter les armes. Lorsque Métellus fut instruit de ce rafraîchissement introduit dans la place, il se trouva fort en peine : car il commençoit lui-même à manquer de vivres. Il envoya donc un Officier Général avec six mille hommes, pour ramasser & apporter au camp tout ce qu'il pourroit rencontrer de vivres dans les environs. Sertorius, toujours alerte, place une embuscade sur le chemin par où devoit revenir cet

Officier avec sa troupe : il l'attaque lui-même de front, & l'enveloppant ainsi en tête & en queue, il lui tue beaucoup de monde, lui enléve son convoi, & le force lui-même à prendre la fuite après avoir perdu ses armes & son cheval. Métellus n'eut pas d'autre parti à prendre que de lever honteusement le siége, & d'appeller à son secours L. Manilius, qui commandoit dans la Gaule Narbonnoise. Celui-ci réussit encore plus mal. Il se fit battre à plate couture avec les trois légions qu'il avoit amenées : & fut réduit à se sauver presque seul dans * Ilerda. Cette derniére victoire ouvrit la Gaule à Sertorius. Il y fit reconnoître ses loix : & poussa même jusqu'aux Alpes, dont il coupa les passages, soit pour arrêter les troupes qui seroient envoyées d'Italie contre lui, soit peut-être pour y porter la guerre, si la fortune continuoit à lui être favorable.

AN. R. 671. AV. J. C. 77.

Grands succès de Sertorius.

* *Lérida.*

Epist. Pomp. ad Sen. l. III. *Hist. Sallust.*

Il est aisé de juger quelle admiration de pareils succès attirérent à Sertorius de la part des Espagnols. Il y joignit toute l'habileté d'une fine & adroite politique, pour se rendre maître de leurs esprits & de leurs cœurs. Et d'abord, sachant combien le merveilleux frappe,

Plut. in Sertor.

Son habileté à conduire les Barbares.

An. R. 675. Av. J. C. 77. surtout des Barbares, il entreprit de se faire passer pour un homme extraordinaire, & qui avoit commerce avec les Dieux. Artifice que l'utilité justifie envain, puisque la sincérité le condamne. Aussi ne prétendons-nous le donner que comme une preuve de l'adresse de Sertorius, & non pas comme un modéle à suivre.

Biche de Sertorius.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de la biche de Sertorius. Elle étoit toute blanche; & comme elle lui avoit été apportée lorsqu'elle ne faisoit presque que de naître, il l'apprivoisa si bien, qu'elle connoissoit sa voix, & venoit à lui quand il l'appelloit, le suivoit partout, & s'étoit accoutumée à n'avoir aucune peur du fracas & du tumulte d'un camp. Il n'avoit eu d'autre vûe d'abord en caressant cette bête, que de s'amuser. Mais lorsqu'il la vit si docile, il conçut qu'elle pourroit lui être d'une grande utilité. Il la fit regarder comme un présent de Diane, & il donnoit à entendre que sa biche l'instruisoit souvent des choses les plus cachées. Et voici comment il s'y prit pour accréditer cette opinion. S'il avoit reçû avis secrettement de quelque course des ennemis; ou de quelque entreprise qu'ils fissent sur une ville

ville de son obéissance, il feignoit que la biche l'avoit averti pendant qu'il dormoit de tenir ses troupes prêtes pour marcher de tel côté. Ou bien s'il avoit appris que quelqu'un de ses Lieutenans eût remporté une victoire, il cachoit le courier, & faisoit paroître la biche couronnée comme pour une bonne nouvelle : & il exhortoit les Espagnols à se réjouir & à sacrifier aux dieux, les assurant que bientôt ils auroient avis de quelque grand succès. Par cette ruse il rendit ces peuples si soumis à ses ordres, qu'ils l'écoutoient comme si les dieux eux-mêmes eussent parlé par sa bouche. AN. R. 675. AV. J. C. 77.

Ce n'étoit-là qu'une comédie ; qui pourtant procuroit à Sertorius des avantages bien sérieux. Mais de plus il savoit encore s'attacher ces Barbares en les armant à la Romaine, en leur faisant sentir l'avantage d'une discipline exacte, & les accoutumant à garder leurs rangs, & à attendre le signal & les ordres de leurs Officiers : de façon qu'ôtant à leur valeur ce qu'elle avoit de féroce & de brutal, d'une grande troupe de brigands il en fit une armée. D'ailleurs il leur fournissoit de quoi s'équipper magnifiquement : il faisoit briller l'or & l'argent sur leurs casques, sur leurs boucliers, sur Il discipline & police les Espagnols.

An. R. 675.
Av. J. C. 77.

leurs cuirasses : il leur donnoit des tuniques & des cottes-d'armes des plus belles étoffes. Tout cela charmoit ces peuples, qui n'avoient jamais connu qu'une vie presque sauvage & les plus vils accoutremens.

Il prend soin de l'éducation des enfans des premiéres familles.

Mais rien ne contribua plus à lui gagner les cœurs surtout des principaux de la Nation, que le soin qu'il prit de faire instruire leurs enfans. Car il rassembla tous ceux de la plus haute naissance dans * Osca, ville alors très-considérable, & leur donna des maîtres pour leur apprendre les Arts des Grecs & des Romains. C'étoient réellement des ôtages ; mais il ne montroit que le dessein de les bien élever pour les rendre capables, lorsqu'ils seroient en âge, d'exercer des emplois, & d'avoir part au gouvernement. Ainsi les péres étoient charmés de voir d'une part leurs enfans avec des robes bordées de pourpre allant modestement & en bon ordre aux Ecoles publiques, & de l'autre Sertorius qui payoit leurs maîtres, qui souvent prenoit par lui-même connoissance de leurs progrès, donnoit des prix à ceux qui en avoient mérité, & leur faisoit porter le petit * ornement d'or pendant sur la poitrine qui étoit en usage pour les enfans de condition chez les Romains.

* Huesca *dans l'Arragon.*

* *Bulla.*

Il fut récompensé d'une si sage conduite par un attachement incroyable des Espagnols pour sa personne, & qui alloit presque jusqu'à l'adoration. C'étoit un usage chez ces peuples, aussi bien que chez les Gaulois & les Germains, que chaque Seigneur eût un grand nombre de cliens, qui se dévouoient pour lui à la vie & à la mort, faisant serment de ne lui point survivre, & de prodiguer leurs vies pour défendre la sienne. Les autres chefs avoient un petit nombre d'hommes qui s'étoient attachés à eux sous ces conditions. Mais pour Sertorius, on les comptoit par milliers. Et dans une occasion où il avoit été battu, & où les ennemis le pressoient, on rapporte que les Espagnols uniquement occupés de le sauver, le prirent sur leurs épaules pour l'élever ainsi jusqu'au haut des murs de la ville près de laquelle ils se trouvoient: & ce ne fut que lorsqu'ils le virent en sûreté, qu'ils pensérent à s'y mettre eux-mêmes.

An. R. 675. Av. J. C. 77.

Attachement incroyable des Espagnols pour lui.

Ce qu'il y a d'extrémement remarquable ici, c'est que Sertorius si tendrement aimé des Espagnols, conservoit néanmoins aux Romains toute la supériorité qui leur appartenoit, & tous les droits de la souveraine puissance. Il avoit

Il conserve aux Romains tous les droits de la souveraine puissance.

An. R. 675.
Av. J.C. 77.

formé un Sénat, composé de Sénateurs proscrits, qui s'étoient retirés auprès de lui, & de l'élite du reste de ses partisans jusqu'au nombre de trois cens. Il prétendoit que ce Sénat étoit le vrai Sénat Romain, traitant celui qui étoit à Rome d'assemblée d'esclaves de Sylla. C'étoit de ce Sénat qu'il tiroit les Questeurs, les Lieutenans Généraux, & les autres Commandans, imitant autant qu'il lui étoit possible le gouvernement de la République. Ainsi aucun Espagnol n'avoit de commandement dans ses armées, & il ne se proposoit pas de fortifier les Barbares contre Rome, mais de se servir de leurs forces pour rétablir la liberté Romaine. Car il aimoit sa patrie, & désiroit passionnément d'y retourner. Souvent il fit des démarches pour en obtenir la permission. Mais ce n'étoit pas lorsqu'il étoit dans l'infortune. Alors il ranimoit sa vertu, & agissoit avec hauteur à l'égard des ennemis. Ensuite lorsqu'il avoit remporté quelque avantage, il s'offroit à mettre bas les armes, pourvû qu'on lui accordât la liberté de vivre simple particulier au milieu des siens : déclarant qu'il aimoit mieux être le plus obscur citoyen de Rome, qu'exilé de sa patrie commander à tout l'Univers.

Appian. Plut.

Son amour pour sa patrie.

De si beaux sentimens étoient soutenus en lui par un autre qui n'est pas moins estimable : je veux dire la tendresse pour sa mére. Elle étoit demeurée veuve de bonne heure, & avoit élevé avec grand soin son enfance. Sertorius étoit pénétré de reconnoissance & d'amour pour elle : c'étoit principalement le désir de la revoir, qui lui inspiroit cette forte passion de retourner à Rome : & lorsqu'il apprit sa mort, il en fut tellement accablé de douleur, qu'il passa sept jours sans se montrer, & sans donner aucun ordre ; jusqu'à ce que ses amis lui représentant que les affaires périssoient, il se laissa persuader d'en reprendre le soin ordinaire. Qui peut ne pas plaindre une si belle ame, un homme si vertueux, & si peu fait pour être l'ennemi de sa patrie, d'avoir été forcé par la haine de ceux qui le persécutoient, de recourir à la guerre, comme au seul moyen de mettre sa vie & sa personne en sûreté?

An. R. 675. Av. J. C. 77.

Son amour pour sa mére.

Avec de si grandes qualités & un cœur si Romain, il n'est pas étonnant que Sertorius fût admiré & aimé des Romains qui étoient en Espagne ; autant que des Espagnols. Ceux qui étoient venus de Sardaigne avec Perperna, en font une grande preuve. Perperna, qui étoit d'une

Les troupes de Perperna forcent leur chef de se joindre à Sertorius.

An. R. 675.
Av. J. C. 77.

famille Consulaire & fort riche, méprisoit Sertorius, dont la naissance étoit obscure : & en même tems il étoit jaloux de sa gloire, à laquelle il sentoit bien qu'il ne pouvoit atteindre, & craignoit avec raison d'être éclipsé par ce grand homme, s'il se joignoit à lui. Il voulut donc seul faire un parti, & demeura réellement séparé de Sertorius, jusqu'à ce que l'on eût appris que Pompée étoit envoyé en Espagne. Alors ses troupes lui déclarérent que s'il ne les menoit à Sertorius, elles iroient le joindre sans lui. Il vint donc forcément avec cinquante-trois cohortes, qui, si elles étoient compléres, se montoient à plus de vingt-cinq mille hommes. Mais il fit tout seul par son mauvais caractére plus de tort à la cause commune, que le puissant renfort qu'il amenoit ne put y faire de bien.

Avant l'arrivée de Pompée, Plutarque raconte encore deux traits de Sertorius, qui sont bien propres à faire connoître son habileté & son esprit de ressource.

Il corrige par un spectacle comique, mais instructif, l'impétuosité aveugle des Barbares.

Les Barbares enflés de leurs succès vouloient combattre à toute force, & ils ne pouvoient souffrir les délais prudens de leur Général, qui attendoit de favorables occasions. Il voulut d'abord les ramener doucement par les discours &

les représentations. Mais voyant qu'il n'y gagnoit rien, & que leurs humeurs s'aigrissant, ils demandoient le combat avec de grands cris, il résolut de les laisser recevoir des ennemis une leçon qui les rendît plus sages & plus modérés. La chose arriva comme il l'avoit prévue. L'action s'étant engagée, les Espagnols eurent du dessous: & ils auroient été entiérement taillés en piéces, si Sertorius ne leur eût ménagé une retraite, & n'eût si bien manœuvré, qu'il les ramena dans son camp. AN. R. 675. AV. J. C. 77.

Le découragement, comme il arrive d'ordinaire, alloit succéder à la confiance présomptueuse. Sertorius, pour prévenir cet inconvénient, & pour leur faire comprendre d'une maniére sensible les raisons de la conduite qu'il jugeoit la meilleure, s'avisa de frapper leurs yeux d'un spectacle qui a quelque chose de comique, mais qui étoit bien imaginé pour instruire les Barbares. Il les convoqua, & fit placer au milieu de l'assemblée deux chevaux, l'un maigre & déja vieux, l'autre gras & plein de vigueur, & qui avoit surtout une queue très-bien garnie de beaux & longs crins. Auprès du cheval maigre étoit un homme grand & robuste; auprès de celui qui étoit vi-

An. R. 675.
Av. J. C. 77.

goureux, un petit homme qui n'avoit ni force ni vertu. Lorsque le signal eut été donné, voici nos deux hommes qui se mettent en fonction. Celui qui étoit fort empoigne la queue de son cheval, & la tire à lui de toute sa force : le fluet arrache les crins de la queue du sien l'un après l'autre. On conçoit que le premier ne fit que se fatiguer inutilement, & apprêter à rire à l'assemblée; il fut bientôt forcé de se rendre : le second en très-peu de tems eut fini son ouvrage. Alors Sertorius prit la parole. » Vous voyez, » mes chers Alliés, dit-il, combien » la persévérance est plus efficace que » la force; & comment ces grands corps » qu'il n'est pas possible de vaincre, si » on veut les abattre d'un seul coup, » cédent à celui qui sait les attaquer » partie par partie. La continuité vient » à bout de tout : le tems détruit les » grandes puissances, se montrant bon & » fidéle allié de ceux qui attendent avec » prudence le moment d'agir; au lieu » qu'il est l'ennemi mortel de ceux qui » se hâtent sans raison & mal-à-propos.

Il dompte les Characitains par un stratagême ingénieux.

L'autre trait que nous avons à rapporter de Sertorius, n'est pas moins ingénieux. C'est un stratagême qu'il imagina pour dompter les Characitains,

peuple situé au Nord du Tage, & à ce que l'on croit, près de la petite rivière de *Hénarès*. Ce peuple n'habitoit point dans des villes, ni dans des bourgades. Il occupoit une colline assez étendue & fort haute, qui avoit un grand nombre d'antres & d'enfoncemens tournés vers le Nord. La campagne qui est au pied de la colline n'est qu'une espéce de boue argilleuse & friable, qui se résout aisément en poussiére : ensorte qu'elle ne peut point fournir au pied un appui solide, & que dès qu'on la presse un peu, elle s'écarte & s'éparpille comme de la chaux vive ou de la cendre. Ces peuples donc se regardant comme inattaquables, faisoient impunément des courses dans le pays voisin, puis reportoient le butin dans leurs cavernes, d'où ils insultoient leurs ennemis. Sertorius se trouvant de loisir, parce que Métellus étoit éloigné, résolut de réduire ces brigands : & voici comment il s'y prit. AN. R. 675. AV. J. C. 77.

Il observa que la terre formoit d'elle-même une poudre menue, que le vent portoit du côté des Barbares. Car le vent de Nord, qui régne beaucoup dans ce canton, y souffle même pendant l'été, où l'on étoit alors : & les Characitains le recevoient avidement, pour se rafraîchir

An. R. 675. Av. J. C. 77. eux & leurs bestiaux. Sertorius ordonna donc à ses soldats d'enlever le plus qu'ils pourroient de cette terre poudreuse, & d'en faire un grand amas tout vis-à-vis de la colline. Les Barbares, qui crurent qu'on prétendoit élever une terrasse pour les attaquer, se moquérent d'abord de l'ouvrage. Mais ils changérent bien de ton le lendemain matin, lorsqu'ils virent que le petit vent qui s'étoit élevé avec le soleil leur apportoit une grande quantité de poussiére. Ce fut encore bien pis, quand le vent devenu plus violent forma des nuages de poudre très-épais, que les soldats de Sertorius avoient soin d'augmenter, soit en remuant la terre, soit en passant & repassant à cheval au travers de cet amas qu'ils avoient élevé. Bientôt les cavernes des Barbares furent si pleines de cette poudre, qu'ils en étoient aveuglés, & de plus étouffés, ne respirant qu'un air extrémement chargé de parties terreuses. Car leurs antres n'avoient point d'autres ouvertures, que celles qui regardoient le Nord. Ils tinrent bon néanmoins pendant deux jours, mais au troisiéme ils furent obligés de se rendre, & augmentérent ainsi, non pas tant les forces que la gloire de Sertorius, qui triomphoit par adresse de ce qui étoit invincible par les armes.

Ce Général étoit donc au comble de la gloire, & dans sa plus grande prospérité, lorsque Pompée fut envoyé contre lui. Celui ci eut d'abord à déboucher les passages des Alpes qui étoient fermés par des troupes de Sertorius, & il se fit même au travers de ces montagnes une route différente de celle d'Annibal, & plus commode. Il continua sa marche par la Gaule Narbonnoise, & reprit tous les postes qu'y occupoit l'ennemi. Enfin ayant traversé les Pyrénées, il remplit toute l'Espagne d'une grande attente. Comme son nom étoit très-célébre par bien des victoires, dont sa jeunesse rehaussoit encore l'éclat, les esprits se prévinrent en sa faveur : on crut que l'on alloit voir une révolution : & la fidélité de ceux qui étoient attachés à Sertorius commença à s'ébranler. Mais dès la premiére fois que Pompée se trouva commis avec ce rusé capitaine, le succès n'ayant pas répondu à l'opinion publique, Sertorius se raffermit, & sa réputation prit un nouvel accroissement & dans l'Espagne & dans Rome même.

An. R. 675. Av. J. C. 77. Pompée arrive en Espagne. *Epist. Pomp.*

Plut. in Pomp. & Sertor.

L'événement dont je parle se passa auprès de la ville de * Laurone, qu'assié-

Il essuye un affront devant la ville de Laurone.

* *On croit que cette ville étoit assez peu éloignée de Valence.*

AN. R. 675. AV. J. C. 77. geoit actuellement Sertorius. Pompée s'en approcha dans le dessein de secourir la place, & d'en faire lever le siége. Et ayant remarqué une colline, qui donneroit un grand avantage aux assiégeans, il voulut s'en emparer : mais Sertorius le prévint & s'y logea. Pompée resta derriére & ne fut pas fâché de l'avanture, croyant tenir son ennemi enfermé entre la ville & son armée. Il s'en vanta même, & invita les Lauronites à jouir de dessus leurs murailles de la satisfaction de voir assiégés ceux qui les assiégeoient. Sertorius l'ayant sçû, ne fit qu'en rire, & dit *qu'il apprendroit à l'écolier de Sylla*, c'étoit ainsi qu'il appelloit Pompée, *qu'un Général doit plus regarder derriére que devant soi.* En effet il avoit laissé dans le camp, d'où il étoit parti pour s'emparer de la colline, six mille hommes de bonnes troupes, qui tenoient Pompée en échec, & ne lui permettoient pas d'attaquer Sertorius, s'il ne vouloit s'exposer à avoir les ennemis en même tems en tête & en queue. Le jeune Général s'apperçut trop tard qu'il s'étoit vanté mal-à-propos, & se trouva fort embarrassé, n'osant livrer combat à l'ennemi, & ayant honte d'abandonner ceux qu'il étoit venu secourir.

Le mauvais ſuccès d'un fourage qu'il avoit entrepris, acheva de le déconcerter. Car ſes fourageurs étant tombés dans une embuſcade que Sertorius leur avoit habilement préparée, la perte fut très grande, parce qu'une légion, qui vint au ſecours de ces fourageurs, fut elle-même enveloppée, & périt preſque toute entiére avec ſon commandant.

AN. R. 675. AV. J. C. 77.

Frontin. II. 4.

Les aſſiégés voyant donc qu'il ne leur reſtoit aucune eſpérance, ſe rendirent à diſcrétion : & Sertorius laiſſant la vie aux habitans, fit néanmoins brûler leur ville, non par cruauté, (jamais Général n'en fut plus éloigné) mais pour couvrir de honte & Pompée, & ceux qui l'avoient ſi fort admiré; & afin qu'il fût dit par toute l'Eſpagne, qu'une ville qu'il avoit prétendu ſecourir, avoit été brûlée ſous ſes yeux, & ſi près de lui, qu'il avoit preſque pû ſe chauffer au feu qui en conſumoit les murailles.

Plut.

Action de juſtice de Sertorius

Appian.

Dans la priſe de Laurone, Sertorius fit une action de juſtice qui montre ſon zèle pour la bonne diſcipline & pour les loix de la vertu. Car ayant appris qu'un ſoldat avoit abuſé brutalement d'une femme ſa priſonniére, qui même pour ſe venger lui avoit crévé les yeux avec ſes doigts, non ſeulement il envoya le cou-

An. R. 675. Av. J. C. 77. pable au supplice; mais sachant que toute la Compagnie étoit sujette à de pareils excès, il la fit passer par les armes toute entiére, quoiqu'elle fût Romaine.

Quartiers d'hiver. Ainsi finit cette campagne. Les armées de part & d'autre entrérent en quartiers d'hiver. Pompée & Métellus les passérent dans les Pyrénées sous des tentes, au milieu d'un grand nombre d'ennemis qui les harceloient. Sertorius accompagné de Perperna se retira en Lusitanie.

An. R. 676. Av. J. C. 76. CN OCTAVIUS.
C. SCRIBONIUS CURIO.

On se remet en campagne. Avec le printems recommencérent les opérations de la guerre : & il paroît, autant que l'on peut en juger par ce qui nous est resté de monumens historiques sur ces tems-là, que les armées des deux partis ne réunirent point toutes leurs forces, mais se partagérent de façon qu'Hirtuleïus, ce brave Questeur de Sertorius, dont j'ai déja parlé, resta dans la * Bétique pour s'opposer à Métellus, & que Sertorius marcha vers le pays que nous appellons maintenant *le Royaume de Valence*, pour faire tête à Pompée.

* *L'Andalousie.*

Hirtuleïus étoit plein de courage, mais il n'avoit pas une prudence qui égalât celle de son Général. Métellus

prit avec habileté ses avantages, & gagna sur lui une bataille, dont il dut tout le succès à la sagesse de sa conduite. Car les armées s'étant rencontrées près de la ville nommée * Italique, & Hirtuleïus ayant fait sortir la sienne de ses retranchemens dès le lever du soleil pour présenter le combat à l'ennemi, Métellus lui laissa supporter tout le poids de la chaleur, qui étoit très-forte, jusqu'à midi. Il sortit alors de son camp avec ses troupes, qui ayant pris de la nourriture, & étant bien reposées, avoient par cela seul une grande supériorité sur des soldats que la faim, la lassitude, & le chaud avoient extrémement fatigués. De plus sachant que les meilleures troupes ennemies étoient au centre, il fit beaucoup avancer ses ailes, pendant que son corps de bataille demeuroit derriére : moyennant quoi les deux aîles de l'armée d'Hirtuleïus ayant été aisément défaites, il attaqua ensuite le centre de trois côtés en même tems. ** Là on combattit vigoureusement, & les chefs eux-mêmes se ménagérent si peu, que Mé-

AN. R. 576.
AV. J. C. 76.

Oros. V. 23.
Frontin. II. 1. & 3.

* Sevilla veja *sur le Guadalquivir, à peu de distance de Séville.*

** *Nous avons vû un semblable stratagême employé avec un pareil succès par le premier Scipion l'Africain dans une bataille contre Asdrubal & Magon en Espagne*, T. VI. *l.* XIX. §. 2.

An. R. 676. Av. J. C. 76. tellus reçut un trait dans sa cotte d'armes, & Hirtuleïus dans le bras. Mais enfin celui-ci fut obligé de prendre la fuite, laissant vingt mille des siens sur la place. Et quelque tems après cherchant sans doute à réparer son honneur dans une autre occasion, & combattant en désespéré, il fut tué avec son frére.

C'étoit-là une grande perte pour Sertorius : & l'on dit qu'il tua de sa main le Barbare qui lui en apporta la nouvelle, parce qu'étant sur le point de combattre, il craignit que le bruit ne s'en répandît dans ce moment critique, & ne décourageât ses soldats. Du reste ce malheur ne servit qu'à mettre dans une plus grande évidence le talent admirable qu'il avoit pour trouver des ressources dans les disgraces. Toujours invincible, quand il commandoit en personne, il savoit remédier avec tant d'habileté aux suites des défaites de ses Lieutenans, qu'il en tiroit souvent plus de gloire que n'en avoient acquis les vainqueurs.

Frontin. II. 7.

Plut.

Bataille de Sucrone entre Sertorius & Pompée.

Il fit bien voir auprès de * Sucrone que celle d'Hirtuleïus ne lui avoit point abattu le courage. Pompée ayant vaincu Hérennius & Perperna auprès de Va-

* *Ville ruinée depuis plusieurs siécles, qui étoit à l'embouchure du* Xucar.

lence, étoit venu chercher Sertorius. An. R. 676. Av. J. C. 76.
Ils étoient bien aises l'un & l'autre de combattre avant que Métellus, qui revenoit de la Bétique, fût arrivé; l'un pour avoir moins d'ennemis sur les bras, l'autre pour ne point partager avec un Collégue la gloire du succès qu'il espéroit. L'action s'engagea donc, mais sur le soir. Car Sertorius voulut attendre que le jour commençât à baisser, parce que, comme les ennemis ne connoissoient point les lieux, la nuit devoit leur être également désavantageuse, soit qu'il leur fallût fuir, soit qu'ils eussent à poursuivre.

Dans ce combat Sertorius, qui s'étoit posté à son aîle droite, ne se trouva point d'abord opposé à Pompée, mais à Afranius : & déja il commençoit à prendre le dessus, lorsqu'il fut averti que sa gauche se défendoit mal contre les efforts de Pompée. Il y courut, & ayant trouvé une partie de ses troupes qui fuyoit, & l'autre qui ne résistoit qu'avec peine, il les ranime tous, & fait changer la face des choses. La fuite & la terreur passent du côté des ennemis : & Pompée courut un très-grand danger de sa personne. Car il fut attaqué quoiqu'à cheval par un homme qui combattoit à pied, mais qui étoit d'une

AN. R. 676. AV. J. C. 76.

grande taille : & les coups qu'ils se portérent mutuellement furent si rudes, que Pompée coupa le bras de son ennemi, & fut lui-même blessé. Il n'en fut pas quitte pour ce premier péril, & une troupe de Libyens s'étant jettée sur lui, il alloit être pris ou tué. Mais il leur abandonna son cheval, qui avoit un riche harnois. Pendant que les Barbares se disputent la dépouille du cheval, Pompée échappa.

C'étoit à Sertorius que la victoire étoit attachée. Dès qu'il eut été obligé d'abandonner sa droite, elle plia : & Afranius l'ayant entiérement défaite, poussa jusqu'au camp de l'ennemi, que ses soldats commencérent à piller. Dans le moment Sertorius vainqueur arrive, & tue un grand nombre de ces pillards, qui se retirérent en désordre.

Ainsi finit la bataille de Sucrone avec un avantage presque égal des deux côtés, puisque chaque armée eut une aîle victorieuse, & une vaincue. Mais l'honneur de la journée étoit clairement pour Sertorius, qui avoit été vainqueur partout où il s'étoit montré.

Mot de Sertorius sur Métellus & Pompée.

Il se préparoit à recommencer le lendemain, s'il n'eût appris que Métellus avoit joint Pompée. Cette jonction le fit changer de sentiment. Il craignit de

ne pouvoit soutenir les deux armées réunies ensemble, & il se retira en disant, avec cet air de supériorité & d'insulte qu'il garda toujours par rapport à Pompée : *Si cette vieille n'étoit survenue, j'aurois renvoyé ce petit garçon à Rome après l'avoir châtié comme il le mérite.* Il licentia ses troupes, non sans prendre la précaution de leur marquer un rendez-vous pour se rassembler. Car telle étoit sa pratique : & les Barbares y étoient si bien accoutumés, que quelquefois Sertorius étoit dans les montagnes presque seul, & peu après son armée se réunissant subitement comme un torrent qui se forme par une fonte de neiges, il se trouvoit à la tête de cent cinquante mille hommes.

Biche de Sertorius perdue & retrouvée.

Mais il avoit pour lors un grand chagrin. Dans le tumulte de la dernière action & le pillage du camp sa biche s'étoit perdue. C'étoit une puissante machine qui lui manquoit pour gouverner ces Barbares. Heureusement quelques-uns de ses gens la rencontrérent dans un bois, & l'ayant reconnue à la couleur, ils la ramenérent à leur Général. Il leur promit une bonne récompense s'ils lui gardoient le secret : & l'ayant tenue cachée pendant quelques jours, un matin

An. R. 676.
Av. J. C. 76.

il parut avec un air gai, & dit aux chefs des Espagnols qui étoient auprès de lui, qu'il avoit eu pendant la nuit un songe qui lui annonçoit de la part des dieux quelque heureux événement. Il donna ensuite audience selon sa coutume à ceux qui avoient affaire à lui. Tout d'un coup on lâche la biche, qui ayant apperçu Sertorius, vient à lui en bondissant, & s'étant approchée mit la tête sur ses genoux, & lui lécha la main droite qu'il lui tendit. Sertorius la caressant de son côté, & versant même quelques larmes, les Barbares demeurérent d'abord très-surpris; puis avec mille cris de joie & d'applaudissement, ils le reconduisirent chez lui, comme un homme divin & chéri du ciel.

Bonne intelligence entre Métellus & Pompée.

Cependant Métellus & Pompée réunis résolurent de chercher l'ennemi pour l'attaquer avec toutes leurs forces. Ces deux Généraux agissoient avec un concert parfait, & qui est digne de servir d'exemple à tous ceux qui se trouvent en pareil cas. Lorsque Métellus arriva, Pompée voulut faire baisser ses faisceaux devant lui, pour témoigner qu'il regardoit en lui un supérieur, & non pas un égal. Métellus s'y opposa, & ne prenant aucun avantage ni de son âge, ni des

honneurs par lesquels il avoit passé, il traita toujours avec Pompée comme avec un Collégue : si ce n'est que lorsqu'ils campoient ensemble, Métellus seul donnoit le mot. Pompée de son côté déféroit volontiers à ses avis. Et lorsqu'ils furent en présence de Sertorius, qu'ils vouloient forcer à combattre, & qui l'évitoit avec soin, un jour que Métellus remarqua une ardeur incroyable dans les Espagnols, qui selon la coutume des Barbares, plus démonstratifs que les Nations policées, parce qu'ils suivent davantage les impressions de la simple nature, témoignoient le desir qu'ils avoient d'en venir aux mains en remuant leurs lances, en levant le bras, & par d'autres gestes semblables ; Métellus fit remarquer tout cela à Pompée, & lui représenta que ce moment n'étoit pas favorable pour attaquer les ennemis. Pompée le crut, & d'un commun accord ils se retirérent dans leur camp.

Action générale entre Sertorius d'une part, & Métellus & Pompée de l'autre.

Enfin Sertorius fut contraint d'engager une action générale, qu'il avoit évitée pendant longtems. Il s'étoit contenté d'envoyer des partis, qui coupoient les vivres, qui enlevoient les convois, & réduisoient les deux Généraux à une extrême disette. Ils prirent donc la réso-

An. R. 676. Av. J. C. 76. lution de sortir avec toutes leurs troupes pour s'étendre dans un pays où ils pussent avoir commodément des vivres & des fourages : & Sertorius, qui vouloit les en empêcher, n'eut d'autre moyen que de les combattre. Les armées se rencontrérent auprès de* Segontia, & se choquérent avec fureur, L'action dura depuis midi jusqu'après le soleil couché. Sertorius eut encore l'avantage sur Pompée, qui perdit dans ce combat Memmius son Questeur & le plus brave Officier de son armée. Mais Perperna, qui commandoit l'autre aîle, ne pouvant résister à Métellus, & étant déja presque entiérement défait, il fallut que Sertorius quittât Pompée pour aller au secours des siens. Il vint, & ayant fait un grand carnage des ennemis, il perça jusqu'à Métellus, qui combattit en cette occasion avec toute la vigueur qu'on eût pû attendre d'un jeune homme. Il fut même blessé : mais ce fut-là précisément ce qui lui donna la victoire. Car ses soldats voyant couler le sang d'un Général qu'ils respectoient & qu'ils aimoient, s'animérent tellement de douleur & de colére, qu'il ne fut pas possible aux Espagnols de soute-

* Sigueuça *près de la source du* Hénarès.

nir leur effort : & la victoire échappa à Sertorius, lorsqu'il la croyoit presque certaine.

An. R. 676. Av. J. C. 76.

Sertorius licentie ses troupes, qui se rassemblent peu après.

Il eut donc recours à sa ressource ordinaire ; & ayant donné ordre à ses Barbares de se débander, il s'enferma avec un petit nombre de braves gens dans une ville forte & capable de faire une longue défense, pour amuser autour de lui les ennemis, & donner cependant le tems aux Espagnols de fuir à l'aise, & ensuite de se rassembler. La chose fut exécutée selon son plan : & lorsqu'il fut averti qu'il s'étoit formé un corps d'armée capable de tenir la campagne, il sortit ; & s'étant fait jour sans peine à travers les ennemis, il alla se mettre à la tête des troupes qui l'attendoient, laissant Métellus faire de vains trophées de la victoire qu'il s'attribuoit.

Joie immodérée de Métellus au sujet de la victoire qu'il s'attribuoit sur Sertorius. Faste & luxe de fêtes qu'on lui donne.

Car ce Général, qui affectoit de mépriser Sertorius, & qui le traitoit dans ses discours de *fugitif de Sylla*, & de *réchappé du naufrage de Carbon*, fut pourtant si fier de l'avoir vaincu, qu'il se fit proclamer *Imperator* par ses soldats, & se laissa rendre à ce sujet les honneurs divins par les villes où il passoit, & qui le recevoient en lui dressant des autels, & lui offrant des sacrifices. On lui faisoit

AN. R. 676. AV. J. C. 76. partout des entrées superbes, avec un concours étonnant de personnes de tout sexe & de tout âge, qui remplissoient les rues, & jusqu'aux toits des maisons. Et lorsqu'on vit que ce faste lui plaisoit, & qu'on lui faisoit par-là sa cour, ce fut à qui lui donneroit des fêtes plus magnifiques. On ornoit comme des temples les salles où il devoit être reçu, on y répandoit des eaux de senteur, on y brûloit de l'encens : d'un autre côté on dressoit des théâtres pour représenter des comédies, qui faisoient, comme on le sait, partie de la célébrité des fêtes chez l'Antiquité superstitieuse. Des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles chantoient des hymnes à sa louange. Et il n'avoit pas la délicatesse d'Auguste, qui [a] selon le témoignage d'Horace ne pouvoit souffrir les éloges, s'ils n'étoient assaisonnés d'un tour fin & ingénieux. Des [b] Poétes nés à Cordoue, dont les vers sentoient le terroir, & n'avoient aucune grace, ne laissoient pas d'attirer l'attention de Mé-

a Cui malè si palpere, recalcitrat undique tutus *Hor. Sat.* II. 1.

b Etiam Cordubæ natis Poetis, pingue quiddam sonantibus atque peregrinum, tamen aures suas dedebat. *Cicer. pro Arch.* n. 26.

tellus.

tellus. On faisoit aussi descendre par des machines des statues de la victoire, qui lui mettoient au milieu des tonnerres & des éclairs une couronne sur la tête. A tous ces honneurs se joignoient des repas solennels, où il paroissoit revêtu d'une robe brodée, & avec toute la pompe d'un triomphateur. On avoit soin que dans ces repas la profusion régnât conjointement avec la délicatesse: & non-seulement on ramassoit de toute l'Espagne ce qu'elle pouvoit fournir de plus exquis pour couvrir la table, mais on alloit chercher jusqu'au-delà des mers & dans la Mauritanie des gibiers jusqu'alors inconnus. AN. R. 676. AV. J. C. 76.

Salluste, de qui nous tenons la plus grande partie de ce détail, remarque que [a] Métellus se fit un grand tort en autorisant ces excès, & qu'il en perdit une grande partie de sa réputation, surtout auprès de ceux qui conservoient la probité & le goût antiques, & qui trouvoient que ce luxe & ces honneurs outrés avoient quelque chose de superbe, d'odieux, & d'indigne de la gravité de l'Empire Romain. Pompée soutenoit

a Quibus rebus aliquantam partem gloriæ demserat, maxumè apud veteres & sanctos viros, superba illa, gravia, indigna Romano impetio æstumantes. *Sallust. apud Macrob. Saturn. II. 9.*

AN. R. 676. AV. J. C. 76. bien mieux la gloire de la République par la dignité de ses mœurs. Naturellement sobre & éloigné des plaisirs, il avoit encore augmenté la sévérité de sa façon de vivre dans une guerre si difficile : & le contraste de la sagesse d'un jeune homme condannoit plus fortement le goût que Métellus dans un âge mûr témoignoit pour les délices & pour le faste.

Métellus met à prix la tête de Sertorius.

Peut-être passeroit-on encore plutôt à Métellus cette yvresse de joie, que l'inhumanité qu'il eut de mettre à prix la tête de Sertorius, promettant cent talens & vingt mille arpens de terre à tout Romain qui le tueroit, & la liberté de retourner à Rome, si c'étoit un exilé : procédé [a] lâche, qui marquoit le désespoir de vaincre par la force celui dont on achetoit le sang à prix d'argent. Il est à croire que cette proclamation fit grand tort à Sertorius ; qu'elle tenta la fidélité de plusieurs de ceux qui lui étoient demeurés attachés jusqu'alors ; & qu'elle fut l'occasion du changement que l'Histoire remarque dans ses mœurs, & des cruautés qu'elle lui reproche. Nous en parlerons plus au long dans la suite.

a Ὡς ἀπογνώσει τῆς φανερᾶς ἀμύνης ὠνούμενος τὸν ἄνδρα διὰ προδοσίας.

L. OCTAVIUS.
C. AURELIUS COTTA.

AN. R. 677.
AV. J. C. 75.

Mètellus & Pompée, fatigués par Sertorius, se retirent en des quartiers fort éloignés.
Appian.

La guerre n'en réussissoit pas moins bien à Sertorius. Nous ne trouvons plus qu'il ait donné de batailles générales. Apparemment il les évitoit avec plus de soin que jamais, sentant combien les coups fourrés, & les entreprises furtives lui étoient plus avantageuses. Nous n'avons aucun détail sur les opérations de la campagne qui suivit celle de la bataille de Ségontia, sinon en ce qui regarde le secours de la ville de * Pallantia, que Pompée avoit réduite aux abois. Déja il en avoit miné les murailles, qui n'étoient plus soutenues que par des étançons, lorsque Sertorius arriva. Pompée ne jugea pas à propos de l'attendre : mais ayant mis le feu aux étançons, il se retira en sûreté auprès de Métellus. Sertorius donna ses ordres pour relever les murs de Pallantia : & de-là étant venu tomber tout à coup sur un corps d'ennemis campé auprès de ** Calaguris, il leur tua trois mille hommes. Mais son plus grand exploit sans difficulté fut d'a-

* Palencia *dans le Royaume de Léon.*
** Calahorra *dans la Castille Vieille, à la droite de l'Ebre.*

An R. 677
Av. J. C. 75.

voir fatigué les deux armées ennemies par des marches & des contremarches, de les avoir tenues perpétuellement en inquiétude par des embuscades fréquentes, de leur avoir coupé les vivres par terre, d'avoir empêché par le moyen de ses armateurs que la mer ne pût leur en apporter, & par toutes ces voies de les avoir réduites l'une & l'autre au point d'abandonner toute la partie de l'Espagne qui lui obéissoit, ensorte que Métellus se retira dans une province de l'Espagne Ultérieure qui n'est point nommée, & Pompée dans la Gaule Narbonnoise.

Liv. Epit. XCIII.

Mithridate envoye une Ambassade à Sertorius pour lui demander son alliance.

Cette même année Mithridate donna lieu à Sertorius de faire éclater sa magnanimité. Ce Prince, qui songeoit à renouveller pour la troisiéme fois la guerre contre les Romains, cherchoit de toutes parts des appuis & des alliés pour soutenir le poids d'une pareille entreprise. Il avoit alors à sa cour deux Romains fugitifs, L. Fannius & L Magius, anciens compagnons & amis de Fimbria. Leur haine pour Sylla leur avoit servi de recommandation & d'entrée auprès de Mithridate, & ils se maintenoient dans sa faveur par la flaterie. Comme ils avoient été autrefois attachés au parti dont Sertorius soutenoit

Appian. in Mithrid.
Plut. in Sertor.

An. R. 6[illegible]. Av. J. C. 75.

les restes, & que la gloire de ce Capitaine voloit jusqu'aux extrémités de l'Orient, ils inspirérent à Mithridate la pensée de faire alliance avec lui. Le Roi de Pont saisit cette idée, & les flateurs ne manquérent pas de lui en exagérer les avantages. Ils le comparoient à Pyrrhus, & Sertorius à Annibal : & ils avançoient avec confiance que Rome attaquée à l'Orient & à l'Occident jamais ne seroit en état de faire face des deux côtés, ni de résister au plus grand des Rois appuyé du plus habile des Généraux. Mithridate envoya donc des Ambassadeurs à Sertorius avec ordre de lui offrir de l'argent & des vaisseaux, & de demander pour le Roi la restitution de l'Asie, qu'il avoit été obligé d'abandonner par le Traité avec Sylla.

Réponse fiére de Sertorius.

Sertorius donna audience à ces Ambassadeurs à la tête de son Sénat : & lorsqu'ils furent retirés, il mit l'affaire en délibération. Tous furent d'avis d'accepter les offres du Roi, qui leur paroissoient extrémement avantageuses, puisqu'il ne leur demandoit qu'une ombre, qu'un vain titre, rien en un mot qu'ils pussent regarder comme étant à eux ; & qu'en échange il leur accordoit les secours qui leur étoient les plus nécessai-

An. R. 677. Av. J. C. 75. res. En effet l'Espagne fournissoit des hommes à Sertorius, autant qu'il en pouvoit souhaiter. Mais on conçoit bien que l'argent devoit lui manquer : & sa marine étoit trop foible, quoiqu'il ait conservé jusqu'à la fin un poste important sur la mer. C'étoit Dianium, colonie des Marseillois, aujourdhui *Denia*, dans le Royaume de Valence.

Sertorius, qui sentoit ce double besoin, aussi-bien que ses Conseillers, ne pensa pourtant pas comme eux sur les propositions de Mithridate. Il dit qu'il ne prétendoit point l'empêcher de s'emparer de la Bithynie & de la Cappadoce, pays toujours gouvernés par des Rois, & sur lesquels les Romains n'avoient aucune ancienne prétention. Mais que pour l'Asie Mineure, qu'ils possédoient légitimement lorsque ce Prince avoit entrepris de la leur enlever, dont il avoit été ensuite chassé par Fimbria, & à laquelle il avoit renoncé par un Traité solennel, jamais il ne consentiroit qu'elle retombât au pouvoir de Mithridate. » Car [a], ajouta-t-il, je dois » faire servir ma puissance à l'aggran-

[a] Δεῖν γὰρ αὔξεσθαι τὴν πόλιν ὑπ' αὐτῆ κρατῦντος, οὐκ ἐλαττοῦσθαι τῶν ἐκείνης κρατεῖν αὐτόν· γενναίῳ γὰρ ἀνδρὶ μετὰ τῦ καλῆ νικᾶν αἱρετὸν, αἰσχρῶς δὲ ὐδὲ σώζεσθαι.

» dissement de la République, & non pas m'aggrandir de ses pertes & de son abbaissement. Un homme de courage désire sans doute de vaincre avec gloire; mais s'il faut employer des voies honteuses, il croiroit même acheter la vie trop cher à ce prix. »

An. R. 677. Av. J. C. 75.

Surprise de Mithridate. L'alliance se conclut.

Telle fut la réponse que rapportérent à Mithridate ses Ambassadeurs, & qui le surprit étrangement. *Quels ordres*, s'écria-t-il, *m'envoyeroit donc Sertorius, président au Sénat de Rome, puisque banni, proscrit, & relégué sur les côtes de la mer Atlantique, il met des bornes à mon Royaume, & me menace de la guerre si j'entreprens sur l'Asie.*

Le Traité se conclut aux conditions prescrites par Sertorius. Il fut dit que Mithridate auroit la Bithynie & la Cappadoce; que Sertorius lui envoyeroit un Général & des troupes, & qu'il recevroit du Roi trois mille talens & quarante vaisseaux. Sertorius fit partir effectivement pour l'Asie un de ses Sénateurs, qui se nommoit M. Marius: & ce qui est singulier, & qui marque extrémement la prééminence du nom Romain, ce Proconsul de la création de Sertorius avoit tous les honneurs dans l'armée de Mithridate. Si quelque ville

An. R. 677. Av. J. C. 75.

d'Asie avoit été prise, il y entroit en pompe, précédé de ses faisceaux & de ses haches, & suivi du Roi de Pont, qui se réduisoit au second rang. Il donnoit la liberté à quelques-unes de ces villes; il accordoit à d'autres des immunités & des exemptions, le tout au nom de Sertorius, sans qu'il fût permis à Mithridate de faire aucun acte de souveraineté dans une Province Romaine.

Lettre menaçante de Pompée au Sénat, qui lui envoye de l'argent.

C'est-là le dernier trait éclatant de la vie de Sertorius. Quoiqu'il ait vécu encore environ deux ans, toujours soutenant la guerre contre de puissans ennemis, son histoire ne nous fournit plus rien qui réponde à la gloire de ses premiéres années. Pompée obligé par lui, comme je l'ai dit, de prendre des quartiers d'hiver dans la Gaule Narbonnoise, écrivit de-là au Sénat une lettre très-haute & très-menaçante, se plaignant qu'on le laissoit manquer de tout, & que depuis trois ans qu'il faisoit la guerre en Espagne, à peine avoit-il reçu l'argent nécessaire pour la dépense d'une année. Il leur reprochoit amérement ses services si mal récompensés, & finissoit par cette déclaration. *J'ai* [a] *épuisé non-seule-*

a Ego non rem familiarem modò, sed etiam fidem consumsi. Reliqui vos estis : qui nisi subve-

ment mon bien, mais mon crédit. Il ne me reste plus de ressource que de votre part. Si vous me manquez, soyez-en bien avertis, malgré moi mon armée, & sur nos pas celle de Sertorius, passeront en Italie.

An. R. 677.
Av. J. C. 75.

Lorsque cette lettre arriva à Rome, Lucullus étoit Consul : & comme il souhaitoit extrémement d'être chargé de la guerre contre Mithridate, il craignit que Pompée ne cherchât un prétexte de quitter celle d'Espagne, pour venir à Rome lui disputer l'autre emploi, bien plus brillant & en même-tems plus aisé. Le Consul n'oublia donc rien pour donner satisfaction à un rival qu'il vouloit tenir éloigné, & lui fit envoyer tout l'argent qu'il demandoit. Ce secours mit Pompée en état de retourner en Espagne, & d'y faire la guerre avec avantage. Mais nous n'en savons aucun détail.

An. R. 678.
Plut. in Pomp. & Lucull.

Cependant Sertorius s'affoiblissoit, & par les trahisons, & par la rigueur dont il usoit pour les arrêter & les punir. L'esprit de sédition s'étoit glissé parmi les principaux des Romains attachés à lui, dès que les affaires du parti

Perperna cabale contre Sertorius. Défertions & trahisons punies avec rigueur.
Appian. Civil. l. I.
Plut. in Sertor.

nitis, iu invito & prædicente me, exercitus hinc, & cum eo omne bellum Hispaniæ in Italiam transgredietur. *Salluſt. Hiſt. l. III.*

avoient commencé à prospérer. Tant que le danger fut pressant, la crainte les avoit tenus soumis à celui qui seul pouvoit les en délivrer. Quand la crainte fut passée, la jalousie prit la place. Surtout Perperna, le plus illustre d'entre eux, & qui enflé de sa noblesse prétendoit au commandement, aigrissoit les esprits par ses discours factieux. Il disoit à ses confidens : *Quel mauvais génie nous a fait quitter un état fâcheux, pour nous jetter dans un pire ? Nous n'avons pas voulu, demeurant dans notre patrie, obéir à Sylla, à qui tout l'Univers obéissoit, & nous sommes venus ici pour y vivre en liberté. Et voici que nous nous rendons volontairement esclaves, & consentons à devenir les satellites d'un exilé obscur & sans nom. Il nous nomme Sénat, titre vain, & qui nous expose à la risée : & dans la réalité nous ne sommes pas traités avec moins de hauteur, ni moins impérieusement, que les Barbares.*

Ces discours firent effet : & Sertorius, qui s'apperçut que les esprits des Romains s'aliénoient de lui, donna toute sa confiance aux Espagnols, & en forma sa garde : nouveau sujet de plainte pour les Romains, & qui indisposa plusieurs de ceux mêmes qui jusques-là étoient

demeurés fidéles. Ils ne pouvoient souffrir qu'on leur préférât des Barbares : & la défiance de Sertorius leur paroissoit une injure d'autant plus offensante, qu'elle n'étoit point méritée, & qu'ils s'étoient eux-mêmes pleinement confiés à lui. Leur dépit étoit encore augmenté par la fierté des Espagnols, qui se voyant préférés, leur insultoient avec mépris, & les taxoient ouvertement d'infidélité. Ainsi dans l'armée de Sertorius tout étoit plein de murmures, de division, d'aigreur, soit contre le Général, soit de nation à nation : & il se seroit vû abandonné, sans le besoin que tous sentoient qu'ils avoient de lui. Plusieurs néanmoins désertérent : il se forma même des conspirations contre la vie de Sertorius, qui attirérent de sa part des rigueurs, peut-être nécessaires, mais toujours infiniment odieuses par rapport à d'anciens amis, qui proscrits avec lui avoient dans tous les tems partagé sa bonne ou mauvaise fortune.

Cruauté de Sertorius à l'égard des enfans qu'il faisoit élever à Osca.

Ses ennemis cachés, dont ces supplices augmentoient le nombre, achevérent par leurs pratiques de porter le mal, qui étoit déja très-grand, jusqu'aux derniers excès. Ils gâtoient à dessein les affaires, & sur-tout travailloient à exciter

contre Sertorius la haine des Espagnols, en les maltraitant, & les accablant de tributs, comme par son ordre. De-là naissoient des révoltes & des troubles parmi ces peuples : & ceux qui étoient envoyés pour apporter des remédes aux désordres, ne revenoient qu'après avoir aggrandi les plaies, & multiplié les rebelles. Il n'est pas besoin d'observer qu'à la faveur de ces dissensions les ennemis faisoient des progrès considérables. Ainsi Sertorius irrité par les mauvais succès, poussé à bout par les révoltes, oublia sa premiére douceur jusqu'au point de sévir contre les enfans des Espagnols, qu'il faisoit élever à Osca, dont il tua une partie & vendit les autres.

Réflexion de Plutarque à ce sujet.

Plutarque a remarqué qu'en conséquence des cruautés auxquelles se porta Sertorius dans les derniers tems, quelques-uns ont crû, que jamais il n'avoit eu de véritable douceur, & que la conduite modérée qu'il avoit tenue d'abord n'étoit que déguisement & artifice, fruit de la réflexion & de la nécessité des affaires. Pour lui il pense autrement. » Je [a] crois bien, dit-il, qu'une vertu » pure & appuyée sur de solides prin-

a Ἐμοὶ δὲ ἀρετὴν μὲν εἰλικρινῆ καὶ κατὰ λόγον συνεστῶσαν οὐκ ἄν ποτε δοκεῖ τύχη τις ἐκστῆσαι πρὸς τοὐ-

» cipes, tiendra bon contre la fortune, & » jamais ne se démentira. Mais il n'est » pas impossible, que des naturels doux, » s'ils sont mis à de fâcheuses épreuves, » & se trouvent persécutés par des disgraces qu'ils n'ont point méritées, » changent de caractére quand la fortune change par rapport à eux. Et » c'est ce que je pense qui arriva à Sertorius. Dans le délabrement de ses » affaires, aigri par ses malheurs ; il » devint méchant avec des hommes » méchans eux-mêmes & injustes.

Ainsi parle ce sage Historien, qui par un jugement très-équitable, sans rien diminuer du blâme que méritent les derniéres actions de Sertorius, conserve toute la gloire de sa conduite passée. C'est en effet ne pas connoître les hommes, que de les croire incapables de se démentir : & s'il y a quelque chose à reprendre dans la réflexion de Plutarque, c'est peut-être qu'il donne trop à la vertu humaine, lorsqu'il la fait supérieure à toutes les attaques de la fortune.

ναντίον· ἄλλας δὲ προαιρέσεις καὶ φύσεις χρηστὰς ὑπὸ συμφορῶν μεγάλων παρ' ἀξίαν κακωθείσας, οὐκ ἀδύνατοι τῷ δαίμονι συμμεταβαλεῖν τὸ ἦθος· ὃ καὶ Σερτώριον οἶμαι παθεῖν, ἤδη τῆς τύχης αὐτὸν ὑπολειπούσης. ἐκτραχυνόμενον ὑπὸ τῶν πραγμάτων, γινόμενον πονηρὸν πρὸς τοὺς ἀδικοῦντας.

Si nous en croyons Appien, Sertorius se livra encore à d'autres excès, & le vin & les femmes corrompirent sa vertu. Mais Plutarque y est formellement contraire, comme nous allons voir dans l'instant, & son autorité me paroît indubitablement préférable.

Conspiration de Perperna contre la vie de Sertorius.

Perperna, que le démon de l'ambition & celui de la jalousie animoient contre Sertorius, parvint enfin à former une conspiration qui lui réussit. Les conjurés étoient tous Romains. L'Histoire en nomme plusieurs, dont les principaux sont Aufidius, Grécinus, un Antoine, un Fabius, un Manlius. L'indiscrétion de ce dernier, qui s'ouvrit témérairement à un jeune homme, pensa éventer la mine. Mais Perperna, qui en fut averti, hâta l'exécution de son projet. Pour avoir occasion d'inviter Sertorius à souper chez lui, il aposta un courier qui lui vint donner la nouvelle d'une victoire remportée par quelqu'un de ses Lieutenans. Sertorius plein de joie offrit un sacrifice d'action des graces aux dieux : à l'issue duquel Perperna le pria de venir achever la fête avec lui & avec ses amis là présens, (qui étoient tous de la conspiration) & il le pressa tant, qu'il ne fut pas possible de résister à ses instances.

Les repas où se trouvoit Sertorius se passoient toujours avec gravité & avec décence. Il n'y souffroit rien qui blessât la pudeur, & accoutumoit ses convives à s'égayer modestement & sans sortir des bornes de la retenue. Mais dans ce dernier repas, lorsque l'on fut en pointe de vin, les conjurés cherchant querelle, commencérent à tenir des discours pleins de dissolution : & feignant d'être yvres ils se portoient à toute sorte de licence, dans le dessein d'irriter Sertorius. Pour lui, soit par une suite de son caractére ennemi de la débauche, soit même qu'il soupçonnât quelque chose de leur intention par ce manque de respect pour sa personne, il se contenta de changer de posture sur son lit & de se coucher sur le dos, comme ne prenant aucune part à ce qui se passoit. Alors Perpenna prit une coupe pleine de vin, qu'il laissa tomber en buvant. C'étoit le signal dont on étoit convenu. Aussitôt Antoine, qui étoit sur le même lit que Sertorius, le frappe d'un coup d'épée. Sertorius veut se relever : mais Antoine se jette sur lui, & lui saisit les mains : & tous les autres conjurés accourant le poignardent de plusieurs coups sans qu'il pût faire aucune résistance.

Mort de Sertorius.

Ainsi périt Sertorius, l'un des plus grands Capitaines de l'antiquité, & qui ayant eu à combattre contre deux des plus illustres Généraux que Rome eût alors, Mételus Pius & Pompée, se soutint longtems leur égal, & souvent même eut l'avantage : & s'il succomba à la fin, ce ne fut que parce que les siens l'abandonnérent & le trahirent. Il étoit dans la huitiéme année de son commandement. Si c'est donc sous le Consulat de Varro Lucullus & de C. Cassius qu'il fut tué, comme il y a de l'apparence, il faut qu'il ait été appellé par les Lusitaniens sous le second Consulat de Sylla. La guerre ne fut pas entiérement finie par sa mort : mais, pendant deux ans qu'elle traîna encore, elle ne fut plus pour le parti qu'il avoit défendu, qu'une suite de disgraces, tant un seul homme de moins fait quelquefois une étrange différence.

Liv. Epit. XCVI.

AN. R. 679.

Perperna devient chef du parti.

Appian. Plut.

Perperna, dès qu'il eut achevé son crime, voulut en recueillir le fruit en se mettant en possession du commandement. Il eut bien de la peine à faire reconnoître son autorité. L'assassinat cruel de Sertorius avoit effacé la haine de tous les cœurs, & y avoit fait succéder la compassion. On ne pensoit plus aux sujets de plaintes auxquels il avoit paru

donner lieu, on ne se rappelloit que ses vertus. Les Espagnols sur-tout, qui avoient tant d'obligations à ce grand homme, & dont il s'étoit fait passionnément aimer, le regrettoient amérement, & ne regardoient son meurtrier qu'avec horreur. Plusieurs peuples se détachérent dans le moment, & coururent se soumettre à Pompée ou à Métellus. Cependant Perperna fit si bien par promesses & par argent, par menaces, & même par les supplices employés à propos contre les plus opiniâtres, qu'il empêcha l'armée de se débander : & comme il étoit incontestablement le plus distingué de tout ce qu'il y restoit de Romains, & qu'il avoit toujours joui pendant la vie de Sertorius des honneurs du second rang, personne ne lui disputa le premier, & il eut enfin la satisfaction de se voir chef de parti.

Il est défait par Pompée.

Mais s'il conserva la plus grande partie des forces de Sertorius, il s'en falloit bien qu'il eût le même talent pour les gouverner, & il fit bientôt connoître qu'il n'étoit pas plus capable de commander, que d'obéir. Ce fut un jeu pour Pompée que de le vaincre. Il lui tendit un piége, dans lequel Perperna s'étant précipité témérairement, fut entiére-

ment défait, son armée dissipée, les principaux Officiers tués sur la place, & lui-même fait prisonnier.

Qui le fait tuer sans vouloir le voir, & brûle tous les papiers de Sertorius.

La cruauté est un vice qui est joint ordinairement avec la lâcheté. Perperna dans l'état désespéré où il se trouvoit, au lieu de souffrir avec courage une mort inévitable, tenta une vaine espérance de sauver sa vie, ou du moins de la prolonger. Il fit dire à Pompée, qu'étant devenu maître des papiers de Sertorius, il y avoit trouvé des preuves d'intelligences secrettes qu'entretenoient avec lui quelques-uns des principaux Sénateurs de Rome, & même des personnages Consulaires. Il assuroit qu'il avoit entre les mains leurs lettres originales, par lesquelles ils invitoient Sertorius à passer en Italie. Pompée tint en cette occasion la conduite, non d'un jeune homme, mais d'une bonne tête, bien mûre & bien sage. Car jugeant que ces lettres pouvoient être une semence de nouveaux troubles & de nouvelles querelles, qui empêcheroient la République de jouir du calme dont elle avoit besoin, il se les fit apporter toutes avec les autres papiers de Sertorius, & les brûla sans les lire, & sans souffrir que personne en prît lecture. Et de peur que Perperna ne dît ce qu'il sa-

voit, & ne nommât les personnes, il le fit tuer promptement sans avoir voulu le voir. Pompée fut donc le vengeur de Sertorius : & la peine suivit d'assez près le crime. Car Perperna ne peut pas avoir joui plus d'un an du commandement. Les autres meurtriers de Sertorius n'eurent pas un meilleur sort. Plusieurs furent pris par les soldats de Pompée, & tués par son ordre. Quelques-uns s'enfuirent en Libye, où les Maures les percérent à coups de fléches. Un seul échappa : mais ce ne fut que pour traîner dans quelque chétive bourgade d'Espagne une vie misérable, haï de tous ceux qui le connoissoient, & réduit à la mendicité. An. R. 680.

Après la défaite & la mort de Perperna, les restes du parti n'eurent plus de ressource que dans la clémence du vainqueur. Les villes d'Espagne se soumirent avec empressement: deux seules osérent résister, * Uxama sur le Douro, & Calaguris sur l'Ebre. Il fallut les assiéger en forme. Pompée prit & détruisit la premiére. Calaguris assiégée par Afranius souffrit les plus grandes horreurs de la faim : & les habitans se portérent jusqu'à cet excès abominable, de tuer & de manger leurs femmes & leurs enfans, & d'en saler les chairs pour pouvoir les conserver plus longtems. Enfin leur opi-

L'Espagne pacifiée.

* *Osma.*

Val. Max. VII. 6.

niâtreté fut vaincue, & la ville fut emportée & brûlée sous le Consulat d'Aufidius Orestes, & de Lentulus Sura. Ainsi fut terminée la guerre de Sertorius, après avoir duré dix ans : & avec elle s'éteignirent les derniers restes de la faction de Marius. Le parti de Sylla demeura seul maître de la République, sans qu'aucun adversaire lui en disputât la possession. Néanmoins la faction vaincue, & en apparence exterminée pour jamais, fut renouvellée peu de tems après par César, dont les premiéres démarches s'autorisérent de la faveur que le nom de Marius avoit conservée parmi le Peuple, & qui enfin vint à bout non-seulement de renverser tout le plan du gouvernement que Sylla avoit établi, mais d'anéantir même la liberté.

An. R. 681.

Trophées & triomphe des vainqueurs.

Flor. III. 22.

La guerre de Sertorius, comme on le voit, est mixte, moitié civile, moitié étrangére. Mais les vainqueurs, afin d'avoir lieu de triompher, la firent passer pour une guerre contre les peuples d'Espagne, mettant à l'écart le nom de Sertorius, qui en avoit pourtant fait toute la force, & d'où ils tiroient eux-mêmes leur principale gloire. Pompée érigea dans les Pyrénées un illustre monument de ses exploits. C'étoient des trophées avec une inscription qui portoit que de

Plin VII. 26.

puis les Alpes jusqu'aux extrémités de l'Espagne ultérieure, il avoit soumis huit cens soixante & seize villes. Il comptoit pour villes sans doute bien des bourgades & des châteaux. On dit que l'on voit encore aujourd'hui des restes de ces trophées dans les vallées d'*Andorre* & d'*Altavaca*. Plusieurs regardent aussi la ville de Pampelune comme un monument de Pompée, & veulent qu'il en ait été le fondateur. Mais la chose n'est pas sans difficulté.

Métellus & lui de retour à Rome triomphérent. Ce qu'il y eut de singulier & même d'unique par rapport à Pompée, c'est qu'il triomphoit pour la seconde fois n'étant encore que Chevalier Romain.

§. II.

Multitude & complication de faits. Ordre dans lequel ils seront distribués. Origine de la guerre de Spartacus. Caractére de ce Chef, & son premier état. Ses premiers succès. Accroissement de ses forces. Armes grossiérement fabriquées. Excès auxquels se portent les esclaves malgré Spartacus. P. Varinius Préteur, vaincu par Spartacus. Modération & sagesse de Spartacus dans la prospérité. Les deux Consuls

& un Préteur envoyés contre lui. Division entre les esclaves rebelles. Crixus est défait & tué. Victoires remportées par Spartacus sur les trois Généraux Romains. Trois cens prisonniers forcés de combattre comme Gladiateurs pour honorer les funérailles de Crixus. Spartacus marche contre Rome. Luxe & mauvaise discipline dans les armées Romaines. Crassus Préteur est chargé de la guerre contre Spartacus. Sa sévérité. Il fait décimer une cohorte. Il force Spartacus de se retirer vers le détroit de Sicile. Spartacus tente inutilement de faire passer quelque partie de ses troupes en Sicile. Crassus l'enferme dans le Bruttium par des lignes tirées d'une mer à l'autre. Spartacus force les lignes. Effroi de Crassus. Il remporte un avantage, qui lui rend l'espérance. Nouvelle victoire de Crassus. Un de ses Lieutenans & son Questeur sont défaits. Derniére bataille, où Spartacus est vaincu & tué. Vanité de Pompée, qui ayant défait un petit corps de fuyards, veut s'attribuer la gloire d'avoir mis fin à la guerre. Petit triomphe décerné à Crassus. FAITS DÉTACHÉS. *Varron Lucullus fait des conquêtes en Thrace, & triomphe. Autres Procon-*

fuls de Macédoine, qui avant lui avoient fait la guerre contre les Thraces. Nouveau recueil de vers Sibyllins ramassés de toutes parts. Contestations sur le Tribunat. Curion, Orateur d'une espéce singuliére. Bréche à la loi de Sylla contre les Tribuns. Le Tribunat rétabli dans tous ses droits par Pompée. Disette de vivres dans Rome, tant que les Pirates furent maîtres de la mer. Questure de Cicéron. Mortification qu'il essuye à ce sujet. Il prend le parti de se fixer pour toujours à Rome. Jeunesse de César. Il se retire en Asie. Il revient à Rome après la mort de Sylla. Il accuse Dolabella. Il retourne en Asie. Il est pris par des Pirates, qu'il fait ensuite mettre en croix. Revenu à Rome, il travaille à gagner la faveur du Peuple. Il allie la débauche avec l'ambition. Il suit constamment le plan de faire revivre la faction de Marius. Sa Questure en Espagne. Effet que fait sur lui la vûe d'une statue d'Alexandre. GUERRE DES PIRATES. *Origine & progrès de la puissance des Pirates. Servilius Isauricus leur fait la guerre avec succès, mais sans les détruire. Commandement des mers donné au Préteur Marc-Antoine. Il échoue dans une*

entreprise contre l'isle de Créte. Il en meurt de chagrin. Son caractére facile & prodigue. Les Pirates redeviennent plus puissans que jamais.

Multitude & complication de faits.

EN faisant l'Histoire des tems précédens, je me suis plaint de la disette des faits : ici c'est la multitude qui m'embarrasse. La disposition d'un sujet aussi vaste que le devient maintenant l'Histoire Romaine, est une des grandes difficultés que j'éprouve en écrivant. La guerre de Spartacus concourt avec la fin de celle de Sertorius. La guerre des Pirates s'est faite continûment pendant une longue suite d'années avant & après les événemens dont je viens de rendre compte. La troisiéme guerre de Mithridate commence deux ou trois ans avant la mort de Sertorius. Dans ces mêmes tems les Romains ont fait la guerre en Thrace & en Macédoine. Ajoutez les faits qui regardent l'intérieur de la République, & qui se passent dans Rome ; & encore les traits particuliers qui concernent d'illustres personnages, de qui tout est intéressant. Voilà sans doute une multitude de matiéres, où il est bien difficile d'éviter la confusion.

Ordre dans lequel ils seront distribués.

Le parti le plus convenable me paroît être

être de suivre, comme j'ai déja fait, la route que m'a tracée M. Rollin, mon maître & mon modéle; & à son exemple de ne point m'astraindre si rigoureusement à l'ordre chronologique, que je n'aie égard en même-tems à la liaison des faits. Je dégagerai donc, autant qu'il me sera possible, les grands objets : & comme la guerre de Mithridate est la plus importante de toutes celles que je viens d'indiquer, je me réserve à la traiter séparément. Celle des Pirates, dont l'ordre que je me suis fait ne m'a pas permis jusqu'ici de parler, est d'une date plus ancienne. Je la ferai donc marcher devant, au moins pour tout ce qui précéde le commandement de la mer donné à Pompée. Je vais commencer par la guerre de Spartacus, qui fait comme un corps à part: & je mettrai à la suite un article où je traiterai soit des autres guerres moins considérables, soit d'un assez grand nombre de faits détachés.

GUERRE DE SPARTACUS.

M. TERENT. VARRO LUCULLUS. — AN. R. 679.
C. CASSIUS VARUS. — AV. J. C. 73.

Nous avons vû la Sicile deux fois désolée par des révoltes d'esclaves. L'Italie

An. R. 679. Av. J. C. 73. à son tour éprouva les mêmes malheurs, & eut tout lieu de sentir combien la multitude des esclaves est un grand mal dans un Etat.

Origine de la guerre de Spartacus. Caractére de ce chef, & son premier état. *Plut. in Crasso, Appian. Civ. l. I. Flor. III, 20. Oros. V. 24.*

Un certain Lentulus faisoit instruire & dresser dans la ville de Capoue un grand nombre de gladiateurs, la plupart Gaulois ou Thraces de naissance, réduits à cette triste destination, non pour aucun forfait, mais uniquement par l'injustice de celui qui les avoit achetés. De ce nombre deux cens formérent entre eux le complot de s'enfuir. Mais leur dessein ayant été découvert, il n'y en eut que soixante-&-dix-huit qui purent l'exécuter, & qui se sauvérent n'ayant pour toute arme que des couteaux de cuisine & des broches qu'ils trouvérent sous leurs mains. Rien de plus méprisable en apparence, ni de moins propre à faire trembler la capitale de l'Univers. Mais outre que dans tout gouvernement où une grande multitude d'hommes est mécontente de son sort, les moindres mouvemens sont à craindre, ces esclaves fugitifs avoient à leur tête un homme qui valoit seul une armée, homme de tête & de courage, intrépide dans les dangers, sachant employer également la ruse & la force, capable de ressources

dans les disgraces, & d'une sage modération dans la prospérité, un homme en un mot à qui la fortune semble avoir fait injustice en alliant en lui la condition servile avec les talens d'un Héros. An. R. 679. Av. J. C. 73.

Spartacus, on voit bien que c'est de lui que je parle, étoit né en Thrace, & avoit servi parmi les troupes auxiliaires des Romains. Ayant été fait prisonnier, sans que nous sachions en quelle occasion, il fut vendu comme esclave, & destiné par ses maîtres à devenir gladiateur. Mais il avoit le courage trop haut pour s'accommoder d'une profession si infame, & ce fut lui qui engagea ses compagnons de fortune à risquer plutôt leurs vies pour la défense de leur liberté, que pour le plaisir cruel des spectateurs. Il ne fut pas néanmoins le seul chef de la bande. On lui associa Crixus & Œnomaüs : & ce partage de l'autorité ne fut pas une des moindres difficultés qu'éprouva Spartacus dans la suite de son entreprise.

Premiers succès de Spartacus.

Dès qu'ils furent sortis de Capoue, ils rencontrérent un chariot qui portoit dans une autre ville des armes de gladiateurs. Ils le pillérent, & s'en saisirent : ces armes, quoique peu avanta-

An. R. 679. Av. J. C. 73. geuses pour la guerre, encore valoient-elles mieux que leurs broches & leurs couteaux. Mais ceux de Capoue étant venus les attaquer dans un lieu fort où ils s'étoient retirés, Spartacus les vainquit, en tua le plus grand nombre; & les ayant dépouillés, se vit par-là en état de donner à sa petite troupe des armes vraiment militaires. Ce fut une joie pour eux de renoncer à une armure qu'ils regardoient comme déshonorante : & ces gladiateurs devinrent soldats.

Ce premier succès augmenta leur nombre; mais non pas encore assez pour leur donner la hardiesse de tenir la campagne : & Claudius Pulcher envoyé de Rome contre eux avec trois mille hommes, les trouva postés sur le mont Vésuve. Il plaça son camp au pied de la montagne, gardant la seule route praticable qui conduit au sommet, & comptant tenir les rebelles bien enfermés, parce que tout le reste n'étoit que rochers escarpés & précipices. Mais nul chemin n'est impraticable à la valeur animée par le désespoir. Les esclaves firent des échelles très-fortes & très-hautes avec des ceps de vignes sauvages qu'ils trouvérent sur le lieu en abondance, & par ce moyen ils descendirent tous

le long des rochers, excepté un seul, qui demeura d'abord en haut pour avoir soin des armes, & qui les leur ayant jettées lorsqu'ils furent dans la plaine, descendit aussi à son tour, & vint rejoindre la troupe. Spartacus ne se contenta pas d'échapper à l'ennemi : il vint attaquer les Romains lorsqu'ils s'y attendoient le moins, les défit, prit leur camp, & remporta ainsi une seconde victoire.

An. R. 679. Av. J. C. 73.

Ce fut alors que de tous les pays des environs les esclaves accoururent se ranger autour de leur libérateur. Bientôt le nombre s'en accrut jusqu'à dix mille : & comme Spartacus n'avoit pas de quoi armer une si grande multitude, il fallut s'aider d'industrie. Ils firent des boucliers avec de l'osier entrelassé, sur lequel ils appliquoient ensuite des peaux de bêtes récemment écorchées : & tout ce qu'ils purent recouvrer de fer, ils le reforgérent, & en firent des épées & d'autres armes offensives. Ils s'emparérent aussi de quelques haras, pour avoir de la cavalerie.

Accroissement de ses forces. Armes grossiérement fabriquées.

Avec ces forces ils exercérent des ravages effroyables dans toute la Campanie.[a] Horace avoit regret aux vins excel-

Excès auxquels se portent les esclaves malgré Spartacus.

a Spartacum si quâ potuit vagantem Fallere testa. *Hor. Od.* III. 14.

An. R. 679.
Av. J. C. 73.

lens, dont ces esclaves frustrérent alors par leurs pillages le luxe & la délicatesse des tables Romaines. Mais ç'eût été là un bien petit objet, s'ils s'en fussent contentés. Dans les bourgades, dans les villes même importantes, telles que Cora, Nucérie, Nole, qu'ils prirent & saccagérent, ils firent souffrir toutes sortes de cruautés & d'outrages à ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains. Spartacus s'opposoit de tout son pouvoir à ces excès : il employoit & les représentations & les priéres. Mais tout étoit inutile auprès de ces ames basses, dont les succès & la victoire nourrissoient l'insolence, & qui goûtoient avec avidité le plaisir inhumain de se venger par toutes les indignités & tous les supplices imaginables, de ceux qu'ils avoient craints autrefois.

P. Varinius Préteur, vaincu par Spartacus.

On comprit enfin à Rome que c'étoit ici une guerre sérieuse, & l'on fit partir le Préteur P. Varinius avec une armée. Mais tout en arrivant un de ses Lieutenans Généraux qui se nommoit Furius, & qui commandoit un détachement de deux mille hommes, fut défait par Spartacus. Quelque tems après, Cossinius, que Plutarque qualifie Conseiller & Collégue de Varinius, se laissa surprendre

en Lucanie. Peu s'en fallut que les ennemis ne le prissent dans le bain : ses troupes furent vaincues, son camp forcé, & lui-même tué sur la place. An. R. 679. Av. J. C. 73.

Il y eut néanmoins une occasion où Spartacus se trouva enfermé dans un défilé par le Préteur. Mais il se tira par ruse de ce mauvais pas. Pour tromper & amuser les Romains, il fit dresser des pieux devant la porte de son camp, qui soutenoient des corps morts habillés & armés de toutes piéces, afin que de loin on pût les prendre pour des gardes avancées & des sentinelles. Il persuada ainsi aux ennemis que son armée restoit dans le camp, pendant qu'il la faisoit défiler par les derriéres à la faveur de la nuit. Sorti de ce péril, il reprit toute sa supériorité, battit Varinius en plusieurs rencontres, & enfin s'empara même de ses faisceaux, qu'il fit depuis ce tems porter devant lui. *Frontin. Stratag.* II. 5-22.

Modération & sagesse de Spartacus dans la prospérité. *Plut.*

Dans ce comble de prospérité, Spartacus pensa en homme modéré & judicieux. Il voyoit bien qu'il ne pouvoit pas triompher de la puissance Romaine, & qu'il lui faudroit de toute nécessité succomber tôt ou tard. Il prit donc la résolution de mener son armée vers les Alpes, afin qu'après avoir passé ces mon-

An. R. 679. Av. J. C. 73. tagnes, les Gaulois & les Thraces, qui étoient les deux principales nations dont son armée étoit composée, se retirassent chacun chez eux, pour y jouir en toute sûreté d'une liberté qui leur avoit tant couté à acquérir. Un si sage conseil fut rebuté. Ces esclaves, jusques-là toujours vainqueurs, & qui se voyoient au nombre de quarante mille, pleins d'une confiance insensée, & amorcés par le le butin, trouvérent plus doux de piller l'Italie, sans trop s'embarrasser des suites.

An. R. 680. Av. J. C. 72. L. GELLIUS POPLICOLA.
CN. CORN. LENTULUS CLODIANUS.

Les deux Consuls & un Préteur envoyés contre Spartacus.

Rome se trouvoit menacée d'un danger très-grand & très-prochain, pendant que ses armées prospéroient dans les pays les plus éloignés. Pompée achevoit la défaite du parti de Sertorius en Espagne : Lucullus remportoit de grandes victoires en Orient sur Mithridate. Et cependant cette ville, si puissante au dehors, appréhendoit de devenir la proie d'un gladiateur. Car les troupes de Spartacus grossissoient sans cesse, & déja se montoient à soixante-&-dix mille hommes Les Romains effrayés mirent trois armées en campagne, deux commandées par les deux Consuls, & une troi-

siéme sous la conduite du Préteur Q. Arrius. Et ils pouvoient d'autant mieux espérer de réussir avec de si grandes forces, que la division s'étoit mise parmi les ennemis.

An. R. 680. Av. J. C. 72.

J'ai dit que les esclaves rebelles étoient pour la plupart Gaulois ou Thraces de naissance. Cette différence de nations formoit deux partis, qui avoient chacun leur chef. Les Gaulois s'étoient attachés à Crixus leur compatriote, & les Thraces à Spartacus. (Le troisiéme chef, Œnomaüs, avoit été tué dans quelqu'une des rencontres de l'année précédente.) Spartacus ne put contenir les Gaulois dans le devoir. Leur fierté & leur audace les porta à se séparer de lui : & sous les ordres de Crixus, ils se jettérent dans la Pouille, & y firent le dégât. Mais ils eurent bien lieu de se repentir de leur imprudence. Le Consul Gellius & le Préteur Arrius tombérent sur eux aux environs du mont * Gargan, & de trente mille ennemis ils en tuérent vingt mille. Crixus lui-même perdit la vie dans l'action en combattant vaillamment.

Division entre les esclaves rebelles. Crixus est défait & tué.

* Mont Saint-Ange.

Un si grand désastre ne déconcerta point Spartacus. Il dirigeoit sa marche par l'Apennin, suivant toujours son plan

Victoires remportées par Spartacus sur les trois Gé-

An. R. 680.
Av. J. C. 72.

néraux Romains.

de gagner les Alpes, & de sortir de l'Italie. Le Consul Lentulus vint à sa rencontre. Mais ce Consul, en qui Salluste a [a] douté s'il y avoit moins d'esprit, ou plus de légéreté & de témérité, n'étoit pas un adversaire capable de tenir tête à Spartacus. Il fut vaincu, & son armée mise en déroute. Le vainqueur se retourna alors contre l'autre Consul Gellius, qui revenoit de la Pouille pour l'enfermer entre lui & son Collégue. Spartacus lui épargna la moitié du chemin : & quoiqu'Arrius fût joint avec le Consul, il les défit l'un & l'autre en bataille rangée.

Trois cens prisonniers forcés de combattre comme gladiateurs pour honorer les funérailles de Crixus.

Appian.

Ce fut peu pour Spartacus en cette occasion de vaincre, il voulut insulter. On sait que c'étoit l'usage des Romains de donner des combats de gladiateurs aux funérailles des hommes illustres. Spartacus fit rendre ce même honneur aux manes de son compagnon Crixus : & ayant choisi trois cens des plus braves entre les prisonniers qu'il avoit faits dans ses deux victoires, il les força de combattre autour d'un bucher qu'il dressa ; sans doute pour apprendre aux Romains, que s'ils se jouoient du sang des hommes, ils pouvoient être exposés eux-

a Periucertum stolidior an vanior. *Sall. Hist. l.* IV.

mêmes à un semblable traitement. Il fit tuer tout le reste des prisonniers, & les bêtes de somme qui n'étoient point en état de service : il brûla tous les bagages inutiles qu'il avoit pris sur les ennemis : & voyant que ses prospérités avoient augmenté le nombre de ses soldats jusqu'à six vingts mille, il osa former le dessein de marcher contre Rome.

An. R. 682. Av. J. C.

Spartacus marche contre Rome.

Il n'en étoit pas fort loin, puisque les Consuls réunis allérent avec ce qu'ils avoient pu rassembler de troupes se poster devant lui dans le * Picenum. Cet obstacle paroît avoir rompu le projet de Spartacus. Mais il s'en vengea sur le Proconsul C. Cassius & le Préteur Cn. Manlius, qu'il battit & força de prendre la fuite.

* *Marche d'Ancone.*

Le Sénat étoit extrêmement mécontent de tous les Généraux de cette année : & avec raison. Car tant de défaites arrivées coup sur coup ne venoient pas seulement de la bravoure & de la bonne conduite des ennemis. Le luxe & la mollesse régnoient dans les armées Romaines : la discipline y étoit sans vigueur : on prodiguoit les récompenses militaires sans attendre qu'elles fussent méritées : & Caton refusa celles que lui offroit le Consul Gellius, sous les ordres duquel

Luxe & mauvaise discipline dans les armées Romaines. *Plut. in Cat.*

il servoit, ne voulant point d'un honneur qu'il disoit ne lui être pas dû.

AN. R. 681. AV. J. C. 71

CN. AUFIDIUS ORESTES.
P. CORNELIUS LENTULUS SURA.

Crassus Préteur est chargé de la guerre contre Spartacus.

Les nouveaux Consuls n'auroient pas vraisemblablement mieux conduit les affaires, que ceux de l'année précédente. Aufidius n'est connu par aucun endroit. Lentulus Sura est celui qui dans la suite conjura avec Catilina, & qui fut étranglé pour ce sujet sous le Consulat de Cicéron. Toute la ressource de la République fut donc Crassus, qui étoit Préteur, & qui dans la guerre de Sylla avoit fait preuve d'habileté & de courage. Il reçut ordre de marcher contre Spartacus : & sa réputation engagea plusieurs des premiers citoyens à l'accompagner dans cette guerre.

Plut. in Crasso.

Sa sévérité. Il fait décimer une cohorte.

Il se montra tout d'un coup digne de la confiance que l'on avoit prise en lui. Car étant venu prendre le commandement de l'armée du Picenum, il détacha Mummius à la tête de deux légions avec ordre d'observer les mouvemens des ennemis, mais sans hazarder de combat, ni même d'escarmouche. Mummius exécuta mal cet ordre : & croyant avoir trouvé une belle occasion, il engagea

un combat, dont le succès justifia la sagesse du Préteur. Les soldats Romains prirent lâchement la fuite, & plusieurs revinrent au camp sans y rapporter leurs armes, qu'ils avoient jettées pour fuir plus commodément. Crassus agit alors en grand Capitaine, qui sait que la discipline est absolument nécessaire dans une armée, & que le nerf en est la sévérité. Il ne se contenta pas de faire une forte réprimande à Mummius : mais sur le nombre des soldats qui avoient le plus mal fait leur devoir, il en choisit cinq cens qu'il fit décimer. Cinquante furent exécutés ignominieusement à la vûe de toute l'armée, sur qui cet exemple fit d'autant plus d'impression, qu'il étoit comme nouveau, & que depuis longtems il ne s'étoit pratiqué rien de pareil. De plus en rendant les armes à ceux qui les avoient perdues, Crassus les obligea de donner des répondans pour ces armes, puisqu'ils avoient si mal gardé les premiéres. Cette précaution humiliante, & qui les menaçoit en même tems d'être châtiés par la bourse, les rendit plus soigneux de garder leurs armes & par honneur & par intérêt.

AN. R. 681.
AV. J. C. 71.

Ces troupes ayant donc appris à craindre la sévérité de leur Général plus

Il force Spartacus de se

An. R. 681. Av. J. C. 71. que le fer des ennemis, réparérent bientôt leur honte. Craſſus tailla en piéces un corps de dix mille eſclaves, dont les deux tiers demeurérent ſur le champ de bataille : & peu de tems après il remporta un avantage ſur Spartacus lui-même, & le força de gagner la Lucanie & de ſe retirer vers la mer.

Spartacus retirer vers le détroit de Sicile.

Spartacus tente inutilement de faire paſſer quelque partie de ſes troupes en Sicile.

Spartacus avoit ſon deſſein en s'approchant de Rhége & de la Sicile. Cette iſle avoit déja été le théâtre de deux guerres d'eſclaves : & il ne déſeſpéroit pas, s'il pouvoit ſeulement y faire paſſer quelque partie de ſes troupes, d'y rallumer un feu mal éteint, & qui ne demandoit qu'un peu d'aide pour reprendre avec autant de vivacité que jamais. La fortune ſembla même d'abord favoriſer ſes eſpérances. Il ſe trouva dans le Détroit quelques bâtimens de Pirates, avec leſquels il fit marché pour tranſporter deux mille de ſes ſoldats dans la Sicile. Mais les Pirates ayant reçu ſon argent, lui manquérent de parole, & s'en allérent d'un autre côté. Il avoit un ſi grand déſir de paſſer en Sicile, qu'il eſſaya même de traverſer le Détroit avec des trains & des radeaux. Ce fut en vain. La rapidité de la mer, reſſerrée en cet endroit par les terres, détruiſit de trop

Flor. III. 20.

fragiles ouvrages, & lui fit sentir tout d'un coup l'impossibilité de réussir. Cependant Crassus l'avoit suivi dans sa marche. Ainsi Spartacus se trouva acculé dans la Péninsule du * Bruttium : pays étroit pour une si grande armée, & où son ennemi entreprit de l'enfermer.

An. R. 681. Av. J.C. 71.

* Calabre Ultérieure.

Crassus enferme Spartacus dans le Bruttium par des lignes tirées d'une mer à l'autre.

Ce fut la nature même des lieux qui fit naître cette idée à Crassus. L'extrémité de l'Italie du côté de la Sicile forme une presqu'isle qui n'est jointe à la terre ferme que par un isthme d'environ douze lieues. Crassus fit fermer cet isthme d'une mer à l'autre par un fossé de quinze pieds de profondeur sur autant de largeur, fortifié d'une bonne & haute muraille. Et cet ouvrage, assurément très grand & très-difficile, fut achevé en fort peu de tems.

Spartacus force les lignes.

Spartacus avoit d'abord fait peu d'attention à l'entreprise des ennemis, & n'avoit tenu compte d'inquiéter les travailleurs. Il avoit songé seulement à armer son monde : & comme il étoit à portée de la mer de tous côtés, il invitoit les marchands à apporter à son camp, non de l'or & de l'argent, mais du fer. Il en amassa une grande quantité, fit fabriquer des armes, & en fournit abondamment toutes ses troupes.

An. R. 681. Av. J. C. 71.

Mais lorsqu'il vit les lignes achevées, pressé par la disette, & ne pouvant pas tirer des vivres ni du pays qu'il occupoit & qu'il avoit mangé, ni d'ailleurs, parce qu'il ne lui étoit plus possible de sortir & de s'étendre, il sentit la grandeur du péril, & résolut de forcer la barriére qu'on lui avoit opposée. Ses premiéres tentatives ne furent pas heureuses : il y perdit beaucoup de soldats, & fut repoussé. Pour empêcher que le courage de ses gens ne se rebutât, & pour le ranimer par le désespoir, il fit mettre en croix un prisonnier à la tête de son camp, afin qu'ils vissent de leurs yeux le supplice auquel ils étoient tous réservés, s'ils ne mettoient de leur côté la victoire, & s'ils tomboient entre les mains du Préteur. Enfin ayant observé une nuit, que la neige & le vent rendoient très-rude & très-fâcheuse, il trouva moyen de combler un endroit du fossé avec de la terre & des fascines, & fit passer toute son armée.

Effroi de Crassus.

Crassus, qui avoit crû tenir Spartacus bien enfermé, & vaincre sans coup férir, fut si consterné de voir que sa proie lui échappoit, & si frappé de la crainte des maux dont l'Italie sembloit de nouveau menacée, que dans un pre-

mier mouvement de frayeur il écrivit au Sénat qu'il falloit appeller au plus tôt & Varron Lucullus, qui revenoit de la guerre de Thrace, & Pompée, qui ayant entiérement pacifié l'Espagne, étoit sur son retour. Il ne mit pas néanmoins toute sa confiance en ces secours qu'il demandoit ; & ayant remarqué que les esclaves Gaulois de nation, à qui le malheur même & la mort de leur ancien commandant Crixus n'avoient pu apprendre à se soumettre avec docilité à la conduite de Spartacus, s'étoient séparés de cet habile chef, & faisoient corps à part, il tomba sur eux ; & les ayant mis en désordre, il les auroit absolument taillés en piéces, si Spartacus, qui n'étoit pas loin, ne fût promptement accouru pour les tirer de danger. Ce succès rendit le courage à Crassus : & se repentant alors d'avoir montré de la timidité, & d'avoir invité à le joindre des Généraux qui viendroient lui enlever la gloire de terminer cette guerre, il se hâta de les prévenir.

An. R. 681. Av. J. C. 71.

Il remporte un avantage qui lui rend l'espérance.

Les Gaulois campoient toujours séparément de Spartacus, & ils avoient même leurs Chefs particuliers, Gannicius & Castus. Le Préteur trouva moyen de tromper Spartacus, & de lui persuader

Nouvelle victoire de Crassus. *Frontin.* II. 5. 34.

An. R. 681. Av. J. C. 71. que les principales forces Romaines étoient vis-à-vis de lui, pendant qu'elles marchoient réellement contre les deux autres Commandans. Il remporta une victoire signalée. Trente-cinq mille des ennemis, selon l'Epitome de Tite Live, restérent sur la place. Plutarque ne fait monter le nombre des morts qu'à douze mille trois cens. Mais il observe que ces esclaves s'étoient battus avec tant de courage, que sur une si grande multitude de morts, il ne s'en trouva que deux qui fussent blessés par derriére. Cette victoire répara glorieusement la honte des défaites précédentes que les Romains avoient souffertes. Ils recouvrérent des Aigles Romaines au nombre de cinq, vingt-six drapeaux, & cinq faisceaux avec les haches.

Un de ses Lieutenans & son Questeur sont défaits. *Plut.*

Spartacus, après une perte si considérable, crut devoir s'éloigner du vainqueur, & tira vers la Pouille. Crassus détacha pour le poursuivre & le harceler dans sa retraite un de ses Lieutenans & son Questeur. Ceux-ci méprisant un ennemi qui fuyoit, le suivirent de si près qu'ils lui présentérent une occasion de se retourner contre eux & de les combattre avec avantage. Les Romains prirent la fuite fort en désordre, & le

Questeur ayant été blessé eut bien de la peine à se sauver. AN. R. 681. AV. J. C. 71.

Ce succès causa la perte de Spartacus, parce que ses soldats en devinrent si fiers, qu'ils ne voulurent plus continuer la route qu'il leur avoit fait prendre, & le forcérent de revenir sur ses pas pour chercher Crassus. Une autre raison encore contribua à déterminer Spartacus à ce parti : c'est qu'il apprit que Varron Lucullus étoit arrivé de Macédoine à Brindes : ce qui lui fit appréhender d'être enveloppé entre deux armées ennemies. Crassus ne souhaitoit pas moins une bataille décisive. Pompée approchoit : & comme ce Général étoit extrémement agréable au Peuple, les amis qu'il avoit dans Rome, disoient publiquement dans les assemblées, qu'il falloit l'envoyer contre Spartacus, & que lui seul étoit né pour terminer les guerres honteuses au nom Romain. Ainsi & Crassus & Spartacus désirant également le combat, on en vint bientôt à une action générale, où de part & d'autre on déploya toutes ses forces.

Derniére bataille où Spartacus est vaincu & tué.

Spartacus déterminé à vaincre ou mourir dans cette occasion, témoigna sa résolution par une action remarquable. Il tua son cheval à la tête de son armée,

An. R. 681. Av. J. C. 71. disant que s'il étoit vainqueur, il ne manqueroit point assurément de chevaux ; & que s'il étoit vaincu, il n'en auroit plus besoin. Il combattit en désespéré, cherchant à joindre Crassus, & perçant pour aller à lui les bataillons les plus épais. Il tua de sa main deux Centurions : mais il ne put pas venir jusqu'au Général ; & ayant été blessé, il continua de se défendre avec un courage invincible, jusqu'à ce qu'enfin il tomba percé de coups. Après sa mort, tout fuit ; & comme les vainqueurs ne faisoient quartier à personne, le carnage fut horrible ; il resta quarante mille esclaves sur la place. Du côté des Romains la perte fut de mille hommes : mais elle se trouva compensée par trois mille citoyens Romains qui étoient tenus dans les fers de Spartacus, & qu'on recouvra par la victoire. Le corps de cet illustre gladiateur, comparable aux plus grands Généraux, fut cherché en vain, & ne put être démêlé dans la foule des morts.

Vanité de Pompée, qui ayant défait un petit corps de fuyards, veut s'attribuer la gloire d'avoir mis fin à la guerre.

De ce désastre il se sauva néanmoins un assez grand nombre d'esclaves, dont plusieurs se rallièrent, & formèrent diverses bandes. Un de ces pelotons, composé d'environ cinq mille, ayant été rencontré par Pompée, fut taillé en pié-

ces : & sur un si léger fondement, ce Général, par une vanité qui ne lui fait pas d'honneur, voulut s'attribuer & ravir au véritable vainqueur la gloire d'avoir mis fin à la guerre. Il écrivit au Sénat, » que » Crassus avoit mis en fuite les esclaves, » mais que pour lui il avoit coupé jus- » qu'aux racines de la rebellion. « Cicéron en plus d'un endroit a flaté cette injuste prétention de Pompée, parce qu'il l'aimoit, & qu'au contraire il haïssoit Crassus. Mais l'Histoire a été plus équitable : & Crassus est demeuré en possession de l'honneur qui lui appartient à juste titre, d'avoir par sa vigilance, par son habileté, & par son courage, terminé heureusement dans l'espace de six mois une guerre, qui n'avoit pas donné de beaucoup moindres allarmes aux Romains, que celle d'Annibal. Il poursuivit tous les restes des fugitifs, & en purgea entiérement l'Italie. Six mille d'entre eux, qui tombérent vivans entre ses mains, furent mis en croix tout le long du chemin depuis Capoue jusqu'à Rome.

An. R. 683. Av. J. C. 71.

Plut. in Crasso & Pomp.

Cic. in Verr. V. 5. & pro L. Manil. 30.

Orof. V. 24. Appian.

Crassus n'obtint que le petit Triomphe, ou *Ovation*, à cause de la condition méprisable des ennemis qu'il avoit vaincus. On lui accorda néanmoins une distinction qu'il avoit fort ambitionnée ;

Petit Triomphe décerné à Crassus.

An. R. 681. Av. J. C. 71. c'est qu'on lui permit de porter dans la cérémonie, non la couronne de myrte, selon l'usage de l'*Ovation*, mais celle de laurier, qui avoit jusques-là été réservée au grand Triomphe.

Plin XV. 29

FAITS DÉTACHÉS.

An. R. 681. L'année de la défaite de Spartacus fut féconde en triomphes pour les Romains. Métellus Pius & Pompée, comme nous l'avons dit plus haut, y triomphérent de l'Espagne, Crassus de Spartacus & des esclaves, & Varron Lucullus de la Thrace.

Varron Lucullus fait des conquêtes en Thrace, & triomphe.

Plut. in Lucullo.

Ce Lucullus étoit frére de celui dont nous aurons bientôt à raconter les exploits contre Mithridate. Il se nommoit M. Terentius Varro Lucullus, parce qu'il avoit été adopté par un Varron, dont il prit les noms, ajoutant pour dernier surnom celui de la famille à laquelle il appartenoit par sa naissance. Les deux fréres s'aimoient tendrement: & L. Lucullus, qui étoit l'aîné, attendit pour demander l'Edilité, que son frére fût en état de la demander & de l'exercer avec lui.

M. Lucullus, dont nous parlons ici, succéda à son frére dans le Consulat: & après l'année de sa Magistrature, ayant

eu la Macédoine pour Province, il s'y comporta en brave homme & en grand Capitaine. Il porta les armes Romaines bien avant dans la Thrace, attaqua les Besses, Peuple célébre chez les Anciens par sa férocité, & prit sur eux la ville de Philippopolis, qui garde encore aujourd'hui le même nom, & est située sur l'Hébre ; * & celle d'Uscudama, que plusieurs croyent être la même qu'*Andrinople*. Il semble qu'il ait eu dessein de faire la guerre à Mithridate d'un côté, pendant que son frére la lui faisoit de l'autre. Car il poussa, si nous en croyons Florus, jusqu'au Tanaïs & aux Palus Méotides. Il soumit aussi toute la côte du Pont-Euxin, depuis les Bouches du Danube jusqu'au Bosphore de Thrace, & enleva d'Apollonie, ville située sur cette côte, un Colosse d'Apollon de trente coudées de haut, qu'il plaça dans le Capitole. Il n'employa que deux campagnes à toutes ces expéditions, & vint ensuite recevoir à Rome l'honneur du triomphe qu'il avoit bien mérité.

Freinshem. XCVII. 16.

Flor. III. 4.

Son prédécesseur lui avoit frayé le chemin à toutes ces conquêtes. C'étoit Curion, qui ayant été Consul en 676, avoit été envoyé l'année suivante en

Autres Proconsuls de Macédoine, qui avant Lucullus avoient fait la guerre contre les Thraces.

* *Ce fleuve est appellé par les Turcs Mariza.*

Macédoine. Il avoit subjugué les Dardaniens, nation belliqueuse, & qui avoit de tout tems fatigué les Macédoniens, au Nord desquels elle habitoit. Il conquit aussi la Mésie, & pénétra jusqu'au Danube & à la Dace. Voilà à-peu-près tout ce que nous savons de ses exploits. Mais Frontin nous a conservé un trait de sa fermeté à maintenir la discipline, qui mérite de n'être pas oublié.

Frontin. Stratag. IV. 1. 43.

Lorsqu'il se préparoit à partir pour son expédition contre les Dardaniens, de cinq légions qu'il avoit sous ses ordres, une se mutina, & déclara qu'elle ne suivroit point un Général téméraire, qui menoit ses troupes à une perte certaine. Curion, loin de céder à leurs plaintes, résolut de les réduire : & ayant fait mettre sous les armes les quatre autres légions, il obligea les mutins à venir sans armes & sans ceinture hacher de la paille & creuser un fossé. Ensuite il cassa la légion séditieuse, sans se laisser fléchir par toutes les protestations de soumission & les priéres les plus humbles, & il en distribua les soldats dans les autres légions. Un Général si ferme, & qui savoit si bien se faire obéir de ses troupes, étoit bien propre à vaincre les ennemis. De retour à Rome il triompha.

Avant

Avant lui deux autres Proconsuls de Macédoine avoient aussi fait la guerre aux peuples Barbares voisins de cette Province, Ap. Claudius, & Dolabella, qui avoient été Consuls, l'un en 673, & l'autre deux ans auparavant. Appius n'eut pas de succès : & dans le chagrin qu'il en conçut, ayant été attaqué d'une maladie, il mourut dans la Province même. Dolabella, plus brave ou plus heureux, avoit mieux réussi, & avoit remporté l'honneur du Triomphe. *Freinshem. XCI. 21.*

Par le peu que nous venons de dire, il paroît que Cicéron a eu raison d'assurer que le gouvernement de Macédoine étoit a une pépiniére de Triomphateurs. Cette Province étoit sans cesse infestée par des Nations inquiétes & féroces : & leurs courses continuelles présentoient une belle matiére à l'avidité qu'avoient presque tous les Généraux Romains d'obtenir un honneur, qui étoit pour eux le comble de la gloire.

Les événemens de l'intérieur de la République nous fournissent, pendant les années que nous parcourons, un assez grand nombre d'objets intéressans. Le premier qui s'offre, ce sont les soins que *Nouveau recueil de vers Sibyllins ra-*

a Provincia ex omnibus una maximè triumphalis. *Cic. in Pis. n. 44.*

massés de toutes parts. se donna le Sénat pour réparer la perte des Livres Sibyllins, consumés dans l'in-
Freinshem. XCI. 22. 23. cendie du Capitole. Ce fut sous le Consulat de Cn. Octavius & de Curion, l'an de Rome 676, que l'on envoya des Députés du Sénat en Asie pour rassembler tout ce qu'ils pourroient trouver d'Oracles de la Sibylle. Peut-être un tremblement de terre, qui se fit sentir cette
* *Rieti.* même année à * Réaté, contribua-t-il à tourner l'attention des Romains du côté de la religion & des dieux. Il fut très-violent, & accompagné d'un phéno-
Plin. II. 35. méne singulier. On vit comme une étincelle se détacher d'une étoile, puis se grossir en s'approchant de la terre jusqu'à former un disque égal à celui de la lune. Le ciel en fut éclairé, comme en un jour sombre & couvert de nuages : & quand cette espéce d'astre remonta, il parut s'allonger & prendre la forme d'une traînée de lumiére. Je n'ai pas besoin d'observer que ce phénoméne fut pris pour un prodige. Soit à cette occasion, soit pour quelque autre motif, on songea alors aux Livres Sibyllins perdus depuis sept ans. On ramassa d'Erythre, ville d'Eolide, qui passoit pour la patrie de la Sibylle, de Samos, d'Ilion, d'Afrique même & de Sicile, & enfin de diffé-

rentes villes d'Italie, tous les vers qui couroient sous le nom de Sibyllins. On en fit un choix, mais avec peu de critique : & Varron trouvoit dans ce recueil beaucoup d'interpolations, qu'il reconnoissoit aux Acrostiches. Cependant cette compilation, faite assez au hazard, étoit consultée comme contenant les volontés des dieux : si ce n'est que les gens d'esprit s'en moquoient souvent, comme nous le verrons dans la suite.

Un autre objet plus important, & qui remua les esprits pendant un espace de tems considérable, c'est le Tribunat. J'ai dit que Sylla en avoit extrémement affoibli la puissance, & diminué les droits. Mais le Peuple étoit idolâtre de cette Magistrature, qu'il regardoit comme le rempart de sa liberté. Aussi dès que Sylla fut mort, les Tribuns mirent tout en œuvre pour rentrer dans leurs anciens priviléges, & la guerre fut ouverte à ce sujet entre eux & les Consuls. Elle se fit surtout vivement sous le Consulat de Curion, qui soutint la réforme de Sylla contre le Tribun Sicinius. Contestations sur le Tribunat.

Ce Tribun eut de fréquentes prises avec le Consul : & comme il avoit le talent de la plaisanterie, il tournoit très-bien en ridicule son adversaire, qui

Curion, Orateur d'une espéce singuliére.

Cic. in Bruto, 213. & seqq.

lui donnoit beau jeu. Curion, Orateur unique dans son espéce, étoit profondément ignorant, & sans aucune teinture des connoissances que doit avoir quiconque a reçu une éducation honnête. Il avoit peu d'invention, nul ordre dans ses discours. Sa mémoire lui étoit souvent infidéle ; & Cicéron rapporte qu'un jour qu'ils plaidoient l'un contre l'autre, Curion en se levant pour prendre la parole, oublia dans le moment tout son plaidoyer: de sorte qu'il fut réduit à dire que c'étoient les enchantemens & les sortiléges de la partie adverse qui lui avoient fait perdre la mémoire. Pour ce qui est de l'action, elle étoit ridicule chez lui. Il se balançoit sans cesse en parlant, & donna lieu par cet endroit à une mauvaise plaisanterie de Sicinius. Car les deux Consuls ayant paru devant le Peuple sur la Tribune aux harangues ; & Cn. Octavius, qui avoit la goute, étant demeuré assis, & enveloppé de linges avec des cataplasmes & des fomentations, Curion parla au nom des deux. Lorsqu'il eut fini, le Tribun adressant la parole à Octavius, lui dit : *Jamais vous ne pourrez reconnoître les obligations que vous avez à votre Collégue, S'il ne s'étoit balancé à*

son ordinaire, les mouches vous auroient mangé. Il est étonnant que destitué de tant de parties nécessaires à l'éloquence, Curion ait pu passer pour Orateur. Mais il avoit une élocution abondante & ornée : & cette seule vertu couvroit jusqu'à un certain point le défaut de toutes les autres. Sicinius son adversaire étoit aussi un mauvais Orateur, & n'avoit en partage que beaucoup d'effronterie avec le talent de saisir le ridicule des gens, & d'en faire des peintures très-plaisantes. Au reste ce ne fut point par des discours que la querelle fut terminée. On employa une voie plus courte & plus efficace. Sicinius fut assassiné : & sa mort fut avec bien de la vraisemblance attribuée à Curion.

Sallust. Hist. III. in Orat. Macri.

Malgré la fin funeste de ce Tribun, la cause qu'il avoit soutenue trouva encore des défenseurs : & l'année suivante le Consul Cotta fut obligé de consentir que l'on fit une bréche considérable à la loi que Sylla avoit portée au sujet du Tribunat. On en abrogea l'article qui excluoit des charges supérieures ceux qui avoient été Tribuns.

An. R. 677.

Bréche à la loi de Sylla contre les Tribuns

Freinshem. XCII. 17.

C'étoit avoir gagné quelque chose : mais il restoit beaucoup à faire. Plusieurs Tribuns poussérent successivement l'en-

treprise avec chaleur. Cicéron nous en fait connoître deux particuliérement, L. Quintius, & M. Lollius Palicanus, hommes sans naissance & sans vrai talent, mais capables d'imposer à la multitude par leur ton de hardiesse, par[a] un babil impétueux, que les ignorans prenoient pour éloquence, par leurs clameurs éternelles & leurs véhémentes invectives contre le Sénat & les Grands.

Cic. in Bruto, 223. & pro Cluent. 110.

L'affaire traîna néanmoins encore six ans : & peut-être n'auroit-elle pas réussi sans la foiblesse ou plutôt l'ambition de Pompée, qui dans la vûe de se gagner la faveur populaire, abandonna les maximes de Sylla & les intérêts de l'Aristocratie. Devenu Consul après deux Triomphes à l'âge de trente-quatre ans, ce qui eût été pour un autre le faîte des honneurs, il ne le regardoit que comme le commencement de sa grandeur & de sa fortune. Son plan étoit de se perpétuer, comme il fit, dans le commandement, en passant d'emploi en emploi, & de charge en charge. Il ne pouvoit exécuter ce projet que par le Peuple. Les Sénateurs étoient trop attentifs & trop intéressés à empêcher l'élévation excessive de l'un d'entre eux, pour ne pas tra-

Le Tribunat rétabli dans tous ses droits par Pompée.

a Palicanus, loquax magis quàm facundus. *Sallust. apud Quintil.* IV. 2.

verser ses vûes : au lieu que l'on obtient tout d'une multitude en la caressant. Il saisit donc l'occasion de s'attacher le Peuple pour jamais par un bienfait unique & désiré avec passion. Lorsqu'il revenoit d'Espagne, tout le Peuple l'attendoit comme son libérateur & son sauveur. Il ne trompa point ces espérances, & à peine eut-il pris possession du Consulat, qu'il rétablit la puissance des Tribuns dans tous ses droits : démarche ambitieuse, dont il eut plus d'une fois dans la suite sujet de se repentir.

Plut in Pomp.

Liv. Epit. XCVII.

Cicéron fait néanmoins l'apologie de Pompée par rapport à cet article, & l'excuse sur la nécessité. Il [a] prétend » qu'il » n'étoit pas possible d'obtenir du Peu» ple qu'il consentît à se passer du Tri» bunat, & qu'il falloit tôt ou tard que » cette charge reprît toute son ancienne » autorité. De-là il conclut qu'il étoit » avantageux que Pompée, qui étoit » sage & modéré, s'acquît auprès du » Peuple le mérite de cette affaire, plu» tôt que de le laisser à quelque citoyen

a Sensit (Pompeius) non posse deberi huic civitati illam potestatem. Quippe quam tantopere populus noster ignotam expetisset, quî posset carere cognitâ? Sapientis autem civis fuit, causam nec perniciosam, & ita popularem ut non posset obsisti, perniciosæ populari civi non relinquere. *Cic. de Leg.* III. 26.

» pernicieux, qui en auroit abusé pour » renverser la République. » Pompée peut avoir eu cette vûe, qui diminuera son tort. Mais il est difficile de croire que l'intérêt personnel ne l'ait pas déterminé en grande partie.

Disette de vivres dans Rome, tant que les Pirates furent maîtres de la mer.

An. R. 677.

La disette de vivres causa aussi beaucoup de troubles & de mouvemens dans Rome pendant les tems dont nous parlons. Nous voyons par un discours du Consul C. Cotta, qui s'est conservé parmi les fragmens de Salluste, que le mécontentement & le soulévement du Peuple alla jusqu'à mettre en danger la personne même des Consuls. Du reste nous n'avons aucun détail sur les circonstances particuliéres de ces séditions, & la cause du mal nous est plus connue que ses effets. C'étoient les Pirates qui couvrant alors de leurs vaisseaux toute la Méditerranée, en interrompoient absolument le commerce, & enlevoient très-souvent les provisions de bled que l'on envoyoit par mer à Rome. On tenta divers remédes. Les Magistrats firent des largesses de bled à la multitude. La République, conformément à un décret du Sénat, & à une loi portée par les Consuls Varron Lucullus & C. Cassius, en acheta une grande quantité en Sicile, & dépensa pour cet

An. R. 679.

Cic. in Verr. III. 163.

article seul du bled de Sicile quatre millions cinq cens mille livres pendant les trois ans de la Préture de Verrès. Mais tous ces soulagemens de détail ne produisirent qu'un bien momentané. Il s'agissoit d'arrêter les incursions des Pirates : & ce ne fut que lorsque Pompée en eut purgé les mers, que l'abondance fut rétablie dans Rome.

Questure de Cicéron.

Dans cette calamité publique Cicéron signala son zéle pour le service de l'Etat selon l'étendue de la sphére dans laquelle il étoit alors renfermé : car il ne faisoit que commencer à prendre part aux affaires du gouvernement. Il fut nommé à la Questure, qui étoit le premier dégré des honneurs, sous les Consuls Cn. Octavius & Curion, étant pour lors âgé de trente & un ans : & il ne nous a pas laissé ignorer que dans cette nomination il eut une des premiéres places. Il exerça la Questure l'année suivante en Sicile sous le Consulat de L. Octavius & de C. Cotta. La Sicile avoit deux Questeurs, dont l'un résidoit à Syracuse, & l'autre à Lilybée. Ce fut ce dernier département qui échut à Cicéron. Il s'y montra très ardent à presser les Siciliens de fournir la quantité de bled qu'ils devoient envoyer à Rome : & son activité, qui les

AN. R. 676.

Cic. in Pis. 2.

AN. R. 677.

Plut. in Cic.

gênoit & les incommodoit un peu, excita d'abord des plaintes. Mais lorsqu'ils eurent reconnu son équité, sa douceur, & l'attention qu'il apportoit aux affaires, ils changérent leurs murmures en louanges & en applaudissemens : & ils lui témoignérent leur reconnoissance par des honneurs qu'ils n'avoient rendus à aucun de ceux qui l'avoient précédé.

Voici le plan qu'il nous a tracé lui-même de son administration. » [a] Pendant ma » Questure de Sicile, dit-il, j'envoyai » à Rome une grande quantité de bled ; » je méritai par ma conduite que les » négocians se louassent de ma justice » & de la facilité de mes mœurs ; les » citoyens, de la noblesse de mes procé» dés ; les Alliés, de mon désintéresse» ment : tous enfin me rendirent té» moignage d'une exactitude parfaite à » remplir toutes les parties de mon de» voir. » Une conduite si louable partoit de principes plus nobles encore & plus élevés, & dignes d'être proposés pour modéles à tous ceux qui participent en quelque façon que ce puisse être

a Frumenti in summa caritate maximum numerum miseram. Negotiatoribus comis, mercatoribus justus, municipibus liberalis, sociis abstinens, omnibus eram visus in omni officio diligentissimus. *Cic. pro Plancio*, n. 64.

à l'autorité publique. On ne peut lire sans admiration ce portrait qu'il nous fait de son cœur & de ses sentimens : » Dans a toutes les Magistratures dont » j'ai été honoré, dit-il, j'en ai toujours » regardé les devoirs comme des obli- » gations sacrées & religieuses. Lorsque » j'ai été nommé Questeur, j'ai pensé » que cette charge n'étoit pas un don » que le peuple me faisoit pour me dé- » corer, mais un dépôt dont je devois » lui rendre compte. Envoyé pour exer- » cer la Questure en Sicile, je me suis » figuré que tous les regards étoient at- » tachés sur moi ; que j'étois comme » placé sur un théatre exposé aux yeux de » l'Univers : & en conséquence bien loin » de lâcher la bride à des passions effré- » nées, je me suis fait une loi de me » priver même des plaisirs & des dou- » ceurs que la nature & le besoin sem-

a Ego, quos adhuc mihi Magistratus populus Romanus mandavit, sic eos accepi, ut me omnium officiorum obstringi religione arbitrarer. Ita Quæstor sum factus, ut mihi honorem illum, non solùm datum, sed etiam creditum ac commissum putarem. Sic. obtinui Quæsturam in provincia Siciliæ, ut omnium oculos in me unum conjectos arbitrarer, ut me Quæsturamque meam quasi in aliquo Orbis terræ theatro versari existimarem ; ut omnia semper quæ jucunda videntur esse, non modò his extraordinariis cupiditatibus, sed etiam ipsi naturæ ac necessitati denegarem. *Cic. in Verr. l. V. n.* 35.

» blent indispensablement exiger. »

Comme M. Rollin a traité dans l'Histoire * Ancienne le fait de la découverte du tombeau d'Archiméde par Cicéron pendant sa Questure, je n'en parlerai point ici. Mais je ne puis me dispenser de rapporter la petite mortification qu'essuya la vanité de notre nouveau Magistrat à son retour en Italie, & qu'il nous a racontée lui-même fort naïvement.

* *Tome X. Hist. de Syracus.*

Petite mortification qu'il essuye au sujet de sa Questure.

Par l'exposé que je viens de faire, on voit assez que Cicéron se faisoit grand honneur de sa Questure; & il avoue qu'il en étoit si plein lorsqu'il partit de Sicile, qu'il croyoit qu'à Rome on ne parloit d'autre chose. Il fut donc bien étonné lorsqu'en passant par Pouzzole dans la saison où on y prenoit les eaux, ce qui rassembloit en ce lieu beaucoup de monde, la premiére personne qu'il rencontra, lui demanda quand il étoit parti de Rome, & ce qu'il y avoit de nouveau à la ville. *Je ne viens point de Rome*, répondit-il d'un air assez fâché, *mais de Province. Il est vrai*, lui dit celui qui l'avoit interrogé : *c'est d'Afrique, je pense*. Cicéron se trouva encore plus piqué, & répliqua vivement qu'il avoit eu la Sicile pour province, & non pas l'A-

frique. Alors un tiers se mêla dans la conversation; & reprochant au premier qu'il n'étoit point au fait des choses, *Eh! ne savez-vous pas*, lui dit-il, *que Cicéron a été Questeur à Syracuse?* Or c'étoit à Lilybée, comme nous l'avons dit. A cette derniére attaque, Cicéron prit son parti en galant homme; & renonçant à la fantaisie de vouloir être regardé comme un personnage important, il se [a] confondit dans la foule, & voulut bien passer pour être venu à Pouzzole prendre les eaux avec les autres.

Il prend le parti de se fixer pour toujours à Rome.

Cette petite avanture lui fit faire des réflexions fort sérieuses. Il conçut [b] que le Peuple Romain étoit peu sensible à ce qui ne frappoit que ses oreilles, & que c'étoit sur ses yeux qu'il falloit agir. De ce moment il fit son plan de se fixer dans la ville, de se rendre assidu sous les yeux de ses concitoyens, de faire de la place publique comme son domicile: & fondant sur son éloquence toutes les espérances de sa fortune, non-seule-

a Destiti stomachari, & me unum ex iis feci qui ad aquas venissent. *Cic. pro Plant. n.* 65.

b Posteaquam sensi populum Romanum aures hebetiores, oculos acres atque acutos, habere, destiti quid de me audituri essent homines cogitare; feci ut posteà quotidie me præsentem viderent: habitavi in oculis, pressi forum: neminem à congressu meo neque janitor meus, neque somnus absterruit. *Idem ibid. n.* 67.

ment il travailla à se faire un grand nom par de fréquentes & brillantes plaidoiries, mais il se livra tellement aux besoins de tous ceux qui recherchoient son appui, qu'à toute heure du jour & de la nuit il étoit accessible, & que jamais personne ne trouva sa porte fermée.

Jeunesse de César.

Le seul rival que Cicéron eût eu à craindre par rapport à la gloire de l'éloquence, tout le monde le sait, c'est César. Il s'y exerça beaucoup dans sa jeunesse. Mais son ambition étoit bien différente de celle de Cicéron. Celui-ci ne cherchoit qu'à briller dans la République : & pour cela l'éloquence lui suffisoit. César aspiroit à s'en rendre maître : & les armes seules pouvoient l'y faire parvenir.

S'il avoit été capable de se contenter de la plus haute fortune à laquelle puisse aspirer un citoyen dans un Etat libre, sa naissance soutenue du plus grand génie qui fut jamais, & de l'assemblage de tous les talens, ne pouvoit manquer de l'y porter. La maison des Jules, dont il sortoit, étoit Patricienne ; & ayant été transportée d'Albe à Rome par le Roi Tullus Hostilius, elle avoit été décorée dès le commencement de la Ré-

Liv. I. 30.

publique par les plus hautes dignités. Voilà ce qui est incontestable. Mais comme toutes les grandes noblesses ont leurs chiméres, les Jules faisoient remonter leur origine jusqu'au tems des Fables, & jusqu'à Jule fils d'Enée & par conséquent petit-fils de Vénus. Le surnom de César n'étoit pas fort ancien dans cette maison. Le premier que je trouve le porter dans l'Histoire est Sex. Julius César, qui fut Préteur l'an de Rome 544. On croit assez communément que ce surnom désigne un enfant pour la naissance duquel il a fallu ouvrir * avec le fer le sein de sa mére : & cette opération très-périlleuse & très-rare, en a même retenu le nom d'opération *Césarienne*. Selon une autre étymologie pour le moins aussi vraisemblable, * *César* signifie un enfant qui est né avec une longue chevelure.

* à caeso matris utero. Plin. VII. 9.

* à caesarie.

C'étoit donc de cette branche de la maison des Jules qu'étoit issu celui dont nous parlons, & qui a rendu le nom de *César* le plus illustre de l'Univers. Tout ce que nous savons de son pére, c'est qu'il avoit été Préteur, & qu'il mourut subitement le matin en se chauffant, lorsque son fils n'étoit encore que dans sa seiziéme année. La mére de César se

Plin. VII. 53.

nommoit Aurélia, Dame de mérite & de vertu, & d'une famille très-noble, quoique Plébéienne. Elle est louée pour avoir veillé avec grand soin à l'éducation de son fils : mais elle réussit bien mieux pour les talens que pour les mœurs.

De caus. corr. Eloq. n. 28.

Nous avons déja parlé de César à l'occasion des dangers qu'il courut sous la Dictature de Sylla : & nous l'avons laissé presque fugitif, & obligé d'aller servir en Asie sous Thermus pour éviter la colére du terrible Dictateur. Pendant qu'il étoit en ce pays, il fit à sa réputation une tache ineffaçable. Il alla par deux fois à la cour de Nicoméde Roi de Bithynie : & ses liaisons avec un Prince de mœurs très-corrompues, donnérent lieu à de mauvais bruits, qui lui ont attiré, tant qu'il a vécu, des reproches sanglans & de la part de ses ennemis, & même de la part de ses soldats. Il s'en tenoit très-offensé, & fit souvent les déclarations & les protestations les plus fortes pour appaiser ces fâcheux soupçons, & il ne put y réussir. Au reste il se distingua dès-lors par sa bravoure : & dans la prise de Mitylène, qui seule de toutes les villes d'Asie n'avoit pas encore posé les armes depuis que Mithridate avoit été vaincu par Sylla, il mé-

César en Asie.

Suet. in Cæs. 2.

rita l'honneur d'une couronne civique, qui lui fut donnée par son Général.

Il passa ensuite dans l'armée de Servilius, qui faisoit la guerre en Cilicie contre les Pirates. Mais il n'y demeura pas longtems. Dès qu'il sçut la mort de Sylla, il revint promptement à Rome, attiré surtout par l'espérance d'y voir renaître de nouveaux troubles, & de profiter des mouvemens de Lépidus. Son dessein étoit donc de se joindre à cette faction, & il fut de plus fortement sollicité d'y entrer. Mais l'incapacité qu'il reconnut dans le Chef, & le peu de forces du parti, l'en dégoutérent : & il ne crut pas sage de s'embarquer dans une entreprise si mal concertée. Son inclination pour cette cabale se manifesta néanmoins par l'ardeur avec laquelle il travailla, comme nous l'avons remarqué en son lieu, à obtenir une amnistie en faveur de ceux qui y avoient pris part.

Il revient à Rome après la mort de Sylla.

Tout étant calme dans la République, César, qui n'avoit pas encore assez de pouvoir pour y exciter des tempêtes, suivit la route que prenoient d'ordinaire les jeunes gens curieux de se faire un nom, & il accusa un homme illustre & puissant. C'étoit Dolabella, Consul en 671, & qui au retour de son gouver-

Il accuse Dolabella.

nement de Macédoine, avoit obtenu l'honneur du triomphe. César âgé seulement de vingt & un ans attaqua un homme de cette importance, & prétendit faire condamner Dolabella comme coupable de concussion. La cause étoit bonne en soi, & il produisoit un grand nombre de témoins qui chargeoient l'accusé. Il la plaida parfaitement, & son discours est cité plus de cent ans après sa mort comme se faisant lire avec admiration. Il succomba néanmoins. Hortensius & Cotta, qui tenoient alors le haut bout dans le barreau, sauvérent Dolabella par leur éloquence, & firent perdre à César une cause qu'il croyoit infaillible.

Auct. de caus. corr. Eloq. c. 34. Plut. in Caes.

Le mauvais succès de cette affaire lui causa du chagrin : & partie pour laisser assoupir le grand éclat qu'elle avoit fait, partie pour achever de se former à l'éloquence, il résolut de s'absenter, & d'aller à Rhodes prendre des leçons d'Apollonius Molo, célébre Rhéteur, dont le goût & les lumiéres avoient aussi été utiles à Cicéron. Mais dans le trajet il fut pris par les Pirates auprès de l'isle Pharmacuse, qui est située vis-à-vis de la ville de Milet en Asie.

Il retourne en Asie. *Sueton.*

César prisonnier de misérables Pirates, se conduisit avec eux comme s'il

Il est pris par des Pirates.

eût été leur maître. Premiérement sur ce qu'ils lui demandérent vingt talens pour sa rançon, il se moqua d'eux, & leur dit qu'ils ne savoient pas qui étoit celui qu'ils avoient pris : il leur en promit cinquante. Il fit partir ensuite tout son monde, qu'il envoya dans les villes voisines pour lui ramasser cette somme, & demeura trente-huit jours au milieu de ces scélérats, n'ayant auprès de lui que son médecin & deux domestiques, & conservant pendant tout ce tems, non-seulement une sécurité parfaite, mais un air d'empire : ensorte que lorsqu'il reposoit, s'ils l'incommodoient par leur bruit, il leur envoyoit ordre de faire silence. Cherchant à passer son tems, il s'amusoit à composer quelque morceau de poésie, ou des discours oratoires, qu'il lisoit ensuite à ces Pirates ; & s'ils n'admiroient pas ces piéces, il les traitoit d'ignorans & de barbares. Du reste il se familiarisoit avec eux, & prenoit part à leurs jeux & à leurs exercices, mais gardant néanmoins si bien son rang, que de tems en tems il les menaçoit de les faire mettre en croix. Les Pirates goûtoient fort les façons aisées de leur prisonnier : & ils étoient bien éloignés de prendre ses menaces pour sérieuses. Il

qu'il fait ensuite mettre en croix.
Suet. & Plut.

les vérifia néanmoins : & lorsqu'on lui eut apporté la somme qu'on lui avoit promise, s'étant fait conduire à Milet, aussitôt, avec cette activité qui est un des traits des plus marqués de son caractére, il assemble & équipe ce qu'il trouva de petits bâtimens dans le port des Miléfiens, & vient surprendre ses Pirates, qui étoient encore à l'ancre auprès de l'isle de Pharmacuse. Il les bat, coule à fond quelques-uns de leurs vaisseaux, en prend d'autres qu'il améne à Milet, & fait mettre les Pirates en prison. Sur le champ il va trouver le Proconsul d'Asie Junius, qui étoit en Bithynie, & lui demande ses ordres pour le supplice des prisonniers. Ce Proconsul étoit foible & avide. La gloire que s'acquéroit ce jeune homme, le piquoit de jalousie : & il n'eût pas été fâché de mettre la main sur le butin, qui étoit considérable. Il répondit donc qu'il ne prétendoit point faire exécuter ces prisonniers, mais les vendre. Ce n'étoit pas-là le compte de César. Il repart avec la même diligence, revient à Milet ; & avant que les ordres du Proconsul eussent pû y arriver, de son autorité privée, il fait mettre en croix les Pirates, comme il les en avoit souvent menacés. Seule-

ment, pour adoucir leur ſupplice, il leur fit auparavant couper la tête.

De-là il paſſa à Rhodes, ſelon ſon premier plan, & y fit quelque ſéjour. Mais des exercices d'éloquence ne ſuffiſoient pas pour occuper Céſar; ſurtout lorſqu'il y avoit lieu de faire uſage des armes. Comme donc Mithridate, qui ſe préparoit alors à ſa troiſiéme guerre contre les Romains, commençoit à ſoulever les peuples d'Aſie, Céſar paſſa dans cette Province: & quoique particulier, ayant ramaſſé quelques troupes, il donna la chaſſe à un Commandant de Mithridate, & raffermit dans l'alliance Romaine les villes d'Aſie qui s'étoient laiſſé un peu ébranler. *Suet. c. 4.*

Revenu à Rome, il travaille à ſe gagner la faveur du Peuple. *Plut.*

De retour à Rome, il n'eſt point de voie de ſe faire des amis, de ſe gagner la multitude, d'attirer ſur ſoi les regards, qu'il ne mît en œuvre: plaidoiries fréquentes, maniéres affables & pleines de politeſſe envers les derniers du peuple; magnificence dans ſon train, dans ſes équipages, & dans ſa table. Ses ennemis n'augurérent pas juſte des ſuites que ſon faſte devoit entraîner. Ils crurent que par des dépenſes auſſi exceſſives il ſe ruineroit bientôt, & qu'avec ſon patrimoine périroit ſon crédit. Il eſt vrai

qu'il se ruina : & avant que de posséder aucune Magistrature, il devoit déja treize cens talens, c'est-à dire, trois millions neuf cens mille livres de notre monnoie. Mais lorsqu'il en fut là, sa puissance avoit déja jetté de si profondes racines, qu'il ne fut pas possible de la détruire. [a] Les plus foibles commencemens, dit Plutarque, si on néglige d'y mettre ordre, deviennent à la longue redoutables, acquérant par le mépris même que l'on en fait, la facilité de s'accroître impunément. Il se trouva donc qu'au lieu qu'on avoit crû que César achetoit à grands frais un éclat de peu de durée, dans la réalité ce qu'il sacrifioit n'étoit rien en comparaison de ce qu'il avoit gagné.

Il allie la débauche avec l'ambition.

Les projets ambitieux qu'il rouloit dès lors échapèrent d'autant plus aisément à la pénétration même des plus clairvoyans, qu'il étoit homme de plaisir, ou, pour parler plus juste, livré à la débauche. Tout le monde sait ce mot qui donne l'idée la plus horrible de ses mœurs, *qu'il étoit le mari de toutes les femmes, & la femme de tous*

Suet. c. 52.

a Οὐδεμίαν ἀρχὴν πράγματος ἡγητέον οὕτω μικράν, ἣν οὐ ταχὺ ποιεῖ μεγάλην τὸ ἐνδελεχές· ἐκ τοῦ καταφρονηθῆναι τὸ μὴ κωλυθῆναι λαβοῦσαν.

les maris. Dès sa premiére jeunesse il étoit déja en intrigue avec Servilie sœur de Caton & mére de Brutus : & l'âge ne le corrigea pas. On ne pouvoit donc se persuader qu'il pût allier un dessein aussi sérieux & aussi difficile que celui de changer la forme de la République, avec une vie qui paroissoit toute occupée de folies & de débauches. Cicéron même, dont la vûe étoit si perçante, & qui prévoyoit de si loin les événemens, étoit embarrassé sur ce qui regardoit César : » J'ai reconnu, disoit-» il, dans toutes ses entreprises, dans » toute sa conduite, un plan suivi pour » s'élever à la tyrannie. Mais lorsque » je le voyois si moû dans son main-» tien, avec des gestes efféminés, une » chevelure si bien arrangée, je ne pou-» vois croire qu'un tel homme fût capa-» ble de former & d'exécuter le dessein » de renverser la République Romai-» ne. « *Plut.*

On ne peut pas douter qu'il n'ait eu cet objet en vûe dès ses premiéres années. Car on ne voit aucune démarche de lui qui ne tende à ce but, & qui n'y tende par une voie déterminée & constamment suivie. Toujours il se montra attentif à ranimer la faction populaire,

Il suit constamment le plan de faire revivre la faction de Marius.

à faire revivre le parti de Marius, & à combattre celui de Sylla. J'en ai déja rapporté divers traits, & la suite y sera conforme. La premiére charge qu'il obtint par les suffrages du Peuple, c'est le Tribunat des soldats : & dans cette charge il appuya de tout son crédit ceux qui vouloient rendre aux Tribuns du Peuple tous les droits & toute l'autorité dont Sylla les avoit dépouillés.

Suet. c. 5

Plut.

Il se découvrit encore bien davantage dans les funérailles de Julie sa tante, veuve du vieux Marius. Il fit l'éloge de cette Dame dans la Place suivant la coutume, & il osa faire porter à la suite du convoi les images des Marius, qui n'avoient point paru dans le public depuis la Dictature de Sylla. Cette hardiesse excita des clameurs contre César : mais le Peuple y répondit par des applaudissemens, & ne pouvoit se lasser de battre des mains, admirant avec des transports de joie le courage de celui qui rappelloit en quelque façon des enfers, après tant d'années, les honneurs de Marius.

A l'occasion de la mort de sa femme Cornélie fille de Cinna, César augmenta encore l'affection & la bienveillance que le peuple avoit conçue pour lui. Jusques-

là

là l'usage avoit été de ne faire l'éloge funébre que des Dames âgées, & non de celles qui mouroient jeunes. César rendit le premier cet honneur à la mémoire d'une jeune épouse : & par-là outre qu'il réveilloit toujours la tendresse du peuple pour la faction de Marius, dont Cinna avoit été un des principaux soutiens, il se fit regarder lui-même comme un homme qui avoit des sentimens, & qui n'étoit pas moins recommandable par le bon cœur, que par mille autres qualités brillantes.

Sa Questure en Espagne.

Il fit les éloges de sa tante & de sa femme, étant Questeur : & il partit ensuite pour l'Espagne, où il devoit exercer sa Questure sous le Préteur ou Proconsul Antistius Vétus. Par les loix Romaines, la liaison entre un Questeur & le Magistrat supérieur étoit sacrée, comme je l'ai remarqué ailleurs. César fut fidéle à cette maxime, & il étendit même dans la suite jusqu'au fils de Vétus l'amitié & la reconnoissance qu'il croyoit devoir au pére.

Effet que fait sur lui la vûe d'une statue d'Alexandre. *Suet. c. 7.*

Ce fut dans cette Province que rencontrant une statue d'Alexandre, il poussa un soupir, se reprochant à lui-même de n'avoir encore rien fait à un âge où le Roi de Macédoine avoit déja

ſubjugué la plus grande partie de l'Univers. Frappé de cette penſée, il demande ſon congé, & quitte l'Eſpagne avant le tems, animé d'un nouveau déſir de ſe ſignaler, & d'aggrandir ſa fortune. En arrivant en Italie, il ſaiſit la premiére occaſion qui ſe préſenta de troubler: & comme il ſçut que les Peuples de la * Gaule Tranſpadane, qui jouiſſoient ſeulement des priviléges & du titre de Latins, ſouhaitoient paſſionnément d'acquérir le droit de bourgeoiſie Romaine; il parcourut leurs villes pour les exhorter à agir: & il les auroit ſoulevés, & leur auroit fait prendre les armes, ſi les Conſuls n'euſſent retenu en Italie les troupes qui devoient aller faire la guerre à Mithridate. Ainſi cette tentative de Céſar demeura inutile: mais il n'en eut pas moins de hardieſſe pour eſſayer de nouvelles entrepriſes, comme nous le verrons en reprenant ſon Hiſtoire, lorſqu'il ſera tems de parler de ſon Edilité. Je vais maintenant rendre compte des commencemens de la guerre des Pirates, pour paſſer enſuite à celle que

* *La Gaule Ciſalpine, que nous appellons aujourd'hui Lombardie, étoit partagée par les Romains en Gaule* Ciſpadane, *c'eſt-à-dire, en deça du Pô du côté de Rome,* & Tranſpadane, *ou ſituée au-delà du Pô.*

Mithridate renouvella pour la troisiéme fois contre les Romains.

COMMENCEMENS
de la Guerre des Pirates.

Les Pirates sortoient originairement de Cilicie. Ils dûrent leurs premiers commencemens aux discordes civiles qui déchirérent pendant un très-long tems la maison des Séleucides, & le Royaume de Syrie. A la faveur de ces troubles affreux, & de l'affoiblissement de l'autorité Royale, les Ciliciens enlevérent de ces pays un nombre prodigieux d'esclaves. C'étoit pour eux un commerce sûr, & extrémement avantageux, parce que les Romains devenus riches depuis la prise de Carthage & celle de Corinthe, multipliérent leurs esclaves à l'infini. L'isle de Délos étoit le marché où se faisoit ce commerce : & souvent des dix mille esclaves que l'on y amenoit à la fois, étoient vendus le même jour. Les Rois de Chypre & d'Egypte, qui avoient toujours été en guerre avec ceux de Syrie, virent avec joie un Royaume ennemi désolé par les Pirates, & favorisérent leurs accroissemens. Les Romains les négligérent. L'éloignement

Origine & progrès de la puissance des Pirates.
Strab. l. XIV. *p.* 668. 669.

des lieux, d'autres soins plus importans & plus pressans les empêchérent d'arrêter dans ses commencemens une puissance, qui paroissoit d'abord méprisable, mais contre laquelle ils eurent besoin dans la suite de toutes les forces de leur Empire.

Plut. in Pomp. Appian. Mithrid. Flor. III 6. Oros. V. 23.

La guerre de Mithridate, au service duquel les Pirates s'attachérent, leur donna moyen de se fortifier & de s'accroître. Dès le tems du siége d'Athénes par Sylla, leurs courses commençoient à rendre la navigation difficile & périlleuse. Lucullus en fut fatigué, & se vit plus d'une fois obligé de se précautionner contre leurs embuches, lorsque par ordre de Sylla il travailloit à lui rassembler une flote de tous les pays maritimes alliés ou sujets des Romains.

Alors néanmoins ils ne s'étendoient pas encore beaucoup. Ils se renfermoient dans la mer entre Créte & Cyréne, & encore entre le Pirée & le Promontoire de Malée, appellé aujourd'hui le Cap *Malio*. Quoique cet espace ne soit pas fort grand, ils s'en contentoient volontiers, parce qu'ils y faisoient tant & de si riches prises, que cette mer leur paroissoit être pour eux toute d'or: & c'est le nom qu'ils lui donnoient.

D'ailleurs ils n'étoient pas encore assez puissans pour oser insulter la Sicile & l'Italie : & Mithridate, avec lequel ils agissoient de concert, étant alors maître de l'Asie, ne leur auroit pas permis d'en infester les côtes. Mais lorsque ce Prince fut contraint d'abandonner ses conquêtes, ne prenant plus d'intérêt à l'Asie, qui passoit dans une main étrangére, il lâcha la bride aux Pirates : & la guerre civile n'ayant point permis à Sylla d'y mettre ordre, leur puissance s'augmenta prodigieusement.

Enrichis par le pillage des côtes de l'Asie, ils furent bientôt en état d'armer non plus de petites barques, mais de gros bâtimens & des trirémes. Leur nombre s'accrut infiniment par cette multitude de gens qu'avoit ruinés la guerre entre Mithridate & les Romains, & qui cherchérent sur mer un revenu que la terre leur refusoit. Alors les Pirates formérent des armées; leurs Capitaines devinrent des Généraux. Ce fut peu pour eux d'attaquer les navigateurs. Ils firent des descentes, surprirent les villes qui n'étoient point fortifiées, emportérent de force, ou même assiégérent dans les formes celles qui étoient en état de défense : & par ces exploits

militaires, ils prétendirent même avoir annobli leur profession. Déja des hommes considérables & par leurs richesses, & par leur naissance, vaillans & pleins de cœur, prenoient parti avec eux, & bien loin de s'en faire une honte, s'imaginoient pouvoir y acquérir de l'honneur.

Enfin ils s'arrangérent en une espéce de République, dont la Cilicie étoit le centre, pays d'un abord difficile, & dont les côtes ne présentoient que des rochers & des écueils. C'étoit donc pour eux une sûre retraite : & ils en tirérent leur nom. On les appelloit tous Ciliciens, quoiqu'ils fussent un assemblage de presque toutes les nations de l'Orient. Comme ils s'éloignoient souvent de ce centre, ils avoient eu soin de se ménager sur les côtes qu'ils avoient coutume de parcourir, des entrepôts pour décharger leur butin : ils y avoient même des arcenaux de marine, très-bien fournis de fers, de cuivres, de bois, de cordages, en un mot de toutes les provisions nécessaires pour des vaisseaux. Ils construisirent aussi des tours fort exhaussées, d'où ils découvroient une grande étendue de mer, & appercevoient de loin leur proie. Enfin ils parvinrent à mettre dans leurs intérêts de

grandes & puissantes villes, telles que Phaselis, Olympe, & plusieurs autres, que la douceur d'un commerce, dont les Pirates faisoient tous les frais & couroient tous les risques, & dont elles tiroient un profit considérable, engagea à faire une indigne alliance avec les ennemis du genre humain.

Muréna, que Sylla avoit laissé en Asie, fit quelques légers efforts pour arrêter les progrès rapides de cette puissance : mais en vain. Il fallut envoyer de Rome des forces de terre & de mer sous la conduite de P. Servilius, AN. R. 674. qui ayant été Consul l'an de Rome 673, partit au sortir de son Consulat pour cette guerre. Les Pirates osérent tenir tête à une flote Romaine : & si le Proconsul remporta sur eux la victoire, ce ne fut pas sans avoir perdu beaucoup de monde. Après les avoir battus sur mer, il les poursuivit dans leurs retraites : il prit & rasa plusieurs de leurs forts, & même les deux plus grandes villes qui leur fussent alliées, Phaselis, & Olympe. Il pénétra aussi jusques dans les terres ; força avec beaucoup de peine & de péril la ville d'Isaure, & subjugua la nation des Isauriens. Mais le fruit de toutes ces conquêtes, &

Servilius Isauricus leur fait la guerre avec succès, sans les détruire.

d'une guerre faite sur les lieux pendant trois ans, se réduisit presque au nom d'*Isauricus* que prit le vainqueur, & à l'éclat d'un triomphe, dans lequel il satisfit beaucoup le peuple, par la vûe d'un grand nombre de Pirates faits prisonniers & chargés de chaînes. Du reste il avoit si peu coupé dans le vif, que sur le champ le mal reparut plus terrible que jamais, & exigea de la part des Romains de nouveaux efforts, qui eurent encore moins de succès que les premiers. Servilius triompha probablement sous le Consulat de Lucullus & de Cotta : & cette année même on chargea de faire la guerre aux Pirates Marc-Antoine, actuellement Préteur, avec la commission la plus étendue que jamais eût exercée aucun Général Romain, & telle à-peu-près qu'elle fut donnée dans la suite à Pompée pour le même objet.

AN. R. 673.

Commandement des mers donné au Préteur Marc-Antoine.

Cic. in Verr. II. 4. & ibi Ascon.

Antoine eut l'intendance & le commandement sur toutes les côtes maritimes qui reconnoissoient l'Empire Romain : emploi brillant, mais difficile, & dont il fut redevable au crédit du Consul Cotta, & à la faction de Céthégus, dont nous parlerons ailleurs. Il eût été à souhaiter que la recommandation

& la cabale, en lui faisant donner la charge, eussent pû lui donner le mérite. Ce Préteur étoit fils de l'Orateur Marc-Antoine, & pére du Triumvir : mais il n'eut ni l'éloquence de son pére, ni les vertus militaires de son fils. Salluste le dépeint comme le plus négligent de tous les hommes, a dissipateur & prodigue à l'excès, incapable d'aucune attention, sinon lorsque le moment pressoit.

Les pays maritimes, qu'il étoit chargé de défendre, ne se sentirent de l'autorité qui lui avoit été donnée, que par les rapines qu'il y exerça : & ce Commandant général, dont le pouvoir s'étendoit sur toutes les mers, se borna à attaquer l'isle de Créte, qui avoit fourni quelques troupes au Roi de Pont, & une retraite aux Pirates. Encore conduisit-il l'entreprise avec une sécurité & une présomption qui attirérent un affront au nom Romain. Il se croyoit si assuré de la victoire, qu'il portoit, dit Florus, presque plus de chaînes que d'armes sur ses vaisseaux. Les Crétois, qui jusqu'alors, malgré les accroissemens immenses de la puissance Ro-

Il échoue dans une entreprise contre l'isle de Créte.

Flor. III. 7.

a Perdundæ pecuniæ tus, vacuusque curis nisi instantibus. *Sallust. Hist.* III.

maine, & au milieu de tant de Royaumes & d'Etats forcés de subir le joug, avoient toujours conservé leur liberté, firent voir à Antoine qu'ils savoient se défendre. Ils s'avancérent en mer au devant de lui, le battirent, lui prirent plusieurs vaisseaux : & pour insulter aux vaincus, ils suspendirent leurs prisonniers aux voiles & aux cordages de leurs bâtimens, & rentrérent ainsi en triomphant dans leurs ports.

Il en meurt de chagrin.

Antoine, aussi promt à se décourager, qu'il avoit été enflé d'une confiance téméraire, fit la paix avec les Crétois, & mit par-là le comble à son infamie. Au moins y fut-il sensible : & même trop. La honte & le chagrin le saisirent, & se joignant à une mauvaise disposition dans l'habitude du corps, le suffoquérent. Il mourut, emportant le surnom de Créticus, qui lui fut donné par dérision, comme un monument du mauvais succès de son expédition en Créte.

Son caractére facile & prodigue.

Ce fut un homme d'un caractére facile, & qui ne fut méchant que par foiblesse. S'il pilla les Alliés de l'Empire, c'est que sa prodigalité le réduisit au point d'être toujours aux expédiens pour avoir de l'argent ; c'est qu'il ne savoit

rien refuser à ceux qui l'environnoient, *Plut. in Ant.*
& qu'ayant autour de sa personne des gens avides, il se rendoit le ministre & l'appui de leurs injustices. Plutarque nous a conservé un trait, qui fait bien voir jusqu'à quel point il étoit porté à donner. Il n'étoit pas riche: & sa femme Julie, Dame d'un très-grand mérite, qui étoit de la maison des Césars, mais d'une autre branche que le Dictateur, avoit d'autant plus d'attention à l'œconomie, qu'elle voyoit son mari plus prodigue. Elle avoit même pris de l'ascendant sur lui, & il la craignoit. Un jour un de ses amis vint lui demander de l'argent, & il n'en avoit point. Il s'avisa de feindre de vouloir se raser; & s'étant fait apporter par un esclave son plat à barbe, qui étoit d'argent, il se lava le visage; puis ayant renvoyé l'esclave sous quelque prétexte, il donna le plat à son ami, & lui dit de l'emporter. Cette piéce d'argenterie ne se trouvant plus dans la maison, Julie fit grand bruit, & vouloit interroger tous les esclaves. Antoine fut obligé de lui avouer le fait, & Julie de prendre patience. Marc-Antoine le Triumvir ressembla parfaitement sur cet article à son pére.

Liv. Epit. XCVII.

Les Pirates redeviennent plus puissans que jamais.

Il paroît que l'on doit rapporter la mort de notre Antoine à l'an de Rome 681. Les Pirates, après tant de tentatives que les Romains avoient faites inutilement pour les réprimer, en devinrent & plus fiers & plus puissans que jamais. C'est sur quoi nous entrerons dans le détail, lorsqu'il sera tems de parler de la commission donnée à Pompée de leur faire la guerre. Maintenant nous allons rendre compte des exploits de Lucullus contre Mithridate.

Fin du Tome X.

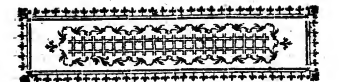


TABLE
DU DIXIÉME VOLUME DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SUITE DU LIVRE TRENTE-ET-UNIÉME.

§. II.

LIVRE TRENTE-DEUXIÉME.

§. I.

§. II.

LIVRE TRENTE-TROISIÉME.

§. I.

LIVRE TRENTE-QUATRIÉME.

§. I.

§. II.

Fin de la Table.



De l'Imprimerie de CL. SIMON, rue des Mathurins, 1776.

